ŒUVRES POSTHUMES

DE

PAUL PELLIOT

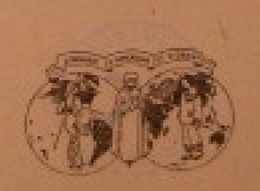
Publiées sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

II

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA HORDE D'OR

Suivies de

QUELQUES NOMS TURCS
D'HOMMES ET DE PEUPLES FINISSANT EN "AR"



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, rue Saint-Sulpice

1949

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA HORDE D'OR

[Bertold Spuler, *Die Goldene Horde, Die Mongolen in Russland 1223-1502*, Leipzig, O. Harrassowitz, 1943, in-8, xvi + 556 pp., avec 2 tabl. généalog. et 2 cartes ; = *Das mongolische Weltreich, Quellen und Forschungen*, éd. par Haenisch et H. H. Schaeder, vol. II.]

A la fin de 1832, l'Académie des Sciences de Russie avait établi le programme d'un prix à décerner en 1835 à une Histoire de la Horde d'Or, écrite avec la connaissance et l'étude critique de toutes les sources orientales et européennes, en particulier slaves, et avec mise à profit de la numismatique. A la fin de 1835, l'Académie retirait le prix sans l'attribuer. Elle avait cependant reçu un ms. volumineux, mais, sur les rapports de Krug, Fraehn et Schmidt, se refusait à lui accorder même l'un des deux accessits prévus par le programme de 1832. Ce travail complètement rejeté fut publié presque tel quel par son auteur en 1840 : c'est la *Geschichte der Goldenen Horde* de von Hammer-Purgstall, sur laquelle on vit depuis un siècle.

Le rapport de Krug était plutôt bienveillant, celui de Fraehn sévère, celui de Schmidt injuste et souvent absurde. A vrai dire, l'Académie de Russie avait tracé un programme irréalisable en 1832, et qui le serait encore dans une certaine mesure aujourd'hui. Malgré les lacunes, les bévues, les rapprochements saugrenus comme ceux du mongol *jočin* et de l'italien *ciuccio* (p. 93), ou du turc *kilk*(?) et de l'anglais *quilt* (p. 261), et, comme toujours chez Hammer, les méfaits d'une rédaction trop hâtive, son livre représentait une immense lecture et un effort que si peu étaient préparés à fournir que ni en Russie, ni hors de Russie, il ne s'est pendant cent ans trouvé personne pour reprendre l'œuvre après lui.

Spuler vient d'interrompre cette longue prescription. Son nouveau livre est mieux équilibré, plus aéré que la compilation assez indigeste de Hammer, et il a mis à profit les travaux les plus récents des philologues, des archéologues et des numismates ;

Spuler utilise directement les textes russes, turcs, arabes et persans, ce qui est beaucoup ; seuls les renseignements d'origine mongole ou chinoise sont de seconde main. La bibliographie des pp. 455-525 est impressionnante[1]. On a bien un peu le sentiment que le travail personnel de l'auteur est cette fois moins poussé que dans l'œuvre sœur, *Die Mongolen in Iran*, qu'il avait fait paraître en 1939 ; mais les sources littéraires sont ici plus pauvres, plus fragmentaires, et la mise en œuvre en est plus ingrate. Le moindre fait, le moindre nom exigeraient souvent toute une discussion. Sans bouder sur notre plaisir, nous devons nous féliciter de ce qui nous est offert ; le point est fait, et nous voyons mieux désormais que par le pullulement des articles de détail ce qu'il peut rester de lacunaire ou de douteux dans nos informations.

A vrai dire, lacunes et doutes abondent. Je ne veux pas m'arrêter autrement ici aux cas où Spuler répète des erreurs réfutées depuis longtemps, comme de croire que le nom des lingots d'argent chez Rubrouck, « *iascot* », représente *aqṣaum*, « barre d'argent blanche », alors que c'est une mauvaise leçon pour **iastoc*, turc *yastuq*, « coussin », nom parfaitement attesté de ces lingots[2] ; de considérer la « pierre de pluie » ou « pierre de *yada* » (mo. *ǰada*) comme du « jade », alors que « jade » vient de l'espagnol *hijada* « [pierre] d'aine », et que « la pierre du *yada* » est un bézoar[3] ; ou de donner le nom de Ḫurramšāh au chef mongol

1. Une bibliographie n'est jamais complète, et pas mal d'articles de détail pourraient être ajoutés. Comme lacunes sérieuses, outre l'absence fâcheuse du *T'oung Pao*, on est surpris que Spuler ne nomme même pas le seul ouvrage un peu volumineux qui ait en principe traité le sujet de la Horde d'Or depuis Hammer, à savoir Jeremiah Curtin, *The Mongols in Russia*, Londres, Sampson Low, 1908, in-8, xx + 481 pages, avec 1 pl. et 1 carte. Tout comme l'autre livre de Curtin, *The Mongols, a History*, paru le premier la même année, celui-ci est sans références et sans index, et, malgré son titre, c'est plutôt une histoire des rapports des princes russes avec la Horde d'Or qu'une histoire de la Horde d'Or elle-même ; mais, sous l'angle où Curtin s'est placé, c'est l'ouvrage le plus détaillé qui existe en une langue occidentale autre que le russe ; il souffre toutefois de la même absence de critique que *The Mongols, a History*. Je relève aussi qu'on ne trouve chez Spuler aucune mention des relations de Julien de Hongrie, malgré les publications parues à son sujet dans les dernières années (en particulier l'édition critique de L. Bendefy dans *Arch. Europae Centro-Orient.*, III [1937], 1-52).

2. Cf. *Die Mongolen in Iran*, 305, et ici, 330 ; l'hypothèse est reprise tacitement de Fr. Risch, *Wilhelm von Rubruck*, 172-173. Peut-être celui-ci a-t-il pris son malencontreux *aq-sum* ou أخسوم « *aḫ-som* » = اق سوم « *aq som* » « d'argent massif », de Vámbéry, *Čag. Spr.*, 299.

3. Cf. p. 211 ; Spuler suit ici Hammer. Le premier à avoir donné l'étymologie véritable de « jade », *piedra de hijada*, bien avant Max Müller à qui elle

« Corenza » ou *Curomza que Plan Carpin trouva au Dniéper, alors que c'est sûrement un Qurumši, probablement le troisième fils d'Ordu (ou Ördü), lui-même frère aîné de Batu[1] ; ou de croire que l'étymologie de *bahši* par le sanskrit *bhikṣu* est encore celle qui est acceptée[2]. Sur tous ces points, les solutions correctes ont été exposées depuis longtemps dans le *T'oung Pao*, dont on peut regretter qu'il ne soit même pas nommé dans la copieuse bibliographie de Spuler[3]. Mais on voit figurer dans cette bibliographie mes articles sur *Les Mongols et la Papauté*, et la *Biblioteca Bio-Bibliografica* de Golubovich : les premiers auraient dû montrer à l'auteur que Rubrouck ne fut pas envoyé à Sartaq par Innocent IV, mais par le seul saint Louis[4] ; le livre de Golubovich aurait dû le préserver de l'hypothèse indéfendable que les martyrs franciscains de Tana en 1321 avaient peut-être été tués à Tana-Azov au Qïpčaq, et non à Tana de l'île de Salsette, près Bombay[5].

est attribuée dans Yule, *Hobson-Jobson*², 445, est Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan*, 231. A. von Le Coq, *Volkskundliches aus Ost-Turkestan*, Berlin, 1926, in-4, 5, dit encore que le *jādači* opère avec un morceau de néphrite (c'est-à-dire de jade) ; mais c'est un des rares cas où ce savant se soit laissé aller à parler d'après des opinions européennes controuvées ; lui-même déclare n'avoir jamais pu rencontrer de *jādači*. Bergman (*Nomad. Streifereien*, III, 183) a dit, dès 1804, et par expérience personnelle, que les *jādači* opéraient au moyen de bézoars ; son opinion fut reprise par d'Ohsson (I, 616) et par Grigor'ev, et c'est bien en vain que Hammer l'a combattue (*Goldene Horde*, 207-208).

1. Cf. pp. 34 et 530 ; Spuler suit Hammer, 139, 153, 213.

2. P. 216. L'étymologie est presque sûrement le chinois 博士 *po-che*, **pάk-ḍẓ'i*, « lettré au vaste [savoir] », titre usuel au début de notre ère et qui se trouve précisément mêlé à l'histoire de l'introduction du bouddhisme en Chine conservée par le *Wei lio*. Quant à *bhikṣu*, ce n'est pas sous cette forme sanscrite que le nom du « moine bouddhiste » est arrivé en Extrême-Orient, mais sous une forme analogue au pāli *bhikkhu*, comme le montre l'emprunt chinois 比丘 *pi-k'ieou*, **b'ji-k'i̯ə̯u*. L'étymologie correcte est indiquée par exemple dans A. von Gabain, *Alttürk. Grammatik*, 300.

3. Pour *iascot* < **iastoc*, cf. *T'oung Pao*, 1930, 190-192, et 1936, 80 ; pour « pierre du *yada* » et « jade », 1912, 436-438, et 1930, 299-301 ; pour *Curomza < Qurumši, « le Khwārezmien », 1938, 151-152. En ce qui concerne *yastuq*, on aurait pu trouver la solution sans attendre les textes de Turfan, car le mot est employé dans le sens de *bališt*, « lingot », par Abū-'l-Ghāzī, et l'équivalence est déjà expressément indiquée dans une note de la traduction de Desmaisons, 150. Toutefois ce sens de *yastuq* n'a pas passé dans le dictionnaire de Radlov, où le dépouillement du texte d'Abū-'l-Ghāzī est très incomplet.

4. Cf. *Die Mongolen in Iran*, 227, et ici 211-212.

5. Cf. p. 235. Outre Golubovich, on a de nombreux détails dans Odoric de Pordenone et dans Jourdain de Sévérac. J'ai parlé de ces divers points, parfois avec des détails nouveaux, dans un compte rendu du livre de Spuler qui doit paraître dans l'*Orientalistische Literaturzeitung*.

Heureusement ces erreurs certaines sont rares dans le livre de Spuler.

Mais les questions qui prêtent à discussion abondent, en particulier celles concernant la forme et le sens des noms, à commencer par ceux des khans mêmes de la Horde d'Or. Il serait si désirable de savoir sous quelle forme nous devons les citer que c'est à quelques-uns de ces noms que je m'arrêterai en premier lieu, et tout d'abord à celui du fondateur de la Horde, le fils aîné de Gengis-Khan, celui que j'appelle, depuis longtemps, conventionnellement, J̌öči.

1° J̌öči. — Dans *Die Mongolen in Iran*, 194, Spuler l'appelle « Ġoġi (Ġūġī) », soit, dans la transcription que j'emploie « J̌oǰi (J̌ūǰī) », qu'il traduit par « der unverhoffte Gast » ; il ajoute que ce nom lui fut donné « parce que sa mère le mit au monde au cours d'un voyage de chez Wang Ḫān, le souverain des Keräit en Mongolie au début du XIIIe siècle, vers Gengis-Khan »[1] ; en note, il est renvoyé à Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 89 ; Mīrḫōnd, V, 42 ; Vladimircov, *Obšč. stroĭ Mongolov*, 52. Dans le présent ouvrage, 15, le nom est écrit « Ġoči » (= J̌oči), avec une note : « C'est-à-dire der unerwartete Gast ». — En turc aussi, Ġūčī [= J̌ūčī] ; en arabe, avec dissimilation, souvent « Tūšī » et « Dūšī ».

La traduction du nom par « hôte non souhaité », « hôte non attendu » est courante depuis Hammer, 93, Erdmann, *Vollständ. Uebersicht*, 32, *Temudschin*, 641, et Howorth, II, 25 (Hammer voulait même que ce fût là un nom injurieux [*ein Schimpfwort*]) ; mais elle ne repose sur rien ; le mot visé, avec l'habituelle quiescence de l'*-n-* mongol final, est le terme usuel *ǰočin* du mongol classique[2], qui signifie « hôte » tout simplement. L'explication du nom de J̌öči par *ǰočin* est donnée expressément par Abū-'l Ghāzī, qui, une première fois (Desmaisons, texte, 93 ; trad., 101), interprète جوجی J̌uǰi (ou J̌oǰi) par « hôte » (*mihmān*), et une seconde fois (texte, 169, trad., 178) dit que Gengis-Khan, en voyant le fils né de Börtä pendant la route, s'écria plein de joie : « Un جاوجی *ǰaučí* nous est venu. » Dans la langue mon-

1. Ceci donne une fausse impression ; Ong-Khan (le « Wang Ḫān » de Spuler) n'a été détruit par Gengis-khan que dans les premières années du XIIIe siècle, mais c'était alors un vieil homme, régnant depuis un demi-siècle, et la naissance de J̌öči est au plus tard de 1184.

2. Non pas « djötchin », cad. *jöčin*, comme dans Grousset, *L'Empire mongol*, 228.

gole, جوچی *ǰoči* (ou *ǰuči*) se dit d'un hôte nouvellement arrivé ; pour cette raison on donna à [l'enfant] le nom de J̌oči (ou J̌uči). Mīrḫōnd se borne à dire que J̌uči (ou J̌oči) signifie « un hôte qui est récemment arrivé » (*mihmān nō räsīdäh*) ; cf. Erdmann, *Temudschin*, 641 et *JA*, févr.-mars 1851, 107. D'après Sayyid Muḥammad Riżā, le nom signifierait « voyageur » (Erdmann, *Vollst. Uebersicht*, 33). Ces textes brodent en réalité sur celui de Rašīdu-'d-Dīn, qui dit seulement à trois reprises que l'enfant fut nommé J̌oči (ou J̌uči) parce qu'il était né « inopinément » (*nāgāh*)[1] ; rien ne montre clairement que Rašīd ait eu en vue le mo. *ǰočin* « hôte », et, en principe, *ǰočin* pourrait être une de ces étymologies tantôt populaires, et tantôt purement personnelles et fantaisistes, dont Mīrḫōnd et surtout Abū-'l-Ghāzī sont assez coutumiers ; toutefois on trouve déjà de ces étymologies populaires même chez Rašīd, mais elles remontent alors aux informateurs mongols de l'historien persan et méritent par suite de retenir l'attention[2]. Comme on le voit, nous avons à examiner deux questions connexes, mais qui ne se confondent pas : l'une est de savoir quel mot Rašīd a eu en vue, l'autre d'établir si *ǰočin* peut vraiment être l'original qui explique le nom que je lis J̌öči. Mais, pour l'une comme pour l'autre, il nous faut examiner d'une part les formes du nom de J̌öči dans les textes mon-

1. Cf. Erdmann, *Vollst. Uebersicht*, 32-33 ; Berezin, *Trudy VOIRAO*, trad., V, 43 ; texte, VII, 54 ; XIII, texte, 125 ; trad., 76 ; Blochet, II, 89. Dans ce dernier passage, il est dit que l'enfant naquit « en route (*där rāh*) inopinément », mais sans que le « en route » joue nécessairement un rôle pour expliquer le nom donné à l'enfant. Blochet a toujours imprimé le nom lui-même sous la forme چوچی Čūčī (ou Čōčī), sans variante ; mais c'est là une de ses corrections arbitraires (cf. d'ailleurs sa note, II, 86) ; en principe, nos mss. de Rašīdu-'d-Dīn ne distinguent guère entre *ǰ* et *č*, et ce n'est que dans la transcription que nous devons vraiment faire un choix. D'Ohsson dit que J̌uči signifie « hôte » (I, 355), et paraît prêter cette indication à Rašīdu-'d-Dīn, qui en réalité ne la donne nulle part.

2. C'est ce que suppose par exemple Vladimircov, *Obšč. stroĭ Mongolov*, 53, quand Rašīd explique par le mo. *toli*, « miroir », le nom de Tului ~ Tolui, le plus jeune des quatre fils que Gengis-khan avait eus de Börtä. Peut-être cependant l'étymologie de Rašīdu-'d-Dīn a-t-elle plus de valeur qu'on ne lui en accorde généralement. On transcrit souvent le nom Tului, et Schmidt, dans son « Sanang Setsen » (p. 391), avait protesté contre l'explication du nom par « miroir », parce que, disait-il, un « miroir » se disait en mongol *toli* et non *tului*. Mais aussi bien le *Yuan che* (115, 1*a*) que l'*Histoire secrète* (dix fois) prononcent le nom Tolui, non Tului, et précisément le vocabulaire mongol du *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 350) donne *tolui* comme le nom mongol du « miroir » ; il y a donc très bien pu y avoir une variante dialectale *tolui* de *toli*.

gols, chinois, persans, arabes, latins, etc.[1], d'autre part l'histoire du mot *jočin* dans les langues altaïques[2].

Vladimircov (*Sravnitel'naya Gramm.*, 247) indique en mongol écrit méridional *ǰüči* « hôte », « nouvel arrivant », « nom propre », « nom du fils aîné de Gengis-Khan »[3]. C'est en effet J̌üči qui est donné dans le dictionnaire de Kowalewski pour le nom du fils aîné de Gengis-Khan, et, bien que Schmidt n'en ait pas fait état dans sa transcription, c'est également cette orthographe palatalisée qui est employée par « Sanang Setsen » (Schmidt, 111, 112, 162, 165)[4]. Mais je ne trouve aucune trace en « mongol écrit » d'un mot *ǰüči* (ou *ǰöči*) employé autrement que comme nom propre, et je crains bien que les sens d' « hôte » et de « nouvel arrivant » n'aient été déduits par Vladimircov des gloses musulmanes sur le nom du fils aîné de Gengis-Khan[5]. En 1913, à raison des gloses sur *jočin*, j'ai admis que la palatalisation n'était probablement pas primitive, et ai transcrit J̌oči ou J̌uči. Si depuis j'ai adopté J̌öči, ce n'est pas parce que l'*Altan tobči*[3] d'Ulān-Bātor donne aussi presque toujours cette forme palatalisée, car beaucoup de formes de ce ms. sont ou modernisées ou fautives. Mais, dans l'*Histoire secrète*, on a quatre fois le nom suivi du suffixe du datif-locatif ; dans deux cas (§§ 165 et 242), ce suffixe est *-dä*, ce qui suppose J̌öči-dä ; dans deux autres

1. J'ai donné une première note d'ensemble à ce sujet dans *JA*, 1913, I, 459-461 ; bien que certains changements y doivent être apportés aujourd'hui, elle renferme des informations dont Spuler aurait pu tirer profit.

2. Les principaux éléments sur l'histoire de *jočin* sont réunis par Vladimircov dans sa *Sravnitel'naya Grammatika* de 1929, p. 247 ; il y a lieu cependant d'y apporter quelques corrections et d'y ajouter ce qui a été acquis depuis quatorze ans.

3. Mais, dans son *Obšč. stroĭ Mongolov*, publication posthume de 1934 (Vladimircov est mort en 1931), il écrit indifféremment « J̌uči » et « J̌oči », sans mouillures (même p. 52 où le nom est donné en alphabet latin) ; cf. l'index, p. 212[1].

4. D'après la seule orthographe, on pourrait aussi transcrire *J̌öči, mais c'est bien J̌üči qu'on a dans la version mandchoue (cf. Haenisch, *Monggo han sai da sekiyen*, Leipzig, 1933, in-8, 52, 71), et naturellement dans la version chinoise faite sur la version mandchoue (cf. *Mong-kou yuan-lieou tsien-tcheng*, 4, 8*b* ; 5, 18*b*).

5. Nous n'avons rien de correspondant dans les textes chinois ou mongols, parce que l'accouchement de Börtä, au retour de sa capture chez les Märkit, a été prudemment passé sous silence aussi bien dans l'*Histoire secrète* que dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* (et par suite dans le *Yuan che*). Mais nous avons indirectement un écho des événements d'abord dans les lamentations poétiques du Märkit Čilgär-Bökö dont Börtä partagea la couche pendant sa captivité (*Hist. secrète*, § 111), puis un passage (§ 254) dont il sera question plus loin et où Čaγatai paraît bien accuser son frère J̌öči de bâtardise.

(§§ 239 et 243), on a J̌oči-da ; la forme palatalisée existait donc bien, au moins occasionnellement, dès l'époque mongole, et ceci appuie l'orthographe moderne[1].

Si d'autre part j'ai transcrit J̌öči et non J̌üči, ce n'est pas tant à cause de la soi-disant étymologie par *jočin* qu'à raison de la transcription chinoise adoptée dans l'*Histoire secrète* ; il n'y a aucun doute que les transcripteurs très minutieux de la fin du XIVᵉ siècle ont voulu indiquer un *-ö-* (ou un *-o-*), et non un *-ü-*, dans la première syllabe. Mais je ne suis plus disposé à accorder à ces transcripteurs une confiance entière ; l'étude prolongée de l'*Histoire secrète* m'a montré que, dans bien des cas, ils n'avaient pas de tradition vivante sur la prononciation réelle des noms et se sont décidés au hasard. Or, il y a une autre transcription plus ancienne du nom du fils aîné de Gengis-Khan, c'est le 朮赤 Chou-tch'e, J̌uči ou J̌üči, du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, forme qui a passé dans le *Yuan che*, ch. 1 ; le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* a été traduit du mongol en chinois avant 1280 ; comme je l'ai dit en 1913, 朮 *chou* transcrit régulièrement *ju* ou *jü* à l'époque mongole[2]. La même forme Chou-tch'e se retrouve dans le *Yuan che* aux ch. 97, 107, 117, et se rencontrait sûrement déjà dans les textes perdus qui sont à la base de ces chapitres[3]. La

1. Dans son édition (*Manghol un niuca tobca'an*, 119), Haenisch dit que le *-dä* du § 242 est fautif pour *-da* ; c'est qu'il n'a songé qu'aux §§ 239 et 243, mais a oublié le § 165.

2. J'ai eu tort de citer alors aussi, à propos de J̌üči ∼ J̌öči, le nom du 朮赤台 Chou-tch'e-t'ai du ch. 120 du *Yuan che* ; celui-là n'est pas un *J̌üčitäi, mais un J̌u[r]čitai ou J̌ü[r]čitäi ou J̌ürčätäi, ethnique tiré du nom des J̌určin ou J̌ürčin (les pseudo- « Jučen »), les Kin ; cf. mon article *Sur un passage du Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, dans *The Ts'ai Yüan P'ei Anniversary Volume* [Peiping, 1934, in-8], I, 932. Mais, outre ce J̌ürčätäi qui était un Uru'ut, il est question, dans la biographie de Che-li-pai au ch. 133 du *Yuan che*, d'un prince Chou-tch'e-t'ai. Dans la note précitée de la p. 932, j'ai admis, d'accord avec Wang Ki-p'ei, que c'était là probablement une forme fautive pour Chou-tch'e, c.-à-d. J̌üči, notre J̌öči. Mais, après tout, il pourrait s'agir du prince J̌ürčätäi ∼ J̌určitai, fils de Gengis-khan par une concubine Naiman, auquel la seconde partie de mon article précité de 1934 est consacré. Le grand-père de Che-li-pai avait dirigé un service de la maison du prince Chou-tch'e-t'ai ; bien que le prince J̌ürčätäi soit mort jeune, probablement en 1213-1214, il avait pu avoir déjà une maison.

3. Le ch. 96 est consacré aux apanages, et reproduit en principe les données du « Registre des dons impériaux annuels » ou 歲錫錄 *Souei-ts'eu lou*, aujourd'hui perdu. La partie du ch. 107 consacrée au tableau généalogique de la descendance de J̌üči ou J̌öči est établie d'après la notice biographique de ce prince au ch. 117, dont elle reproduit l'erreur énorme de faire de tous les princes de la Horde d'Or, jusques et y compris Özbäg, des frères cadets de Batu. Contrairement au cas général du ch. 117, cette généalogie n'est

forme 速赤 Chou-tch'e, employée à la fin de la dynastie mongole dans le 通鑑續編 *T'ong-kien siu-pien*, ne peut guère être qu'une altération graphique du Chou-tch'e donné par le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, le *Tcho-keng lou* et le *Yuan che*[1].

Mais est-ce à dire qu'il faille abandonner le Jöči de l'*Histoire secrète* et décider pour le Juči ou Jüči du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* et du *Yuan che*? Cela ne va pas de soi. En effet, du vivant même de Gengis-khan, nous avons une première transcription du nom dans le *Mong-Ta pei-lou* de Tchao Hong[2], qui recueillit ses informations à Pékin auprès de Muqali en 1221; cette transcription est 約直 Yo-tche, soit en principe *Yoji (ou *Yöji). En outre, le nom de Jöči a été porté par d'autres personnages que le fils aîné de Gengis-khan. Pour le premier temps de l'histoire de Gengis-khan, l'*Histoire secrète* (§ 51) cite un Jöči comme fils aîné de Qutula-qa'an; Rašīdu-'d-Dīn le connaît également et l'appelle جوچی خان Juči-han (ou Jöči-han; cf. Berezin, XIII, 34, 35, 95). Le frère cadet de Gengis-khan est appelé Jöči-Qasar (ou Joči-Qasar) aux §§ 61, 195; un personnage mêlé aux débuts de l'histoire du conquérant est appelé Jöči-Darmala (ou Joči-Darmala) au § 128, mais Čöji-Darmala (ou Čoji-Darmala) au § 201[3].

pas empruntée à la section des tableaux généalogiques impériaux (世系篇 *Che-hi p'ien*) de l'encyclopédie *King-che ta-tien* de 1332; elle ne pouvait pas l'être d'ailleurs, puisqu'elle cite Jānī-Bāg, dont le règne n'a commencé qu'en 1342. Il me paraît bien que nous avons affaire à une liste de souverains, mal interprétée, qui aura été fournie par l'ambassade de Jānī-Bāg venue en 1353 (cf. *Yuan che*, 43, 3*a*). Mais il se pose ici un nouveau problème. Alors que la biographie du ch. 117 écrit correctement les noms de 月卽別 Yue-tsi-pie, Üzbäk (= Özbäg) et de 札尼別 Tcha-ni-pie, Jānī-Bā[k] ou Jānī-Bā[g], le ch. 107, par altération graphique, donne Yue-tsi-lie [列] et Tcha-ni-lie. Or ce même tableau généalogique, avec les mêmes formes fautives Yue-tsi-lie et Tcha-ni-lie, se trouvait déjà en 1366 dans le ch. 1 du *Tcho-keng lou*. Le *Yuan che* ne copie pas le *Tcho-keng lou*. Il faut donc qu'il y ait eu, entre 1353 et 1366, une généalogie impériale jusqu'ici inconnue qui donnait ces formes fautives et de laquelle dérive le tableau de la descendance de Jöči ou Jüči aussi bien dans le *Tcho-keng lou* que dans le *Yuan che*. Mais ceci suppose que la notice biographique du ch. 117 ait existé avant le *Yuan che* de 1369 et même avant le *Tcho-keng lou* de 1366.

1. Le *T'ong-kien siu-pien* est l'œuvre de 陳桱 Tch'en King; il n'y en a pas d'édition moderne et je n'y ai pas accès; je le cite d'après T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 34, 1*a*.

2. En 1913, je l'attribuais encore, comme tout le monde alors, à Mong Hong.

3. Le caractère 搠 *cho*, à raison de quelque prononciation dialectale **tch'o*, transcrit régulièrement *čo* ou *čö* à l'époque mongole; dans mon article de 1913, p. 456, j'avais indiqué cette prononciation à occlusive initiale, et non à chuintante, mais j'hésitais alors entre *jo* et *čo*. Mais 搠思 Cho-sseu est

Sporadique dans l'*Histoire secrète*, cette forme Čoji ou Čöji se retrouve régulièrement dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* quand il ne s'agit pas du fils aîné de Gengis-khan. Alors que le nom de celui-ci y est transcrit Chou-tch'e = Juči ou Jüči, on a dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* Čoji-Tarmala (ou Čöji-Tarmala), qui a passé dans le *Yuan che* sous la forme abrégée Čoji (ou Čöji), et aussi son frère Čoji-Ča'urqan (ou Čöji-Ča'urqan), le premier élément étant transcrit 搠只 Cho-tche; Rašīdu-'d-Dīn les connaît aussi (Berezin, V, 34, 35; XIII, 92), mais ses mss. ne permettent de rien décider au sujet de *č* ou *j*, ou du timbre de la voyelle. Quant au frère cadet de Gengis-khan, le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* l'appelle seulement Qasar, et on a une fois *Qajar dans *Yuan che*, 120, 3*a*; mais partout ailleurs, le même *Yuan che* qui emploie toujours Chou-tche, Jüči ou Juči, pour le nom du fils aîné de Gengis-khan, écrit toujours, comme le *Tcho-keng lou* d'ailleurs, Čoji-Qasar (ou Čöji-Qasar), avec 搠只 Cho-tche, une seule fois (124, 5*b*) avec 槊只 Cho-tche. Dans les textes correspondants de Rašīdu-'d-Dīn, Berezin imprime toujours Jöči-Qasar (ou Juči-Qasar); comme il n'a pas en général joué comme Blochet avec les points diacritiques, on peut admettre qu'il a bien dû trouver cette leçon dans ses mss. Un 搠直腯魯華 Cho-tche Tou-lou-houa, *Čoji Turqa[q] (*turqaq* = *turγaq*,

alors employé dans divers noms pour rendre le tibétain Čhos- (en dehors du Čhos-kyi 'Od-zer que j'ai alors cité [mais incorrectement restitué en Čhos-kyi-vajir], cf. 搠思監 Cho-sseu-kien dans *Yuan che*, 215, ainsi que ses homonymes et les 搠思蠻 Cho-sseu-man indiqués dans *San che t'ong-ming lou*, 26, 1*a-b*); ceci implique bien une prononciation en valeur de *čo*, non de *jo*. De même la « rivière » 搠搠蘭 Cho-cho-lan du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, dont le nom a passé dans le *Yuan che s. a.* 1222, porte le même nom que celui de la « ville » de Čuq-čārān dans l'*Histoire secrète*, § 259; c'est sûrement là aussi la rivière de جقجران Joqjoran (lire Čoqčoran?) dont il est question dans l'histoire de Tamerlan (cf. Quatremère, dans *Not. et Extr.*, XIV, I, 18; Bretschneider, *Med. Res.*, I, 286); le nom de la rivière se retrouve d'ailleurs dans le passage de Rašīdu-'d-Dīn parallèle à celui du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, mais il a été mal lu قومجران (*sic*) et transcrit « Kum-jerań » pour Berezin (XV, texte, 115; trad., 76); les mss. garantissent qu'il faut lire چوقچران Čōqčorān; entre parenthèses, ceci montre que la tradition suivie par le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* est plus sûre, tant pour le nom lui-même que pour sa valeur, que celle de l'*Histoire secrète*. De ces diverses transcriptions, nous concluons donc à une valeur Čoji ou Čōji pour le Cho-tche de l'*Histoire secrète*, § 201. En fait, bien que conservant une valeur de transcription « šo » (= šo) pour 搠 *cho* dans le tableau de la p. 187 de son *Wörterbuch*, Haenisch lui-même a bien restitué Čoji-Darmala dans son édition, 64, et son *Wörterbuch*, 174, mais a normalisé en Joči-Darmala dans sa traduction, 94.

« garde du corps »), a une notice biographique au ch. 122 du
Yuan che; c'était un kerait. Enfin un autre Čoǰi (ou Čöǰi) appa-
raît dans le *Yuan che*, *s. a.* 1309, et un 拙赤 Tcho-tch'e, J̌oči
ou J̌öči, est nommé au milieu du xve siècle au ch. 328 du *Ming
che* (cf. Pokotilov, *Istoriya Vostočnykh Mongolov*, 61). Ce dernier
texte confirme qu'une prononciation avec *-o-* (ou *-ö-*) a bien existé
dans la première moitié des Ming et justifie par conséquent les
transcripteurs de l'*Histoire secrète*[1]. D'autre part, il est bien
invraisemblable qu'il y ait eu deux noms différents, l'un J̌uči (ou
J̌üči), qui serait précisément celui qu'on interprète par *ǰočin*, et
l'autre Čoǰi (ou Čöǰi). L'écriture ouigoure n'avait pas de *ǰ*; dans
les textes tardifs, on y emploie le *č* en valeur de *ǰ*; l'écriture
mongole au contraire, au moins à l'initiale, emploie le *y-* en
double valeur de *y-* et de *ǰ-*; d'autre part, à l'intérieur des mots,
l'écriture mongole confond parfois *-č-* et *-ǰ-*. Les choses se passent
comme si nous avions affaire à des traditions qui ont été d'abord
fixées en écriture ouigoure proprement dite, avant les modifi-
cations que les habitudes mongoles y apportèrent; les *ǰ-* y étaient
représentés par *č-*. Quand on passa de l'écriture ouigoure à
l'écriture mongole proprement dite, certains de ces noms ambigus
furent interprétés en *ǰ-*, d'autres en *č-*; mais ce serait là l'in-
fluence de monuments littéraires plutôt que d'une tradition orale
vivante et de prononciations dialectales. Enfin, devant l'hésitation
des transcripteurs de l'*Histoire secrète* qui écrivent deux fois
J̌oči-da et deux fois J̌öči-dä, j'hésite à conclure. Peut-être, comme
c'était de bonne heure le cas en ouigour après une initiale *y-*, la
palatalisation n'était-elle pas régulièrement marquée à la suite de
la voyelle labiale (on a *yuz* pour *yüz* en ouigour dès le xe siècle),
et cela a pu tromper les transcripteurs; peut-être aussi avons-
nous affaire à cette palatalisation régressive sous influence d'un
-i suivant dont nous avons tant d'exemples en turc et en mongol
et qui est générale en kalmouk; J̌öči serait alors d'apparition

1. Comme autres homonymes, je puis encore indiquer qu'un gendre de
Hülägü était fils d'un Tatar appelé J̌öči (cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*,
141), et qu'un des descendants de Šiban fut J̌öči-Buqa (cf. Abū-'l-Ghāzī, trad.
Desmaisons, 191); mais ces noms ne nous sont parvenus qu'en écriture arabe,
ce qui ne nous éclaire pas sur leur prononciation véritable. Un fleuve 拙赤
Tcho-tch'e, *J̌oči ou *J̌öči, est nommé au temps de Gengis-khan dans le *Yuan
che*, 118, 3*b*, mais il n'est pas identifié, et la restitution du nom n'est que
probable. Dans le *Maṭla' as-Sa'dain*, il est question de « grands *ǰūǰi* »
(جوجیان بزرگ); cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, 165); j'ignore la vraie
forme et l'origine de ce titre.

secondaire pour J̌oči. Les textes chinois seuls ne permettent pas d'arriver à une décision formelle sur ce point.

Les textes turcs sont ici sans valeur, par suite de l'ambiguïté de l'alphabet arabe. Quand le dictionnaire de Radlov donne Čuči comme la prononciation čaγātai du nom du fils aîné de Gengis-khan, c'est purement arbitraire, car il n'y a pas de tradition vivante sur la prononciation du čaγātai, et جوجی peut aussi bien se lire J̌uči, J̌üči, J̌oči, J̌öči, J̌uǰi, etc., Čuǰi, etc., tout aussi bien que Čuči, etc.; il y a seize possibilités, sans compter celles qui résulteraient d'une voyelle longue en première syllabe[1].

Parmi les sources occidentales, Hethum l'historien offre un certain intérêt en ce qu'il écrit toujours le nom « Jochi », c'est-à-dire J̌oči (ou J̌öči), donc avec la même voyelle que les transcripteurs de l'*Histoire secrète*[2]. L'*Histoire de la Géorgie* traduite par Brosset, I, 491, dit que le fils aîné de Gengis-khan fut « Thoubi » (corrigé par l'éditeur en « Thouchi », Tuši), appelé par les Géorgiens « Djoutchi », c.-à-d. J̌uči; mais les vocalisations des sources arméniennes et géorgiennes sont sujettes à caution pour la distinction de *-u-* et de *-o-*; on y a presque aussi souvent par exemple *nuin* que *noin* pour *noyan*.

Avec la correction Tuši de Brosset, qui est sûre, nous arrivons au « Tuši » ou « Duši » que Spuler dit être la forme « arabisée », avec dissimilation, de « J̌uči ». Il est exact que Nasawī, dont l'ouvrage est en arabe, parle du fils aîné de Gengis-khan en l'appelant Duši-ḫan (trad, Houdas, 431); qu'on a la même forme dans les *Annales* d'Abū-'l-Fidā (IV, 4; cf. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 385); et qu'Abū-'l-Faraj, dans sa chronique en arabe, parle à plusieurs reprises de Tuši (Pococke, *Hist. dynastiarum*, 281, 282, 305, 310). La même forme Tuši se retrouve dans la chronique syriaque du même auteur (*Chronicon syriacum*, trad. Bruns, 449). Mais Abū-'l-Fidā est peut-être redevable à Nasawī, et en tout cas Abū-'l-Faraj doit toute son information sur la famille de Gengis-khan à J̌uwainī, qui écrit توشی Tūšī (=*Tuši, ou *Tüši, ou *Toši, ou *Töši); or J̌uwainī était Persan et écrivait en persan; on trouve également Tuši chez Waśśāf

1. Vladimircov (*Sravnit. Grammatika*, 247) n'aurait donc pas dû recueillir cette prétendue forme čaγātai Čuči.

2. Cf. *Hist. des Croisades, Hist. Arm.*, II, 157, 160-161, 163, 291, 294-296; on a une ou deux fois « Iochi », par confusion usuelle de *i* et *j*. Dans ce nom, le *j-* de Hethum est en valeur de *ǰ-* ou de *ž-*, de même qu'il écrit « Jorgie » pour Géorgie.

(trad. Hammer, 92-93), mais celui-ci ne fait ici que copier Juwainī[1]. De plus Juwainī a connu évidemment l'ouvrage de Nasawī, mais on ne voit pas pourquoi une forme Juči, etc., se serait arabisée au Khwârezm et en Perse[2]. Une autre solution me paraît plus probable, et je l'ai indiquée dans mon article de 1913. Juwainī emploie parfois les formes turques de noms mongols : ainsi Mängü au lieu de Möngkä (Mongka). Mais il en est de même chez Plan Carpin, qui, tout comme Juwainī, est allé cependant jusque dans la région de Qara-Qorum. Or Plan Carpin appelle le fils aîné de Gengis-khan « Tossuccan » et « Tossuc ... quem etiam Chan appellabant » (Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 58, 65). Il me paraît clair que le *-c* de « Tossuc » est résulté du *c-* du *chan* ou *can* (=*ḫan*, *khan*) alors joint au nom, et qu'on doit comprendre en réalité *Tossu-can ; autrement dit, le « *Tossu » de Plan Carpin est le correspondant du Tuši (ou Toši) de Juwainī ; on notera cette forme à voyelle *-o-* qui vient s'ajouter à celles des Chinois et de Hethum[3]. Or Plan Carpin a voyagé

1. C'est également à Juwainī que l'auteur de l'*Histoire de la Géorgie* doit probablement sa forme Tuši. En effet il ajoute que la mère des quatre fils principaux de Gengis-khan s'appelait « Sewindj » (Brosset, 491 ; cf. aussi 488), cad. Sävinj ; cette forme, qui coïncide en apparence avec le turc *sävinč*, « joie », est en réalité fautivement apocopée, — de même que le « Iansunscin » (=Yasunšin) du *Chronicon syriacum*, 449, est altéré — pour le nom de Yäsünčin que Juwainī, I, 29, donne à la mère des quatre fils principaux de Gengis-khan. On ne voit d'ailleurs pas bien comment l'erreur de Juwainī a pu se produire, car Gengis-khan a bien eu parmi ses femmes les deux sœurs Yäsükän et Yäsülün (noms tirés de *yäsün*, « neuf », tout comme Yäsünčin), mais la mère de ses quatre fils principaux était Börtä, ou Börtä-yüjin (< Börtä-vujin).

2. A titre très hypothétique, je me demande si on ne doit pas retrouver le même nom de Tuši ou Juči dans celui d'un autre personnage nommé par Nasawī et qu'il appelle Tuji-Bahlawān, Bahlawān étant naturellement une notation arabisée du persan *pahlawān*, « héros » (mss. توجى : la transcription « Touchi » [=Tuši] de la traduction de Houdas, 96, est fausse de toute façon). Le nom doit se trouver aussi dans Juwainī, mais la référence de Barthold, *Turkestan*², 432, est inexacte. Rašīdu-'d-Dīn le nomme Tuji-Pahlawān (Berezin, XV, 67 ; B a bien « Tūjī » ; A, C, D ont « Būjī »). Ce personnage, surnommé Qutluγ-Šāh, était à la tête de la cavalerie du souverain du Khwârezm, laquelle était essentiellement composée de Bayaut ; il peut donc s'agir soit d'un Turc, soit d'un Mongol (je compte consacrer aux Bayaut du Qïpčaq un prochain article). J'hésiterais moins à voir dans Tuji un doublet de Duši (et Tuši) ~ Juji si on pouvait mieux garantir les lectures de Tuji-Bahlawān chez Nasawī et de Tuji-Pahlawān chez Juwainī et Rašīd.

3. C'est au mystérieux « archevêque Pierre de Russie » (cf. sur lui Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, 63, et Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 479) que sont dus les renseignements les plus précis qu'on ait eus en Occident sur les Mongols avant les récits de Plan Carpin ; ces renseignements nous sont par-

en pays turc et en pays mongol, jamais en pays de langue arabe ; son entourage était purement turc, mongol et slave. Le slave est naturellement exclu pour expliquer des formes qui se sont répandues au Khwârezm et en Perse ; mais le turc entre normalement en ligne de compte. Je considère comme presque certain que « Tuši » (> « Duši ») est une forme turque correspondant au Jöči, Juči, Čoji des Mongols, et Tuji[-Bahlawān] ~ Tuji[-Pahlawān] représente peut-être un stade dialectal de cette alternance. Mais une autre conséquence en découle, à savoir que la palatalisation d'une dentale initiale se produit surtout en mongol soit devant *-i*, soit au moins devant une voyelle palatalisée ; autrement dit, si nous avons vraiment affaire à une correspondance

venus dans les *Chronica Majora* de Mathieu de Paris (éd. Luard, IV [1877], 386-390) ; malheureusement les noms propres y sont souvent presque méconnaissables. On y lit entre autres (p. 387) que d'un premier chef appelé « Tartarcan » (= « *khan* des Tartares ») est descendu « Chiarthan », qui eut trois fils dans l'ordre suivant : « Thesyrcan », « Charicam » et « Bathatarcan ». « Chiarthan », où on peut en tout cas admettre qu'on doit au moins lire *Chiarchan, doit être altéré du nom de Čingiz-ḫan, Gengis-khan. « Thesyrcan » est en principe Jöči (le « Juli » de Luard n'existe pas), et on pourrait songer à lire *Thesyccan, ce qui rejoindrait le « Tossuccan » de Plan Carpin. Mais « Churicam » n'est réductible ni à Ögödäi-ḫan qu'on attendrait, ni à Čaγātai-ḫan qui serait possible, et il est peu vraisemblable que l'archevêque Pierre ait connu le nom du quatrième fils Tolui dont on se rapprocherait en lisant *Thurican. Enfin « Bathatarcan » doit bien être altéré du nom de Batu (? *Bathacan = Batu-ḫan), mais celui-ci était le fils de Jöči et non de Gengis-khan. L'incertitude des formes est trop grande, on le voit, pour qu'on puisse affirmer que nous avons bien parmi les noms fournis par l'archevêque Pierre la même forme *Töši du nom de Jöči que nous connaissons par Plan Carpin et par les sources musulmanes. Il n'y a de même pas grand'chose à tirer du « Gurgutha » de Julien de Hongrie, que Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 269, dit être Jöči. Bendefy (*Arch. Europae Centro-Orient.*, III, 18) est convaincu au contraire qu'il s'agit de Gengis-khan, et que le « Chayn » ou « Chaym », fils de « Gurguta », est Ögödäi désigné par son titre de « khan ». On pourrait invoquer à l'appui de ces identifications qu'Ögödäi est le premier souverain mongol à avoir pris le titre de *qa'an* (distinct de « khan », *ḫan*) et que ce titre de *qa'an* suffit dans plusieurs textes à le désigner, y compris dans la lettre de Güyük à Innocent IV (cf. mon travail, *Les Mongols et la Papauté*, 19). Mais en même temps Bendefy est le premier à admettre que tout ce qui est dit de « Chayn » concerne en fait Batu ; or Batu était connu sous le nom de Sain-ḫan, le « Khan bon » et cette épithète de Sain est même devenue par erreur chez Marco Polo le nom d'un prince qui serait autre que Batu. On peut donc se demander s'il n'y a pas au moins contamination entre *qa'an* et *sain* dans le « Chayn » du frère Julien, et ceci pourrait rouvrir la question de l'identification de « Gurguta » qui pourrait être dû à une confusion entre Gengis-khan et Jöči (« Gurguta » serait-il pour *Gurgučā = Čingis-ḫan ou Jöči-ḫan, ou pour une forme aberrante *Jüčitai ~ *Jürčitai du nom de Jöči ?) ; j'incline cependant en faveur de « Gurguta » = Gengis-khan, et « Chain » = Qa'an, cad. Ögödäi.

de formes turco-mongoles, nous devrons en principe vocaliser de telle manière que nous ayons l'alternance turc *Töši ~ mo. *Čöji, ou turc *Döši ~ mo. Jöči[1]. Une telle alternance n'est pas favorable à l'explication de Jöči par le mo. *jočin* « hôte », qui est à voyelle vélaire ; mais l'histoire du mot *jočin* est elle-même assez embrouillée.

Dans le mongol écrit classique, ce mot apparaît sous la forme *jočin*, mais ne s'est pas rencontré, à ma connaissance, dans un texte littéraire ancien. Le seul vocabulaire ancien où il soit attesté, est celui qui a été ajouté à la *Muqaddimatu-'l-Adab* vers le XIVe siècle. Là (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 208), on trouve جوچين *jočin* en mongol et en čaγātai, et le verbe dénominatif *jočinla-* une fois dans les deux langues, une fois en mongol seulement avec *mihmānla-* comme l'équivalent čaγātai[2]. Ni *jočïn*, ni *jočïnla-* n'avaient été signalés auparavant en čaγātai[3]. Toutefois

1. L'initiale qui alterne le plus souvent en turc avec le mongol *j-* est *y-*, et à l'intérieur même du mongol, on constate des passages de l'une à l'autre prononciation entre les transcriptions du XIVe siècle et les formes du mongol classique (cf. par exemple mong. du XIVe siècle *yorči-*, « aller », mong. classique *jorči-*) ; c'est sans doute la raison pour laquelle les Mongols ont adopté le *y-* initial de l'écriture ouigoure pour rendre aussi bien leur propre *j-* que le *y-*. J'explique par cette alternance que le nom de Jäbä soit toujours écrit يمه Yāmā chez Juwainī. On pourrait donc être tenté de penser de même que le correspondant « turc » de Jöči ~ Čöji n'est pas Töši, mais le Yo-tche, *Yöji, que donne le *Mong-Ta pei lou* de Tchao Hong. Il est toutefois peu vraisemblable que ce Chinois du Sud ait recueilli à Pékin en 1221 une forme turque dans l'entourage du lieutenant-général mongol Muqali. En réalité, ses transcriptions sont peu rigoureuses, et je considère comme un accident qu'il paraisse donner *Yöji plutôt que Jöči. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que sa transcription approximative serait à la rigueur plus en faveur de Jöči que de Čöji.

2. Poppe transcrit *jočin* pour le mongol, *jočïn* pour le čaγātai, et ceci se justifie en tant qu'au XIVe siècle *-ï-* était passé à *-i-* en mongol, au lieu que *-ï-* a subsisté en principe en turc ; mais il y a des survivances de *-ï-* dans des textes mongols du XIVe siècle (on ne peut les garantir que lorsqu'on rencontre *-qï-*, mais c'est le cas par exemple de l'inscription bilingue du prince Hindu, qui est de 1362) ; d'autre part, Radlov considérait que *ï* était passé à *i* en čaγātai et, bien que la théorie semble trop absolue, elle peut contenir une part de vérité. Il n'est donc pas sûr que, contrairement aux principes, on ne puisse ici lire aussi bien *jočin* pour le mongol et *jočin* pour le čaγātai.

3. Vámbéry (*Čag. Spr.*, 279) indique چوچون « *čüčün* » ou جوجون « *jüjün* » au sens d'« hôte », « convive », surtout à Khokand. Le mot n'a été recueilli ni par Pavet de Courteille, ni par Šaiḫ Sulaymān, ni par Radlov. D'après Zenker, 370³, on a cependant چوچون « *čučun* ~ *čočun* » dans le lexique de Calcutta, avec variante چچن, et Zenker traduit par « voyage, voyageur, étranger ». Budagov, I, 472, spécifie que le lexique de Calcutta donne چاچن au sens de « voyage », « hospitalité » (مسافرت *musāfärät*), mais

il n'est pas certain que la transcription *jočin* ou *jočïn* soit juste, et qu'on ne doive pas adopter *jōčïn* > *jōčin* > *jočin*. Le mot, qui ne paraît pas connu tel quel en kalmouk, est aujourd'hui *joči* en khalkha[1]. Mais Vladimircov en a déjà rapproché mong. écrit ancien *jaγulčin* (*ja'ulčin*), mong. écrit récent *jiγulčin* (*ji'ulčin*), « hôte », « nouvel arrivé », khalkha occid. *jaγūlčï*, « informateur », « rapporteur »[2] ; mong. écrit *ja'uči*, *ji'uči*, « hôte », « entremetteur de mariage », « intermédiaire »,

que, dans le lexique čaγātai, le mot est écrit چوچون et traduit par « voyageur », « hôte » (مسافر *musāfir*) ; on a en effet la seconde forme et l'explication par « voyageur », « hôte », dans l'*Abušqa*, 248, et ce doit être là l'interprétation exacte. Budagov part de ce mot pour tenter d'établir l'origine d'un soi-disant verbe populaire چومك ou چويمك qui signifierait « voyager », « se déplacer », et ajoute que la چوچو, چچو ou چوچى en est le nom d'agent ; ainsi, conclut-il, cette racine verbale est aussi bien tatar (cad. turque) que mongole. Tout ceci n'est pas solide, mais avec son چوچى et en parlant du mongol, Budagov paraît avoir songé au nom propre Jöči, et sur ce point je crois qu'il a raison, mais autrement qu'il ne le pensait, et seulement en tant que la tradition rattachait Jöči au mong. *jočin*, « hôte ». A mon avis, le čaγ. « *čüčün* » n'est autre que le mong. *jočin*. Ou bien il a été mal vocalisé par Vámbéry, ou bien nous avons affaire à un passage *o* > *u* et à une labialisation progressive de la seconde syllabe, phénomènes qui n'auraient rien de surprenant. En outre le *j-* initial peut être passé à *č-*, comme le čaγātai en offre d'autres exemples, sous la réserve que nous avons souvent affaire à des notations graphiques flottantes entre *č* et *j*. Enfin il est difficile de dire si le mot est à lire à la classe vélaire, comme le fait Zenker, ou s'il s'est palatalisé en čaγātai tardif, comme l'indique Vámbéry.

1. Vladimircov, 247, en a aussi rapproché, comme un emprunt fait au mongol, mandchou *jočin* ~ *jojin*, et plus loin le mandchou *joočin*, toutes formes qu'il interprète par « écuyer », « rapporteur sur les affaires mongoles », « rapporteur au souverain » ; mais ce sont là des méprises. En mandchou *jojin*, dont *jočin* et *joojin* sont d'autres formes, signifie « mors [de cheval] », et c'est *joočin-ḫya*, mot-à-mot « garde du corps [en charge] du mors », qui désigne un « écuyer », etc. Il est vrai que, sous *joočin-ḫya*, Zakharov invoque le mongol *jočin*, « hôte », mais c'est là une des nombreuses étymologies fantaisistes de son dictionnaire. Je considère *jojin* comme remontant au chinois 嚼子 *tsio-tseu* ou *tsiao-tseu*, « mors », emprunté en mongol écrit sous les formes *ja'ujai*, *joojai* (on a **jaujai* ou *jōjai* dans le vocabulaire sino-mongol du début du XVIIe siècle publié par Pozdnéev, *Lekcii po istorii mong. liter.*, III, 28) ; j'ai entendu de même en turkī *jōja* à Kāšγar. Si mon explication est juste, c'est *joočin* qui devrait être la forme mandchoue correcte plutôt que *jojin* ou *jočin*. Sanžeev s'est sagement abstenu de mentionner le mongol *jočin* dans ses *Mančžuro-mongol'skie yazykovye paralleli*, *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 701.

2. Il me paraît clair qu'on doit faire remonter à *ja'ulčin* le kalmouk *zūltši*, « intermédiaire », « émissaire » (souvent en mauvaise part) et « intermédiaire de mariage », pour lequel Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 482, n'indique pas d'étymologie ; et la variante *zūtšị*, *ibid.*, 483, doit remonter à *ja'uči*.

« informateur », « traducteur », « proxénète »[1] ; čaγ. *yaučin*,
« hôte »[2], kazan *yaučï*, « entremetteur de mariage »[3], altaï
yūčï, idem[4]. Tout ceci suggère que *ǰočin* soit < **ǰōčin* < **ǰa'u-*
čin. C'est bien à *ǰa'učin* que répond le čaγ. *yaučin*. D'autre part,
on aura remarqué que, dans le passage d'Abū-'l-Ghāzī, nous lisons
que Gengis-khan s'écrie : « Un *ǰāūči* nous est venu », et le texte
continue en disant qu'en mongol *ǰočin* se dit d'un hôte nouvel-
lement arrivé[5]. *Jāūči* répond au mong. *ǰa'uči*, et nous avons
donc ici, chez l'auteur turc, la juxtaposition du doublet *ǰa'u-*
či[n] ~ *ǰočin*[6]. L'apparent *ǰočin* de la *Muqaddimatu-'l-Adab*
pourrait donc être à lire en réalité **ǰōčin* < **ǰa'učin* en čaγatai,
et même peut-être en mongol[7].

1. En réalité, les dictionnaires, à tort ou à raison, réservent à *ǰa'uči* le sens d'« entremetteur de mariage », et à *ǰi'uči* ceux d'« informateur » et de « traducteur » ; celui d'« hôte » n'y est pas indiqué.

2. Radlov n'indique le sens d'« hôte » qu'avec un point d'interrogation ; mais ce sens paraît assuré par le texte qu'il invoque, et Budagov l'a bien compris ainsi, I, 693.

3. Radlov donne *yaučï*, « entremetteur de mariage », et le verbe dénominatif *yaučïla-* comme du dialecte de Kazan, mais indique ailleurs dans le même dialecte *ǰaučï*, « entremetteuse de mariage » ; il est peu probable qu'il y ait ces deux formes dans le même dialecte ; d'autre part Budagov indique *yavčï* comme la prononciation de Kazan. Vladimircov aurait pu ajouter le čaγ. *yauči*, « celui qui prononce les formules d'invitation à la noce ».

4. Ajouter kirgh. *ǰaušï*, « intermédiaire ». Budagov, I, 693, veut relier à ce groupe le mot *savčï*, qui signifie à la fois « prophète » et « intermédiaire », « porte-parole », « entremetteur de mariage » ; mais ce mot, déjà indiqué avec les deux sens dans Kāšγarī, dérive de *sav*, « parole », et n'a rien à voir avec le groupe de *yaučï*, etc.

5. La distinction des deux formes n'apparaît pas dans la traduction de Desmaisons.

6. J'ai dit que *ǰočin* ne se retrouvait pas directement en kalmouk ; il
serait tentant toutefois d'expliquer par *ǰa'uči[n]* le kalm. *zōtši* (en ölöt) et
le verbe dénominatif *zōtšl-* (ölöt et dörböt), si les sens d'« hôte » et de « agir
en hôte », « être hôte », étaient primitifs ; mais l'existence de *zōtsᵒ*, « présent
qu'apporte le nouvel arrivant », complique les choses (cf. Ramstedt, *Kalm.*
Wört., 477).

7. Il y a dans le *Codex Cumanicus*, 81 *a*, un mot expliqué par *eỹ gast*,
« en hôte », que Kuun, 225, avait lu *ǰóču* et dit être = « *ǰolču* » c'est-à-dire
yolču, au propre « voyageur ». Dans son excellent *Koman. Wörterbuch*, 126,
Grønbech a lu « *ǰolčum* », et y a vu *yolčum*, c'est-à-dire *yolču* avec le suffixe
de la 1re personne ; il s'agit de *yolčï*, dont *yolǰu* est la prononciation osmanli
et pour lequel Radlov indique arbitrairement *yolcï* comme forme du coman.
Bien que j'hésite toujours à me séparer d'une opinion de Grønbech, je ne
puis lire sur le fac-similé que *ǰóčū*, que je suis tenté de résoudre en *yöčun* =
**yöčin* ; nous aurions là l'équivalent de čaγ. *yaučin* et mong. *ǰočin*. Évidem-
ment la voyelle *-u-* de la seconde syllabe est surprenante, d'autant qu'il faut un
-ï- pour expliquer la palatalisation régressive du *-ö-* dans la première syllabe.
Mais *yolčum*, qui va contre la forme même du ms., ne serait pas moins

Nous pouvons aller plus loin. Les mots mongols *ǰa'uči*, *ǰa'ulči*,
etc., sont dérivés d'une racine *ǰa'u-*, et ont essentiellement le
sens premier d'« intermédiaire » ; ils s'apparentent à *ǰa'ura*,
« dans l'intervalle » (aussi bien dans l'espace que dans le temps).
Dans le *T'oung Pao* de 1930, 193, j'ai émis l'idée que *ǰa'ura*
était < **ǰaβura* et s'apparentait à *ǰabsar*, « intervalle » (rac. *ǰab-* ;
ǰab existe d'ailleurs aussi dans le même sens), et Ramstedt,
Kalm. Wört., 482, exprime la même opinion[1] ; elle a été
reprise et développée par Kotwicz, *Contributions aux études
altaïques* [*Collectanea orientalia* n° 2, Wilno, 1932], 8-12. Ma
note de 1930 répondait à une hypothèse de Vladimircov selon
laquelle *ǰa'ura* serait le locatif d'un mot **ǰa'ur* signifiant « route » ;
je continue à penser qu'il n'y a pas eu de mot **ǰa'ur*, « route »,
mais, même avec le sens d'« intervalle », *ǰa'ura* en arrive à signi-
fier « en route », de même que l'un des sens du kalm. *zūr*
(< *ǰa'ura*) est « à mi-chemin ». On pourrait être tenté de chercher
dans cette direction l'explication d'un terme obscur de l'*Histoire
secrète*, § 254, où précisément J̌öči est en cause. Quand il s'agit
pour Gengis-khan de décider lequel de ses fils lui succèdera,
Čaγātai s'emporte à l'idée que ce pourrait être son frère aîné J̌öči,
et on a compris qu'il s'écriait : « C'est là un *čul-ulǰa'ura* Märkit »
(*änä Märkidäi čul ulǰa'ura*). La traduction interlinéaire laisse
le terme sans traduction, évidemment parce que les traducteurs
ne le comprenaient pas ; il n'y a pas de passage parallèle dans
l'*Altan tobči*[3] d'Ukān-Bātor ; la traduction chinoise indépendante
dit : « Il a été amené de chez les Märkit » ; il est certain que
Čaγātai attaque ici la légitimité de J̌öči et l'accuse de quelque
manière d'être un bâtard du Märkit Čilgär-Bökö. Haenisch
(*Wörterbuch*, 29) a lu *cul'ul ǰa'ura*, « unter den Beutekindern ? »,
en supposant pour *čul'ul* le sens de « Beutekind » ; subsidiairement,
il s'est demandé si le texte n'était pas fautif pour *čül ulǰa* (= *olǰa*)
[*ǰa*]*'ura*, « unter der zweifelhaften unbestimmten Beute » ; dans
sa traduction (*Die Geheime Geschichte*, 130), il a adopté : « Il
était parmi les bâtards des Märkit. » On doit écarter « *cul'ul* »,

anormal, puisqu'il y faut supposer d'une part une forme de 1re personne,
exceptionnelle dans les vocabulaires du *Codex Comanicus*, et d'autre part
une labialisation progressive de *-ï-* en *-u-* qui est contraire aux formes que
les noms d'agents en *-či* ont presque toujours dans le ms., même quand ce
-či (ou *-čï*) vient après une syllabe à voyelle labiale.

1. Mais d'autre part, bien que *ǰi'ür*, « aile », doive être < **ǰiβür*, je ne
crois pas à la parenté de *ǰi'ür* et de *ǰa'ura* affirmée par Kozin dans *Izv. Ak.
Nauk*, 1935, 496.

contraire à toutes les règles de transcription ; le premier élément est sûrement un mot *čul* ; mais faute de désinence, rien n'indique directement s'il faut lire **čul*, **čül*, **čol* ou *čöl*[1]. Le *čül* de la seconde hypothèse de Haenisch est pris à Kowalewski, qui donne à ce mot le double sens de « limon » et d'« égarement », « erreur », mais prononciation et sens sont incertains ; en fait, les seuls exemples clairs donnés sous ce prétendu *čül* concernent en réalité le mot *čöl* (prononciation non indiquée par Kowalewski), « désert », « steppe aride » (turc *čöl*, kalm. *tsöl*) ; le mot se trouve ailleurs dans l'*Histoire secrète*. Si l'expression du § 254 commence par *čöl*, que les transcripteurs connaissaient, il faut qu'ensuite le texte soit altéré ou dialectal de quelque manière pour qu'ils se soient trouvés dans l'embarras. On peut naturellement, en se basant sur l'ambiguité de l'écriture mongole, lire *olǰa*, « butin », aussi bien que *ulǰa*, et une haplographie *olǰa'ura* pour *olǰa*[*ǰa*]*'ura* n'aurait rien d'impossible. En ce cas, *ǰa'ura*, « parmi », mais aussi « à mi-chemin », pourrait en quelque manière se relier sémantiquement à la tradition représentée par *ǰa'uci*[*n*] et par suite *J̌očin*. Je crois cependant qu'une telle idée doit être abandonnée, et que Haenisch a mal coupé la phrase[2]. Il faut remarquer en effet qu'avec sa ponctuation *ǰa'ura* reste en l'air, et qu'il manque un verbe. A mon avis il faut faire une seule proposition qui est à lire : *Änä Märkidäi čöl olǰa'ur-a kär mädä'ülkün bida ?* Le verbe causatif *mädä'ül-*, mot-à-mot « faire connaître », mais aussi « faire diriger », « confier le commandement », se construit avec l'accusatif de ce à quoi on commande et le datif-locatif de la personne à qui on confie le commandement ; on « fait 'connaître' à (= par) quelqu'un quelque chose », c'est-à-dire on charge cette personne de s'en occuper. Je ne doute guère que ce soit le cas ici, et que le *-a* final du soi-disant *ǰa'ura* soit en réalité la désinence normale *-a* du datif-locatif. Il nous reste donc *olǰa'ur*. Le mot *olǰa*, « butin », est un dérivé de *ol-*, « trouver », « obtenir » (? ~ turc *bul-*) et *olǰa-yin käükän* est un « enfant trouvé[3] ». Mais il y a aussi un verbe passif *olda-*,

1. L'hésitation ne serait qu'entre **čul* et **čül* si les transcripteurs avaient compris le mot ; mais la nature de la voyelle *-o-* ou *-u-* reste indéterminée puisqu'il ne s'agit que d'une translitération arbitraire.

2. J'avais, moi aussi, gardé *ǰa'ura* tel quel quand j'ai fait allusion à ce passage dans *T'oung Pao*, 1930, 193.

3. *Olǰa* a passé dans de nombreux dialectes turcs (cf. Bang, *Vom Köktürkischen zum Osmanischen*, IV, 15, et le dictionnaire de Radlov, *s. v. olča*, *olǰa*, *olca* [coman, faux pour *olǰa*], *olǰa*, *olǰo*, *olža*) et dans le mandchou *olǰi*.

« être trouvé », d'où dérive le mong. écrit *oldaburi*, « objet trouvé », « trouvaille » > kalm. *old*^{u}*wr*. Il y a en mongol des alternances *-da-* ~ *-ǰa* ; cf. par ex. mong. du XIVe siècle *qada'ar*, « bride », mong. écrit classique *qaǰa'ar*[1]. Je considère *olǰa'ur* comme un doublet dialectal de *oldaburi*, et j'interprète la phrase complète comme signifiant : « Comment confierions-nous le commandement à ce fils de Märkit, cet [enfant] trouvé du désert ? » Il y aurait là une allusion très claire à la naissance de J̌öči en cours de route, quand sa mère Börtä revenait de sa captivité chez les Märkit[2].

1. La plupart du temps, ces alternances se produisent lorsqu'il y a eu, à côté de *-da-*, une forme en *-di-* qui devait naturellement passer en mongol à *-ǰi-* ; c'est le cas par exemple pour le nom de la tribu J̌adaran ou J̌ajirat. Mais, en ce qui concerne *qada'ar* ~ *qaǰa'ar*, la forme secondaire *qaǰiyar* < **qadï'ar*, est autant dire inusitée. Pour les formes dialectales, cf. Ramstedt, *Mogholica*, 31 ; *Kalm. Wört.*, 174 ; de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 115, 116.

2. Ce passage soulève toutefois une difficulté. Si l'*Histoire secrète* ne dit rien de la naissance de J̌öči, elle raconte (§ 110) comment Gengis-khan, tombant en pleine nuit sur les Märkit, appelait « Börtä ! Börtä ! », et comment Börtä, reconnaissant sa voix, sauta de charrette et le rejoignit. Un tel récit est naturellement inconciliable avec celui recueilli par Rašīdu-'d-Dīn ; T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 34, 1 *a-b*, s'en est bien aperçu, et s'est refusé à choisir entre les deux versions. Mais ce récit est également inconciliable avec l'interprétation que je propose pour les propos injurieux de Čaγātai. Il ne me paraît pas cependant y avoir là une raison suffisante pour écarter cette dernière. Bien que rédigée dès 1240, l'*Histoire secrète* abonde en données légendaires souvent contradictoires. La version recueillie par Rašīd qui, avec son berceau de pâte, porte aussi des traces d'affabulation plus ou moins épique, a de grandes chances d'avoir existé dès avant 1240, et je pense bien que c'est à elle que les propos prêtés à Čaγātai, authentiques ou légendaires, font allusion. D'ailleurs, si Rašīd, ministre d'un Gengiskhanide, se garde bien de révoquer en doute la légitimité du fils aîné de Gengis-khan, d'autres auteurs musulmans sont moins réservés. Ḫōndāmīr parle de la « poussière de la dispute » qui s'élevait constamment entre J̌öči et ses frères Čaγātai et Ögödäi, ceux-ci lui reprochant les conditions de sa naissance (cf. *JA*, févr.-mars 1851, 108) ; nous avons là un parallèle très strict au § 254 de l'*Histoire secrète*. [Après que le paragraphe ci-dessus était rédigé, j'ai reçu le travail de S. A. Kozin, *Sokrovennoe skazanie*, I, Leningrad, 1941, in-8. Dans sa transcription du texte, p. 301, Kozin a « *čuloul* » en un seul mot ; dans sa retranscription en mongol classique, p. 501, il adopte *čölögül* et met des points de suspension après *jaura* pour indiquer qu'il manque quelque chose ; dans les glossaires, pp. 569 et 612, il dit que « *čoloul* » est le mong. « *čölögül* », « exil » et ajoute un synonyme « *čölölge* » ; la traduction, p. 183, est « Comment pourrions-nous nous soumettre à cet héritier d'un captif märkit ? », avec une note disant que c'est une « allusion difficilement expressible par métaphore » (je ne vois pas bien ce que M. Kozin entend par là). Mais « *čuloul* » ne repose sur rien ; il faudrait de toute façon « *čul-ul* ». En outre, nos dictionnaires donnent un verbe *čülä-* ~ *čüli-*, « bannir », avec un causatif *čülä'ül-*, « faire bannir », et un passif *čüläkdä-*, « être banni »,

Il reste à dégager les conclusions de cette longue discussion. Plusieurs points peuvent être considérés comme acquis :

1° Jöči (~Čöji ?) était un nom fréquent chez les Mongols ; il n'y a donc pas à y chercher une valeur spécifique dans le cas du fils aîné de Gengis-khan.

2° Gengis-khan ne s'est certainement pas « grandement réjoui » des conditions de la naissance de son fils aîné, et n'a certainement pas dit avec joie qu'un « hôte » (*jauči*) lui était venu, comme le prétend Abū-'l-Ghāzī.

3° En conséquence, le rapprochement de Jöči avec *jauči* (<**ja'uči*) ou avec *jočin* (? < **jöčin*), « hôte », ne repose sur rien.

4° Rašīdu-'d-Dīn devait néanmoins avoir en vue quelque chose comme ce rapprochement quand il dit que Jöči reçut son nom à raison des conditions de sa naissance. Mais si, dès l'*Histoire secrète* de 1240 et la traduction du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* avant 1280, nous constatons des méprises et les méfaits de l'étymologie populaire, à plus forte raison a-t-il dû en être de même chez les informateurs de Rašīdu-'d-Dīn vers 1300. L'étymologie de Jöči par *jočin* vaut moins que celle de Tului ou Tolui par *toli*.

5° Si Töši (?~Döši) est bien le doublet turc de Jöči (?~Čöji), ce sont bien des formes palatalisées qu'il faut probablement adopter, car l'alternance *d-*, *t-*~*j-*, *č-* se justifie mieux devant des voyelles palatales que devant des voyelles vélaires. Les étymologies populaires n'y regardent pas de si près [1]. En conséquence,

mais si peu usité que Ramstedt, *Kalm.-Wört.*, 432¹ et 435², doute de son existence et se demande si ce n'est pas là une mauvaise forme pour *čöllä-*, « envoyer dans le désert (*čöl*), « bannir » (mais **čollä-*, bien que donné par Ramstedt sans astérisque, ne me paraît pas attesté en mongol classique). En tout cas, bien qu'on puisse concevoir l'existence de mots comme **čülä'ül*, "exilé (?) », ou **čülälgä*, « exil », et subsidiairement avec labialisation de la seconde voyelle, aucune de ces deux formes n'est, à ma connaissance, attestée où que ce soit. Le seul fait qu'il faut sûrement séparer « *čul* » et « *ül* » suffit d'ailleurs à condamner l'explication de Kozin.]

1. C'est ainsi qu'Abū-'l-Ghāzī tire le nom des Kārāit (nos Kerait) de *qara*, « noir » (trad. Desmaisons, 47). De même, si la légende d'Oγuz-ḫan lui donnait l'aspect d'un bœuf, il semble bien que ce soit par un rapprochement étymologique, évidemment indéfendable, avec *öküz*, « bœuf » (cf. *T'oung Pao*, 1930, 249, 257). Mais cette même légende reliait le nom à *uγuz*, « premier lait de la femme » (*ibid*, 255-257 et 1935, 271), et c'est ce qui m'avait amené en 1930 à transcrire le nom Uγuz-ḫan. Je suis maintenant convaincu que c'est là aussi une étymologie populaire qui néglige les différences de timbres vocaliques et qu'il faut bien transcrire Oγuz-ḫan.

je pense que la prononciation palatalisée, déjà attestée dans deux cas sur quatre dans l'*Histoire secrète* et qui s'est généralisée dans la tradition mongole, a des chances sérieuses d'être primitive.

6° Si nous devons lire Jöči (?Čöji) et Töši (ou à la rigueur Jüči [? Čüji] et Tüši), il peut s'agir, comme dans le cas de Mängü ~ Möngkä (Mongka), d'un nom primitivement turc, dont l'initiale palatale au lieu de dentale serait un fait mongol. Ramstedt et moi-même avons depuis longtemps fait une hypothèse analogue pour le nom Činggis (Gengis-khan) que nous considérons comme une mongolisation du turc *tängiz*, « mer », « océan » [1]. Mais je ne vois pas quel mot turc ce Töši ou même Tüši pourrait représenter [2].

1. Sans qu'on ose en faire trop état, on ne peut négliger qu'Ibn-Baṭṭūṭa, qui avait voyagé à la Horde d'Or (où le turc prédominait), emploie toujours Tängiz-ḫān au lieu de Čingiz-ḫān (< Činggis-ḫan). Il y a là de toute manière un parallèle intéressant au cas de Töši ~ Jöči (ou Čöji). D'autre part, la légende des Oγuz, telle qu'on la trouve par exemple dans Abū-'l-Ghāzī, donne à Oγuz-ḫān six fils : Kün-ḫān (« Roi du soleil »), Ai-ḫān (« Roi de la lune »), Yulduz-ḫān (Roi des étoiles »), Kök-ḫān (« Roi du Firmament »), Taγ-ḫān (« Roi des montagnes ») et Tengiz-ḫān (« Roi de l'Océan ») ; trad. Desmaisons, 27.

2. Je signale seulement en note une dernière question, car je ne suppose pas, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'elle concerne vraiment le nom de *Töši ~ Jöči. On sait que le fondateur de l'empire des Qara-Khitai vers 1130, celui que les textes chinois appellent Ye-liu Ta-che (à lire en réalité Ye-liu T'ai-che, Ye-liu le *taiši*) est appelé chez Rašīdu-'d-Dīn d'un nom que d'Ohsson donne une fois comme « Touschi Taïfou » (I, 163), et une autre comme « Nouschi Taïfou » (I, 443) ; il n'y a pas là dans un cas une faute d'impression comme l'a cru Bretschneider, I, 224, car les mss. hésitent entre les deux leçons. Mon souvenir est que les mss. sont en faveur de نوشى طايفو Nūšī-Ṭāifū, sans que je puisse actuellement l'appuyer par des références précises ; toutefois, dans Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 48 ; trad., 49), on a تويسى طايفر Tūīsī-Ṭāīfar, évidemment à corriger en تويسى طايفو Tūīsī-Ṭāīfū. Ni dans son *Očerk istorii Semiréc'ya* (Vérnyī, 1898, in-8, 29) ni dans son *Turkestan* ², 323, Barthold n'a parlé des noms de Ye-liu T'ai-che ; mais, dans *ZVOIRAO*, VIII, 24, sans rien dire des formes de Rašīdu-'d-Dīn ou d'Abū-'l-Ghāzī, il a donné, comme le nom de Ye-liu T'ai-che chez les musulmans, قومقين طايغو Qūmqīn-Ṭāīγū, ou قوشتين طايغو Qūštīn-Ṭāīγū, ou قوشقين طايغو Qūšqīn-Ṭāīγū ; ses sources sont un passage du *Majma'u-'t-Tawāriḫ*, reproduit p. 232 du *Nerchakhy* de Ch. Schefer, et Raverty, The *Ṭabaḳāt-i-Nāṣirī*, 913. Raverty, qui ne cite pas ses sources, est un auteur peu sûr, et on ne voit pas pourquoi les leçons de Rašīd sont laissées de côté. Si par hasard on devait garder Tūšī (*taifu* étant alors la transcription d'un titre d'origine chinoise), on pourrait se demander si nous n'avons pas là aussi un porteur de ce nom *Töši qui a été connu en pays turc pour Jöči. Mais on attend pour le prince des Qara-Khitai un nom mongol et non turc, et le nom même de Tūšī est dans l'espèce trop incertain pour qu'on puisse en faire état actuellement.

L'épouse principale de J̌öči était une Kérait, fille de J̌a-gambo et par suite nièce d'Ong-khan. Berezin a toujours lu son nom « Biktuïmïš » (V, 100; XIII, 80, 108); Hammer (*Goldene Horde*, 93) l'appelle « Beikutemisch », ou (*Ilchane*, I, 11, 29, 59) « Begtutmisch »; Quatremère (*Hist. des Mongols*, 89), « Bīksoutmesch »; Erdmann (*Temudschin*, 446), « Bigtutemisch »; Berezin (V, 100; XIII, 80, 108), « Biktuïmiš »; Blochet (II, 89), « Mīktūīmīš », avec en note une variante « Bīktūīmīš »; en outre, plusieurs font suivre son nom d'un pseudo- *quǰin*, au lieu de *fuǰin*, < ch. fou-jen, « dame ». Il faut en réalité lire بيكتوتميش Bek-tutmïš, appuyé par plusieurs mss.; c'est là un nom turc (= Bäk-tutmïš), « [Celui qui] tient solidement ». Mais nous ne savons pas si Bäk-tutmïš eut des enfants; en tout cas les deux premiers fils de J̌öči, les seuls dont nous connaissons les mères, n'étaient pas nés d'elle.

2° Batu. — Le nom est clair; c'est le mongol *batu*, « solide », « ferme ». Plan Carpin l'appelle toujours « Bati » (le Batu de Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 67, est une mauvaise leçon); c'est un slavisme, = Baty, avec la notation si fréquente en slave du *u* altaïque par *y* (sourd: le *ï* altaïque). Chez Rubrouck, qui avait une bonne oreille, on a toujours « Baatu »; ceci semble indiquer que le fort accent de la première syllabe en finale ouverte lui a fait entendre le nom comme *Bātu, mais il n'y a pas trace en mongol d'un allongement réel dans ce mot[1]. Marco Polo a bizarrement *Batui (« Bacui ») et « Patu »; Hethum l'historien, « Batho » (ou « Bato »).

Batu n'était que le second fils de J̌öči, mais c'est lui qui succéda à son père, mort dans les premiers mois de 1227. Le nom de la mère de Batu est incertain. Hammer (*Ilchane*, II, tableau final des femmes de la maison de J̌öči) l'appelle « Kumchan »; il y a là quelque erreur dont l'origine m'échappe. Howorth, II, 35, (à la suite de Klaproth, *JA*, XII, 274), dit que ce fut « Oki ou Ukin Kuchin, fille de Ilji Noyan des Kunkurats »; la même forme se trouve dans la traduction de Ḫondāmīr par Defrémery dans *JA*, févr.-mars 1851, 108. Blochet, II, 106, a adopté اركين قوچين Arkin-Qučin, où il a aussi gardé l'absurde *qučin* qu'il avait cependant corrigé en *fučin* (lire *fuǰin*) quelques pages plus haut dans les noms de Börtä-fuǰin et de Bäk-tutmïš-fuǰin. Le

1. Je n'ose attacher grande importance au fait qu'on a également la forme d'apparence longue « Bahat » dans Thomas de Spalato (cf. Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 333).

Mu'izzu-'l-Ansāb écrit اوكى قوچين Öki-qučin selon Blochet, II, 87, à corriger en tout cas en Öki-fuǰin. Les probabilités sont pour que le nom ait été Öki (ou Ökin). Rašīd et le *Mu'izz* la disent en effet fille d'Elči-noyan des Qonγrat (= Qonggirat)[1], et Elči-noyan est la forme que prend le plus souvent chez Rašīd le nom d'Alči-noyan, le fils de ce Däi-Säčän qui fut le beau-père de Gengis-khan[2].

La date de la mort de Batu varie dans les diverses sources de 1252/1253 à 1257/1258 (cf. Spuler, 31-32). Naturellement 1252/1253 est impossible, puisque Rubrouck vit encore Batu à Sarai en septembre-octobre 1254. D'autre part 1257/1258 est sûrement trop tardif. Quand, revenant de la Cour mongole, le roi d'Arménie Hethum parvint à Barčin en Transoxiane, il fit un détour pour aller saluer Sartaq, fils de Batu, qui se rendait auprès de Mongka. Il s'y rendait sans hâte, car Rubrouck l'avait déjà rencontré à la fin d'août 1254, déjà en route pour Qara-Qorum; or la visite de Hethum à Sartaq en Transoxiane se place vers février 1255. Se déplaçant avec d'énormes *impedimenta*, Sartaq ne dut arriver à la capitale mongole qu'assez tard en 1255. Il s'y trouvait encore quand la nouvelle parvint de la mort de son père, et Mongka nomma Sartaq pour succéder à Batu. La mort de Batu se place donc très probablement vers le milieu de 1255. C'est bien en effet la date de 1255 qui est indiquée par Spuler p. 31, mais alors je ne comprends pas pourquoi il donne 1256 aussi bien dans le tableau généalogique qui suit la p. 452 que dans la liste de souverains de la p. 453.

3° *Ördü (?). — Bien que Batu ait été le vrai successeur de son père J̌öči, il avait un frère aîné qui reçut ses territoires propres à l'Est de ceux de Batu, et est le fondateur de la « Horde Blanche ». On appelle généralement ce frère aîné Orda comme le fait Spuler, et ceci semble appuyé par la forme de son nom chez Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 90 ss.), suivi par Ḫondāmīr et par

1. Spuler, 122, 285, lit « Qong(o)rat » le nom de cette grande tribu; mais il n'y a de possible en turc que Qonγrat ou Qonγïrat, et en mongol Qonggirat ou Onggirat. Peut-être Spuler a-t-il été influencé par le nom du fils de Hülägü que, dans *Die Mongolen in Iran*, il appelle « Qongoratai » et dont il aura pensé que le nom se rattachait à celui des Qonγrat. Mais ce fils de Hülägü s'appelait en réalité Qonγurtai, et ce nom, tiré de *qonγur*, « bai », « fauve », ne peut rien enseigner sur le nom des Qonγrat. J'étudierai ailleurs la question du nom des Qonggirat ou Onggirat.

2. Sur les diverses formes du nom d'Alčin-noyan, cf. mon article *Sur un passage du Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, 907-917 et 928-931.

Abū-'l-Ghāzī. Ainsi entendu, le nom se confond avec *orda*, forme prise en coman et dans de nombreux dialectes occidentaux par le turc *ordu*, « campement royal », « cour », mong. *ordo*[1]. Mais il faut alors admettre que la forme du nom a été changée au cours de la vie de ce prince, car il est bien invraisemblable que le fils aîné de Jöči, né forcément en Mongolie orientale dans la première décade du XIII[e] siècle, ait pu dès cette époque être appelé Orda, qui est une forme turque occidentale. En fait, Plan Carpin, qui emploie *orda* pour désigner un « campement royal » (de même Rubrouck; cf. Van Den Wyngaert, I, 213) écrit Ordu le nom du prince (Van Den Wyngaert, I, 66, 67, 115), et on a 斡魯朶 Wo-lou-to, soit en apparence *Ordo, dans le ch. 2 du *Yuan che*, *s. a.* 1236. Il semblerait donc qu'on n'eût qu'à admettre que le nom était d'abord Ordo ~ Ordu, et a pris par la suite la forme du turc occidental, Orda[2]. Je garde cependant des doutes. Parmi les chefs qui commandaient les Mongols lors de la campagne de Hongrie, le *Yuan che* mentionne, à côté des princes Šiban et Qadān, un 呼里兀 Hiu-li-wou dont Bretschneider, *Med. Res.*, I, 331, n'a su que faire. A la rigueur on pourrait songer au futur ilkhan Hülägü, qui avait déjà 23 ans en

1. Pour le coman *orda* (> russe *orda*), cf. Grønbech, *Kom. Wört.*, 179; pour *orda* dans d'autres dialectes turcs occidentaux, cf. le dictionnaire de Radlov. La forme turque *ordu* (? ou *ordo*, si nos principes conventionnels de transcription du turc sont trop rigides en l'excluant) est déjà dans Kāšγarī. La prononciation mongole *ordo*, et son pluriel *ordos* sont attestés pour l'époque mongole aussi bien par les transcriptions de l'*Histoire secrète* que par celles du *Yuan che*. Blochet a transcrit le nom « Ourida », ce qui est indéfendable, et a adopté la même transcription pour كوك اورده, si bien que Kök-orda, la Horde Bleue, devient « les Ourida bleus » (II, 92); cf. aussi app., 7 [où il est question du mong. *urida*, « antérieur »], et *Hist. des sultans mamlouks*, 596; l'emploi d'Aq-orda et de Kök-orda prête d'ailleurs à discussion). Hammer, *Goldene Horde*, 95, semble dire que le nom Orda est le même mot que les *orta*, ou compagnies, des janissaires, mais *orta* (= ouigour *ortu*, mot à mot le « milieu ») et *orda* (= ouigour *ordu*) ne se confondent pas en osmanli; j'ai dénoncé cette même erreur sur *orta* et *orda* chez Brătianu dans un compte rendu (cf. *T'oung Pao*, 1930, 208-209). Le premier à avoir confondu *ordu* (> *orda*) et *ortu* (> *orta*) est Rubrouck lui-même (cf. Van Den Wyngaert, I, 213).

2. Le *Codex Cumanicus* rend *curia* par *orda* en coman et par *ordu* en persan. Dans son *Koman. Wörterbuch*, 179, Grønbech a hésité pour la traduction de *curia* entre « Rathaus » et « Hoflager »; le sens de *orda* ~ *ordu* et le texte de Rubrouck ne laissent pas de doute que « Hoflager » est seul correct. On a l'impression que nos auteurs ont vu faussement dans *curia* l'équivalent latin étymologique du mot « Cour ». En tout cas, l'usage de *curia* pour traduire l'italien *corte* est bien établi; cf. par exemple Brătianu, *Rech. sur le commerce génois*, 367.

1240, et c'est ce qu'a fait l'auteur du *Yuan che pen-tcheng*, 32, 3 *a*. Mais, à laisser même de côté l'aberrance de la transcription nous connaissons bien la vie de Hülägü; il n'y est pas question d'une participation à la campagne de Hongrie[1]. D'autre part, les sources persanes et russes sont d'accord avec Plan Carpin pour faire figurer « Orda » ou « Ordu » parmi les princes chefs des troupes pendant la campagne de 1241. C'est pourquoi, dans *T'oung Pao*, 1930, 209, j'ai proposé de corriger Hiu-li-wou en Hiu-li-t'ou [禿], et de reconnaître dans *Hiu-li-t'ou, *Hürtü, le prince « Orda » ou « Ordu » fils aîné de Jöči. Les altérations graphiques de 禿 *t'ou* en 兀 *wou* sont assez fréquentes aussi bien dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* que dans le *Yuan che*; d'autre part, il y a dans les transcriptions du *Yuan che* bien des cas d'alternances entre *-du* (*-dü*) et *-tu* (*-tü*). Depuis 1930, ma confiance dans cette solution s'est encore accrue. Mais si elle est juste, la forme *Hürtü entraîne deux conséquences : le nom aurait été prononcé avec *h-* initiale, et il aurait appartenu à la classe palatalisée ; ces deux caractéristiques excluent une explication par *ordu* ou *orda*, « campement royal »; le mot *ordu* > *ordo* ~ *orda* n'est pas de ceux pour lesquels on a la preuve ou même la trace d'une ancienne prononciation à *h-* initiale (< **p-*)[2]. La prononciation avec *h-* pour le nom du fils aîné de Jöči trouve un certain appui dans l'orthographe هردو Hordu (ou *Hördü, *Hürdü) de Juwainī (cf. l'index de l'édition, I, 268)[3]; la palatalisation a pour elle le « Ur'dyu », *Ürdü, d'une chronique russe (cf. Berezin, *Našestvie Batyya*, 81 ; Bretschneider, *Med. Res.*, I, 318). D'autre part, la forme chinoise Wo-lou-to peut représenter *Ördö aussi bien qu'Ordo, et les formes en écriture arabe peuvent se

1. Je garde « Hūlāgū » parce qu'il s'est implanté, et correspond à l'orthographe Hūlāgū de Rašīdu-'d-Dīn, mais on pourrait tout aussi bien transcrire Hūlā'ū et Hūlāwū. Il y a un autre prince Hūlāgū, septième fils de « Orda » (Blochet, II, 104); on ne peut le faire entrer en ligne de compte en 1240.

2. L'*h-* de « horde » (< *orda*) dans les langues occidentales est d'apparition secondaire et tardive; on ne le constate pas en allemand, en latin et en français avant le milieu du XVI[e] siècle (cf. Yule, *Hobson-Jobson*², 539-640). Il en est de même pour l'emprunt tibétain moderne *hor-du*, où il semble qu'une contamination se soit produite avec le nom tibétain Hor des Mongols (cf. *T'oung Pao*, 1916, 499).

3. Bar Hebraeus a de même Hŏrdu (*Chronicon Syriacum*, éd. Bruns, 483, « Hŏrru », trad., 499, « Harreru », faute de texte par déplacement d'un point diacritique, pour « Hŏrdu »), et de même Hordu dans *Historia Dynastiarum*, 310, mais il copie Juwainī. C'est indirectement à Juwainī que doivent remonter le « Hordou » de Cordier, *Hist. gén. de la Chine*, II, 391, et le « Hordu » de Van Den Wyngaert, I, 66.

lire Örda, Hördü (ou Hördö) aussi bien que Orda et Hordu. Il y a donc des chances sérieures pour que le nom du fils aîné de Jöči n'ait rien à voir avec *ordu* ∼ *orda*, « campement royal »[1]. Malheureusement je ne vois pas quel autre mot mongol, avec ou sans *h*-, avec ou sans palatalisation, les transcriptions peuvent représenter. Le mot *urtu*, « long », a en monguor la forme *fuDur*[2], et en principe les *f*- du monguor correspondent au *h*- < **p*- du mongol médiéval, mais parfois ces *f*- sont aussi d'apparition secondaire, surtout devant voyelle labiale[3]. En réalité, la vraie forme et l'explication du nom m'échappent encore[4].

D'après le *Mu'izzu-'l-Ansāb* (cf. Blochet, II, 92), *Ördü était

1. On sait qu'Ibn-Baṭṭūṭa parle d'une des épouses d'Özbäg en l'appelant une première fois اردجى Orduji (II, 383), et une seconde fois اردجا Orduja, avec épellation minutieuse cette fois (II, 395), et il ajoute qu'*ordu* signifie « camp », et qu'elle a été ainsi nommée parce qu'elle était née dans le « camp »; il utilise en outre une seconde fois ce nom d'Orduja dans l'affabulation de son séjour imaginaire dans un royaume du Sud-Est de l'Asie (IV, 240 ss.). Orduja, à lire Orduča, serait un dérivé normal d'un nom Ordu. Il en résulte que, si Ibn-Baṭṭūṭa a raison, nous devons ou bien séparer le nom du fils aîné de Jöči de celui de la femme d'Özbäg, ou lire le nom de ce fils Ordu et non *Ördü. Mais, comme on le verra plus loin à propos de Tini-Bäg, les étymologies turques d'Ibn-Baṭṭūṭa sont parfois sujettes à caution.

2. Cf. De Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 101, et, pour les formes širongol *utur* et *utu*, *ibid.*, 499.

3. L'absence de *h*- devant *urtu* dans les textes et transcriptions médiévaux n'est pas en soi une objection dirimante, parce que l'*h*- était déjà alors en voie d'amuissement, et il y a des flottements de notation dans un certain nombre de cas. L'-*r* final de *fuDur* et *utur* peut être due à une métathèse, mais aussi être d'apparition secondaire; c'est ce que suggérerait širongol *utu* si Potanin l'a bien noté. En effet, dès le Moyen Age, on trouve *utu* à côté de *urtu* dans le *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 366, 370), et, alors que l'*Histoire secrète* ne connaît que *urtu*, toutes les transcriptions du nom mongol de Ye-liu Tch'ou-ts'ai, Urtu-Saqal, « Longue Barbe », sont faites en réalité sur Utu-Saqal; *utu* (*ut*ᵘ) est la seule forme qui existe en kalmouk. Il semble que *utu* soit une forme plus archaïque. En effet *urtu* est *ur* (∼ turc *uzun*, « long ») + suffixe -*tu*; or, aux XIIe-XIIIe siècles, un -*r* final tombait souvent devant un suffixe; c'est le cas par exemple pour Tämüjin ∼ Tämüčin, formé de *tämür* + suffixe. Si le nom du fils de Jöči représentait *urtu*, on attendrait donc de trouver dans les textes les plus anciens, comme les annales principales de 1236, une forme *Utu (ou, avec *h*- initiale, *Hutu), plutôt que *Hürtü ou *Ordo. De plus, *urtu* ne rendrait pas compte de la palatalisation assez probable du nom.

4. Pour l'emploi de Ordu ∼ Orda comme nom propre, cf. L. Rásonyi, dans *Arch. Eur. Centro-Orient.*, I [1935], 233-234; je n'ai pas eu accès aux *Valacho-turcica* du même auteur, parus à Berlin en 1927 (*Forsch. d. Mitglieder des Ung. Instituts*), où, à la p. 29, il y a des renseignements plus détaillés. L'idée d'un *Ördü qui serait différent de *ordu* ∼ *orda* n'y est pas envisagée.

également appelé الچن *Alčän; on a la même forme deux fois comme le surnom (*laqab*) d'*Ördü dans le texte turc d'Abū-'l-Ghāzī imprimé par Desmaisons, p. 181, mais dans sa traduction, 190 et 191, Desmaisons a adopté ايچن Ičän; Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 383, parle de « Orda Iltschen ». C'est toujours Orda Ičän ou Ičän Orda qui est employé par Hammer, et qui de chez lui a passé chez Howorth, II, 6, 216, 978. Je ne doute pas que Alčän soit une mauvaise leçon. Quant à « Ičän », je pense qu'il faut le lire ايچن Ejän et que nous avons là le mongol *äjän*, « maître », « seigneur ». Au § 8 de l'*Histoire secrète*, il est question de Barqudai-märgän qui était le « maître » (*äjän*) du Köl-Barqujin-tögüm. L'épithète de Äjän > Ejän, « le maître », a pu être appliquée à *Ördü parce qu'il était l'aîné; mais elle doit ou suivre le nom, ou s'employer seule; les « Ičän Orda » de Hammer et de Howorth sont à abandonner[1].

La mère d'*Ördü, comme celle de Batu, était une Qonγrat. Hammer l'appelle tantôt « Oturkan (*Olserkan*) » (*Goldene Horde*, 95), tantôt « Serkar » (*Ilchane*, II, tabl. généalog. finaux). Howorth, II, 37, a indiqué « Sarkan » d'après la traduction française de Ḫōndāmīr. C'est en fait le nom qui est donné par Rašīdu-'d-Dīn, سرقان *Sarqan (Blochet, II, 92); mais le *Mu'izz* (Blochet, II, 86, 92) écrit سرقدو, de transcription incertaine. Aucune de ces deux dernières formes ne s'explique sûrement; si la seconde est à transcrire *Sorqadu, nous obtiendrons du moins un nom bien attesté à l'époque mongole sous les deux formes Sorqadu et Sorqaqtu; c'est le même qui, sous une forme spécifiquement féminine en -*tani*, constitue le nom Sorqaqtani de la mère des grands-khans Mongka et Qubilai, la « Soroctan » de Plan Carpin; le nom signifie « qui a une envie » (*sorqaq* = *sorγaq*, « envie », « marque congénitale »); cf. à ce sujet *T'oung Pao*,

1. Dans le « Sanang Setsen » de Schmidt (71, 73, 87, 181), il est quatre fois question de Qasar-Äjän, le « maître Qasar », comme désignation de Qasar, le frère cadet de Gengis-khan, et ceci semble donner un bon parallèle à *Ördü-Ejän. Toutefois, alors que la même leçon est donnée deux fois dans la version mandchoue, p. 38, pour les passages correspondants aux pp. 71 et 73, cette version mandchoue, dans les passages correspondants aux pp. 87 et 101, a deux fois Qasar-noyan. Dans la langue de « Sanang Setsen », l'épithète *äjän* est pratiquement réservée à Gengis-khan, et peut-être est-ce Qasar-noyan que l'auteur avait écrit partout; *äjän* et *noyan* se ressemblent assez en écriture mongole. Même s'il en est ainsi, l'altération n'aurait guère pu se généraliser si elle avait été contraire aux habitudes mongoles; en outre, il se peut qu'elle se soit produite en sens inverse; si bien que, de toute manière, Qasar-Äjän vient à l'appui de mon explication d'*Ördü-Ejän.

1932, 52-54; j'ai recueilli depuis lors d'autres exemples du nom, avec l'alternance *sorγaq* ~ *sorγoq* et *sorγa*.

3° **Sartaq**. — Le nom est sûr et bien connu; c'est une des formes du nom mongol des Musulmans, pour lequel on a aussi Sarta'ul (déjà sur la « pierre de Gengis-khan » de 1225 environ), et le dérivé adjectif Sartaqtai ainsi que sa forme, en principe féminine, Sartaqčin (cf. mon travail *Les Mongols et la Papauté*, 216); nous connaissons des homonymes. Sartaq a abouti à la désignation actuelle des Sart (nos « Sartes ») du Turkestan russe; en réalité, Sartaq est une forme turque, parvenue par l'iranien, qui remonte au skr. *sārtha*, « marchand »; le *-q* final peut être dû soit à un dérivé skr. **sārthaka*, soit à un suffixe iranien. Spuler, 33, dit que Sartaq succéda à Batu, mais mourut un an après, alors que, selon les sources arméniennes, il se rendait chez Mongka qui, de Qara-Qorum, l'avait confirmé dans la succession, et, p. 453, Sartaq est indiqué comme ayant régné en 1256-1257. Tout ceci n'est pas bien exact. Par Rubrouck et par le récit du voyage du roi Hethum, nous savons de façon certaine que le voyage de Sartaq à Qara-Qorum fut entrepris du vivant de son père, dès 1254, mais se poursuivait lentement, et qu'au début de 1255 Sartaq était encore en Transoxiane. C'est à Qara-Qorum qu'il apprit la mort de son père et fut désigné par Mongka pour lui succéder; ceci devait se passer en 1255. D'après les chroniques arméniennes, il mourut pendant le voyage de retour. Les conditions de la mort de Sartaq sont incertaines, et le prince a peut-être été victime de son oncle Bärkä. Mais il ne semble en tout cas pas possible de placer cette mort après 1256; c'est donc, à mon avis, 1255-1256, et non 1256-1257, qu'il faut indiquer pour le règne de Sartaq.

4° **Ulaγčï**. — Le nom de ce successeur éphémère de Sartaq est en réalité une forme turque; la vraie forme mongole correspondante serait Ula'ačin; il s'agit du nom d'agent tiré du turc *ulaγ*, mong. *ula'a*, « cheval de poste », et il signifie « celui qui est chargé des chevaux de poste[1] ». La forme « Ulavčïï » des

1. Sur *ulaγ*, un des plus anciens mots turcs attestés puisque Hiuan-tsang l'entendit déjà au Turkestan en 629, cf. *T'oung Pao*, 1929, 219-221 (en traduisant cet article en chinois, Fong Tch'eng-kiun m'a reproché d'avoir parlé de « 629 » au lieu de « 627 » [*Fou-jen hio-tche*, 1932, t. III, n° 3]; c'est qu'il n'a tenu compte que du moment où Hiuan-tsang s'est mis en route, et non de la durée de ses étapes); le mot a été étudié minutieusement par Kotwicz, *Contributions aux études altaïques*, 19-27; il y a lieu d'y ajouter la forme

sources russes s'explique par les cas assez nombreux où le -γ de fin de syllabe est noté par *-v* en coman dans le *Codex Cumanicus*.

Ulaγčï, qui succéda à Sartaq soit dès la fin de 1255, soit en 1256, est encore nommé par les chroniques russes en 1257, mais il dut périr cette année-là (cf. Barthold, dans *Encycl. de l'Islam*, *s. v.* « Bātū »).

Spuler (p. 33) hésite sur la question de savoir si Ulaγčï était le frère de Sartaq comme il est dit dans Blochet, II, 137, et dans Nuwairī reproduit par « Tiesenhausen I, 130 », ou son fils comme le veulent le *Mu'izz* dans Blochet, II, 138, n. 3, et Juwainī, I, 223. Cette interprétation des sources n'est pas bien exacte. Nuwairī ne nomme pas Ulaγčï, et se borne à dire, comme Rašīd, II, 108, que Sartaq n'eut pas de fils. D'autre part, dans sa généalogie de la lignée de Jöči, Rašīd ne cite Ulaγčï ni comme fils de Sartaq, ni comme fils de Batu; mais il mentionne, II, 109 et 113, comme cinquième fils de Toqoqan (= Toqo'an > Toγōn), lui-même fils de Batu et frère cadet de Sartaq, un اوكاچى Ügäči; Blochet a modifié ce nom en اولاقچى Ulaqčï à la p. 109, mais a gardé Ügäči à la p. 113. Comme Blochet le dit II, 108 et 138, n. 3 (note que M. Spuler paraît avoir mal comprise), le *Mu'izz* connaît un اولابجى sûrement à lire اولاقچى Ulaqčï, mais dont il fait le quatrième fils de Batu, donc un frère cadet de Sartaq et non son fils. Abū-'l-Ghāzī (trad. Desmaisons, 180) dit la même chose d'Ulaqčï; c'est aussi la tradition du *Ta'rīḫ-i Münejjim-bāšī* (Blochet, II, 137). Toutefois dans le même passage où il dit qu'*Ulaqčï était le quatrième fils de Batu, le même *Mu'izz* ajoute qu'à la mort de Sartaq et par édit de Mongka, *Ulaqčï fut nommé à la place de son « père » (*pädär*), mais que lui-même mourut bientôt. Enfin, le *Mu'izz*, qui ne nomme pas un cinquième fils Ügäči de Toγōn, dit (Blochet II, 108) que Sartaq eut deux fils; l'un Toqtoa (< Toqto'a > Toqtō), père de *Bātūč (?) et de Tükäl-Buqa; l'autre, هوكچى Hügäči[1]. Ulaγčï (> Ulaqčï) et Hügäči (ou Ügäči) sont deux noms différents, tous deux attestés. On a vu que Ulaγčï est le nom d'agent tiré

« arabisée » (?) يولاق *yulaq* chez Mufaẓẓal (cf. Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 115). L'étymologie de « laquais » par le turc *ulaq* (= *ulaγ*), indiquée par K. Lokotsch, *Etymol. Wörterbuch*, n° 2130, me paraît sujette à caution.

1. Le tableau généalogique placé à la fin de Hammer, *Goldene Horde*, prête à Sartaq un fils, mais l'appelle « Kandschu »; il y a sûrement là quelque erreur, dont l'origine m'échappe.

de *ulaγ*, « cheval de poste ». Hügäči signifie « Bouvier »; c'est le nom d'agent tiré du mongol *kükär*, « bœuf » > *ükär* (= turc *öküz*); on a deux fois *hükäči(n)* dans l'*Histoire secrète*, §§ 232, 234, mais *hügäči* dans le *Houa-yi yi-yu*; un fils de Qubilai s'appelait Hügäči; c'est le prince « Cogacin » de Marco Polo; la forme du mo. écrit est *ükärčin* (cf. *JA.*, 1925, I, 240). Rašīdu-'d-Dīn qui, dans sa lignée de Jöči, déclare que Sartaq n'eut pas d'enfants, dit plus loin, dans l'édition de Blochet, II, 137, qu'à la mort de Sartaq, Mongka montra de la bienveillance envers « ses épouses, ses *fils* et ses frères », et nomma au trône de la Horde d'Or « Ulaγčï, petit-fils (*pusärzādä*) de Batu », puis, II, 138, parle de ceux qui, après la mort de Batu, le remplacèrent, à savoir « son fils Sartaq, et Ulaγčï, fils de Sartaq ». Blochet suit ici son ms. A; puis le ms. B porte dans le premier cas « fils » au lieu de « petit-fils », et, dans le second « ses fils Sartaq et Ulaγčï ». D'après Blochet, le ms. B représenterait ici un texte remanié, « d'après l'autorité d'autres historiens qui faisaient d'Olagtchi le fils de Batou, peut-être d'après une fausse interprétation d'un des manuscrits du texte de Rašīd : Sartak mourant sans enfants, le trône de Séraï revenait de droit à son frère Toghoghan (Toghan) et, à défaut de Toghoghan à son fils Olagtchi ». Je crois en effet que B donne un texte remanié. Il ne faut pas oublier cependant qu'aucun texte ne prête à un fils de Toγōn le nom d'Ulaγčï, introduit là une fois par Blochet en place d'Ügäči de ses mss., et qu'aucun non plus ne donne le nom de Hügäči ou Ügäči au successeur de Sartaq; d'autre part, il est invraisemblable qu'un même personnage ait été connu sous ces deux noms, dont aucun n'a le caractère d'une épithète honorifique. Enfin le raisonnement de Blochet ne vaudrait dans une certaine mesure que si, à la mort de Sartaq, il n'y eût plus eu aucun de ses oncles ou frères vivants, ni aucun frère aîné de cet Ügäči dont il veut faire Ulaγčï. Mais Bärkä, frère de Batu, vivait encore et allait bientôt régner. De plus, même à admettre que Toγōn fût mort dès 1255, l'Ügäčï de Rašīd est donné comme son cinquième fils, et il avait pour aînés Möngkä-Tämür et Tödä-Möngkä, si bien vivants qu'ils monteront à leur tour sur le trône de la Horde d'Or. Enfin l'argumentation de Blochet tient d'autant moins que le texte, tel qu'il l'adopte dans II, 138, parle expressément d'Ulaγčï comme d'un fils de Sartaq, non de Toγōn.

Que, malgré l'affirmation de Rašīdu-'d-Dīn et de Nuwairī,

Sartaq ait eu des fils, est non seulement très possible, mais pratiquement certain. Il y a d'abord sur ce point le texte du contemporain si bien informé qu'était Juwainī; il dit, I, 223, que le remplaçant de Sartaq fut « le fils de Sartaq, Ulaγčï » (et on ne peut guère songer à corriger سرتاق Sartaq en توقان Toqan). Nous avons en outre le témoignage précis de Rubrouck (éd. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 200) qui, parlant en témoin oculaire, dit que Sartaq a six épouses, et « son fils aîné » (*filius eius primogenitus*) deux ou trois; d'où il résulte que Sartaq a dû avoir au moins deux fils, comme le veut la tradition conservée dans le *Mu'izz*. Puisque Sartaq avait des fils, il est tout naturel que ce soit l'un d'eux que Mongka ait nommé à sa succession. D'autre part, il n'est pas douteux que ce successeur éphémère, s'appelait Ulaγčï, forme confirmée par les chroniques russes, et non Hügäči ou Ügäči. Je conclus donc qu'Ulaγčï était bien fils de Sartaq, non de Batu. Mais Sartaq lui-même et son fils Ulaγčï régnèrent à peine, et probablement leur fin à tous deux ne fut-elle pas naturelle : l'ambition de Bärkä, l'un des frères survivants de Batu, pourrait bien y avoir été pour quelque chose (cf. Spuler, 33). Sartaq et ses descendants furent supprimés ou écartés, et peut-être leurs noms effacés des registres familiaux. C'est du moins l'explication la plus naturelle que je voie à l'affirmation controuvée, déjà officielle au temps de Rašīd, que Sartaq était mort sans postérité. Dès lors les erreurs étaient fatales. Il est très vraisemblable que Hügäči ou Ügäči ait été, comme le veut Rašīd, un cinquième fils de Toγōn, mais il n'a rien à voir avec Ulaγčï. Si le *Mu'izz* ne le nomme pas dans la lignée de Toγōn, c'est parce qu'il en a fait un fils de Sartaq. Et s'il en a fait un fils de Sartaq, en place d'Ulaγčï, c'est qu'on savait qu'Ulaγčï avait succédé à Sartaq, mais comme il avait été admis officiellement que Sartaq n'avait pas eu de postérité, on s'était tiré d'affaire en faisant d'Ulaγčï un frère de Sartaq; les compilateurs du *Mu'izz*, qui savaient que Sartaq avait eu cependant des enfants, lui ont attribué comme l'un d'eux Hügäči, en réalité fils de Toγōn, parce qu'ils acceptaient la version nouvelle sur Ulaγčï frère de Sartaq. Mais, tout comme Rašīd, qui dit à la p. 108 que Sartaq n'eut pas de fils, puis s'inspire de Juwainī à la p. 138 pour parler d' « Ulaγčï, fils de Sartaq », les auteurs du *Mu'izz* ne se sont pas souciés de concilier des assertions contradictoires : dans le même passage où ils

disent qu'Ulaγčï (ou Ulaqčï) est fils de Batu, ils ajoutent qu'à la mort de Sartaq, Ulaγčï succéda à son « père ».

Une dernière question se pose pour Ulaγčï. Spuler dit, p. 33, que, s'il était le fils de Sartaq, il ne pouvait être en 1256-1257 qu'un enfant (toutefois, de façon assez contradictoire, il envisage comme possible, à la p. 368, que ce soit lui ce fils aîné de Sartaq qui, selon Rubrouck, avait déjà deux ou trois épouses en 1253). Je pense que son opinion est basée sur les raisons suivantes. D'après Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 137), Batu est mort à 48 ans, et ceci devait se passer au printemps de 1255; il serait donc né vers 1207; Sartaq est son second fils, et Spuler aura supposé qu'il avait dû naître vers 1227; Ulaγčï, fils de Sartaq, serait alors né vers 1247, et aurait eu moins de dix ans en 1256. Or les textes russes sur Ulaγčï (« Ulavčiï ») donnent l'impression qu'en 1256-1257, celui-ci exerçait le pouvoir personnellement et devait donc être adulte; la filiation d'Ulaγčï se trouverait ainsi remise en question. Mais cette fois encore nous devons tenir compte du témoignage capital de Rubrouck, selon qui, en 1253, le « fils aîné » de Sartaq avait deux ou trois épouses; il était donc arrivé à l'âge d'homme. Deux solutions sont possibles. On se mariait jeune chez les Mongols; même si Batu est né en 1207, son second fils peut être né avant 1225, et le fils de celui-ci avant 1240. Mais je n'exclus pas une autre hypothèse, à savoir que l'âge de Batu à sa mort soit mal indiqué par Rašīdu-'d-Dīn. Jöči, le père de Batu, est né au plus tard en 1184, puisque la même mère met ensuite au monde d'abord Čaγātai, puis Ögödäi, et qu'il semble bien établi que ce dernier est né en 1186. Si Batu n'est né qu'en 1207, ce n'est donc qu'à l'âge de 23 ans que Jöči aurait eu son second fils; c'est tard pour un prince mongol de cette époque, et on est presque tenté de remonter la date de la naissance de Batu de quelques années.

Il y a cependant à cette solution une difficulté sérieuse. En faisant remarquer qu'Ulaγčï, s'il était le fils de Sartaq, aurait été encore un enfant, Spuler n'a pas invoqué un texte qui semble bien donner à son opinion un appui décisif; c'est celui de Juwainī. D'après Juwainī (I, 223), Mongka avait chargé la principale épouse de Batu, براقچين Borāqčīn, d'exercer la régence jusqu'à ce qu'Ulaγčï fût devenu grand (d'Ohsson, II, 336-337, prête ce passage à Rašīdu-'d-Dīn chez qui je ne le retrouve pas; peut-être est-ce un *lapsus*). Ce texte semble inattaquable. La seule solution que j'entrevoie est la suivante.

Malgré l'impression que donnent les chroniques russes, Ulaγčï aurait été encore un enfant; mais c'est alors qu'il n'était pas le fils aîné de Sartaq, mais le second, celui que le *Mu'izz* appelle à tort Hügäči. Le « fils aîné » de Sartaq qui avait déjà deux ou trois femmes en 1253 ne serait pas Ulaγčï, mais le Toqtoa (< Toqto'a) du *Mu'izz*; la succession chez les Mongols n'allait pas nécessairement à l'aîné (Batu lui-même était le cadet d'Ördü), et peut-être d'ailleurs Toqto'a était-il né d'une concubine.

Toutefois la mention de Boraqčin soulève de nouveaux problèmes, car Boraqčin est difficilement séparable de la femme appelée براق شين « Borāqšīn » par Spuler (p. 34) sur la foi des chroniqueurs égyptiens Nuwairī et al-'Ainī et qui, épouse de Ṭoγān (= Toγōn), frère cadet de Sartaq, aurait intrigué pour assurer la succession de Sartaq à son fils Tödä-Mängü (= Tödön-Möngkä), et aussi de la pseudo-Tūqčīn, soit-disant veuve de Sartaq, qui, d'après Mustaufī, aurait voulu faire décider en faveur d'un fils à elle non nommé, mais qui doit être Ulaγčï. Comme l'a soupçonné Spuler, ترقچين Tuqčin (bien que représentant un nom mongol féminin possible) ne peut guère être ici qu'une altération de برقچين Boraqčin (toutefois Spuler a gardé « Tuqčin » p. 371). Quant à « Borāq Šīn », il ne faut pas, malgré certains mss. arabes, le couper en deux mots; c'est la forme arabisée (par l'intermédiaire du syriaque?) de Boraqčin[1]. Ce nom de Boraqčin lui-même est bien attesté en mongol. La bru d'un des fils de Šingqur, neuvième fils de Jöči, est appelée chez Rašīdu-'d-Dīn بوراوچين Boraučin (Blochet, II, 125); mais, malgré la note de Blochet, c'est là une simple faute de texte pour بوراقچين Bōrāqčīn, et Boraqčīn lui-même n'est pas, malgré Blochet, le féminin de « Boraq », mauvaise transcription pour Baraq (cf. à ce sujet plus loin), mais bien de *boro*, « gris ». Une Boroqčin est nommée au § 3 de l'*Histoire secrète*. La première impératrice d'Ögödäi s'appelait Boraqčin, Po-la-ha-tchen dans le *Yuan che* (cf. Blochet, II, 3, et App., 6). C'est également une Boraqčin (ou Boroqčin) que la concubine de Hülägü بورقچين, mère de son cinquième fils Taraqai, celle que Hammer (*Ilchane*, I, 83) appelle « Borkdschin » et Quatremère,

1. Je dis « par l'intermédiaire du syriaque (?) », parce que l'équivalent ordinaire arabe du č turc est ص ś; c'est surtout en syriaque que le č turc est régulièrement devenu ś, en particulier chez Bar Hebraeus.

105, « Bourkadjin ». Dans sa généalogie de la maison de J̌öči, Rašīdu-'d-Dīn ne donne aucun nom des femmes soit de Batu, soit de Sartaq. Mais, dans son histoire des tribus, il nous apprend (Berezin, V, 65; VII, 82) que l'épouse principale de Batu, Bōrāqčīn, appartenait à la tribu Alči des Tatar (c'est la pseudo-« Budakschin » de Hammer, *Ilchane*, II, 6ème Stammtafel). En ce qui concerne Toɣōn (Toqoqan et Toqān dans Rašīd), Hammer (*Ilchane*, II, 6ème Stammtafel) lui prête une épouse « Muejedka-timur » qui semble bien être une mauvaise lecture du nom de Möngkä-Temür, fils de Toɣōn, et résulter par suite de quelque contresens. Dans son histoire des tribus, Rašīd raconte (Berezin, V, 81) que l'Oïrat Buqa-Temür eut deux filles; l'une Öljäi-ḫatun, fut une épouse de Hülägü, l'autre dont le nom est inconnu épousa Toɣōn et fut la mère de Möngkä-Temür; d'après une autre version, qui semble être une addition rectificatrice (*ibid.*, 82), les deux femmes étaient non les filles, mais les sœurs de Buqa-Temür; c'est cette seconde généalogie que Rašīd adopte dans sa vie de Hülägü (Quatremère, 97). Dans sa généalogie de la maison de J̌öči, Rašīd (Blochet, II, 112) revient à la première théorie, mais cette fois connaît le nom de la princesse : Küčǖ-ḫatun, sœur de Öljäi-ḫatun et fille de Buqa-Temür des Oïrat, épousa Toɣōn et fut la mère de Möngkä-Temür et de Tödǟ-Möngkä (= Tödȫ-Möngkä < Tödōn-Möngkä). Comme on le voit, la mère de Tödǟ-Möngkä ne s'appelait pas Boraqčin. Il serait vain d'imaginer qu'outre Küčǖ-ḫatun, Toɣōn aurait eu une femme principale du nom de Boraqčin, qui, veuve de Toɣōn, aurait été considérée comme la mère de tous ses enfants; l'origine princière de Küčǖ-ḫatun et son titre même de *ḫatun* impliquent qu'elle ait eu le rang d'épouse principale. Nous avons simplement affaire ici à une erreur des chroniqueurs égyptiens, assez mal informés de la généalogie de la Horde d'Or. C'est ainsi que Nuwairī, et à sa suite al-ʿAinī, et de même Ibn-Ḫaldūn citant Abū-'l-Fidā, font toujours de Sartaq un frère de Batu alors que c'est son fils (l'erreur se retrouve, par accident, dans le ch. 107 du *Yuan che*), et de Bärkä un fils de Batu, alors que c'est son frère (cf. Tiesenhausen, 150-151, 378, 506). Entre la mort de Sartaq et l'avènement de Bärkä, une seule Boraqčin a joué un rôle à la Horde d'Or, et c'était l'épouse principale de Batu. Ceci même vient à l'appui des textes qui, comme ceux de Juwainī et de Waṣṣāf, veulent qu'Ulaɣči ait été le fils de Sartaq et non son frère; car un frère de Sartaq n'eût plus

été en bas âge en 1255-1256, et on n'eût pas recouru pour lui à la régence de Boraqčin.

Je ne doute guère que la fin de la lignée de Sartaq ait été une tragédie sanglante, à laquelle l'oncle et grand-oncle Bärkä, devenu musulman, recourut pour satisfaire ses ambitions. Légendes et incertitudes s'accumulèrent ensuite. L'une de ces légendes parvint en Égypte, où elle a été recueillie en particulier par Nuwairī et copiée de lui par al-ʿAinī; c'est à ce propos qu'il est question de Borāq Šīn (= Boraqčin), représentée faussement comme la mère de Tödä-Möngkä. Boraqčin, contrecarrée à la Horde d'Or même dans ses ambitions pour son fils Tödä-Möngkä, aurait envoyé un message à Hülägü en Perse pour lui offrir de prendre le pouvoir à la Horde d'Or. Elle-même se serait mise en route à la suite de son messager, mais le peuple l'aurait rattrapée et, malgré sa résistance, l'aurait tuée (Tiesenhausen, 150-151, 506, 508). Spuler revient plusieurs fois sur cet envoi de messager (pp. 34, 39, 257, 382), mais je ne puis me rallier ni à son interprétation du texte, ni à la valeur historique qu'il paraît lui attribuer. D'après la p. 257, Boraqčin aurait envoyé à Hülägü « une flèche non empennée et un manteau d'homme muni de manches », mais, d'après la p. 382, « une flèche non empennée et un étui d'arc sans arc ». Le texte de Nuwairī et celui, identique, d'al-ʿAinī sont d'autre part rendus par Tiesenhausen, 150 et 506, de la manière suivante: Boraqčin envoya à Hülägü « une flèche non empennée et un manteau sans ceinture, et chargea [l'envoyé] de dire: « Il n'y a plus de flèches dans le carquois, ni d'arc dans l'étui d'arc; viens pour recevoir la souveraineté. » Veselovskiĭ, *Khan iz temnikov*, 3, s'en est tenu à la traduction de Tiesenhausen. Le passage de Nuwairī a été republié indépendamment en note par Blochet, II, 138, avec des variantes sans importance[1]. Spuler renvoie aussi, p. 257, à une

1. Toutefois le mot qui signifie « carquois » est كاش *kāś*, dans les textes de Nuwairī et d'al-ʿAinī publiés par Tiesenhausen, qui corrige en تركاش *tär-kāś*, au lieu que Blochet imprime كاس *kās*, sans observation; *kās* est sûrement une mauvaise leçon; en réalité كاش *kāś* doit être une forme arabisée, peut-être dialectale et en tout cas non enregistrée jusqu'ici, de كيش *kēś*, qui s'emploie en persan au sens de « carquois » tout comme *tärkäś* (< *tīrkäś*, dont *tärkäś* est la forme arabisée). Je doute d'ailleurs que *keś*, au sens de « carquois », soit persan d'origine; le mot est attesté en karaïm, où Radlov, II, 1180, le tire du persan كش (lire كيش); mais on l'a plus anciennement en coman, « *keś* », et Grønbech, *Koman. Wörterbuch*, 141, s'est gardé

publication turque de 1925-1926 à laquelle je n'ai pas accès, et où le passage d'al-'Ainī est reproduit. Mais un premier point semble clair : à la p. 382, Spuler a mêlé par inadvertance les objets envoyés et le message dont l'envoyé était chargé. Quand au « manteau d'homme muni de manches » de la page 257, même si cette traduction est basée sur la publication turque de

de l'y indiquer comme un mot emprunté au persan. Bien plus, dès le XIe siècle, Kāšγarī donne en turc *kiś* (à lire *keś*), « carquois », et Brockelmann, 109, n'y a pas vu un emprunt du turc au persan. Enfin *keś* signifie « ceinture » en qara-kirghiz, et les alternances de sens entre « ceinture » et « poche » ou « carquois » que nous allons voir pour *qor* ~ *qur* suggèrent que ce soit là foncièrement le même mot que *keś*, « carquois ». Vullers vocalise également *keś* un mot persan کیش signifiant « zibeline » ; celui-là est à transcrire *kiś* et est également un emprunt au turc ; on a déjà *kiś*, « zibeline », dans Kāšγarī. Je crois bien qu'il faut aussi expliquer par le turc le mot persan قربان *qurbān* au sens d'« étui d'arc ». On le rencontre parfois dans les textes arabes du Moyen Age, par exemple dans Ibn-Baṭṭūta et dans les textes ci-dessus de Nuwairī et d'al-'Ainī ; et la tendance naturelle est de le considérer comme un dérivé de la racine arabe *qaraba*, que les dictionnaires enregistrent avec, entre autres, le sens de « mettre un fourreau à un sabre ». Mais mon confrère Massé a bien voulu me signaler les remarques de Fleischer, *Studien über Dozy's Supplément aux dictionnaires arabes* (*Berichte über die Verhandl. d... Ges. d. W. zu Leipzig*, Phil. hist. Kl., 1885, IV, 387), où il est dit, à propos de Dozy, II, 322, que *qurbān*, « étui d'arc », est le durcissement d'une forme persane plus ancienne گربان *gurbān*, ainsi que cela est attesté par l'autre arabisation جربان *ǰurbān*, au sujet de laquelle cf. Lane, 403 *b*. Ainsi *qurbān* serait < persan *gurbān* ; mais on a déjà *qurbān* en persan dans le *Śāh-nāmāh*. Or *qurbān*, qu'on peut vocaliser en *qorbān*, est évidemment identique à *qurmān*, peut-être à vocaliser en *qorman*, « étui d'arc », enregistré par Kāšγarī (cf. Brockelmann, 165, où aucun rapprochement n'est fait avec *qurbān* ~ *qorbān*). D'autre part, *qurman* ~ *qorman* me paraît inséparable de *qor* qui est le nom du « carquois » ou de l'« étui d'arc » en mongol à l'époque mongole (d'où le titre de *qorči* ~ *qorčin*, « porteur de carquois » > nom tribal des Ḫorčin modernes). En Kalmouk, *ḫor* signifie aujourd'hui « petite poche » « petit étui », mais Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 186, n'a pas manqué de le relier aux formes turques kirghiz *qoramsa*, « carquois », koib. *qurluq*, « carquois pour flèches de fer », osm. *qoruluq*, « étui d'arc ». Enfin on a vu que *keś*, *käś* signifie « carquois » en turc, mais que, dans le dialecte qara-kirghiz, le mot a le sens de « ceinture ». De même le mot *qor*, « carquois », ne se trouve plus tel quel en turc, mais on y a dans de nombreux dialectes, en particulier en coman, le mot *qur*, « ceinture » ; les variations *u* ~ *o* sont fréquentes en turc, et je crois qu'il s'agit foncièrement du même mot, l'évolution sémantique s'expliquant peut-être par le fait que le carquois était attaché à la ceinture. Il me semble bien résulter des constatations ci-dessus que *qurbān*, « étui de carquois », qui n'est pas arabe d'origine, n'est pas non plus un mot vraiment persan, et il est intéressant d'ajouter ce mot aux emprunts turcs, alors probablement très récents, qu'on rencontre déjà dans le Śāh-nāmāh (si toutefois les deux exemples de *qurbān* dans le *Śāh-nāmāh* ne sont pas des adjonctions postérieures).

1925-1926, elle me paraît à rejeter, car cela n'a pas de sens. Le message oral du carquois sans flèche et de l'étui d'arc sans arc ne fait que développer l'idée exprimée par l'envoi d'une flèche non empennée : le pays est désorganisé et impuissant. Il faut que l'autre objet envoyé ait aussi une signification, et à mon avis il s'agit bien d'un vêtement sans sa ceinture. Les Mongols attachaient à la « ceinture » un symbolisme d'autorité. Quant Hö'älün est abandonnée par les siens avec ses jeunes enfants, les textes spécifient qu'elle se coiffe du *boγtaq* et « noue sa ceinture » pour faire face à l'adversité. Gengis-khan, pour s'adresser au Ciel avec humilité, dénoue sa ceinture et se l'attache au cou, et nous avons ensuite d'autres exemples, authentiques et légendaires, de la même pratique (cf. par exemple Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 262). En envoyant à Hülägü un vêtement d'homme sans sa ceinture, Boraqčin fait entendre à Hülägü que c'est à lui de venir à la Horde d'Or, où on l'attend sans ceinture c'est-à-dire avec soumission. Mais je crois que Spuler se trompe quand il accorde à ce récit une valeur historique. Il me paraît clair que nous avons affaire à un thème de folklore, pour lequel les parallèles abondent dès l'antiquité (cf. aussi Yule-Cordier, *Marco Polo*, II, 498). La chronologie s'oppose d'ailleurs à l'authenticité du récit. La prétendue ambassade de Boraqčin à Hülägü serait de 1255-1256, comme Spuler le dit p. 382. D'autre part, p. 37, renvoyant à Nuwairī et al-'Ainī, il dit que la tentative de Hülägü, après la prise de Bagdad (1258), en vue de répondre à l'offre de Boraqčin, avait mécontenté Bärkä. Mais ce n'est pas là ce que disent les chroniqueurs égyptiens. En particulier d'après Nuwairī, c'est en 653 de l'hégire (1255-1256) que Hülägü, désireux de se rendre à l'appel qui lui avait été adressé, entra en guerre avec Bärkä, mais arriva trop tard pour sauver Boraqčin. Avant Nuwairī, la même date était déjà donnée par Baibars. On voit bien pourquoi Spuler la fait descendre jusqu'après la prise de Bagdad en 1258 : c'est, d'une part, qu'avant cette date il est peu vraisemblable que de la Horde d'Or on ait songé à s'adresser à Hülägü dont la puissance n'était pas encore établie ; c'est surtout que jusqu'après 1258 il n'y a pas eu de lutte entre Hülägü et la Horde d'Or ; Veselovskiĭ, 5-6, avait déjà vu que la date de 1255-1256 était impossible. Seulement, au lieu de faire descendre la date de quelques années pour l'adapter aux possibilités historiques, c'est toute l'histoire qu'il faut rejeter, avec sa fausse parenté, sa chronologie inadmissible et son appareil légen-

daire. Seul un nom subsiste, celui de Boraqčin, et je pense, un fait, la mort de celle-ci : Bärkä, qui a bien probablement supprimé son neveu, n'a pas dû avoir grand scrupule à faire périr sa belle-sœur[1].

5° Sīban > Šiban. — C'est là le cinquième fils de Jöči, dont on lit le plus souvent le nom Šäibān, et qui est devenu l'éponyme de la dynastie des Šäibānī, ou, comme on dit, « Chéibanides ». Spuler, 25, lit Šïban, sur la foi de Velidi Toğan et de Barthold, *12 Vorlesungen*, 165 ; il a certainement raison, et c'est ce que j'enseigne moi-même depuis longtemps[2]. Mais il se réfère également à « Šibāqān » chez Bar Hebraeus, et, pour la contraction de « Šibāqān » en Šïban (< Šibān), à Vladimircov, *Sravnit. Grammatika*, 193 ss. ; à la p. 243, il interprète Šïban par le mot mongol signifiant « sort (qu'on tire) », sur la foi de Berezin, *Našestvie Batyya na Rossiyu* (*ŽMNP*, mai 1855, 81)[3]. Mais Vladimircov ne parle que des mots mongols où le -γ- intervocalique est en valeur d'hiatus, si bien que *-aγa-*, en réalité *-a'a-*, s'y contracte en *-ā-*. Ce n'est pas le cas pour *šibaγa* (< **sïbaγa*), « sort », où le -γ- est une vraie gutturale qui s'est maintenue dans tous les dialectes[4].

Or il n'est pas sûr qu'il y ait jamais eu une forme « Šibāqān ». La forme de Bar Hebraeus, *alias* Abū-'l-Faraj, indiquée par Spuler, n'est pas la seule qu'on trouve chez cet auteur. Dans son *Chronicon Syriacum* (éd. Bruns), on a Sībāqān (texte, 492 ; trad., 508)[5], mais ailleurs Sībān (texte, 483 ; trad., 499). De même, dans l'*Historia Dynastiarum* (éd. Pococke), on lit une fois سیباقان *Sībāqān* (texte, 473 ; trad., 310), mais une autre

1. Il est assez frappant de constater que Rašīdu-'d-Dīn, si bien informé en général de la généalogie de la branche de Jöči, expédie en une ligne Sartaq, qui a pourtant régné sur la Horde d'Or, sans pouvoir dire qui fut sa mère et sans rien dire de ses épouses (II, 108) ; on a l'impression que, grâce peut-être à Bärkä, on faisait silence dans le monde musulman sur un prince qu'on accusait d'avoir été chrétien. Peut-être sa mère était-elle en réalité Boraqčin, ce qui expliquerait qu'elle eût voulu défendre son petit-fils Ulaγči.

2. Spuler invoque aussi à bon droit le nom de famille russe Šibanov, tiré de Šiban.

3. L'étymologie de Šiban par *šibaγa* est également indiquée par Blochet, II, App., 30, avec une explication alternative inadmissible par *šiba'un*, « oiseau ».

4. Kalm. *šawᴋo* ; emprunté en turc : kirghis *sïbaγa*, kaz. *šibaγa*, *šobøγa* ; > mandchou *sibiya* ; cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 352.

5. Je n'ai pas accès à l'édition du P. Bedjan, 465, à laquelle Spuler se réfère en transcrivant « Šibāqān » ; mais je soupçonne quelque inadvertance ; il me paraît invraisemblable qu'elle donne un *š*- initial, quand tous les autres passages du même écrivain ont *s*-.

fois سیبان Sībān (texte, 465 ; trad., 305). Bar Hebraeus emprunte en réalité ses informations à Juwainī, et l'alternance des deux formes, dans les passages parallèles de sa chronique syriaque et de sa chronique arabe, témoigne qu'il trouvait une fois l'une et une fois l'autre forme dans le ms. de Juwainī dont il disposait. S'il y avait déjà un tel flottement dans les leçons de Juwainī un quart de siècle après la rédaction de son œuvre, nous ne devons pas nous étonner de le retrouver dans les ms. dont nous disposons aujourd'hui. L'éditeur de Juwainī, Mírzá Muḥammad Qazwíní, a adopté شیباقان Šïbāqān, mais l'ensemble des leçons dans les divers passages semble bien indiquer que la forme réellement employée par l'auteur était Sībān, c'est-à-dire Sïban. Or, si *s* et *š* sont constamment confondus dans les mss. en écriture arabe, il n'en va pas de même en syriaque, et les formes Sībān et Sībāqān du *Chronicon Syriacum* prouvent que le nom commençait bien toujours par *s*-, non par *š*-, dans le ms. de Juwainī utilisé par le chroniqueur jacobite[1].

Bien que les mss. de Rašīdu-'d-Dīn autorisent le plus souvent à lire Šïban par suite de l'absence de points diacritiques (cf. Blochet, II, 114), il est possible que l'historien persan ait déjà écrit Šiban, et c'est en tout cas Šiban qu'on a en écriture syriaque pour le nom du père de Rabban Çauma (cf. Chabot, *Hist. du patriarche Mar Jabalaha III*, 9). Mais cette forme n'est pas primitive. Dans le *Yuan che* (121, 2*a* ; 168, 11*a*), le nom du fils de Jöči est écrit à deux reprises 昔班 Si-pan, cad. Sïban ; avec la même orthographe, un autre Sïban est mentionné au ch. 18, *s. a.* 1295 ; un troisième, qui était un Ouigour, a une biographie au ch. 134 (il est mentionné aussi au ch. 9, *s. a.* 1276). Dans la première moitié du XIIIe siècle, un membre de la famille royale des Öngüt s'appelait 不顏昔班 Pou-yen Si-pan, Buyan Sïban[2] ; un autre Öngüt, appelé 昔班帖木兒 Si-pan T'ie-mou-eul, Sïban Tämür, est mentionné à titre posthume *s. a.* 1358 (ch. 45, 5*a*)[3].

1. C'est une des faiblesses de l'édition, autrement si soignée, de Juwainī de n'avoir tenu aucun compte des deux chroniques d'Abū-'l-Faraj. L'adoption de la forme Sïban dans Juwainī amène à supprimer le soi-disant Šibaqan > Šiban des exemples, d'ailleurs assez hétérogènes, que Mírzá Muḥammad Qazwíní, I, 51 et 142, a invoqués à propos de gutturales mongoles intervocaliques évanescentes.

2. Cf. *T'oung Pao*, 1914, 631, où j'ai eu tort de restituer « Buyan Šiban » c'est-à-dire la forme « mongole » du nom.

3. Le « Siban » ou « Syban » de Plan Carpin ne serait pas décisif, car il peut être pour Šiban comme pour Siban.

Mais ce nom de Sïban, qui n'est pas à expliquer par le mongol *šibaγa* (< *sïbaγa*) était-il du moins mongol d'origine ? Je ne le crois pas. On aura remarqué que l'un de ceux qui l'ont porté au XIIIe siècle était un Ouigour, donc un Turc ; or nous avons alors beaucoup de noms turcs portés par des Mongols, mais en principe il n'y a pas encore à cette date de noms mongols empruntés par les Turcs. La même remarque vaut pour les Öngüt dont l'onomastique, au XIIIe siècle, est presque uniquement turque, et c'est aussi à un clan turc que la famille de Rabban Çauma a dû appartenir. Il ne s'agit donc pas selon moi d'un nom mongol, mais d'un nom que les Mongols ont emprunté aux Turcs.

Peut-être peut-on aller plus loin. Les Öngüt et beaucoup d'Ouigours étaient chrétiens, et souvent étaient connus sous des noms chrétiens. Le père de Rabban Çauma, dont la femme portait le nom syriaque de Qëyamta, s'appelait Šiban < Sïban, et on attendrait que ce « visiteur » nestorien de l'église de Ḫanbalïq fût lui aussi désigné dans le texte par son nom de baptême chrétien. Serait-ce le cas avec Sïban, auquel on ne voit pas mieux d'étymologie en turc qu'en mongol ? Le fait que le nom de Sïban a été porté par un fils de Jöči n'y fait pas obstacle : un petit-fils d'Ögödäi s'est bien appelé Širämün (< Sirämün), que j'ai proposé depuis longtemps de considérer, ainsi que sa variante Šilämün (< Silämün), comme une forme turcisée de « Salomon »[1]. Mais quel pourrait être l'original chrétien de Sïban ? J'ai songé à Στέφανος, Étienne. Il est vrai que, dans l'épigraphie du Semirečʼe, le nom se rencontre (une fois) sous la forme Stĕpănūs[2]. Mais on peut très bien admettre que le nom ait eu deux formes en Asie Centrale ; l'une savante et l'autre populaire, de même que nous avons deux formes Šilämün et Širämün pour Salomon, deux

1. Cf. *JA*, 1914, I, 498, et *Les Mongols et la Papauté*, 203-204. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 47, reproduit l'hypothèse sans indication d'origine, et en parlant de Širämün comme étant vraisemblablement « une déformation mongole de Salomon ». Sous cette forme, c'est inexact ; Širämün (ou *Širamun ?) est turc avant d'être mongol, puisqu'on le trouve dans l'épigraphie turque du Semirečʼe. J'ai signalé en outre chez Juwainī le doublet Šilämün, plus voisin de Šlemun, « Salomon ». Le nom a donc dû arriver aux Turcs par deux voies, une fois directement du syriaque, et une fois par un intermédiaire vraisemblablement sogdien. Dans *Les Mongols et la Papauté*, 204, j'ai déjà indiqué que Sïban > *Šiban pourrait bien être un nom chrétien.

2. Cf. Kokovcov, *Nèskol'ko nadgrobnykh kamneï...*, dans Izv. *Imp. Ak. Nauk*, 1907, 441. Je lis les noms syriaques en *-us* et non en *-os*, parce que c'est toujours alors la prononciation en *-us* qui nous est attestée par les transcriptions chinoises (quand du moins la finale n'est pas turcisée en *-uz*).

formes Görgis et Körgüz (ou Kürgüz) pour Georges, et peut-être deux formes *Maquz et Marqus (ou Marquz) pour Marc[1]. Sïban, sans *-os* final, serait au même stade que la forme *nom* de νόμος, qui a passé du sogdien au turc, et de là au mongol, pour devenir enfin *nomun* en mandchou. Quant à la réduction de *st-* en *s-*, nous en avons un autre exemple dans le sogdien *styr* (**satīr* ou **sadīr*), persan *sätīr*, etc., ouigour ancien *sitir* ~ *sidir*, ouigour tardif *sidir* (> turkī *sär*), mong. **sïǰir* > *šïǰir*, « once », où depuis près d'un siècle on a reconnu le grec στατήρ (cf. Vullers, I, 93)[2]. Si mon hypothèse est juste, les « Cheibanides », dont les épigones ont pensé relier leur nom à celui de la tribu arabe des Šäibān, étaient en réalité des « Stéphanides »[3].

6° **Bärkä.** — Ce nom, purement mongol, signifie « difficile » (~ turc *bärk*, « solide »). La prononciation « arabisée » Bäräkä (« Bereke ») toujours adoptée dans Howorth, II, 103-125, et qui rattache le nom à une racine arabe, ne peut être retenue, bien qu'on ait « Bareque » dans les *Gestes des Chiprois* (*Hist. des Croisades, Arm.*, II, 891) et que les monnaies *asperi barichati* semblent tirer leur nom de Bärkä (cf. Brătianu, *Rech. sur le commerce génois*, 238) ; on a correctement « Berca » aussi bien

1. J'ai parlé de ces formes de Marc dans un récent article *Une tribu méconnue des Naïman : les Bätäkin*, *T'oung Pao*, 1943, p. 70.

2. Le nom de Sïban > Šïban est altéré en « Stican » dans les mss. de Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 241), et il faut certainement corriger la finale en *-ban*. On obtient ainsi *Stiban, où à première vue on pourrait être tenté de retrouver une forme plus voisine de Στέφανος. Mais je ne crois pas qu'une telle forme ait alors subsisté dans le monde altaïque, et la correction la plus naturelle est *Sciban = Šiban. Peut-être Rubrouck employait-il *sc-* en valeur de *š-* ; il est fait mention dans son récit (Van Den Wyngaert, I, 288-289) d'un « Scatatai », probablement à lire *Scacatai, qui semble être un homonyme du prince Čaγatai ; Rubrouck aurait-il prononcé ce nom avec *š-* initial, comme c'est le cas dans les transcriptions syriaques de Bar Hebraeus ?

3. Puisque Sïban est de toute manière un nom qui a existé en turc, on est presque tenté de se demander si le Šaïbān des Toulounides d'Égypte n'est pas, lui aussi, un Sïban ; l'ancêtre de la dynastie, Ṭūlūn, était un Turc ; le nom Sïban serait alors attesté pour le début du Xe siècle. Mais il me paraît plus probable qu'il s'agisse bien cette fois d'un Šaïbān. J'ai parlé dans le texte des « épigones des Cheibanides » ; il ne me paraît pas certain en effet que l'altération de Šïban et Šaïbān remonte bien haut. Dans la première moitié du XVIe siècle, Herberstein (trad. Major, II, 76) parle encore des Tartares « Schibanskii », et non *Scheibanskii.

4. Rockhill a malheureusement hésité (*Rubruck*, 117) et adopté « Bereké » (*ibid.*, 260). Le résultat est que Van Den Wyngaert, I, 583, a distingué à tort « Berka », fils de Jöči, d'avec un « Bereke », qui est bien dit p. 316 être frère de Batu, mais est devenu par inadvertance à la p. 583 un « frère de Mangu » (= Mongka).

dans Plan Carpin et dans Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 66,
67, 209) que chez Marco Polo, et « Barcha » chez Hethum l'histo-
rien. Juwainī (I, 144, 215, 221) l'appelle برکه Bärkä, et Waṣṣāf
برکه اغول Bärkä Oγūl, « Prince Bärkä » (faussement transcrit
« Berke Aghul » par Hammer, *Goldene Horde*, 163, et *Gesch.*
Wassaf's, 92). Spuler, 33, dit qu'on trouve « Berkāi » dans
Mustaufī, I, 576 ; en réalité, c'est cette forme برکای Bärkäi qu'on
trouve déjà toujours chez Rašīd (Blochet, II, 138, 139, 433, etc. ;
de même dans Quatremère, *Hist. des Mongols*, 391, etc., mais
avec une mauvaise transcription « Bérékai »), sauf dans la généa-
logie de Jöči (II, 92, 113) ; il semble que nous ayons là simple-
ment un exemple de flottement dans les finales mongoles entre
-ā et *-āi*. Bien qu'Abū-'l-Ghāzī donne aussi Bärkä, ses mss. ont
souvent بورکه ou بورکا que Desmaisons, II, 181, a transcrit
« Bourka », et la forme « Bourkai » a été malencontreusement
adoptée pour le nom de Bärkä par les éditeurs des *Hist. des Croi-*
sades, Arm., II, 891 ; je pense que cette forme représente en
réalité, soit une prononciation *Börkä, d'apparition secondaire,
soit un dédoublement fautif du و en ور ; nous trouverons plus loin
un cas analogue pour *käräl* ~ *köräl*[1].

Le nom de Bärkä a été porté en Égypte comme surnom par un
sultan Mamlūk qui était en fait le petit-fils (par les femmes) de
Bärkä (cf. Barthold, *12 Vorlesungen*, 175-176). On le trouve
également au milieu du xv[e] siècle avec Bärkä Sulṭān, le rival de
Šiban (> Šäiban)[2]. Je manque de renseignements sur le Bärkä

1. Il n'y a rien à retenir des hypothèses de Blochet, II, 113-114, qui, d'une
part, cherche absurdement dans Bärkä le mongol *bara'a*, « bai foncé »,
d'autre part veut expliquer la forme secondaire ou fautive Börkä ou Būrkä
par le turc بورکا ou بورکه qui signifie selon lui « perdrix » (mais *bürgä* n'est
connu en turc qu'au sens de « puce » ; Pavet de Courteille, 166, donne en
effet le sens de « perdrix » pour les deux formes, et Zenker, I, 216, celui de
« cerf » ; mais c'est que tous deux ont puisé dans un dictionnaire čaγatai-
persan où les deux formes étaient expliquées par کیك [cf. Budagov, I, 276] ;
Zenker a confondu le turc *käyik*, qu'il rend en effet par « cerf », II, 786 [c'est
un sens qu'a l'osmanli *gäyik*, mais le turc-oriental *käyik* signifie « gazelle »]
avec le persan *käik*, « puce » ; Pavet de Courteille a dû faire une confusion
du même ordre, peut-être avec le turc *käklik*, qui désigne une perdrix). Un
nom de chef mongol du temps de Gengis-khan semble avoir été بورکا ; c'était
un Jalair ; les sources mongoles et chinoises l'ignorent, et même si la forme est
correcte, la transcription à adopter est incertaine (cf. Barthold, *Turkestan*[2], 424) ;
peut-être est-ce *Bürükäi, *Bürkäi, « obscurité ». Le nom doit être différent
de celui de Bärkä, le seul que les sources mongoles et chinoises mentionnent.

2. Cf. Abū-'l-Ghāzī, trad. Desmaisons, 198-207, 220, 298, 315 (on a plusieurs
fois *Börkä Sulṭān) ; Howorth, II, 689, 691, 693, 1030.

du Khwârezm que Hammer, *Goldene Horde*, 149, dit avoir été un homonyme de notre Bärkä. Le « Berkaï » mentionné dans les chroniques russes à propos du recensement de 1259 semble porter le nom de Bärkä, sous la forme Bärkäi qu'on lui trouve chez Rašīdu-'d-Dīn ; Bretschneider (*Med. Res.*, II, 80) a proposé de voir en lui le 別 兒 哥 Pie-eul-ko, *Bärgä (= Bärkä) mentionné dans le *Yuan che*, *s. a.* 1253, à propos du recensement qui fut fait cette année-là ; j'examinerai ailleurs s'il s'agit bien d'un personnage appelé Bärkä, et non d'un des fonctionnaires du titre de **bärgä* ou **bärkä* qui, d'après le *Yuan tien tchang*, 21, 34*a*, étaient chargés de lever les taxes[1].

Rašīdu-'d-Dīn, dans la généalogie de Jöči, ne nomme pas la mère de Bärkä. Dans le *JA*, oct. 1833, 290, Klaproth a dit que Bärkä, Bärkäčär (cf. sur lui *infra* n° 7) et « Bourah » avaient la même mère, Sulṭān-ḫatun, de la tribu « Imen ». Le renseignement est vraisemblablement emprunté au *Mu'izzu-'l-Ansāb* (qui est mentionné dans cette note de Klaproth), car celui-ci (Blochet, II, 86) mentionne, parmi les femmes de Jöči, une Sulṭān-ḫatun de la tribu أيمن, et nomme un بوره *Bora (ou *Bura) parmi les fils de Jöči. Mais, alors que le *Mu'izz* nomme successivement parmi ces fils un Muḥammad et un Bora, Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 12) indique comme onzième fils de Jöči, « Muḥammad, qu'on appelle aussi *Bora » ; c'est là le « Bora » que Plan Carpin indique parmi les fils de Jöči (Van Den Wyngaert, I, 67) et de qui Risch (*Johann de Plano Carpini*, 139) dit n'avoir retrouvé le nom nulle part[2]. Rašīd a sûrement raison, et Muḥammad doit être le nom que prit *Bora après s'être converti à l'Islam[3]. Bärkä et

1. Les بورکی, transcrits « Burkê », de Berezin, V, 194, et XV, 133, sont de mauvaises leçons pour un tout autre nom.

2. A défaut de Rašīd ou du *Mu'izz*, il avait déjà cependant passé de Klaproth chez Howorth, II, 103.

3. J'écris *Bora avec astérisque, parce que je ne suis pas tout à fait sûr de la nature *o* ou *u* de la voyelle et de son caractère vélaire ou palatal ; on peut cependant atteindre à un grande probabilité. Il y a un nom mongol Boro (c'est celui que Berezin, *Našestvie Batyya*, 81, lit à tort « Buru », et Spuler, 243, « Börü »), mot à mot « le Gris » ; il est employé comme nom de cheval au § 3 de l'*Histoire secrète* ; d'autre part le « Bora » de Plan Carpin rend probable que le nom est bien à voyelle de première syllabe *-o-* et non *-u-*. Or *boro* (~ turc *boz*) doit être < **bora*, et c'est *bora* que Ramstedt pose, même sans astérique, comme prototype du kalmouk *bor°* (*Kalm. Wörterbuch*, 51). Les transcriptions de l'*Histoire secrète*, qui sont orientales et ne datent que de la fin du xiv[e] siècle, ne connaissent que *boro*, et son féminin (nom propre) Boroqčin ; mais le vocabulaire du *Muqqadimatu-'l-Adab*, qui est occidental, écrit *bora* (Poppe, *Mong. slovar'*, 120), et on a vu plus haut que

Bärkäčär sont souvent associés ; ils font groupe ; d'autre part Bärkä et Bärkäčär s'étaient convertis à l'Islam, et on vient de voir qu'il en fut de même de *Bora ; cette attitude commune tient peut-être à ce que tous trois étaient fils de la même mère. Au surplus, le nom même de cette mère est assez surprenant chez une Mongole à cette époque, et il se pourrait bien qu'elle-même eût été musulmane et eût joué un rôle dans la conversion de ses fils. Le nom de la tribu ايمن, que Klaproth a lu non sans vraisemblance « Imen », m'est inconnu. Dans la seconde moitié du xixe siècle, un clan des Sarjumart (dans la région de Tarbagatai) s'appelait Iman[1], et ces noms de clans sont souvent anciens ; mais il serait prématuré de vouloir identifier les deux noms[2]. Il n'est pas exclu que ايمن soit fautif pour ايمك *Imäk, nom tribal bien connu, qui n'était pas mongol ; mais ce n'est qu'une possibilité parmi plusieurs autres.

Spuler dit (p. 213) que, bien que certaines sources parlent de la conversion de Bärkä à l'Islam comme ne datant que du voyage de retour après l'élection de Mongka, « donc vers 1252 »[3], cette

le nom féminin y était Boraqčin. Je considère donc comme très probable que nous devons lire Bora.

1. Cf. Aristov, *Zamétki ob ėtnićeskom sostavė*, dans *Živaya Starina*, VI (1896), 358[4].

2. Rašīdu-'d-Dīn, qui ne dit rien de la Sulṭān-ḫatun femme de J̌öči, mentionne (Blochet, II, 111), parmi les femmes de son arrière-petit-fils Möngkä-Temür (fils de *Toquqan [> Toγōn], fils de Batu, fils de J̌öči), une Sulṭān-ḫatun de la tribu des اوشين Ūšīn (< Ü'üšīn < Hü'üsin ; ce sont les Hūšin < Hü'üšin, mal lus « Uïšin » dans Berezin, I, 166). La coutume mongole était d'épouser les femmes d'un père défunt, à l'exception de sa propre mère ; mais ici, bien que les formes du *Mu'izz* soient souvent fautives et que ايمن puisse à la rigueur se corriger en ايشن *Išin = Üšin, l'intervalle des générations est trop grand pour qu'une veuve de J̌öči, déjà mère de trois enfants, ait pu passer à l'arrière-petit-fils de son premier mari et lui donner encore deux fils. Au temps de Möngkä-Temür, un nom musulman est moins surprenant chez une Mongole qu'au temps de J̌öči, sans être encore un fait fréquent.

3. L'élection de Mongka est du 1er juillet 1251 (cf. *Les Mongols et la Papauté*, 200-201), et les textes chinois confirment que Bärkä y participa (*Yuan che*, ch. 3, *s. a.* 1251), le même ouvrage, *s. a.* 1252, dit qu'au premier mois (12 février-11 mars) on renvoya les princes dans leurs apanages, et en particulier mentionne que Bärkä fut renvoyé dans le sien en 曲兒只 K'iu-eul-tche, *Kurji, c'est-à-dire en Géorgie. Ce n'est donc bien qu'en février-mars 1252 que Bärkä quitta la Mongolie. Avant l'élection définitive de 1251, la désignation de Mongka avait été faite au cours d'une diète réunie en 1250 par Batu. Dans *Die Mongolen in Iran*, 46 (où il y a une référence à mon travail), et ici, 29, Spuler dit sans réserves que cette première diète s'était tenue à « Alaqmaq », ce qui est la forme de Juwainī. Je crois cependant

conversion « se produisit évidemment déjà de bonne heure, dans les années 40 du xiiie siècle » (donc entre 1240 et 1249). Par le témoignage précis de Rubrouck, nous savons que Bärkä était déjà musulman en 1253 (cf. Van Den Wyngaert, I, 209). D'autre part, nous pouvons admettre comme très probable que les trois frères Bärkä, Bärkäčär et *Bora se convertirent simultanément. Or on a vu que Plan Carpin, en 1246, connaît encore *Bora sous son nom mongol, et non sous le nom nouveau de Muḥammad qu'il adopta lors de sa conversion ; c'est donc probablement qu'à cette date il n'était pas encore musulman. Ainsi la conversion des trois frères à l'Islam se serait produite entre 1246 et 1253. Je ne vois pas qu'on puisse préciser davantage.

Il est bien connu que, sans la guerre qui éclata entre Bärkä et Hülägü en 1262-1263, l'oncle et le père de Marco Polo n'auraient pas été amenés à se rendre à Bukhāra au lieu de regagner Constantinople, qu'ils n'auraient donc pas ensuite fait jusqu'à la cour de Qubilai le premier voyage, lequel entraîna le second, et que par conséquent il n'y aurait pas eu de voyages de Marco Polo. Mais le texte concernant le changement d'itinéraire des deux Polo aînés soulève certaines difficultés ; je les examinerai ailleurs.

7° **Bärkäčär**. — Ce quatrième fils de J̌öči n'apparaît guère que comme un satellite de son frère aîné Bärkä, et Spuler ne le mentionne que p. 33 et dans son tableau généalogique ; il l'appelle « Berkeǧär », c.-à-d. Bärkäǰär. Une telle forme ne serait phonétiquement possible que s'il s'agissait d'un nom formé de deux éléments indépendants, et Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 90, 114) écrit en effet برکه چار, en deux morceaux. Mais Juwainī, I, 144, 205, 221, a برکچار en un seul mot, et de même le *Mu'izz* avec برکجر ; le « Barkašār » du *Chronicon Syriacum* de Bar Hebraeus (trad. Bruns, 499, 508) est un calque syriacisé de Juwainī. En fait, je crois qu'il faut non seulement écrire le nom en un seul mot, ce qui ne serait pas décisif en orthographe arabe, mais le comprendre comme tel, et voir dans *-čar* (*-čär*) un suffixe, comme dans Qaračar par exemple qui doit être formé de *qara*, « noir », plus un suffixe *-čar* (*-čär*)[1]. Je lis *-čār*, *-čär*, et non *-ǰār*, *-ǰär*, parce

avoir montré dans *Les Mongols et la Papauté*, 199, que cette forme est fausse, et qu'il faut probablement lire *Ala-Toγraq, « le Peuplier tacheté ».

1. Un nom fait toutefois difficulté, celui de 月赤察兒 Yue-tch'e-tch'a-eul, non restitué, mais dont le *yue-* initial indique un nom palatalisé débutant par *ü-* ou *yü-* ; or le second élément y reste le plus souvent vélaire, bien qu'on rencontre exceptionnellement Yue-tch'e-tch'ö [徹]-eul, dont avec

que tous les exemples que je connais en transcription supposent la sourde ; ainsi, en dehors de Qaračar, on a Bodončar pour le lointain ancêtre de Gengis-khan ; plusieurs Toγōnčar dans le *San che t'ong-ming lou*. 30, 6*a* ; Bayančar, *ibid.*, 32, 7*a* (et cf. Blochet, II, 119) ; Taičar dans l'*Hist. secrète*, §§ 128, 129, 201 ; Qoričar, *ibid.*, § 2 ; Toqučar, *ibid.*, §§ 257, 280 ; le nom bien connu Tāčar < Ta'ačar ; etc. Ce suffixe ne semble pas avoir survécu tel quel en mongol classique. Le seul point délicat est la notation en *-čār* (*-čär*) chez Juwaini et chez Rašīdu-'d-Dīn, qui pourrait faire penser à une vraie longue issue de **-ča'ar*. Mais Qaračar n'est pas transcrit *Qarača'ar dans l'*Histoire secrète* (§§ 120, 202). Je crois donc qu'il faut simplement transcrire Bärkäčär. Bärkä était le troisième fils de Jöči et Bärkäčär le quatrième ; tous deux étaient fils de la même mère ; il se peut que *-čär* ait eu une valeur de diminutif comme *-qan* (*-kän*), et que Bärkäčär ait signifié « le petit Bärkä »[1].

8° **Boal.** — Il s'agit du septième fils de Jöči, celui qui fut père de Tatar, père lui-même du fameux Noqai (= Noγai) ; à la p. 65, Spuler s'est abstenu de donner son nom à raison de sa forme incertaine, mais dans son tableau généalogique il l'a appelé « Mogol », cad. Moγol[2]. C'est en effet la forme مغول Mŏγŏl qu'on lit dans les historiens égyptiens, à commencer par Baibars que les autres copient plus ou moins (cf. Tiesenhausen, *Sbornik Materialov*, I, 109, 152, 380) ; le père se serait ainsi appelé « le Mongol », et le fils « le Tartare ». Telle est la solution qui avait été adoptée par Veselovskiĭ, *Khan iz temnikov Zolotoĭ Ordy*, 2-3. De son côté, Hammer (*Goldene Horde*, 252) avait lu le nom « Tewal », qui a été reproduit par Yule (*Marco Polo*², II, 497), puis, sous la forme « Teval », a été repris par Howorth, II, 1011, et a passé dans Lane-Poole (*The Mohammadan Dynasties*, tableau après p. 240). Je ne crois ni à « Moγol », ni à « Teval »[3]. Les

-*čar* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 27, 1*a-b*). Peut-être s'agit-il d'un suffixe particulièrement résistant, qui échappait parfois à la palatalisation, et ceci expliquerait dans une certaine mesure l'apparent *Bärkä-čär ou *Bärkä-čar de Rašīdu-'d-Dīn.

1. Le nom a été souvent altéré ; dans Hammer, *Ilchane*, II, 404, il n'y a pas moins de huit rubriques de formes différentes qui toutes se rapportent au seul Bärkäčär.

2. Je ne vois pas pourquoi, dans ce tableau généalogique, Spuler place Moγol entre Bärkä et Bärkäčär, alors que, d'après Rašīdu-'d-Dīn, Bärkäčär était le quatrième fils et le soi-disant « Moγol » le septième.

3. Howorth a ajouté à la confusion en indiquant, II, 1068, « Teval ou Tevkel », si bien que son index confond, sous une même forme « Teval », à

alternances $m \sim b$ sont assez fréquentes, si bien que le « Moγol » des sources égyptiennes paraît bien déjà condamner « Teval ». D'autre part, la forme du nom chez Rašīdu-'d-Dīn est بوال (Blochet, II, 121) ou بوقال (*ibid.*, II, 122, 139) ; je ne doute pas que cette dernière forme soit altérée de بووال qu'on trouve dans le *Mu'izz*, au lieu que Blochet a pensé que l'altération s'était produite en sens inverse. Les deux formes sont à lire *Boal et *Bowal, et ne peuvent correspondre à Moγol = Mongol, lequel est toujours écrit مغول Moγōl dans Rašīdu-'d-Dīn[1]. Boal et *Bowal sont des prononciations occidentales du nom mongol fréquent Bo'ol, qui signifie au propre « esclave » ; il a été porté, entre autres, par le fils de Muqali. A vrai dire, dans son histoire des tribus, Rašīd (Berezin, V, 33, 177) écrit ce mot بغول *boγōl*, mais il y a de nombreuses divergences de ce genre entre les deux parties de son œuvre ; ce qui n'est pas admissible chez lui, ce serait une transcription de Moγol avec *b-* initial et sans *-γ-*. Ramstedt (*Kalm. Wört.*, 53) pose que *bo'ol* > *bōl* remonte à **boγul*, mais on peut aussi bien supposer **boγal* > **bo'al*. En fait, Ibn Muhannā a la forme contracte *bōl*, qu'on trouve aussi dans le *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 122), mais ce dernier ouvrage emploie également بوول *bool* (= *bo'ol*) et بوال *boal* (= *bo'al*) ; cf. Poppe, *ibid.*, 120, 121. *Boal* est exactement une des deux formes qui sont données chez Rašīdu-'d-Dīn, et une fois de plus nous trouvons ainsi à la Horde d'Or une forme occidentale à seconde voyelle *-a-*, là où le mongol oriental ne connaît que *-o-*[2]. Quant à l'autre

la fois le septième fils de Jöči et le « Tevkel » de la fin du XVIᵉ siècle. Celui-ci est certainement homonyme du chef de la fin du XVᵉ siècle que les chroniques russes appellent Tüwikel et dont Spuler, 197, rétablit le nom en « Tawakkul ». « Tawakkul » est en effet la forme correcte de ce nom arabe, mais la prononciation turque en Crimée en est *Täwäkäl (cf. Radlov, III, 1127), et je pense que le soi-disant « Tevkel » se prononçait aux XVᵉ et XVIᵉ siècles soit *Tüwäkäl, soit *Täwäkäl.

1. Le mot Mongγol ∼ Mongγal n'est pas de ceux dont la gutturale est évanescente. Toutefois on a « Moal » dans les chroniques russes, et c'est là la forme que Rubrouck emploie régulièrement, au lieu que Plan Carpin écrit « Mongal ». L'histoire de la forme « Moal » n'apparaît pas clairement ; mais Blochet a eu tort de l'invoquer dans le cas présent, puisque ce n'est jamais celle qui est employée par Rašīdu-'d-Dīn.

2. Ramstedt, 53, dit aussi que *bōl* n'est qu'une autre forme de l'autre mot qu'on trouve pour « esclave » en kalmouk, à savoir *moḫlā*, *moḫlā* ; sous ce dernier mot, il donne comme origine de la forme kalmouke, sans astérisque, un mongol *muquli* qui ne me paraît pas attesté, et pour lequel je préférerais **muqali* (c'est là le nom du lieutenant-général de Gengis-khan dont le fils s'appelait Bōl < Bo'ol). *Muqali semblerait ainsi offrir l'alternance à initiale *m-* que nous avons dans la forme égyptienne Moγol du nom de Boal. Mais je

forme, celle que le *Mu'izz* a conservée correctement, à savoir *Bowal, elle représente le même stade par rapport à *Boγal ~ *Bo'al que par exemple Hüläwü par rapport à Hülägü ~ Hülä'ü. Une dernière confirmation est apportée par le chroniqueur égyptien 'Umarī, dont les informations sont indépendantes de celles de Baibars; lui écrit بوول (var. توول، تولى), que Tiesenhausen (*Sbornik Materialov*, 222, 244) transcrit « Buvul ». On a vu que le nom commence sûrement en effet par *b-*, non par *t-*, et il faut donc rétablir بوول ; c'est exactement là le *bool* = *bo'ol*, « esclave », du *Muqaddimatu-'l-Adab* ; il est toutefois possible que 'Umarī l'ait entendu avec une prononciation « turcisée » *Bowal ou *Bowul.

[8° *bis*. ***Nōsāl ? ; *Yešil ?** — Je mets ce paragraphe entre crochets, et en quelque sorte hors série, parce que je n'ai pas de solution précise à préconiser pour le nom. Il vaut cependant d'attirer l'attention sur lui. A la p. 333, Spuler parle de « Nūsāl » que, dans *Die Mongolen in Iran*, 38, il disait être un « pur Mongol »; mais le nom, s'il était correct, ne paraîtrait pas être mongol; sa forme suggérerait un nom iranien *Naūsāl, *Nōsāl, « Nouvelle année », à vrai dire non attesté chez Justi; c'est peut-être dans cette idée que Blochet, II, app. 28, a transcrit ce nom « Nausal »; mais alors il est peu vraisemblable qu'un « pur Mongol », déjà adulte en 1235, l'ait porté. Toutefois le nom n'est pas assuré, malgré Blochet. Il est exact que les mss. de Juwainī ont en grande majorité Nōsāl, parfois Tōsāl, ou sans point à la première lettre (Juwainī, II, 218 ss.), et que Rašīdu-'d-Dīn a aussi surtout Nōsāl là où il copie Juwainī (Blochet, II, 37, 56, 57), mais Raverty (*Ṭabakāt-i-Nāṣirī*, II, 1121), sans citer ses sources, n'indique que Tōsāl (ou Tūsāl), avec une variante اوسال Ūsāl (ou Ōsāl). D'autre part, d'Ohsson, III, 108, avait déjà dit que la forme de Rašīdu-'d-Dīn était Yešil (=? le turc *yešil*, « vert »). Il visait probablement l'histoire des tribus, où le personnage a été appelé « Bisil » et « Bisel » par Erdmann (*Vollständ. Uebersicht*, 132, 152-153) et à sa suite « Bisil » par Berezin (V, 96, 117, 118, 119, 259); les mss. hésitent entre *Bīsīl, *Bīšīl, *Yīsīl, rarement *Nisīl. Il est difficile de réconcilier les formes de Juwainī et celles de l'histoire des tribus, mais la persistance de *-ī-* dans la seconde syllabe suggère un nom palatalisé, peut-

ne suis pas sûr de l'identité foncière de **muqali* et de *bo'ol* ; je m'en expliquerai ailleurs.

être *Nösäl, peut-être *Besäl; *Osal, qui aurait fourni un nom admissible (turc *osal ~ usal*, « paresseux »; mo. *osal ~ osol*, « négligence »), semble exclu; la transcription des mss. de Juwainī a peut-être été influencée par une interprétation iranienne. Quant à l'épithète de « pur Mongol », elle me paraît due à une inadvertance. Juwainī, I, 224, copié par Rašīd (Blochet, II, 56), dit que *Nōsāl était مغولی کهن *Moγūlī kuhän*, un « vieux Mongol », mais c'est là une allusion seulement à son âge, parce qu'il était presque centenaire. Pour le reste, c'était si peu un « pur Mongol » qu'il appartenait au clan Tübäit des Kerait. Mais un nom iranien *Nōsāl ou *Naūsāl ne serait guère plus admissible chez les Kerait que chez les Mongols proprement dits. Leur onomastique est surtout turque, parfois mongole ou chinoise, voire tibétaine. Les seuls noms iraniens qu'on puisse s'attendre à rencontrer chez eux sont ceux qui auraient été introduits en haute Asie par le christianisme, comme c'est probablement le cas pour Yašmut ~ Yošmut < Jamšēd. Il y a cependant une dernière possibilité, celle d'un nom chrétien venu par le syriaque. Le personnage qui nous occupe étant un Keraït, a bien des chances d'avoir été chrétien; ce n'est pas absolument un hasard si on a successivement en Perse, comme commissaires mongols, l'Öngüt Čin-Tämür qui était chrétien, puis notre personnage qui appartenait à une tribu chrétienne, et ensuite un Ouigour qui porte le nom chrétien de Körgüz, cad. Georges. Toutefois, je ne trouve dans l'onomastique chrétienne du Semirěč'e aucun nom qui puisse être rapproché des formes suggérées ici par les mss.]

9° **Arïq-Bükä.** — Le nom de ce frère cadet de Qubilai ne relève pas directement de l'histoire de la Horde d'Or, mais tant d'erreurs se répètent à son sujet qu'il vaut peut-être de préciser les données du problème. Spuler l'appelle « Aryq Boga », cad. Arïq-Boγa, dans son texte (pp. 41, 51, 352), mais « Erik Bögä » dans son tableau généalogique. Ces deux formes sont fausses en sens contraires; il n'y a aucun doute que le premier élément du nom est vélaire, au lieu que le second est palatalisé; Rašīdu-'d-Dīn écrit toujours correctement اریق بوکا Arïq-*Bükä; il en va de même avec la transcription chinoise 阿里不哥 A-li Pou-ko (faussement lu « E-li Pou-ko » dans Blochet, II, 204)[1]. Mais la

1. La forme Arïq-Boγa (qui devrait être au moins Arïq-Buqa ou Arïq-Buγa) remonte à d'Ohsson, II, 359; celle d'« Erik Bögä » (= Ärik-Bögä) au « Sanang Setsen » de Schmidt (p. 113). Mais le chroniqueur mongol tardif

transcription à adopter pour le second élément dépend en partie de la langue à laquelle le nom appartient et du sens qu'on doit lui donner ; j'ai moi-même eu autrefois bien des hésitations à ce sujet. On est d'abord naturellement porté à admettre que le frère de Qubilai était appelé d'un nom mongol. Il n'y a pas de vrai mot mongol *arïq*, mais on a en mongol *ari'un* > kalm. *ärūn*, « pur », qui correspond au turc *arïγ* > čaγ. *arïq*, et un nom de lieu Arïq-Usun est mentionné au § 9 de l'*Histoire secrète* ; on a été ainsi amené à penser que le *arïq* d'Arïq-Bükä était le turc *arïq* emprunté dialectalement tel quel par le mongol ; on a encore aujourd'hui en monguor *araγ*, « pur » (? < *arïγ*, *arïq*), à côté de *arin* (< *ari'un*) [cf. de Smedt et Mostaert, *Dict. monguor-français*, 10, 14]. Pour le second élément, il n'y a en mongol le choix qu'entre deux mots, *bökä* (> *bökö*), « lutteur », et *bögä* = *bö'ä* > *bȫ*, « sorcier ». Grousset et G. Baruch (Grousset, *L'Empire mongol*, 317, 548) se prononcent pour *bögä*, « sorcier », à l'exclusion de *bökä*, « lutteur ».

Arïq-usun, si toutefois le nom est correct, est un hybride, puisqu'on y juxtapose le turc *arïq*, « pur », et le mongol *usun*, « eau » ; en pur turc, il faudrait *Arïγ-Su (> *Arïq-Su) ; en pur mongol, *Ari'un-Usun[1] ; un hybride analogue *Arïq-Bögä ou *Arïq-Bökä n'est donc pas absolument impossible ; mais il est tout de même anormal. Quant au second élément, Grousset et Baruch se sont évidemment décidés pour *bögä* parce que la transcription chinoise Pou-ko représente en principe *Bügä, avec *-g-* et non avec *-k-*. Il y a toutefois dans le *Yuan che* d'innombrables exemples de sonorisation des *-t-* et des *-k-* intervocaliques, et l'apparent *Bügä peut être pour *Bükä. Mais surtout on n'attend pas que *bögä*, en réalité *bö'ä* > *bȫ*, « sorcier », apparaisse toujours en transcription à l'époque mongole avec *-k-* ou *-g-*, et non sous la forme **böä* = *bö'ä* ; j'incline donc à voir dans le second élément du nom *bügä* < *bükä* plutôt que *bögä*. Mais il reste le

est si peu une autorité qu'en réalité il a dédoublé Arïq-Bükä en « Ärik » et « Bükä » pour en faire deux des fils de Tului (cf. la note inexacte de Schmidt, 394 ; la traduction mandchoue, 54 [suivie naturellement par la version chinoise, 4, 10b-11a], transcrit « Erik, Buke »).

1. Un mot *arik* (*sic*) se rencontre en outre à deux reprises dans « Sanang Setsen », une fois comme nom d'un lama des Šira-Uiγur (> Šara-Yoγur), l'autre comme premier élément du nom d'un prince de ces derniers (Schmidt, 211 ; mandchou, 88 ; chinois, 6, 22*a*) ; le phonétisme anormal indique suffisamment qu'il ne s'agit pas de noms mongols. Pour le turc, à côté de *arïγ*, « pur », on peut aussi pour l'hybride Arïq-usu songer à *arïq*, « canal ».

timbre de la première voyelle, qui est *-ü-* dans les transcriptions chinoises, au lieu que le mongol n'a que *bögä*, *bö'ä*, « sorcier », et *bökä*, « lutteur » (> *bökö* dans l'*Histoire secrète*, *bökᵒ* en kalmouk). Mais il se trouve précisément que le mot pour lutteur est généralement transcrit *bükä* pour le čaγātai (prononciation assez conventionnelle il est vrai) et est en tout cas *bükä* en osmanli. Je crois donc que le nom du frère de Qubilai est en réalité de forme ouigoure, et doit se lire Arïq-Bükä. Mais, s'il est de forme ouigoure, le sens « pur » n'est plus le seul qu'on puisse envisager pour *arïq* ; *arïq* signifie aussi « maigre » en ouigour ; je ne vois pas pour l'instant le moyen de décider si Arïq-Bükä est « Lutteur Pur » ou « Lutteur Maigre »[1].

10° **Baraq.** — A la p. 156, Spuler, se référant à un travail de A. N. Kurat paru en 1937, lit « Barāq » le nom d'un khan sibérien qui vivait au début du xvᵉ siècle (« Warach » dans Schiltberger, 42), mais, à la p. 53, adopte « Burāq » pour le nom du prince de la branche de Čaγātai qui régnait en Transoxiane en 1270 et qu'il appelle toujours « Borāq » dans *Die Mongolen in Iran*. Köprülüzade Mehmed Fuad en 1929, et moi-même en 1930 (*T'oung Pao*, 1930, 339-340) avons cependant déjà dit que « Borāq » ou « Borrāq » étaient de fausses arabisations de Baraq. *Baraq* est le nom turc d'un chien à longs poils plus ou moins fabuleux (cf. Brockelmann, *Kāšγarī*, 31 ; Radlov, IV, 1477). Dans le cas du prince de Transoxiane, son nom est garanti par le « Barac » de Marco Polo, le « Barach » de Hethum l'historien (*Hist. des Crois., Arm.*, II, 163, 296, 891) et la transcription chinoise Pa-la (Bara[q]). Au xviᵉ siècle, Herberstein parle d'un prince Tartare appelé « Barack » (trad. Major, II, 75). Le nom Baraq est resté longtemps en usage chez les Oïrat. Le بدق de Pavet de Courteille et le بَدَق de Budagov, « chien à long poil »,

1. Pour un autre personnage qui n'est pas non plus de la Horde d'Or, le grand-khan successeur d'Ögödäi, Spuler, tant dans *Die Mongolen in Iran* que dans le présent ouvrage, a toujours adopté une transcription « Göjük », cad. Göyük ; elle ne me paraît pas acceptable. On peut hésiter entre Güyük et Küyük, mais les transcriptions chinoises ont toujours un *-ü-* dans la première syllabe, et elles sont corroborées par le « Cuyuc » de Plan Carpin et le « Guio Can » de Hethum l'historien. L'étymologie n'est pas claire ; Spuler a pu songer au turc *köyük*, « allumé », « brûlé », mais je ne vois pas de raison de le faire intervenir ici ; peut-être le nom est-il tiré de *güyü-*, « courir ». Toute la note où Risch, *Johann de Plano Carpini*, 245, veut expliquer le nom par le turc « göjegü », « gendre » (en réalité *küyägü* < *küdägü*), est une suite de fausses formes et d'étymologies controuvées.

sont de mauvaises leçons pour برق baraq[1]. Pour le nom Baraq et le mot baraq (« barac ») passés en roumain, cf. Rásonyi dans *Arch. Eur. Centro-Orient.*, I, 231. En outre, le nom a dû exister déjà chez les Qara-Khitai, car il n'y a aucune raison de lire « Burāq » comme l'a fait Barthold, *Turkestan*², 364, le براق Barāq de Juwainī, II, 211.

11° **Möngkä-Temür**, *alias* **Külük**. — Möngkä-Temür est le successeur de Bärkä; il a régné à la Horde d'Or depuis 1266 ou le début de 1267 jusqu'en 1280. D'après Hammer, *Goldene Horde*, 261, il a aussi porté le nom de « Kilk »[2]; aucune référence n'est donnée. La même information est en outre empruntée par Desmaisons (trad. d'Abū-'l-Ghāzī, 182) au *Ḫulāṣatu-'l-Aḫbār* de Ḫōndāmīr[3]; Desmaisons écrit كلك et transcrit « Kilk (Kèlèk) ». Or Bihl et A. C. Moule ont publié dans *Arch. Francisc. Historic.*, XVI [1924], 65, un édit d'« Vsbek », en traduction latine de l'époque; l'édit semble être du 20 mars 1314; il s'agit de faveurs accordées aux Franciscains. On y lit entre autres: *Privilegium quod dedera*[*n*]*t Culuk progenitor noster* & *successor eius, pater noster senior, inperator, nos eciam nunc dedimus*...; la traduction du « tartare » en latin paraît très littérale, à en juger par tout le reste du texte. On ne connaît pas de « Culuk » qui ait régné à la Horde d'Or, et le prédécesseur

1. Puisque je parle d'un khan de Transoxiane, je profite de l'occasion pour signaler que la vraie forme du nom d'un autre de ces khans n'est pas le « Algu » (= Alγu) indiqué par Spuler, 41, mais Aluγu, garanti par l'inscription inédite du prince Nomdaś qui est en écriture ouigoure, avec notation de toutes les voyelles.

2. Hammer interprète ce nom comme étant le turc « *kilk* », nom d'une « espèce de couverture travaillée », et y voit le même mot que l'anglais *quilt*; Howorth, II, 134, aurait pu se dispenser de reproduire cette absurdité. Je ne vois pas quel mot turc est visé par Hammer. A ma connaissance, le premier à avoir parlé de « Kilk » est Pétis de la Croix (*Hist. du grand Genghizcan*, 416), qui veut que tel ait été le nom du trisaïeul de Gengis-khan. Le second nom كلك de Möngkä-Temür est également indiqué par Ḫōndāmīr, mais Defrémery, dans *JA*, févr.-mars 1851, 114, s'est abstenu de le transcrire, se bornant à renvoyer en note au « Kilk » de Pétis de la Croix.

3. C'est de cet ouvrage que Grigor'ev a traduit une partie en 1834 sous le titre de *Istoriya Mongolov*, etc.; je ne l'ai pas actuellement à ma disposition; Spuler a indiqué l'ouvrage de Grigor'ev dans *Die Mongolen in Iran*, 467, n° 22, sans dire toutefois de quel ouvrage il était traduit; par inadvertance probablement, le livre n'est plus mentionné dans la bibliographie de *Die Goldene Horde*, pp. 470-471. Desmaisons cite souvent, d'après un ms. de l'« Institut Oriental » de Leningrad, des leçons différentes de celles du texte traduit par Grigor'ev.

d'Özbäg (« Vsbek ») n'était pas son frère; ceci a amené le P. Bihl, p. 56, à douter des renseignements traditionnels sur la généalogie d'Özbäg et celle de ses prédécesseurs. Le cas n'est cependant pas désespéré. Nous pouvons admettre que le *progenitor* du traducteur latin signifie « grand-père », et le grand-père d'Özbäg était Möngkä-Temür. Il ne me paraît pas douteux que nous avons dans « Culuk », cad. Külük, la vraie forme du nom mal vocalisé en « Kilk » ou « Kèlèk ». Le turc *külüg*, « célèbre », « glorieux », a passé en mongol sous la forme *külük*, et a été très employé comme nom propre; c'est en particulier le nom posthume (?)[1] de l'Empereur mongol Qaišan (1307-1311)[2]. Il y a d'autres cas

1. Nous avons l'habitude de considérer les noms mongols des empereurs mongols autres que ceux qui étaient leurs noms véritables comme des noms posthumes, parce que nous partons du point de vue des habitudes chinoises ordinaires; mais celles des Mongols paraissent avoir été différentes. D'abord le nom personnel de l'Empereur n'était pas taboué à son avènement; c'est ainsi que Qubilai continua pendant tout son règne à être appelé Qubilai, et c'est le seul nom sous lequel les étrangers comme Marco Polo l'ont toujours désigné; ce n'est en fait que dans les édits de ses successeurs que nous le voyons appelé de l'épithète Säčän-qa'an, le « Qa'an Sage », et le *Yuan che*, 17, 10*a*, donne bien ce titre comme un honneur posthume. Mais Waṣṣāf, qui décrit en détail l'avènement du successeur de Qaišan, dit qu'à son avènement on le salua du titre de Buyantu-qa'an (d'Ohsson, II, 531, 534); or c'est là ce que nous considérons en général comme son « nom posthume ». Il est donc très possible que ces épithètes aient été prises par les empereurs mongols, ou leur aient été décernées, dès leur avènement; tel fut probablement aussi le cas à la Horde d'Or et plus tard chez les Oïrat.

2. Le mot avait pris en turc une sorte de valeur rituelle. Un descendant de Šiban, nommé Ming-Temür, reçut lui aussi l'épithète de Külük et fut appelé Külük-Ming-Temür. Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 182 [9-11]; trad., 191) dit qu'il reçut ce nom parce qu'il était « merveilleusement brave, batailleur (*toγuśluq* = *toquśluγ*; Desmaisons a sauté le mot, et la forme n'est pas recueillie dans le dictionnaire de Radlov) et intelligent », et ce Turc ajoute qu'en turc le sens de Külük (< Külüg) est « que, lorsqu'un homme rencontre quelque chose qui lui fait obstacle et que, disant 'Si ce quelque chose se produit, je ne le regarderai pas d'un visage hostile', son cœur se montre confiant envers ce quelque chose »; autrement dit, *külük* désignerait un homme d'une hardiesse confiante (tel est du moins le sens que je crois trouver à cette phrase assez obscure, en désaccord avec l'interprétation de Desmaisons, qui a confondu *tïγan* et *tegän*); c'est ce même passage, avec des leçons assez divergentes, qui est cité par Pavet de Courteille, 468, sous la fausse rubrique كورلوك *görlük*, et l'erreur a passé dans Zenker, 770[3]). En tout cas, le mot avait passé en mongol avec un sens voisin et les « quatre *külü'üt* » (pluriel de *külük*) ou « quatre héros » de Gengis-khan sont restés célèbres dans la légende mongole. Le sens de « cheval de course » (> kirg. *kölük*) est un sens dérivé; peut-être a-t-il été contaminé par le mot que Brockelmann, *Kāšγarī*, 116, lit également *külüg*, mais que je suis d'accord avec Rachmati pour lire *kölüg*, et qui signifie « bête de charge » ou « bête de trait », de turc *köl-*, mo. *köllä-*, « atteler »; > kirghiz *kölük*, « bête

où des princes de la Horde d'Or ont été connus sous deux noms, même quand il ne s'agit pas d'un nom musulman qui d'ailleurs ne supplante pas en général le nom altaïque ; le double nom a été presque la règle plus tard chez les souverains des Oïrat. Mais je ne suis pas en mesure de dire avec certitude encore si, dans le cas de Möngkä-Temür, il s'agit d'un second nom pris de son vivant, ou à la rigueur d'un nom posthume comme ceux qu'on prête aux empereurs mongols de Chine ; d'après Ḫōndämīr (cf. Defrémery dans *JA*, févr.-mars 1851, 114), c'est pendant son règne que Möngkä-Temür reçut son nouveau nom de Külük, et je crois que là est la vérité. Quant au prédécesseur d'Özbäg, ce n'était pas son « frère aîné », mais son oncle Toqto'a (ou Toqtāi). La seule solution que j'entrevoie est que le traducteur latin s'est trompé, peut-être par suite de l'amphibologie des noms de parenté en turc et en mongol ; c'est ainsi qu'en kalmouk, *aḫ°* < *aqa* signifie à la fois « frère aîné » et « oncle ». Puisqu'en tout cas il s'agit de Möngkä-Temür (1267-1280) et de Toqto'a (1291-1312), et qu'Özbäg renouvelle les privilèges accordés par ses deux prédécesseurs, ce sont là des indications à ajouter pour les règnes de ces deux prédécesseurs aux données déjà rassemblées par Spuler, pp. 233-234.

Le nom de Möngkä-Temür est écrit منكوتمر par les chroniqueurs égyptiens, et Tiesenhausen l'a transcrit « Mengutemir » ; il n'a eu à mon avis que partiellement raison. Le premier élément doit bien être le turc *mängü* « éternel » ; autrement dit, nous avons là la forme turque du nom ; c'est de même que Plan Carpin emploie « Mengu » (leçon meilleure que le « mongu » adopté dans l'édition de Van Den Wyngaert, 66) et Rubrouck « Mangu » pour le nom du grand khan Mongka[1]. Mais alors il faut lire le

de trait ». *Külüg* > *külük*, « cheval de race », a passé en mongol. En outre, les dictionnaires enregistrent *külük* en čaγatai au sens de « grand chien », vraisemblablement dérivé de *külüg* > *külük*, « héros », si du moins l'indication est correcte. Enfin le *Manuel arabe de la langue des Turcs et des Kiptchaks* étudié par Zajączkowski (*The Warsaw Soc. of Sciences and Letters, Publ. of the Oriental Commission*, nº 2, Varsovie, 1938) enregistre, p. 33, un mot *külük*, « petit chien », dont Zajączkowski n'a su que faire ; mais il me paraît clair que ce mot est identique au *gölügä* ~ *göligä*, « jeune animal », et en particulier « jeune chien », du mongol classique ; il faudrait donc vocaliser *kölük*. Toutefois, si Ramstedt (*Kalm. Wört.*, 137) a raison de rapprocher le mongol *gölügä* ~ *göligä* du turc osm. *köšäk*, « jeune animal », « chamelon », *kölük* ne pourrait être en qïpčaq qu'un emprunt au mongol. Si « grand chien » n'est pas correct, c'est aussi *kölük* qu'il faudrait lire en čaγatai.

1. La forme du mot signifiant « éternel » est *möngkä* en mongol classique ; depuis longtemps, j'écris cependant pour le mongol des XIIIe-XIVe siècles

second élément selon la forme turque du temps ; le mot *tämür*, « fer », du turc et du mongol ne se prononce alors *temir* qu'en coman (et c'est la forme comane qui explique, je crois, le nom d'un « Temer » chez Plan Carpin), et *demir* en pré-osmanli ; la forme turque normale est alors *tämür* ou *temür*, dialectalement *tömür* ; je transcrirais donc plutôt Mängü-Tämür ou Mängü-Temür ; je ne pense pas que la transcription égyptienne du nom rende une prononciation *Mönkö-Tämür de la forme mongole Möngkä-Tämür. C'est au contraire cette forme mongole que représente le مونككا تيمور Möngkä-Temür de Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 111, 141) ; mais, dans ce nom comme dans d'autres où entre l'élément Möngkä, certains mss. de Rašīd ont souvent des leçons avec منككو qui représentent soit *Möngkö (< Möngkä), soit une forme intermédiaire entre Mängü et Möngkä (cf. Blochet, II, 111-112)[1].

mongka parce que, ni en écriture ouigoure, ni en *'phags-pa*, nous n'avons alors l'indication de la palatalisation de la voyelle labiale dans la première syllabe, et qu'en *'phags-pa* qui, à l'inverse de l'écriture ouigoure, marque la mouillure du *ä* en toutes positions, on a *-a* et non *-ä* dans le mot ou nom *mongka* ou « Mongka ». Dans *En marge des lettres des il-khans de Perse* (*Collectanea Orientalia*, nº 4 ; Lwów, 1933, in-8), 17-21, W. Kotwicz a parlé assez longuement de ce mot, mais ce très bon mongoliste est tombé là dans des erreurs que je ne puis m'expliquer que par l'hypothèse qu'il n'avait pas alors de documents originaux en *'phags-pa* à sa disposition. J'avais signalé l'existence en *'phags-pa*, à côté de *o* et *u*, d'une voyelle intermédiaire que je notais par *ọ* et qui entre précisément dans la transcription de *mongka*, écrit *mọṅkha* en *'phags-pa*. Kotwicz a tiré de mon texte et de remarques de Vladimircov que cet *ọ* servait indistinctement pour les voyelles vélaires et palatales ; ce n'est pas ce que j'ai dit. Cet *ọ* existe pour les voyelles palatales comme pour les voyelles vélaires, mais quand il s'agit de voyelles palatales, il est précédé du signe de la mouillure ; le *'phags-pa* écrit *mọṅkha*, mais *mọ̈r* par exemple. Ce que je n'avais pas dit autrefois, c'est que le *ọ* (ou *ọ̈*) ne s'emploie que dans les syllabes fermées ; ainsi, du même verbe *ög-*, « donner », on aura, en *'phags-pa*, *'ögun*, = *ögün*, « donnant », mais *'ọ̈gbäe*, = *ögbäi*, « j'ai donné ». Quant à la non-mouillure en *'phags-pa* du *-a* final de *mọṅkha*, Kotwicz dit qu'on ne l'a observée que sur un seul *p'ai-tseu* où il peut s'agir d'une faute, car partout ailleurs la mouillure est marquée en *'phags-pa* dans la finale de ce mot. Mais c'est absolument une erreur. J'ai sous les yeux une série de textes *'phags-pa*, dont l'un est un document original de 1307, qui tous écrivent *mọṅkha*, sans mouillure de l'*-a* final. C'est pourquoi je continue à parler du grand khan Mongka. Mais, pour la Horde d'Or, afin de ne pas compliquer les choses, je suis les règles usuelles de la transcription du mongol, et tiens compte en outre de l'orthographe de Rašīdu-'d-Dīn. C'est pourquoi je n'ai pas écrit Mongka-Tämür, mais Möngkä-Temür.

1. Juwainī a presque toujours منكو, soit en apparence Mängü, pour le nom du grand khan Mongka ; on rencontre cependant une fois مونككا Mongka (I, 157) et une fois مونكو *Möngö (I, 195). Ceci mérite peut-être de retenir

Möngkä-Temür mourut en 1280. Spuler, 62, dit que ce fut à
« Aqlūbija » de même à l'index, p. 540 ; (cad. Aqlūbiya pour
nous). et ajoute en note : « Ainsi a lu Quatremère (dans Maqrīzī/
Quatremère) ; Tiesenhausen aussi tient cette conjecture pour
· vraisemblable et songe au fleuve « Achtuba », sur lequel Sarāi
était situé. » Le nom a été connu par la *Vie de Qalaun*, dont
Quatremère a publié des extraits, avec traduction française ; le
passage se trouve dans son *Hist. des sultans mamlouks*, 3[e] partie
(=II, I), 166 pour le texte, 201 pour la traduction. Dans le
texte, le nom est imprimé اقلوقه et transcrit « Aktoukiah » ;
Tiesenhausen (*Sbornik*, 66) a imprimé اقلوقية et transcrit (p. 68)
« Aklukiya » ; il n'indique pas de variante, ne fait pas allusion à
la leçon imprimée par Quatremère, et ajoute seulement en note :
« Peut-être Aktubiya (Akhtuba ?) ». La même forme اقلوقية est
fournie par Baïbars (Tiesenhausen, 81, 104). Comme on le voit,
personne n'a lu « Aqlūbiya ». D'autre part, Quatremère n'a fait
aucune remarque ; il y a donc une ou des fautes d'impression
quelque part chez lui ; enfin, s'il s'agissait vraiment d'un ب, il
s'emploie alors en arabe pour représenter non pas un *b* altaïque,
mais un *p*. Il y a bien des possibilités de transcription ; en partant
de la forme prise dans le ms. de Paris par Tiesenhausen et qui
se retrouve chez Baïbars, on est presque tenté de lire *Aqlu-
qaya ~ *Aqlï-qaya, le « Rocher blanchâtre » ; mais cela même est
très douteux.

12° **Čäčäk-hatun.** — Je ne veux pas examiner ici les données
assez peu conciliables concernant cette princesse, qui aurait été
la principale épouse de Möngkä-Temür. Mais la transcription
« Jijek » adoptée par Tiesenhausen (104, 155) et à sa suite par
Veselovskiĭ (39) et par Spuler (63, 72, 371 : « Ǧiǧek ») n'est pas
défendable. Les sources égyptiennes ne distinguent pas entre *č*
et *ǰ*, ni ne vocalisent le nom. Mais celui-ci représente certainement
čäčäk, « fleur », qui existe en turc et en mongol ; peut-être par
un intermédiaire **čečäk*, il a donné *čičäk*, en coman et en osmanli,
et on a *šešäk* en kirghiz ; **ǰiǰäk* n'existe dans aucun dialecte turc.
Le nom a été très employé en mongol comme en turc
pour des femmes, et la seule transcription admissible dans le

l'attention, car Abū-'l-Faraj, qui doit à Juwainī presque toute son information
sur les Mongols, écrit généralement Mängü dans sa chronique syriaque,
mais toujours Mongka dans sa chronique arabe (dans la chronique syriaque,
p. 592, il est question d'un prince de Perse Möngä-Tämür [ou Mönkä-Tämür],
mais ceci ne provient plus de Juwainī).

cas de la Horde d'Or est Čäčäk (ou « Čeček » pour qui note
ä par *e*).

13° **Boroldai.** — L'un des généraux mongols qui opérèrent
contre les Russes au temps de Bärkä est appelé « Burundai »
dans les sources russes, et Spuler, 34, a reproduit ce nom sans
l'expliquer. Il y a cependant près d'un siècle que Berezin a
signalé le personnage chez Rāšīdu-'d-Dīn, sous la forme بورولداى.
(*Našestvie Batyya*, 82 ; cf. par ex. Blochet, II, 43) ; mais,
tout en disant à bon droit que ce nom signifiait en mongol « le
Gris », Berezin se trompait en le transcrivant « Buruldaï », au
lieu qu'il faut Boroldai. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 319, 322, a
reproduit le « Buruldaï » de Berezin. Boroldai est un nom fréquent
en mongol. Un Boroldai-Suyalbi est nommé au § 3 de l'*Histoire
secrète*, et un Boroldaï au § 129. Un autre est mentionné dans
les documents ouigours de Turfan (Radloff et Malov, *Uigur.
Sprachdenkmäler*, 271), mais les éditeurs l'ont mal transcrit
« Buruldai ». Il y a au moins deux Boroldai dans le *Yuan che*
(cf. *San che t'ong-ming lou*, 27, 6*a*). Sous la forme Borldā
(< Boroldai), il est encore employé chez les Kalmouks, qui
l'appliquent de plus à certains petits oiseaux et à des chevaux
gris (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.* 52)[1].

Ce nom de Boroldai est tiré de *boro* (~ *boz*), « gris », mais
l'adjonction de l'*-l-* entre *boro* et le suffixe *-tai, -dai* est assez
surprenante. En fait, d'après les transcriptions du *Yuan che*, il
semble avoir alterné avec *Borotai ~ *Borodai, car il n'est pas
probable que la demi-douzaine de noms du *Yuan che* qui supposent
cette seconde forme (*San che t'ong-ming lou*, 27, 5*b*-6*a*) repré-
sentent tous des transcriptions incomplètes de Boro[l]dai ~
*Boro[l]tai. En fait, il y a un cas parallèle à cette alternance. Le
nom qu'on lit en général Jaγatai à l'osmanlie est en réalité en
mongol Čaγātai, tiré de *čaγa'an* > *čaγān*, « blanc », mais il est
connu que ce nom a pris la forme Jaγaltai. Or il ne s'agit peut-
être pas là d'une forme toute moderne. Parmi les témoins des
traités signés par les Vénitiens avec la Horde d'Or en 1347 et
1358 figure les deux fois un « Jagaltai » (Hammer, *Goldene
Horde*, 519, 521). Bien que pour *ǰ-* on attendît dans ces textes

1. C'est ce *boroldai* mongol qui a passé en čaγātai (et en osmanli ?) avec
le sens d'« oiseau gris cendré », sous la forme *boruldai* ; comme mo.
bora ~ *boro* correspond à turc *boz*, il faut supprimer le rapprochement avec
des formes purement turques de noms d'oiseaux en *bor-* proposé par
Zayączkowski, *Manuel arabe de la langue des Turcs*, 13.

un ج-, je me demande si « Jagaltai » ne représente pas *J̌aγaltai, ce qui nous attesterait cette forme dès le milieu du XIVe siècle. Mais même si ce n'est pas le cas, le parallélisme de Boroldai ~ *Borodai et de Čaγātai ~ *Čaγaltai (*J̌aγaltai) est frappant, et *Čaγaltai (*J̌aγaltai) peut être une forme populaire ancienne, même si les textes ne l'ont pas enregistrée. Enfin, et toujours avec les noms tirés des noms de couleurs, il y a un troisième exemple, c'est celui de Qaraldai, tiré de *qara*, « noir ». Je n'en trouve pas d'exemple moderne en mongol, mais le nom se rencontre aux §§ 45, 46, 120 et 124 de l'*Histoire secrète*. D'autre part, on a en čaγātai *qaraltu*, « crépuscule », en osmanli *qaraltï*, id.; en tel. *qaralčï*, « qui noircit facilement », à Kazan *qaralčïq*, « objet noirâtre »; enfin des alternances dialectales *qaračï*, *qaračïl*, *qarajïl* (cf. mongol *qarajin*) et *qaralčï*, *qaralǰï*, pour « endroit qui ne gèle pas dans une surface gelée ». Radlov explique les formes avec *qaral-* par *qaral* + suffixe; mais **qaral* n'est pas attesté, et il me paraît plus naturel de voir dans toutes ces formes des dérivations du même type que Boroldai et Čaγaltai (J̌aγaltai).

14° **Tōdā(n)-Mōngkā.** — Ce frère utérin de Möngkä-Temür a régné de 1280 à 1287, date à laquelle il abdiqua. Spuler a toujours lu son nom « Tudā Möngkä » ou « Tudā(n) Möngkä », de même qu'il emploie « Tudān » pour le nom d'un chef de la Horde d'Or qui vivait vers le même temps. Les sources égyptiennes appellent ce prince تدان منكو, de même qu'elles donnent تُدان pour le nom d'un de ses frères; Tiesenhausen a lu « Tudanmengu » et « Tudan », respectivement. La forme chez Rašīdu-'d-Dīn est تودا مونككا et on a تودا منكا dans le *Mu'izz* (cf. Blochet, II, 109, 112). Il ne me paraît pas douteux que, comme pour Möngkä-Temür, les sources égyptiennes emploient une forme turque dans sa seconde partie, et Rašīd une forme mongole, donc -Mängü dans un cas, -Möngkä dans l'autre. Reste le premier élément, celui auquel correspond une forme « Dyuden' » dans les chroniques russes. Ici encore la solution est certaine. Il y a dans l'*Histoire secrète* un nom porté par plusieurs personnages et qui est Tödö'än (§§ 46, 48, 51, 72, 181), parfois Tödä'än (§ 167), parfois Tödögä (§ 146) ou Tödägä (§ 219)[1]. Tödö'än se contracte régulièrement en Tödȫn, et c'est Tödȫn qu'on a dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*. Mais la forme « occidentale » Tödä'än donne Tödǟn et c'est à cette forme

1. Les formes sont en partie inexactes dans Haenisch, *Wörterbuch*, 183.

Tödǟn que répondent les تودان Tödǟn de Rašīd, par exemple dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 47, 107, 173); c'est aussi la transcription à adopter ici pour la transcription égyptienne, qui rend Tödǟn-Mängü. Le « Tödögä » et le « Tödägä » de l'*Histoire secrète* sont des transcriptions douteuses; les transcripteurs, faute d'une tradition vivante, ont pu mal interpréter les graphies de leur mss., qui seraient à transcrire Tödö'ä et Tödä'ä, aboutissant respectivement à *Tödȫ et *Tödǟ. C'est la seconde de ces formes à *-n* final amui que représentent dans le cas présent les transcriptions de Rašīd et du *Mu'izz*, et il faut lire Tödǟ-Möngkä. Dans le ch. 107 du *Yuan che*, le nom est écrit 脫脫蒙哥 T'o-t'o Mong-ko, *Tötȫ-Mönggä (ou *Tötȫ-Möngkä); avec un assourdissement anormal du *-d-*, ce *Tötȫ < *Tödȫ répond à la forme « orientale » Tödö'ä > *Tödȫ[1].

L'étymologie du premier élément du nom n'est pas absolument certaine. On songe à *tödägä*, « ceinture de culotte », lu *tüdägä* par Kowalewski, mais dont le kalmouk *töd°g*, *töd°gə*, garantit la voyelle *ö*. Il est vrai que ce mot a ainsi un véritable *-g-*, et non *-g-* en valeur d'hiatus, et ceci justifierait les transcriptions Tödägä et Tödögä de l'*Histoire secrète*; mais il peut s'agir là de variations dialectales. En effet *tödägä* paraît bien être inséparable du verbe que Kowalewski lit *tüdägä-* (en valeur de *tüdä'ä-*), « arrêter », « retenir », et qui est *tüdɛ-* en kalmouk, mais *tödä'ä-* dans l'*Histoire secrète* (§§ 197 et 277); la « ceinture de culotte » est ce qui la « retient ». Le nom Tödön ou Tödǟn, variante Tödǟ, serait donc soit emprunté au nom même de la ceinture de culotte, soit représenterait une idée d' « arrêt », de « retenue ».

15° ***Tölä-Buγa.** — Tödä(n)-Möngkä abdiqua, de bon gré ou contraint, et fut remplacé par son neveu, qui régna de 1287 à 1291. Hammer a appelé ce neveu tantôt « Telebugha », tantôt « Tulabugha » et « Tulabuka »; Wolff, « Tulabugha »; Tiesenhausen, « Tulabuga »; Veselovskiï, « Telabuga »; Spuler, « Teleboġa » (cad. Täläboγa). Les chroniqueurs égyptiens écrivent تلابغا; Rašīdu-'d-Dīn, تولا بوقا et تولد بوقا; le *Mu'izz*, تولد بقا (Blochet, II, 110); on a تلابوغا sur des monnaies. Les formes des chroniques russes sont « Telebuga » et « Telebouga » (où *-ou-*, comme dans d'autres transcriptions de noms turcs, représente simplement *-u-*). Dans la lettre latine de 1287 du « custode » Ladislas (Golubovich,

1. Il se peut que T'o-t'o ait été adopté au lieu de *T'o-to (Tödȫ) sous l'influence de la transcription très usuelle T'o-t'o de Toqtō (< Toqto'a).

II, 144), il est question de l'Empereur « Thelebuga ». Enfin le même premier élément se rencontre dans d'autres noms : un « Tholethemur » est indiqué comme s'étant converti dans le premier quart du xivᵉ siècle (cf. Golubovich, II, 73 ; III, 182) ; un « Tolobei » (*-bei* < *bäg*) figure parmi les témoins du pacte signé en 1358 à la Horde d'Or avec les Vénitiens (Hammer, 521).

Si nous prenons l'ensemble de ces transcriptions, la forme originale du nom n'est pas douteuse ; ce ne peut être en principe que *Tölä-Buqa, susceptible de passer à *Tölä-Buγa et *Tölö-Buγa ; l'alternance *-ä-* ~ *-ö-* dans les transcriptions est, en seconde syllabe, un phénomène fréquent ; c'est par Tölä-Buγa qu'il faut transcrire le nom sur les monnaies, et non par Talā-Būγā comme l'a dit Spuler (p. 70). Mais je crois que *Tölä-Buqa même n'est pas entièrement exact. **Tölä* n'offre pas de sens en mongol ; il y a au contraire en mongol un mot *tölä'ä* > *tölä*, « dette », « paiement »[1]. Je suis donc d'avis de transcrire finalement Tölä-Buqa > Tölä-Buγa ~ Tölö-Buγa[2].

Dans la copie d'un acte notarié de Caffa daté du 27 avril 1290, l'un des témoins est « Bortagol », compagnon (*socius*) « Jugadii nunc Tambuge Imperatoris » (cf. Brătianu, *Actes des notaires*

1. Le mongol classique écrit *tölö'ä*, de même qu'il a *tölö-* (mal lu *tülü-* dans Kowalewski) pour tous les mots de la même racine, mais le kalmouk *tölĕ* suppose *tölä'ä*, et on a *tölä'än* et *toläyän* dans le *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 352). La vocalisation se retrouve dans coman *tölä-*, « payer », čaγ. *töläk*, « paiement » (le « *tölök* » de Radlov est une faute d'impression) ; le kirghiz *tölöü*, « paiement », « dette », montre au contraire la labialisation de la deuxième voyelle comme dans « Tolobei ».

2. On a vu qu'un rapport anonyme franciscain, que Golubovich date de *circa* 1324-1329, mentionne la conversion au catholicisme d'un personnage de haut rang appelé « Tholetemur », ce que je lis *Tölä-Tämür. D'autre part Ibn-Baṭṭūṭa a vu en Crimée un émir qu'il appelle تلكتمور ; les traducteurs français ont transcrit ce nom « Toloctomoûr » (II, 359 et *passim*) et Tiesenhausen, 289, « Tuluktumur ». Il ne peut s'agir d'identifier les deux personnages, car « Tholetemur » était déjà mort en 1324-1329, et le voyage d'Ibn-Baṭṭūṭa est de 1334 ; mais ce peuvent être deux homonymes. Ibn-Baṭṭūṭa indique la vocalisation du nom, mais, plutôt que les vocalisations anormales des traducteurs, on peut lire Tölük-Tömür. Le verbe *tölä-*, *tölü-*, et son dérivé *töläk*, *tölük*, sont représentés dans divers dialectes turcs modernes, mais Kāšγarī les ignore, et on ne les a pas rencontrés dans les textes de Turfan ; l'exemple le plus ancien est le *tölä-*, « compter », du coman. Le karaïm, héritier du coman, a *tölew*, « paiement », que Radlov tire de *tölä* + *ü*, mais qui doit plutôt remonter à **töläg* ; il peut en être de même pour le *töläk*, *tölük*, du čaγatai, et ces **töläg*, **tölüg*, seraient identiques au *tölä'ä* > *tölä* ~ *tölö'ä* > *tölö* du mongol, si même ils n'en sont pas empruntés. Tölök-Tämür < Tölög-Tämür serait en ce cas identique à Tölä-Tämür.

génois, 65, 272). En 1290, il ne peut guère s'agir que de Tölä-Buγa. Il n'y a pas grand'chose à tirer de « Tambuge » (génitif de « Tambuga » ?) qui doit être altéré ; mais « Jugadii » (génitif de « Jugadius » ?) est intéressant. Il suggère « Jagadai » = Jaγatai < Čaγātai. Plusieurs des souverains de la Horde d'Or ont été connus sous deux noms. Hammer dit que Tödän-Möngkä s'est aussi appelé Qazγan (*Goldene Horde*, 261) ; on a vu plus haut Möngkä-Temür désigné dans un acte officiel sous le nom de Külük. Est-ce que Tölä-Buγa se serait aussi appelé Čaγātai ? Le texte reste toutefois obscur, car on peut aussi comprendre que ce « Bortagol » fut le « compagnon » d'abord de « Jugadii », puis de l'Empereur « Tambuge » ou « Tambuga » (cf. *T'oung Pao*, 1930, 203, 207) ; mais alors pourquoi rappeler ce « Jugadii » ?

16° **Toqto'a ou Toqtāi.** — Ce prince, qui a régné de 1291 à 1312, est un des plus connus parmi les souverains de la Horde d'Or, mais son nom prête à discussion[1]. Spuler, qui l'appelait Toqtaγa dans *Die Mongolen in Iran*, adopte ici Toḫtu d'après la forme que donnent certaines monnaies (p. 72) ; mais ces monnaies ont en réalité Toqtu (qu'on peut théoriquement lire aussi Tuqtu, Toqtō, etc.). La forme officielle en écriture mongole nous est garantie par la lettre d'Öljäitü à Philippe le Bel : c'est Toqtoγa, à lire Toqto'a. En écriture arabe, on trouve Ṭuqtā, Ṭuqtaγā (ou Ṭoqta, Ṭoqtaγā) ; Tōqtā (Tūqtā) ou surtout Tōqtāi (Tūqtāi) chez Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, V, 117, 188 ; XIII, 47 ; XV, 144 ; Blochet, II, 145), Ṭōq-taγā (ou Ṭūq-taγā, ou Ṭūq-toγā, ou Ṭōq-toγā) chez Mufaẓẓal (Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 115). La transcription chinoise est 脫脫 T'o-t'o[2]. Marco Polo écrit « Toctai » ; Hethum l'historien, « Tocthay » ; Jean de Monte-Corvino, « Cothay » (lire « Tocthay » ; cf. A. C. Moule, *Christians in China*, 175, 178)[3] ; Jourdain de Sévérac, « Tathay » (lire

1. Toqtāi, fils de Möngkä-Temür, était arrière-petit-fils de Batu par son grand-père Toγoγan > Toγān ~ Toγōn, et, par sa mère Öljäi, petit-fils de la princesse Kälmiš-Aqa dont il est question p. 75 (cf. Defrémery, dans *JA*, févr.-mars 1851, 114).

2. Cette transcription est très fréquente dans le *Yuan che* ; le *San che t'ong-ming lou*, 30, 6 *b*-8 *a*, y distingue 23 T'o-t'o différents ; tous ne sont pas des To[q]tō ; l'un au moins est un prince Totaq > Toto[q] ; mais il n'est pas douteux que les To[q]tō sont la grosse majorité ; il y a aussi 5 T'o-t'o dans le *Ming che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 39, 4 *a*).

3. Monte-Corvino parle d'une ambassade de ce souverain de la Horde d'Or venue à Pékin en janvier 1304 ; on ne la connaît pas autrement (le texte paraît dire que le souverain vint en personne ; ce ne peut être qu'une ambiguïté de rédaction).

175) ; on a « Thoctai » chez le
« Tocthay » ; cf. Moule, *ibid.*, 175) ; on a « Thoctai » chez le
continuateur de Jacques de Voragine (cf. Golubovich, III, 174) ;
« Cotay » [lire « Toctay »] chez Raymond Lulle (*ibid.*) ; « Cotay »
[lire « Toctay »] dans la copie des Statuts de Caffa de 1316 (cf.
Heyd, *Hist. du commerce*, II, 170) ; on trouve toutefois Τοῦκται
dans Pachymeres (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 270). Peut-être
est-ce aussi ce prince qui est le « Coktoganus » d'une relation
franciscaine anonyme (cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibl.*, II, 73 ;
Moule, *loc. cit.*, 175). Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 174 ;
trad., 181, 183) écrit توق تاغو Toq-taγu et توقتاغو Toqtaγu, formes
assez aberrantes. Enfin, pour un homonyme célèbre, le chef des
Märkit appelé Toqto'a-Bäki dans l'*Histoire secrète* et To[q]tō-
Bäki dans le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, J̌uwainī emploie توق
تغان ou توق توغان (توق توقان) Toq-toγān (I, 46, 47, 51, 62 ; de
même pour un homonyme dans II, 101). Mais, lorsque le *Ta'rīḫ-i
Rašīdī* dit expressément reproduire le texte de J̌uwainī, il donne
le nom du chef Märkit sous la forme Toqtāi (cf. la trad. de Elias
et Ross, 289). Comme dans le cas du souverain de la Horde d'Or,
Rašīdu-'d-Dīn écrit le nom du chef Märkit tantôt Toqtā-Beki et
tantôt Toqtai-Beki.

Il reste maintenant à interpréter ces formes et à choisir entre
elles. A première vue, il semblerait que « Toctai » pût s'interpréter
comme un substantif suivi du suffixe adjectival *-tai*, et le « Toqtu »
des monnaies semblerait le confirmer, puisqu'en mongol, du
moins à partir de 1300 environ, les suffixes adjectifs *-tai* et *-tu*
sont à peu près interchangeables ; de plus Toq entre comme pre-
mier élément dans un grand nombre de noms propres : c'est ainsi
qu'il y a 4 Toq-Buqa et environ 25 Toq-Tämür ou Toq-Tömür
dans le seul *Yuan che* (*San che t'ong-ming lou*, 30, 1*a*, 9*a*-10*b*)[1].

1. Il faudrait savoir ce qu'est exactement ce Toq. Si on s'en tient au mongol,
on ne pourrait guère songer qu'à une prononciation en *-o-* de *tuq* ~ turc
tuγ, « étendard souverain en queue de yak » ; et on a en effet parfois une
transcription Tuq-Tämür (par exemple dans le nom de l'empereur Wen-tsong ;
cf. Ligeti, dans *T'oung Pao*, 1930, 57-61). Mais il en devrait être alors de
même dans Toqto'a, qui serait à couper en *Toq-to'a ; or l'*Histoire secrète*,
qui vocalise bien Toqto'a avec *-o-* en première syllabe, vocalise toujours *tuq*,
« étendard souverain », avec *-u-*, de même que le verbe dénominatif *tuqla-*,
« dresser le *tuγ* ». Dans ces conditions, on peut se demander si Toq-Buqa et
Toq-Tämür ne sont pas primitivement des noms turcs, dont le premier
élément est le turc *toq*, « rassasié » (pour le nom de Wen-tsong, les textes
tibétains hésitent entre « Thog Themur » et « Thug The-mur », et Ligeti s'est
prononcé en faveur de Tuγ-Temür = Tuγ-Tämür). La même question ne
paraît pas se poser pour le nom fréquent Tuγluγ, bien qu'il y ait un mot
turc *toqluq*, « superflu », « surabondance », attesté entre autres dans le *Codex*

Mais il devient alors difficile d'expliquer Toqto'a > Toqtō, car
on ne connaît pas de suffixe *-toγa*, *-to'a* > *-tō* qui puisse alterner
avec *-tai* (~ *-tu*), et il en est de même pour le Toq-toγan de
J̌uwainī, le *Ṭōq-taγā (ou *Ṭoq-toγā ?) de Mufazzal, et le Toq-taγu
d'Abū 'l-Ghāzī, dont les coupures ne se justifieraient que si le
second élément n'était pas un suffixe, mais un mot indépendant[1].

Cumanicus (cf. Grønbech, *Koman. Wört.*, 248) ; il semble bien qu'on doive
s'en tenir à Tuγluγ, « Qui a le *tuγ* ». De même les trois 禿赤 T'ou-tch'e du
Yuan che (*San che t'ong-ming lou* ; 25, 6 *b*-7 *a*) sont probablement des *Tuqči,
c'est-à-dire des « porte-*tuγ* », et il en va de même pour le « Tukčin » des
sources russes (Spuler, 114). Je laisse de côté la « Tuqčin » de Spuler, 34,
371 ; on a vu plus haut que ce doit être une mauvaise leçon pour Boraqčin.
Les chroniques russes mentionnent un prince tartare « Toktomêr » (Spuler,
74), ce qui suppose *Toq-Tömür, non *Tuq-Tömür ; mais je doute que Spuler,
85, ait raison d'adopter « Toγluq Bäg » ; on n'a le choix qu'entre *Toqluq et
Tuγluγ (> Tuγluq), et je crois bien que *Toγluq n'existe pas (on ne voit pas
d'autre part comment Tuγluq-Bäg pourrait être identifié à « Toktomêr »).
La question de vocalisme se pose aussi pour le nom de l'auteur que Spuler,
84, comme d'autres avant lui d'ailleurs, appelle « Ibn-Duqmāq » ; il me
semble qu'on doit adopter Ibn-Doqmaq (< Toqmaq).

En ce qui concerne le nom de l'Empereur Wen-tsong, on sait que les
commissaires de K'ien-long l'avaient restitué en Tüb-Tämür, qui a longtemps
prévalu, mais qu'il faut corriger en Toq-Tämür ou Tuq-Tämür (= Tuγ-
Tämür). Par pure coïncidence, un problème analogue se pose pour un nom
des débuts de l'histoire de Gengis-khan, quand celui-ci eut affaire à un
Naiman que l'*Histoire secrète*, § 158, appelle Yädi-Tubluq et le *Cheng-wou
ts'in-tcheng lou* Yädi-Tobluq, mais Rašīdu-'d-Dīn Yeti-Tuqluq (Berezin, V,
111, où le nom est mal lu « Mede Tuglun ») et Yedi-Tuqluq (Berezin, XIII,
112-113), en ajoutant que le nom signifie « Qui a sept drapeaux » (علم *'alam* ;
Erdmann, *Temudschin*. 587, a compris à tort *'ilm*, « science »), ce qui
montre bien que nous avons affaire selon lui à un nom turc Yäti-Tuγluγ.
L'accord des deux autres sources condamne Yäti-Tuγluγ, et Yädi-Tobluq
doit représenter *Yäti-Topluγ, « Qui a sept boules ». La vraie valeur de ce
nom m'échappe ; mais cet exemple montre que les transcriptions moins
minutieuses qui débutent par *t'o* peuvent parfois représenter un nom débu-
tant non seulement par les mots *tuγ* ou *toq*, mais aussi par le mot turc *top*.

1. Un cas en apparence analogue se posera plus loin pour *Yäsün-Tö'ä ~
*Yäsün-Tä'ä > *Yäsün-Tö ; et on verra qu'on peut songer soit à un nom
formé de deux éléments indépendants, soit à une lecture *Yäsüntö'ä ~
*Yäsüntä'ä > *Yäsüntö. Un mot indépendant *toγa* entre bien dans des noms
mongols, encore que son étymologie soit incertaine. Ainsi, l'un des fils de
J̌öči s'appelait تغاتيمور Toγa-Temür selon J̌uwainī, I, 145, 205, توقاتيمور
Toqa-Temür chez Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 91, 128), « Thuatemur » chez
Plan Carpin (Van Den Wyngaert, I, 67), 脫哈帖木兒 T'o-ha T'ie-mou-eul,
Toqa-Tämür, dans le *Yuan che*, ch. 3, *s. a.* 1251 ; c'est ou ce n'est pas le
même mot qui forme à lui seul le nom du khan que les textes occidentaux
appellent généralement « Doa » ou « Dua » et dont les transcriptions chinoises
Tou-wa supposent *Duwa, mais qui, en écriture mongole, est orthographié
dans la lettre d'Öljäitü à Philippe le Bel sous une forme qui peut se lire
théoriquement de Toqa à Du'a. De même qu'on a des Buqa-Tämür et des

On peut cependant se demander à la rigueur si, à côté des suffixes *-tai* et *-tu* du mongol classique, il n'y a pas eu (dialectalement?) en ancien mongol, outre le suffixe adjectif féminin *-tani*, *-täni* que j'ai signalé depuis longtemps (cf. *T'oung Pao*, 1932, 49-50), un suffixe adjectif *-to'a*, *-ta'a* (*-tö'ä*, *-tä'ä*) qui rendrait compte de Toqto'a ∼ Toqtai et de *Yäsün-Tö'ä ∼ *Yäsün-Tä'ä (à lire en ce cas en un seul mot).

Provisoirement, du moins en ce qui concerne Toqto'a ∼ Toqtāi, j'incline à une autre solution, qui, pour une fois, s'accorderait en gros avec l'interprétation des commissaires de K'ien-long (*Yuan che yu-kiai*, 9, 8*b*); elle consiste à rattacher Toqto'a au verbe *toqta-*, *toqto-*, « s'arrêter », « être fixé » (kalm. *tokt°-*; > turc *toqta-* > *toḫta-* [cf. le nom Toqtamïš > Toḫtamïš]; mandchou *toqto-*); Toqto'a se contracte régulièrement en Toqtō; mais Toqta'a, forme occidentale, donnera Toqtā, et Toḫtā est resté un nom usuel en turkī[1]. En principe, la forme donnée par les monnaies doit donc se lire Toqtō et non « Toqtū »; une prononciation *Toqtū ne pourrait être que d'apparition secondaire dans des dialectes turcs qui ne prononcent *-o-* que comme voyelle de première syllabe; mais dans ces dialectes on aurait régulièrement Toqtā > Toḫtā. Quant à l'alternance de Toqto'a avec Toqtāi et même Toqtaγan ∼ Toqtoγan, elle s'explique par le flottement des finales mongoles en *-a*, *-ai* et *-an*. Je considère même que la finale en *-āi* se justifie. On a signalé depuis assez longtemps l'existence en mongol ancien d'un participe en -γai (= *-'ai*)[2]; à

Tämür-Buqa, on pourrait donc se demander en principe s'il n'y a pas eu aussi des noms *Toq-Toγa ∼ *Toq-To'a ou *Yäsün-Toγa ∼ *Yäsün-To'a. Une des raisons qui me font écarter cette hypothèse, c'est que, dans un nom formé de deux éléments indépendants, la palatalisation du premier n'aurait pas réagi sur le second; *Yäsün + Toγa ne pouvait aboutir à *YäsünTö'ä ∼ *Yäsün-Tä'ä.

1. Cf. les noms de femme Toqta-Qiz (< Toqta-Qïz) et Toqta-Ḫan (*ḫan* s'ajoute à beaucoup de noms de femmes), les noms d'homme Toqti (? lire Toqta), Toqta-Bāqi, Toqta-Niyāz, Toqta-Māt recueillis par Katanov; le nom se serait employé pour des enfants nés dans une famille où un ou plusieurs enfants étaient morts, et aurait le sens de « celui qui reste », « celui qui dure »; d'où aussi, à l'optatif, le nom Toqtasun, « Qu'il dure ! ». Cf. K. Menges, *Volkskundl. Texte aus Ost-Türkistan*, dans *SPAW*, 1933, 1242-1246. L'explication vaut aussi pour Toqtamïš ∼ Toḫtamïš, aujourd'hui inusité en turkī. Spuler lit « Toḫtaqyja », cad. Toḫtaqïya, le nom d'un khan qui régna à la Horde d'Or en 1375-1376 (p. 123); le début du nom est certainement identique à celui de Toqtō ∼ Toqtāi, mais je suis d'avis de lire le nom complet Toḫtā-Qaya; le turc *qaya*, « rocher », forme souvent le second élément de noms de personnes.

2. Cf. en dernier lieu M. Lewicki, *Les inscr. mongoles inédites en écriture carrée* (*Collectanea Orientalia* n° 12, Wilno, 1937, in-8), 35.

mon avis, Toqto'a < Toqta'a est une forme abrégée de ce participe pour *Toqta'ai, et c'est ce *Toqta'ai qui se contracte régulièrement en Toqtāi; Toqtāi serait en somme l'équivalent mongol exact du turc Toqtamïš.

Dans ces conditions, je suis d'avis que le nom du khan de la Horde d'Or ne doit pas être transcrit « Toqtu », mais soit avec la forme « orientale » Toqtō, soit plutôt avec la forme « occidentale » attestée si largement au Moyen Age, à savoir Toqtāi[1].

Il resterait à examiner si le « Coktoganus » du Franciscain anonyme, avec toutes les variantes qui en dérivent et qu'on trouvera dans les t. II, III et IV de Golubovich désigne Toqtāi, et, dans l'affirmative, si « Coktoganus », corrigé en *Toktoganus, représente *Toqtoγan, en accord avec Juwainī, ou *Toqtō-ḫan[2]. Mais l'examen du texte, lequel veut que « Coktoganus » se soit converti au christianisme, demanderait une longue discussion, que je préfère laisser de côté pour l'instant. Les solutions proposées par Golubovich sont parfois inacceptables, et les noms, tout en ayant parfois l'apparence d'être authentiques, ne se prêtent pas à une identification[3].

17° **El-Basar**. — Il s'agit d'un fils de Toqtāi[4]. Les textes égyp-

1. Je laisse de côté le *Toq-taγu ou *Toqtaγu d'Abū-'l-Ghāzī auquel je n'attribue pas plus d'autorité qu'à tant d'autres formes inexactes chez cet auteur quand il ne s'agit pas des faits de son temps.

2. Toqtāi de la Horde d'Or fut bien khan, si bien qu'on peut songer ici à cette explication. Mais il n'en est pas de même pour le Toqto'a-Bäki des Märkit; le « Tuqta-qān » rétabli par Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 120 et 130, est sûrement faux en ce qui le concerne (cf. d'ailleurs *JA*, 1920, I, 164).

3. Ainsi « Abusta » ne peut pas être Özbäg comme le suppose Golubovich, II, 73, mais, avec la confusion classique de *c* et de *t*, ramène à *Abusca, c'est-à-dire au nom turc fréquent Abušqa; mais je ne trouve pas à la Horde d'Or de prince Abušqa qui réponde aux conditions du texte. *Abusca est confirmé par deux lettres pontificales de 1321 et 1322 qui l'appellent « Abuscano » (au datif); cf. Golubovich, III, 240. La question de ces conversions de Toqtai et de ses fils au catholicisme, conversion temporaire pour deux des trois fils, mérite un examem minutieux; les noms cadrent mal, et les faits connus semblent contraires; mais il faudra peser les termes de la lettre très précise publiée par Bihl et Moule dans *Arch. Franc. Hist.*, XV [1923], 111.

4. Pour l'autre fils de Toqtāi, la transcription « Tukul Boġa », soit Tukul-Boγa, de Spuler (70 et 538) pour تكل بغا n'est pas bonne; on ne peut lire que Tükäl-Buqa (ou -Buγa) si on adopte la prononciation turque orientale, ou Tügäl-Buqa selon la prononciation comane, ou Tükäl-Boγa selon la prononciation mongole. D'autre part, il me paraît inutile de faire entrer en ligne de compte, à côté du Tükäl-Buqa de Baïbars, le « Begil-Buqa » de Nuwairī, suivi par d'Ohsson, IV, 756, et par Nikov, simple altération graphique; le *Mu'izz* est d'accord avec Baïbars (cf. Blochet, II, 112); Tükäl-Buqa

tiens ont ايل بصار, ايرصا et ايل ىصار ; Nikov, en 1921, adopte « Ilbassi » ; Spuler, 79, conjecture « Il-Baši » ; d'Ohsson, IV, 756, transcrivait « Irbassa » ; le *Mu'izz* écrit ايل سار, que Blochet, II, 112, interprète « Il-Yasar ». En principe, à époque ancienne, les ص *ṣ* arabes correspondent à des *č* turcs, si bien qu'on pourrait songer à *El-Bača ou *El-Bačar ; mais, au XIVe siècle, on suit déjà plutôt l'usage qui prévaudra en osmanli, avec *ṣ* arabe = *s* turc dans des mots non palatalisés. En fait, nous pouvons être assurés du nom, car le continuateur de Jacques de Voragine raconte comment Toqtāi, voulant détruire la puissance des Génois à Caffa en 1307, envoya contre eux son fils « Elbasar » (cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibl.*, III, 174). Le nom El-Basar est turc, et paraît signifier « Qui presse le peuple », du turc *el* + *bas-*. La transcription latine « Elbasar », avec *e-* initial, est intéressante. Il s'agit du mot qu'on transcrit souvent *il* et qui signifie « paix », et « peuple soumis » ; la forme primitive est bien *el*, d'où mongol *äl* et > turc tardif *il*. Le cas est le même pour le nom des « ilkhan » de Perse, pour lequel on a encore une transcription Ἐλχάνης dans les sources byzantines (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 226). Bien que Thomsen ait depuis longtemps signalé un signe spécial pour *e* dans les inscriptions runiques de l'Yénissei, je suis encore à peu près le seul, avec M. Malov, à distinguer en turc *e* et *i*. La voyelle *i* de l'écriture ouigoure et de la transcription arabe du turc a la double valeur ; bien qu'écrits de même, c'est une grave faute en turkī, au point de vue de la prononciation actuelle, de confondre par exemple *kičik*, « petit », et *kečik*, « gué ». J'espère toujours que nos confrères turcologues, qui distinguent en turc les valeurs *o* (ou *ö*) et *u* (ou *ü*) d'un même signe graphique de voyelle labiale, se décideront à distinguer également *e* et *i* pour les voyelles palatales. Beaucoup des soi-disant prononciations en *i* pour des dialectes morts comme le čaγatai classique sont purement conventionnelles.

Les noms formés avec *basar* ont été étudiés en détail par L. Rásonyi dans *Arch. Eur. Centro-Orientalis*, I [1935], 243-253 (p. 251 pour « Ilbasar ») ; *Basar* entre en particulier dans le nom de Basaraba (< Basar-aba ∼ Basar-apa), qui a donné son nom à la Bessarabie[1].

est un bon nom mongol et turc attesté à l'époque mongole (cf. par ex. Blochet, II, 203, 568) ; il y a quatre Tūγāl-Buqa dans le seul *Yuan che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 25, 3b).

1. C'est de la même racine *bas-* que dérive *basqaq*, titre porté par les représentants des empereurs mongols dans les pays vassaux ou tributaires, et qui signifie bien « der Presser », comme le dit Spuler. Mais je ne vois pas pourquoi (pp. 316, 336) il distingue les *basqaq* des *daruγa* ou *daruγači(n)* ; Pullé, *Hist. Mong.*, 193, avait fait de même avant lui. *Daruγači* est tiré de *daru-*, « presser », et est l'équivalent exact en mongol de ce que *basqaq* est en turc. Le sens véritable de ces deux appellations synonymes est moins évident. On a soutenu qu'ils étaient chargés de « presser », cad. en fait d'opprimer le peuple. Sans que je veuille entrer ici dans une discussion détaillée, je rappellerai que *bas-* en turc, comme *daru-* en mongol, signifie aussi « apposer [un sceau] », « imprimer [un texte] », et que des gloses anciennes, remontant à la fin de la dynastie mongole, expliquent le titre par l'apposition du sceau dont les *daruγači* étaient détenteurs. Je ne crois pas au rapprochement indiqué par Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 77, entre *daruγa* et le vieux turc *yarγan*.

18° **Yaïlaq.** — Le fameux chef Noγai[1] qui se dressa contre Toqtāi et périt enfin dans la lutte en 1299 ou 1300 (?)[2], celui qui a valu leur nom aux Tartares « Nogaï », eut trois fils, dont les deux (?) premiers d'une même épouse, le troisième d'une autre ; c'est à l'une des épouses et aux trois fils de Noγai que sont consacrés le présent numéro et les trois suivants.

D'après Baïbars (Tiesenhausen, *Sbornik*, 108-119), Noγai avait une épouse appelée بيلاق Baïlāq[3] ; trois fils, « Jeka » et « Teka » nés d'une même mère, et « Turai », né d'une autre épouse ; en outre une fille « Tugulja », mariée à « Taz », fils de « Munjuk »,

1. Noqai (= Noγai), qui en mongol signifie « chien », est un des noms les plus fréquents de l'époque mongole ; il n'y a pas moins de 16 Noqai dans le *Yuan che*, sans compter deux avec la transcription aberrante *Nuqai (cf. *San che t'ong-ming lou*, 16, 2b ; 18, 8b-9b).

2. N. J. Veselovskiĭ avait consacré à Noγai une monographie qui parut, posthume, en 1922, par les soins de Barthold, sous le titre de *Khan iz tĕmnikov Zolotoĭ Ordy, Nogaĭ i ego vremya* (*Zap. Ross. Ak. Nauk*, 8e série, t. XIII, n° 6), 58 pages. Veselovskiĭ y a mis essentiellement à profit les traductions de Tiesenhausen dans le *Sbornik Materialov*, t. I, et les chroniques russes ; mais il n'y a pas un mot sur les formes des noms fournies par Rašīdu-'d-Dīn (cependant déjà utilisé par Hammer, *Goldene Horde*, 270, et traduit dans d'Ohsson, IV, 758-762), ni par Marco Polo, ni par le continuateur de Jacques de Voragine. Veselovskiĭ, 45-46, met en 1297-1298 le premier conflit armé entre Toqtāi et Noγai ; or ce conflit est déjà raconté par Marco Polo, revenu à Venise en 1295, et qui, en 1298, dictait son récit de voyage à Rustichello de Pise dans la prison de Gênes (cf. Yule-Cordier, *Marco Polo*, II, 497-498). Il y a plus : le ms. Z de Marco Polo connaît la seconde phase du conflit, à savoir la mort de Noγai et de ses fils, qu'il semble impossible de placer avant 1299 et qui est plus probablement de 1300, ou même, pour les fils, de 1301 ; il y a là, pour l'histoire même du texte de Marco Polo, une question délicate que j'examinerai ailleurs.

3. Je reproduis provisoirement les transcriptions de Tiesenhausen. Les renseignements de Baïbars ont été copiés par Nuwairī (Tiesenhausen, 158-162), et le texte de Nuwairī traduit par d'Ohsson, IV, 753-758 ; d'Ohsson a transcrit le nom de la femme « Bilaq ».

(d'un fils (d'un premier mariage ?), Aqtačï.
et mère elle-même d'un fils (d'un premier mariage ?), Aqtačï.
« Baïlaq », que les deux fils de Noγai « J̌eka » et « Teka » trai-
tèrent avec mépris[1], s'arrangea pour indisposer Toqtāi contre
eux. En 1298-1299, Aqtačï fut tué à Caffa. Après la mort de
Noγai, « J̌eka » et « Teka » furent d'abord ensemble, mais
« J̌eka », soupçonnant son frère de vouloir faire sa paix avec
Toqtāi, le tua. Après ce meurtre, « Taz », le gendre de Noγai,
se sépara de » J̌eka » ; « J̌eka » dut finalement s'enfuir et se
réfugier chez les Valaques, dont le chef était marié à une de ses
parentes ; mais celui-ci, à la demande de Toqtāi, tua « J̌eka ».
« Karakisek », fils de « J̌eka », s'enfuit à son tour de chez Toqtāi.
Un fils de Noγai subsistait, Turai ; Toqtāi le fit tuer.
Le récit de Rašīdu-'d-Dīn est assez différent[2]. D'après l'histo-
rien persan, Noγai avait donné sa fille قیان Qïyan[3] en mariage

1. La traduction de d'Ohsson paraît dire que ces fils étaient les fils de
« Baïlaq » ; c'est une méprise ou une ambiguité.

2. Cf. Blochet, II, 145-151 (cf. aussi *Hist. des sultans mamlouks*, 115, 465-
466), et la traduction, légèrement abrégée, de d'Ohsson, IV, 759-762. Le pas-
sage sur la descendance de Noγai dans Blochet, II, 122, ne dit rien des femmes
de celui-ci, et je n'aurai à le faire intervenir qu'en discutant les noms des
trois fils.

3. D'Ohsson a imprimé فیان, tout en transcrivant « Cayan » (qui ne donne
pas de sens directement). Blochet a imprimé قیان, mais avertit en note que,
dans un cas, l'un de ses mss., et tous deux dans l'autre ont قبان. J'admets
donc que l'un de ses mss., dans un cas, devait bien avoir la forme qu'il
imprime, et j'accepte la lecture Qïyan qu'il a adoptée dans *Hist. des sultans
mamlouks*, 465 ; Qïyan est le nom du clan même de Gengis-khan. Sans points
diacritiques, ou s'ils étaient erronés, on pourrait aussi songer à قبان *Qaban,
en mongol « sanglier », connu dans l'onomastique mongole. Toutefois,
même avec قیان, la transcription de d'Ohsson, qui suppose *Qayan, n'est
pas exclue comme forme dialectale de Qïyan. Qïyan (> mong. Kiyan) est la
forme normale, plur. Qïyat (> Kiyat > Kiyot) ; la vocalisation en est assurée
par une forme Qïγāt (= Qï'at) du čaγātai, en particulier dans l'expression fré-
quente « Qïγat et Qonγrat », qui associe les Qïyat et les Qonγrat (Radlov, II,
856, a mal lu « Qïγat et Qïγrat »), et le dictionnaire de Radlov enregistre čaγ.
qiyan (= *qïyan*), « torrent de montagne », et Qiyat (= Qïyat), nom de tribu
özbäg, en disant que *qiyan* est un mot « mongol » ; c'est l'interprétation de
Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, V, 236), qui a passé dans Abū-'l-Ghāzī (trad. Desmai-
sons, 32, 71) ; mais *qïyan* > *kiyan* est inconnu en mongol. D'autre part, Radlov
n'a pas songé à rapprocher de *qïyan* ou Qïγat l'osmanli *qayan*, qui a le
double sens de « torrent de montagne » et de « nom d'une tribu mongole » ;
il est évident que nous avons là un doublet de *qïyan*. Qïyat, Qiat ou Qiyat a
survécu de nos jours comme nom tribal (cf. Aristov, *Zamětki*, 421, 423, 425).
Mais Schiltberger (éd. Langmantel, 64) dit que les « Tatar rouges » (? Qïzïl-
Orda) se divisent en trois tribus (*Geschlecht*), que l'édition appelle « Krat »,
« Jabu » et « Magull ». A l'index, Langmantel a indiqué après « Magull »
l'équivalence hypothétique « Mogul ? » ; elle est certaine, mais il fallait adop-
ter dans le texte la variante excellente « Mugal » de DH. L'éditeur n'a su que

à یایلاق Yailaq[1], fils du Qonγrat سالجیدای کورکان Saljidai-Kürä-
gän[2] et de کلمش اقا Kälmiš-Aqa[3] ; Saljidai-Kürägän était le père

faire des « Krat » et des « Jabu ». On verra plus loin que le nom des « Jabu »
se retrouve, écrit « Yhabu », dans le *Libellus de notitia orbis*, contemporain
de la relation de Schiltberger. Les deux transcriptions représentent *Yabu, et
ce sont probablement là les « Yaby » des Özbäg dans Aristov, *Zamětki*, 423,
appelés ailleurs « Yabu-Kiyat » (*ibid.*, 424), nom combiné avec celui des Yabu
et celui des Qïyat. Quant au « Krat », c'est une mauvaise leçon, et il faut leur
préférer « Kaiat » de D, « Kayat » de H. Autrement dit, nous avons ici les
Qïyat, mais sous la forme du pluriel mongol de la forme Qayan que le mot
a prise en osmanli, aussi bien comme nom commun que comme nom de
tribu. De ce point de vue, la transcription *Qayan de d'Ohsson, bien qu'elle
ne représente pas la forme primitive du nom n'est pas à condamner abso-
lument.

1. Le nom apparaît trois fois, toujours sans points diacritiques pour la
première lettre ; mais on ne voit guère qu'on puisse songer à autre chose qu'à
Yaïlaq, mot à mot « campement d'été », qui est la forme adoptée par d'Ohsson
et par Blochet.

2. *Kürägän* est le mot qu'on transcrit généralement *kürgän*, mais qui est
toujours *gürägän* dans l'*Histoire secrète* ; il signifie « gendre impérial » ; la
prononciation ancienne trisyllabique est confirmée par le کوراکان *kürägän*
du *Muqaddimatu-'l-Adab* (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 229), ainsi que par les
emprunts turcs čaγ. *görägän* (? ou *gürägän*), azerb. *körägän*, et tungus
kụräkän ; on a de même « Temir Geracan » (lire « Temir Goracan », et non
« Temir Courcan » comme le suggère l'éditeur) dans le mémoire de Jean,
archevêque de Sultanieh (cf. H. Moranvillé, *Mémoire sur Tamerlan et sa Cour
par un Dominicain en 1403*, dans *Bibl. École des Chartes*, LV [1894], tir. à
part, 12). Le personnage apparaît aussi dans l'histoire des tribus (Berezin,
V, 150) où il est appelé سالجوتا Saljuta-Kürägän, et dans le tableau de
l'armée (Berezin, XV, 139), où on trouve سالجوتای Saljutai-Kürägän. La
forme Saljidai du présent passage se trouve aussi pour le mari de Kälmiš-
Aqa dans Blochet, II. 203 ; on la rencontre en outre à deux reprises pour un
homonyme dans Quatremère, *Hist. des Mongols*, 341, 395. Berezin, V, 279,
a voulu expliquer le nom par *salči*, « passeur », « batelier » (le nom d'agent
formé de *sal*, « radeau », « bac ») ; mais il est bien invraisemblable que ce
nom d'agent ait pu prendre encore un suffixe en *-tai*, *-dai*, pour faire un nom
d'homme. Au début de l'histoire de Gengis-khan, il est question (Berezin,
XIII, 38) d'un personnage dont Berezin (XIII, texte, 61) a imprimé et transcrit
le nom سایجوتای Saijutai, mais lui-même (XIII, 186) a pensé à corriger en
Saljutai (qu'il interprète toujours par *salči*) ; toutefois cette correction même
est incomplète ; ses mss. montrent qu'il faut lire alors سالجیوتای Salji'utai ;
autrement dit, nous avons là l'ethnique tiré du nom des Salji'ut, très norma-
lement employé comme nom propre. Mais le nom des Salji'ut était considéré
comme remontant à un ancêtre éponyme Buqatu-Salji (cf. *Hist. secrète*,
§ 42) ; à ce titre, on a pu employer un doublet moins complet Saljidai de
Salji'utai. J'ai tacitement corrigé l'édition de Blochet lequel, avec sa manie de
č au lieu de *j*, a imprimé Salčidai. Lui-même a toutefois songé aux Salji'ut
(cf. II, 203), et, dans la note de son *Histoire des sultans mamlouks*, malgré le
Salčidai que donne son édition de Rašīdu-'d-Dīn, il transcrit « Saltchioudai ».

3. Le nom de cette femme se retrouve dans Berezin, V, 150, 167, et XV,
134, 139 ; les quatre fois avec l'orthographe complète کلمیش اقا Kälmiš-Aqa,

d'une des épouses de Toqtāi. Peu après son mariage, Qïyan se fit musulmane, ce qui lui valut un mauvais traitement de la part de son mari, qui était de doctrine « ouighoure » (cad. bouddhiste), et elle s'en plaignit à Noγai, qui demanda vainement à Toqtāi de se séparer de Saljidai, puis de le lui livrer. Noγai avait une épouse fort capable, *Čübäi[1]; il avait aussi trois fils, dont d'Ohsson a lu les noms « Tchaga », « Taka » et « Touri » (ces noms seront discutés dans les notes suivantes). Quand Noγai eut été tué, « Taka » et sa mère *Čübäi, ainsi que Yaïlaq[2], la mère de « Touri », proposèrent à « Tchaga » de se soumettre à Toqtāi; « Tchaga » les fit alors tuer tous les trois. Noγai avait toujours été en bons termes avec l'*ilkhan* Abaγa, et avait envoyé en Perse son troisième fils « Touri », à qui Abaγa avait donné en mariage une de ses filles. Rašīd ne parle pas de la mort de « Touri ».

Si nous comparons les deux textes, un point me paraît clair. Il est extrêmement peu vraisemblable que Noγai ait eu deux

et avec celle presque complète de كلميش اقا Kälmiš-Aqa dans Blochet, II, 203; nous devrons nous rappeler l'orthographe peu vocalisée de Rašīdu-'d-Dīn dans le présent chapitre en discutant les noms des fils de Noγai. Le nom est turc; *kälmiš* signifie « qui est venu », et *aqa*, mot-à-mot « frère aîné », peut se joindre comme titre respectueux même à des noms de femmes. Kälmiš-Aqa était une princesse, fille de Qutuqtu, lui-même troisième fils de Tolui, et avait une sœur appelée Širin (< persan Šīrīn, « la Suave »). Le nom de Qutuqtu a toujours été mal lu par Berezin, et Blochet, II, 203 et 567-568, n'a pas tenu compte des passages parallèles de l'histoire des tribus et du tableau de l'armée.

1. Le nom apparaît une première fois (Blochet, II, 146), dans un passage sauté par d'Ohsson, sous la forme حابى, puis une fois (II, 150) sous celle de حوبى, avec variante حومى, et une troisième fois (II, 151) sous celle de جوبى. D'Ohsson avait supposé « Tchougi »; Blochet a adopté چانى Čani (*sic*), en disant que c'était uniquement par analogie avec le nom de « Djani-beg », et ensuite چونى Čoni (Hammer, *Goldene Horde*, 270, lisait « Dschani »). Il se peut que la première forme ait été contaminée par le nom fréquent de Jani (dont il sera question plus loin); l'inverse est moins vraisemblable. Or il y a un nom mongol qui apparaît dans Rašīdu-'d-Dīn sous la forme حوبى et a été longtemps mal lu, mais dont la forme est garantie par les transcriptions chinoises, c'est celui du prince Čübäi (ou Jübäi), le « Cibai » de Marco Polo; je pense que l'épouse de Noqai est une homonyme de ce prince. Dans Hammer, *Ilchane*, II, 35, il est question de la dame « Tschini », épouse de « Bukai », qui se réfugie en 1296 auprès de Ghazan avec son plus jeune fils « Turi »; il faut certainement lire Noqai (= Noγai), dont « Turi » était le troisième fils (cf. *infra*, n° 17), et « Tschini » n'est manifestement qu'une autre déformation (?* جنى ou جينى) du nom que je restitue en *Čübäi (ou *Jübäi).

2. Ici encore, les mss. n'ont pas de point à la première lettre, mais d'Ohsson et Blochet sont d'accord sur la lecture, qui est certaine.

femmes dont l'une s'appelait *Bïlaq ou *Baïlaq et dont l'autre s'appelait Yaïlaq; le prétendu *Bïlaq ou *Baïlaq de Baibars suivi par Nuwairī est à corriger en يايلق Yailaq. D'autre part, les chroniqueurs égyptiens disent que « Jeka » et « Teka » étaient fils de la même mère, et que « Turai » était né d'une autre épouse; cette « autre épouse » n'est autre que Yaïlaq, comme on le voit par le texte de Rašīdu-'d-Dīn. *Čübäi, d'après l'historien persan, est la mère de « Taka »; mais les chroniqueurs égyptiens doivent se tromper quand ils disent que la mère de « Teka » (= « Taka ») l'était aussi de « Jeka » (= « Tchaga »), car rien, dans le récit de Rašīd, ne suggère que ce dernier ait tué sa propre mère; les trois fils de Noγai ont donc dû naître de trois mères différentes. On voit assez en tout cas que Veselovskiï a eu tort, dans sa monographie, de ne tenir aucun compte de Rašīdu-'d-Dīn[1].

Il y a en outre sur Yaïlaq un texte important qui a été publié par Eubel (*Epitome Bull. Francisc.*, 165, note) et repris de là en 1913 dans Golubovich (*Bibl. bio-bibl.*, II, 444-445); Veselovskiï ne l'a pas connu; c'est une lettre latine écrite de Caffa le 10 avril 1287 par le Franciscain Ladislas, « custode » de Gazarie. Le frère Ladislas y parle d'événements d'août 1286, et ajoute: « En ces mêmes jours vint l'impératrice Jaylak, principale et plus puissante épouse de Nohay, et elle entra dans la cité susdite (= Sulgat) pour voir l'établissement des frères (= les Franciscains) et l'église avec les cloches. Là elle demanda que les frères la baptisassent et l'instruisissent dans la foi catholique, et elle voulut être baptisée dans une ville qui est appelée Kerqueti[2]. Y

1. Il se peut toutefois que les indications des mères des fils de Noγai données ici d'après Rašīd ne soient pas toutes exactes. En effet, alors que, dans le texte de l'histoire de Toqtāi, il nomme Yaïlaq comme la mère de « Touri », une phrase ultérieure du même chapitre, II, 151[1], bien qu'altérée, dit que la mère de « Touri » est *Čübäi, et on a vu que, dans l'histoire de Ghazan citée par Hammer, cette mère est « Tschini », c'est-à-dire aussi celle que j'appelle *Čübäi. Je n'ai malheureusement pas encore pu avoir accès aux deux ouvrages de K. Jahn publiés en 1940 et 1941 et qui donnent le texte de Rašīdu-'d-Dīn pour les règnes d'Abaγa, de Gaiḫātū et de Ghazan.

2. Le P. Golubovich, qui avait supposé l'identification à Kertch, II, 445, l'a justement abandonnée (II, 557-558) pour celle de « Kerkeri », c'est-à-dire Qïrq-yär, mot-à-mot « Quarante lieux », le « Karkery » de Schiltberger, 63, autre nom de Jufut-Qalä (la « Forteresse des Juifs »); cf. aussi Brătianu, *Rech. sur le commerce génois*, 232. Cette solution me semble certaine, et je corrigerais « Kercheti » en *Kercheri. Malgré les commentateurs, qui persistent à voir dans les Quadraginta Castilla de Rubrouck un nom commun s'appliquant à « quarante lieux », c'est bien là un nom propre, traduisant

étant allé, moi frère Ladislas le dit Custode (*dictus Custos*), en même temps que le frère Étienne « gardien » (*cum ... gardiano*)[1] de Capha, elle fut baptisée de nos mains, en présence de l'archevêque des Arméniens et de tout son clergé, ainsi que de très nombreux prêtres et clercs des Grecs, bien que tous y fussent à regret et malgré eux. La dame elle-même demanda instamment que des frères demeurassent dans ce lieu où elle avait été baptisée ; elle nous fit donner dans la dite cité un emplacement sur lequel moi frère Ladislas le dit Custode (*dictus Custos*), en même temps que le frère Paul antérieurement[2] « gardien » (*cum ... gar-*

Qïrq-yär (cf. Van Den Wyngaert, I, 170). La forme Qïrq-yär est garantie par le *yarlïγ* de Tämir-Qutluγ en écriture ouigoure, daté de 1397 (cf. *ZVOIRAO*, III, 19, 21, 29) ; Barbaro, comme Rubrouck, en fait « quaranta luoghi ». Abū-'l-Fidā (trad. Reinaud, II, i, 319) se trompe en interprétant le nom par « quarante hommes », ce qui supposerait *Qïrq-är, et en orthographiant قرقر Qïrqri (il faudrait au moins قرقر Qïrqäri). Sur les diverses transcriptions du nom, cf. Braun, *Not. sur les colonies ital.*, 51, 52 ; Heyd, *Hist. du commerce*, II, 215. Je profite de l'occasion pour faire une autre remarque sur l'interprétation de la lettre du frère Ladislas par le P. Golubovich. Le P. Golubovich a compris que la lettre parlait d'un frère Moïse arrivé à « Vicum », accusatif, où un chiliarque (*millenarius*) tartare « Argum », lui-même païen, lui envoya son fils pour demander l'envoi de deux missionnaires. Le P. Eubel entendait *vicum* comme un nom commun et, dans le chiliarque « Argum », voyait l'*ilkhan* Arγun. Le P. Golubovich qui, à la p. 445, fait suivre « Vicum » d'un point d'interrogation, le donne aux pp. 266 et 573 comme une corruption de *Vicina sur le Danube (cf. aussi Brătianu, *Recherches*, 232). Le cas reste douteux. Arγun régnait bien en 1286, mais il est singulier que, même par quelqu'un qui vivait en Crimée, il puisse être qualifié simplement de « chiliarque » ; et d'autre part il n'a sûrement pas envoyé un de ses fils à Vicina. D'autre part, on attend plutôt un nom propre là où on a le *vicum*. Mon impression, sans plus, est que le correction *Vicina est probable, mais qu'alors le chiliarque « Argum » n'est qu'un homonyme de l'*ilkhan* Arγun.

1. L'autorité des « custodes » s'étendait sur plusieurs « maisons » (*domus*, des établissements, des couvents), dont chacune avait son « gardien » ; la formule « ego frater Ladislaus dictus Custos », répétée deux fois, n'en est pas moins un peu surprenante, et c'est peut-être pourquoi le P. Golubovich a imprimé « Custos » avec une majuscule, comme si on devait comprendre « moi frère Ladislas dit le Custode » ; Ladislas devait bien cependant être custode de Gazarie.

2. *Ymor filium Molday dominum terrae procuratorem nobis assignavit*. Le P. Golubovich, II, 444, « Ymor fils du gouverneur de la cité », mais *terra* n'est pas *civitas*, et surtout il faudrait alors *domini*. Seulement on voit mal pourquoi « Molday » est cité, si ce n'est pas lui le « seigneur du pays » (*dominus terrae*) ; la correction *domini*, non indiquée dans le texte, mais qui seule justifierait la traduction du P. Golubovich, me paraît donc vraisemblable. Mais j'ignore qui sont le père et le fils ; une correction du nom du père en *Nochay = Noγai serait forte, et n'est pas appuyée par « Ymor », irréductible au nom d'aucun des trois fils de Noγai. « Ymor » est peut-être altéré

diano) de Saray, j'ai bâti une église et organisé les maisons requises, en l'honneur de la mère Vierge mère glorieuse. Dans ce même lieu, la dite dame nous assigna comme procureur le seigneur du pays, Ymor, fils de Molday, et lui ordonna sous peine de mort de nous garder de toutes les avanies auxquelles ces Sarrazins pourraient se livrer envers nous. » Ce texte est inattaquable, et il n'y a aucun doute que la femme Yaïlaq de Noγai, celle dont parlent aussi bien les chroniqueurs égyptiens que Rašīdu-'d-Dīn, a été baptisée à la fin de 1286 ou au début de 1287. Peut-être le christianisme de Yaïlaq est-il pour quelque chose dans le mépris et l'aversion que les deux fils aînés de Noγai lui témoignaient, au dire de Baïbars et de Nuwairī.

Golubovich n'avait pas identifié « Jaylak ». Brătianu (*Rech. sur le commerce génois*, 232), remarquant à bon droit qu'elle devait être la même que la Ἀλακα de Pachymeres, II, 264, a songé à rattacher le nom à « Lak » et à attribuer par suite à cette épouse de Noγai une origine lezghienne. L'hypothèse est à abandonner ; Yaïlaq, qui est assuré, est un nom purement turc.

19° **Jögä**. — C'est le fils aîné de Noγai. Le nom est écrit جكا par les chroniqueurs égyptiens, جكه par Rašīdu-'d-Dīn dans Blochet, II, 145-150, et par l'auteur du *Mu'izz* (cf. Blochet, II, 122). D'Ohsson, IV, 753-762, l'a transcrit « Tchaga » ; Tiesenhausen, suivi par Veselovskiï, « Jeka » ; Spuler, 72, 77-79, 297, 529, « Ǧeke », cad. Jäkä. Mais les écrivains arabes d'Égypte ne vocalisent pas les noms ; d'autre part, la *scriptio plena* est moins strictement appliquée par Rašīdu-'d-Dīn dans l'histoire des souverains (sauf dans une certaine mesure celle de Gengis-khan) que dans celle des tribus et dans les généalogies. Or, dans la généalogie de Jöči (Blochet, II, 122), le fils aîné de Noγai est appelé par les deux mss. A et B de Blochet جول, faute évidente pour جوكه ; la faute n'est peut-être pas dans tous les mss., car Hammer, *Goldene Horde*, 253, 270, 272-273, prête à Rašīdu-'d-Dīn une forme qu'il transcrit tantôt « Tschoki », tantôt « Tschoke » et « Tschuke ». « Tschoki » va contre les mss. et peut être écarté[1].

de *Timor = Tämür ; le contexte même impliquant qu'il ne s'agit pas d'un musulman, on ne peut guère songer à عمر 'Umar, 'Omar.

1. Hammer l'a peut-être employé sous l'influence de la transcription identique qu'il adopte pour le nom du fils de Šāh-Ruḫ et frère d'Uluγ-Bäg, celui que Barthold (*Ulugbek i ego vremya* [*Zap. Ross. Ak. Nauk*, 8e série, XIII, n° 5]) appelle « Juki », ou « Juki » Muḥammad. Il semble que ce « nom » soit le titre جوكى transcrit *čöki* chez Zenker qui l'indique sous la forme

Blochet, II, 122, a expliqué hypothétiquement ce nom, qu'il considère comme turc, par une forme à nasale finale quiescente de چوكان, qu'il dit signifier « acier » ou « jeune fille » ; mais il n'y a pas de raison pour supposer une forme à nasale quiescente dans un nom turc[1]. Le nom peut aussi bien être mongol, et on peut hésiter entre *č* et *ǰ*, *ö* et *ü*, *k* et *g*. L'initiale *ǰ*- est favorisée par la transcription Τζακᾶς qu'on trouve chez Pachymeres, II, III, 264-266 (cf. Hammer, *Goldene Horde*, 270 ; Veselovskiï, 57). D'autre part, même avec ce Τζακᾶς, je ne crois pas qu'on puisse supposer dans la *scriptio plena* de Rašīd une forme d'apparition secondaire comme celle qui fait écrire Börkä le nom de Bärkä chez Abū-'l-Ghāzī. Mais une alternance est plus fréquente entre *ö* et *a* (*ä*) qu'entre *ü* et *a* (*ä*) ; les chances sont donc pour une initiale *ǰö*-. Peut-être le nom est-il J̌ögä, forme non attestée du mongol *ǰögäi*, « abeille », mais que suppose le kalmouk *zög°*. En tout cas, le nom جوكه, avec une première voyelle labiale, celui que je lis *J̌ögä, a bien existé, car il a été porté par une des épouses d'Ördü, le fils aîné de J̌öči (cf. Hammer, *Ilchane*, II, tableau après la p. 280, « Dschuke » ; Blochet, II, 94) ; c'était une Qonγrat, et son nom est sûrement mongol.

20° ***Tügä.** — Le cas du second fils de Noγai est analogue à celui de l'aîné, en ce sens qu'on ne trouve la *scriptio plena* que dans le tableau de la descendance de J̌öči. Les sources égyptiennes ont تكا, que d'Ohsson a transcrit « Taga » ; Tiesenhausen, suivi par Veselovskiï, « Teka » ; Spuler, 77, « Teke ». Hammer, renvoyant à Rašīdu-'d-Dīn, donne successivement « Tuli » (p. 253), puis « Teke » (270, 272, 273). Dans le tableau généalogique, le ms. A de Blochet écrit بوله, le mss. B يوله ; on avait évidemment aussi -*l*- dans le ms. consulté par Hammer, d'où son « Tuli », avec la même fausse transcription de la voyelle finale que dans « Tschoki » ; mais -*l*- est sûrement fautif pour -*k*-, altération usuelle dans les mss. Dans la section consacrée au règne de Toqtāi (Blochet, II, 145-156), les mss. ont le plus souvent تكه ;

čöki mīrzā, comme un titre turc-oriental donné aux princes dans le Ḫorāsān ; le mot n'est pas dans Radlov.

1. *Čükän*, « jeune fille », est connu en čaγatai ; il n'en va pas de même d'un mot de graphie identique signifiant « acier ». Comme à l'ordinaire, la source de Blochet pour le turc, non indiquée, est ici Pavet de Courteille, 296, qui orthographie چوكان, donc **čügän* ou **čögän*. Ce mot n'est pas dans Radlov ; je me demande s'il signifie bien « acier » et n'est pas une autre forme du tar. *čöγün*, russe *čugun*, « fonte ».

l'un d'eux a deux fois تكه. Le *Mu'izz* donne بكه. Blochet a hésité entre توكه et بوكه et finalement a toujours adopté بوكه et بكه dans son texte, évidemment sur la foi du *Mu'izz* et partiellement de يوله corrigé en بوكه ; le nom serait alors Bökä ~ Bükä, « le Lutteur ». Mais la balance me paraît pencher fortement en faveur de توكه et تكه, le -*t*- étant fourni par les sources égyptiennes et par certaines variantes des mss. de Rašīd. Blochet a dit (II, 122) que توكه pouvait être le turc تكه *täkä*, « mâle de l'antilope »[1] ; mais rien ne justifierait une alternance entre **tökä* ~ **tükä* et *täkä*. Un nom Tügä se rencontre à deux reprises dans l'*Histoire secrète*, §§ 202, 225 et il y a deux *Tügä dans le *Yuan che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 25, 3*a*) ; bien que l'étymologie soit incertaine, et qu'on ne puisse garantir la forme en *ü* ou *ö*, *k* ou *g*, d'un nom pour lequel tout au moins les transcripteurs de la fin du XIV[e] siècle ne devaient pas avoir de tradition vivante, je pense que le second fils de Noγai est un homonyme des Tügä de l'*Histoire secrète* et du *Yuan che*, et je rétablis le nom en conséquence.

21° **Torai.** — Le nom du troisième fils de Noγai prête lui aussi à discussion. Les chroniqueurs égyptiens ont طراى que d'Ohsson, tout comme Tiesenhausen suivi par Veselovskiï, ont lu Turaï ; Spuler, 78, écrit « Turāi ». Dans le tableau de la descendance de J̌öči, les deux mss. de Blochet donnent بورى, qui est également la forme du *Mu'izz* ; c'est de là que provient le « Buri » de Hammer, 270 ; son « Kuri » de la p. 253, bien que maintenu à l'index, semble être une inadvertance ou une faute d'impression. Blochet, aussi bien dans la généalogie de J̌öči qu'aux pp. 145-151 dans la section de l'histoire de Toqtāi, a toujours imprimé dans son texte بورى, c'est-à-dire le nom turc Böri ~ Büri, « le Loup », et c'est ce qui lui a fait penser que les noms des autres fils de Noγai étaient turcs également. Mais, dans l'histoire de Toqtāi (Blochet, II, 145-151), les mss. ont le plus souvent بورى, sans points diacritiques à la première lettre ; une fois, les deux mss. donnent تورى (II, 151), et c'est pourquoi d'Ohsson, IV, 762, a transcrit « Touri » dans sa traduction abrégée du texte de Rašīdu-'d-Dīn[2]. Or le *ṭ*-

1. Blochet ajoute que *täkä* se trouve aussi sous la forme تكان *täkän* ; il y a là quelque erreur ; ce mot très usuel n'est connu que sous les formes *täkä* et *tägä* dans les divers dialectes.

2. D'après la note *c* de Blochet, II, 151, le ms. B paraîtrait donner une fois بورى, mais cette note est en contradiction avec la note *b* ; le point du

ne se prête pas à une altération graphique des chroniqueurs syriens la lettre que Baïbars a employée ; puisqu'on et est certainement a aussi un *t-* dans certaines leçons de Rašīd, c'est à mon avis تورى qu'il faut adopter partout dans son texte. Ceci est confirmé par la forme avec *t-* qu'on doit trouver aussi chez Rašīd dans l'histoire de Ghazan, à en juger par le texte de Hammer, *Ilchane*, II, 35, dont j'ai parlé sous le n° 14, et où le prince est appelé « Turi ». La vraie transcription, conciliable aussi bien avec طرای qu'avec تورى, me paraît être Torai ; en mongol, *torai* signifie « marcassin »[1].

On a vu (sous le n° 18) que Rašīdu-'d-Dīn tantôt indique Yaïlaq comme mère de Torai, et tantôt *Čübäi ; mais dans tous les cas il est fait mention d'un séjour de Torai chez les *ilkhan* de Perse, et Rašīd (Blochet, II, 151) semble parler d'une fille d'Abaγa que celui-ci aurait donnée en mariage à Torai. Blochet, II, 151, a cité à ce sujet un passage de l'histoire d'Abaγa où il est dit que celui-ci eut une fille ملكا « Malika (?) », que sa mère Bulaγan donna en mariage à بوقا Buqa, fils de نوقای Noqai-Yarγuči, et il suppose une confusion dans l'un ou l'autre passage, car « Noukai Yarghoutchi, comme l'indique assez son titre de Yarghoutchi, n'appartenait pas à la famille royale, et le nom de son fils est écrit بوقا au lieu de بورى qui se lit ici (*lire* au lieu de بورى = تورى). La personnalité de Noγai le *yarγuči* (le « juge ») n'est pas douteuse. C'était un Baya'ut, agnat de la « grande » Bulaγan la Baya'ut, femme d'Abaγa ; Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 599, a invoqué trois passages de l'histoire d'Abaγa où il est nommé par Rašīdu-'d-Dīn. C'est lui aussi qu'il faut reconnaître, au temps de Hülägü, dans le pseudo- « Buqai » le *yarγuči* de Quatremère (*Hist. des Mongols*, I, 108 ; transcrit par inadvertance « Bourkai » p. 109), dont un fils, le « gendre impérial » Esän-Buqa, épousa une fille de Yesüdär, lui-même dixième fils

b initial dans la note *c* a dû être ajouté par Blochet, probablement par inadvertance.

1. Kowalewski ne donne que *toroi* (avec la traduction « cochon de lait »), et il en est de même chez Gol'stunskiĭ ; mais le kalmouk *torä* suppose *torai*, et c'est *torai* qu'on a comme emprunt en kirghiz ; en kalmouk et en kirghiz, le sens est bien « cochon de lait » ; une fois de plus, nous trouvons ainsi une alternance de forme « occidentale » *torai* et « orientale » *toroi*. Peut-être *torai* entre-t-il dans le nom du douteux « Turai Timur » de Hammer, *Goldene Horde*, 259. Il y a dans le « Sanang Setsen » de Schmidt, 221, un nom « Turui » qui revient deux fois ; on pourrait songer à le transcrire *Toroi, n'était que la version mandchoue, 91 et 92, et par suite sa traduction chinoise, 6, 28*a* et 29*a*, transcrivent Turui.

de Hülägü. Enfin c'est lui également le pseudo- « Buqa » (et Buγa) le *yarγuči* (lire « Noqai ») dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 177, 178)[1], et dans Hammer, *Ilchane*, II, 7-8. Le passage de Berezin, V, 177, nous donne même les noms de ses trois fils : Toq-Temür, *Alγu (ou *Aluγu) et Esän-Buqa. Comme on le voit, il n'y a pas de fils du « juge » Noγai qui se soit appelé Buqa, et nous avons vraisemblablement affaire à une forme abrégée d'Esän-Buqa ; peut-être est-ce pour avoir épousé une fille d'Abaγa, plutôt que pour avoir épousé également une petite-fille de Hülägü, que cet Esän-Buqa était qualifié de « gendre impérial ». En tout cas, c'est bien du « juge » Noγai le Baya'ut, et non du Noγai de la Horde d'Or, qu'il s'agit dans le passage de Rašīd relatif au mariage de « Malika »[2]. Mais ceci n'entraîne pas nécessairement que Rašīd, dans le texte de l'histoire de Toqtai, ait confondu les deux Noγai ; car il peut très bien, en principe, y avoir eu une autre fille d'Abaγa qui fut donnée en mariage à Torai. Le fait qu'en 1296 Torai et sa mère se réfugièrent auprès de Ghazan, qui leur fit bon accueil, confirme les rapports de Torai avec la Perse. Mais ils retournèrent évidemment ensuite à la Horde d'Or, puisque Yaïlaq et *Čübäi, dont l'une ou l'autre était la mère de Torai, et plus tard Torai lui-même, y furent mis à mort par Jögä.

22° **Bayalun.** — Le nom de Bayalun apparaît au moins pour deux personnes dans l'histoire de la Horde d'Or, et Spuler, 85, 258, se demande si ce n'était pas là une épithète spécifique de la femme du souverain. La même hypothèse a été formulée par Howorth, II, 165. Elle remonte en réalité à Hammer, *Goldene Horde*, 298, 300, 304, qui, partant d'une soi-disant forme « Beilun » des chroniques russes, parle toujours des « *beilun* » comme d'un nom commun, et le traduit par « königliche Frau ». Ceci a amené Howorth (II, 165) à dire qu'Ibn-Baṭṭūṭa appelle « the Khatun or Lady Beilun » la fille de l'Empereur byzantin qu'Özbäg avait épousée. Mais Hammer a parlé sans autorité, et Howorth s'est trompé[3]. D'après Hammer lui-même, p. 292, le

1. Les variantes de C et D (Berezin, VII, 236), qui donnent dans un cas نوقای et dans l'autre تونقتای, ne laissent pas de doute que la bonne leçon est Noqai (> Noγai).

2. Faute de pouvoir consulter les mss. actuellement, je garde dans le texte la forme « Malika » de Blochet ; mais elle est peu vraisemblable ; je soupçonne qu'il faut lire بلكا *Bilgä.

3. Comme toujours, cette épellation a été omise par la traduction française

nom des chroniques russes est en réalité « Baalin », et c'est lui qui l'identifie à ce qu'il appelle « le *beilun* des Mongols ». Ce « *beilun* », il croit le trouver dans Ibn-Baṭṭūṭa. Mais Ibn-Baṭṭūṭa a l'heureuse habitude d'épeler minutieusement les noms étrangers, et spécifie que son بيلون doit se prononcer Bayalun[1]. Ce n'est pas là une désignation de l'épouse du souverain, mais un nom mongol de femme fréquent au Moyen Age. Ibn-Baṭṭūṭa lui-même mentionne une autre Bayalun-ḫatun, épouse du prince de Nicée (II, 323). On a au moins deux personnes appelées Bayalun dans le *Yuan che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 32, 3*b*). Le nom de la quatrième épouse de Temür-Buqa, le fils aîné du Hülägü qui était le septième fils d'*Ördü (celui-ci fils aîné de J̌öči), est donné comme يايالون dans Blochet, II, 105, mais il faut sûrement lire بايالون Bayalun. Il s'agit d'une de ces formes de noms féminins à suffixe *-lun* dont j'ai cité quelques exemples dans *T'oung Pao*, 1932, 51 : Tämülün (> Tömülün), Nomolun, Hö'älün (> Ö'älün), etc. Celui-ci doit correspondre au masculin Bayan, « Riche », si fréquent au Moyen Age comme nom d'homme. Telle est du moins l'explication qui me paraît pratiquement certaine. Théoriquement, on pourrait concevoir que Bayalun fût le féminin de *Bayar, comme Tämülün l'est de Tämür ; mais le mot *bayar*, « dignitaire », bien attesté en turc, n'est pas connu en mongol (on n'y a que *bayar*, « réjouissance », d'ailleurs employé comme nom propre, au moins chez les Oïrat).

C'est un hasard que la mère d'Özbäg se soit appelée Bayalun, et qu'il ait eu une épouse portant le même nom, la « Baalin » = Bayalun qui, d'après une chronique russe, serait morte en 1323 (cf. Hammer, 292). Mais il en faut alors au moins supposer une troisième; l'épouse Bayalun d'Özbäg qui était la fille de

(II, 393, où on a en outre « Beïaloûn » au lieu de Bayalun), mais a été donnée par Tiesenhausen, 294.

1. Ces trois Bayalun sont confondues en une seule à l'index, p. 527. Les traducteurs français d'Ibn-Baṭṭūṭa ont indiqué 1334 comme date de son séjour à la Horde d'Or, II, XI-XII, tout en signalant les difficultés que cette date soulevait. Les orientalistes allemands adoptent souvent 1333. Markwart, dans *Ungar. Jahrbücher*, IV [1924], 287, a cru pouvoir fixer 1332 sur la foi d'une indication de quantième et de jour planétaire, mais ne s'est pas préoccupé des indications qui contredisent celle-là. Une étude minutieuse serait nécessaire pour voir si une conclusion certaine peut être atteinte, et si nous n'avons pas affaire dans le cas du voyage à la Horde d'Or à ces dates d'une précision fantaisiste comme on en trouve chez le voyageur maghrébin. Du moins la marge n'est pas grande, et je ne vois pas de raison de soupçonner une fraude dans cette partie du récit, comme c'est le cas pour le voyage en Chine.

l'Empereur de Constantinople et qu'Ibn-Baṭṭūṭa accompagna de la Horde d'Or à Constantinople quand la princesse obtint la permission d'aller faire ses couches auprès de ses parents ne peut en effet être l'épouse « Baalin » morte en 1323, puisque le voyage d'Ibn-Baṭṭūṭa à la Horde d'Or n'est que de 1332 au plus tôt. Spuler, 216, dit que la Bayalun byzantine, épouse d'Özbäg, est la même que Marie, fille naturelle d'Andronikos II, qui avait été antérieurement donnée en mariage à Toqtāi. Cela me paraît impossible. Le récit d'Ibn-Baṭṭūṭa implique que la Bayalun de 1334 soit la fille d'Andronikos III, et c'est d'ailleurs ce que Spuler dit lui-même p. 371. Enfin, à la p. 216, se référant à une page sans valeur de Soranzo, *Il Papato*, 398, Spuler dit que cette Bayalun, femme d'Özbäg, serait restée orthodoxe, et en fait état dans un paragraphe consacré au rôle que joua le christianisme à la Horde d'Or. Mais c'est aller là encore contre les termes exprès de la relation d'Ibn-Baṭṭūṭa. Nous ignorons comment la princesse byzantine avait obtenu d'Özbäg la permission d'aller faire ses couches auprès de ses parents, chez qui elle se proposait de rester et resta en effet. Et il est exact qu'une fois de retour en territoire byzantin, elle reprit sa foi ancienne. Mais le texte d'Ibn-Baṭṭūṭa montre que la princesse faisait à la Horde d'Or profession d'être musulmane, et la « chapelle » qu'elle abandonna en atteignant le territoire grec était une « mosquée » portative (cf. la trad. française, II, 419, 444, et Tiesenhausen, 304).

23° ***Yäsüntäi ∼ *Yäsüntö'ä.** — Spuler, 50, parle de « Suntāi », que l'index qualifie de « général qïpčaq ». En note il renvoie, pour son « nom complet », à Tiesenhausen, I, 367 (lire 368), et dit que la forme « Suntāi » se trouve dans Rašīdu-'-Dīn, Blochet, II, 139, et chez Veselovskiï, *Khan iz tëmnikov*, 9; la référence à Blochet est fausse; si « Suntāi » se rencontre quelque part dans Rašīdu-'d-Dīn, ce ne peut être qu'une mauvaise leçon d'un passage isolé que je ne retrouve pas, ou alors il s'agit d'un personnage différent. En réalité, Spuler a adopté « Suntāi » sur la foi de Tiesenhausen, et aussi de Veselovskiï qui a suivi aveuglément Tiesenhausen; mais la personnalité et le vrai nom du prétendu « Suntāi » sont faciles à établir. Dans sa traduction de Nuwairī, Tiesenhausen a adopté (pp. 152-153), « Suntaï », mais le ms. (p. 132) avait toujours بستاى ; dans Ibn-Ḫaldūn, (Tiesenhausen, 368) dont les mss. sont très fautifs, on a ستاى,

fils de نانيغال (var. بانيغان, باينقان), fils de Čaγātai, ce que Tiesenhausen, 380 a lu « Suntaï, fils de مينوكان Mitukan, fils de Jagataï » ; et ailleurs, 372, « سنتف, fils de منكوقان, fils de Čaγatāi, », pour lesquels Tiesenhausen, 387, a adopté les mêmes lectures qu'à la p. 380 ; enfin, dans Al-ʿAinī († 1451), qui copie Nuwairī, mais sur un bon ms., on a, 480, يسنتاى, que Tiesenhausen, 509, a transcrit « Yasuntaï ». Veselovskiĭ, 7, 9, 11, tout comme Tiesenhausen, a donné les deux formes « Suntaï » et « Yasuntai », sans choisir entre elles. Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 153 ; trad., 162) a de son côté يسونتو, fils de موتوكن, fils de J̌aγatāi ». On voit qu'il s'agit d'un Gengiskhanide, et non d'un « général qïpčaq ». D'autre part, on connaît la descendance de Čaγātai, et le prince en question est évidemment celui que les tableaux généalogiques de d'Ohsson, à la fin du t. I, appellent « Yissoun-toua », fils de « Moatougan », et ceux de Hammer, *Ilchane*, fin du t. II, « Jesentewa », fils de « Muwatukan ». Dans une note jointe à Veselovskiĭ, 11, Barthold a déjà renvoyé pour « Yasuntai » à la généalogie des descendants de Čaγātai dans Rašīdu-'d-Dīn, Blochet, II, 162 et 166 ; là il est question du deuxième fils de Čaγātai, مواتوكان et du troisième fils de ce deuxième fils, يسوتوا ou يسون توا. Enfin J̌uwainī mentionne ce dernier prince sous une forme que l'éditeur, I, 215, a cru être يسبوقه Yäsün-Buqa, mais qui est certainement يستوقه, soit, en apparence, Yäsün-Toqa, (cf. Blochet, II, 241, 280, 297) ; j'y reviendrai tout à l'heure.

Pour le fils de Čaγātai, Berezin, XIII, texte 116, 117, et trad., 76, 77, a adopté موتوكان et transcrit « Mutugen », mais deux de ses mss. ont مرابركان, évidemment à lire مواتوكان. Le *Muʿizzu-'l-Ansāb*, souvent dépendant de Rašīdu-'d-Dīn, écrit مينوكان (cf. Blochet, II, 157) ; bien qu'aucun des mss. de Rašīd utilisés par Berezin et Blochet ne donne cette dernière forme, c'est celle qu'emploie le *Ḥabību's-Siyar* de Ḫōndāmīr, dans la liste des fils de Čaγātai qu'il dit expressément emprunter à Rašīdu-'d-Dīn (cf. Defrémery, dans *JA*, 1852, *Hist. des khans mongols*, tir. à part, 6, 54)[1], et on a vu que Tiesenhausen la prête également à Ibn-Ḫaldūn. Le

1. Dans un autre ouvrage de Ḫōndāmīr, le *Ḫulāṣatu-'l-Aḫbār*, celui qu'a traduit Grigor'ev, le traducteur a lu « Mentukai » (cf. la note de Desmaisons à sa traduction d'Abū-'l-Ghāzī, 160) ; mais il est évident que Ḫōndāmīr a employé la même forme dans ses deux ouvrages, et que منتوكاى Mäntükäi n'est qu'une mauvaise leçon pour مينوكان Mitükän.

fils de Čaγātai dont il est question ici est celui qui fut tué au siège de Bāmiyān, et dont la mort valut à cette ville le nom de Ma'u-Qorγan ou Ma'u-Balïq dont il sera question plus loin ; J̌uwainī, I, 228, l'appelle مانيكان (?) ; il semble que ce soit la forme de J̌uwainī qui a passé dans le *Nuzhatu-'l-Qulūb*, éd. Le Strange, 155, bien que l'édition ait substitué dans le texte la forme d'Abū-'l-Ghāzī. Blochet, II, 155, et App. 31, a voulu retrouver le nom de ce prince dans celui d'un 買住韓 Mai-tchou-han, *Maiǰuqan, prince de 兗 Yen (non de « Tchhoung »), que les tableaux du ch. 107 du *Yuan che* font figurer dans la descendance de Čaγātai ; mais, comme l'a montré T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 148, 39-40, *Maiǰuqan était un Qonggirat, et c'est par une erreur certaine que ces tableaux l'ont mis dans la lignée de Čaγātai. En fait, le nom du deuxième fils de Čaγātai ne s'est retrouvé ni dans les textes mongols, ni dans les textes chinois, si bien que la forme n'en est pas assurée. Je pense que la forme réellement employée par J̌uwainī est مايتكان, et est à transcrire *Mäïtükän ; celles d'Ibn-Ḫaldūn en sont très voisines, répondant à *Māïtūqān et *Maïtūqān, avec le changement de « classe » que les mots altaïques montrent souvent chez les transcripteurs persans ou arabes moins stricts que Rašīdu-'d-Dīn ; la forme secondaire de certains mss. de Rašīd représenterait également *Mäïtükän, ou peut-être *Möïtükän ; la forme complète de Rašīd serait à lire Mōätükän ; celle d'Abū-'l-Ghāzī serait à transcrire Mötükän ; partout enfin, on peut lire *-ö-* au lieu de *-ü-*, et *-g-* au lieu de *-k-*. Le seul nom d'apparence un peu analogue que je connaisse est celui d'un متوكون *Mätükün ou *Mütükün ou *Mötökön que cite Rašīd (Berezin, XIII, 46, 190), mais il peut être tout différent. Il y a en kalmouk un mot *metkə* ou *mötkə*, signifiant « devant du pied [ou du sabot] », pour lequel Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 262, indique sans astérisque une forme de mongol écrit *mätükäi* qui n'est, je crois bien, attestée nulle part ; on pourrait songer aussi à **mötükäi*, dont **mötükän* pourrait être une autre forme ; la difficulté est que les formes de J̌uwainī et de Rašīd suggèrent plutôt *Mötükän, avec une longue véritable en première syllabe. Il n'est pas impossible enfin que *Mötükän soit un diminutif en *-kän-* de l'épithète obscure مواتو *Mōätü (> *Mötü ?) qui est jointe au nom de son petit-fils ʿOmar Mubārāk-šāh dans Blochet, II, 160 ; en ce cas, pour prendre le suffixe du diminutif, il faudrait que *-tü* ne fût pas le suffixe adjectival, mais fît partie du mot simple.

J'en viens maintenant au fils de *Mötükän. Il est évident que « Suntäi » doit être abandonné. Le mss. d'al-'Ainī est certainement correct en vocalisant Yäsüntäi; c'est également la forme qu'il faut rétablir dans Nuwairī et dans un des passages d'Ibn-Ḫaldūn; quant à l'autre passage, emprunté à une autre source, son سنتف est à corriger en يسنتو *Yäsüntü (ou *Yäsüntö, ou *Yäsün-Tö) et représente la même forme que celles de Rašīdu-'d-Dīn et d'Abū-l-Ghazī, avec voyelle labiale finale. Il reste maintenant à interpréter ce nom.

Blochet, qui avait d'abord songé à le corriger en Yisün-Qoa (II, 167), y a sagement renoncé dans l'appendice, 31; il lit « Yisountoua » ou « Yisountou »; tant dans II, 166-167, que dans II, 242, il explique le nom à la fois comme un adjectif en *-tu* ou *-tai* dérivé de « *yisou* », auj. « *djisou* », « teint », ou de « *yisoun* » « neuf », et comme étant alors « Yisoun-togha », « le nombre neuf »; il fait en même temps intervenir le « Doa » qu'on a dans le nom légendaire « Doa Sokhor », le kalmouk « dougha », « arc de cercle », « bois courbe » (> russe *duga*)[1], et le mongol « *toghon* », « chaudière ». Tout cela est contradictoire. En premier lieu, on peut éliminer le soi-disant « *yisou* », « teint »; à l'époque mongole comme aujourd'hui, ce mot était *ǰisün*; l'élément initial du nom qui nous occupe est certainement *yäsün* ~ *yesün* (> mo. écrit *yisün*). « neuf ». Si nous n'avions que des formes Yäsüntäi ou Yäsütäi, nous n'hésiterions guère à voir l'adjectif d'appartenance de *yäsün*, de même que Tabutai est l'adjectif d'appartenance de *tabun*, « cinq »; encore le maintien de *-n* dans Yäsüntaï serait-il un peu anormal en pareil cas. Mais les formes de Rašīdu'-d-Dīn et de J̌uwainī montrent ou que le nom est à couper en deux parties, la deuxième n'ayant rien à voir avec *yäsün*, ou que nous avons affaire à un suffixe qui n'est pas *-täi*, *-tü*. Dans l'*Histoire secrète*, il est question, §§ 225, 230, 234, d'un certain Yäsüntä'ä dont le nom est écrit Yäsüntö'ä au § 278; c'était un fils de J̌älmä; il fut mis à mort lors des intrigues qui accompagnèrent l'avènement de Mongka en 1251, et, à cette occasion, les « annales principales » du *Yuan che* parlent de lui en l'appelant 葉孫脫 Ye-souen-t'o, Yäsüntö; (et non Yäsüdär comme l'a soutenu Blochet, II, App., 20); Rašīd le connaît et l'appelle Yäsün-tö'ä Taraqai

1. On est au contraire d'accord pour admettre que le kalm. *duγ^a*, comme le kaz. *duγa*, sont empruntés du russe à l'époque moderne, ce qui les met hors de question.

(« Yäsün-tö'ä le Chauve »; cf. Berezin, XV, texte, 204; trad., 137, où l'épithète est mal lue « Targu »); dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 143), son nom est altéré en Yäsün-Buqa Taraqai par contamination du nom de son frère Yäsü-Buqa Taiši (mal lu « Bisu-Buga-taïši » par Berezin). Un autre Yäsün-tö'ä, un Tatar, avait aussi un commandement dans la garde de Gengis-khan (Berezin, V, 65 [avec une fausse leçon « Bisuntoa »]; XV, 133). Il n'y a pas à douter que le fils de *Mötükän soit un homonyme de ces deux-là, et qu'on doive en réalité lire Yesüntöä le nom donné par Rašīd et Yesüntö celui d'Abū-'l-Ghāzī. La non-palatalisation du second élément dans le *Yäsün-toqa de J̌uwainī n'est qu'un des nombreux exemples où cet auteur a écrit avec *-q-* des mots mongols en réalité palatalisés, et Rašīd a copié mécaniquement J̌uwainī dans Blochet II, 241-242, 280, 297 (cf. aussi Blochet, *Introd.*, 175, où toutefois le Ye-sou du texte chinois n'est pas Yäsüntöä, mais Yäsü-Möngkä). En ce qui concerne Yäsüntäi, c'est en réalité Yäsüntä < Yäsüntä'ä (on a vu que l'*Histoire secrète* a le plus souvent Yäsüntä'ä et Yäsün-tö'ä une seule fois). Quant au *-i* final, il n'est pas étymologique, mais de même nature que peut-être celui de la forme « Toctai » de Toqtā < Toqta'a, ou en tout cas celui de la forme Bärkäi qu'on trouve souvent chez les écrivains musulmans au lieu de Bärkä. Enfin, le second élément, palatilisé, de Yäsün-tö'ä ne peut naturellement pas s'expliquer par les mots auxquels Blochet a songé et dont aucun n'est palatalisé; s'il s'agissait vraiment d'un second élément indépendant, on pourrait songer à *tö'ä* > *tö*, « empan ». J'ai d'abord incliné à cette solution, mais en fin de compte je ne l'ai pas adoptée[1]. La première objection qui m'avait arrêté était le maintien du *-n* final devant suffixe dans le nom; mais s'il n'en est pas beaucoup d'exemples avec le suffixe adjectif ordinaire *-tai* (*-täi*) ou *-tu* (*-tü*), — le *buyan* de *buyantu* pourrait s'être maintenu parce que c'était un mot d'emprunt — on en a des exemples avec d'autres suffixes, tels Bayančar avec *-čar*, Bayandar avec *-dar*, etc. Une autre difficulté vient de ce que Rašīdu-'d-Dīn coupe souvent le nom en Yäsün + tö'ä; mais J̌uwainī ne le coupe pas, Abū-'l-Ghāzī non plus; l'absence de coupure ne signifie pas grand'chose, puisque nous trouvons sou-

1. Haenisch a dû hésiter lui aussi, car dans son *Wörterbuch*, 184, il coupe Yäsün-Tä'ä et Yäsün-Tö'ä en deux éléments, mais n'y voit qu'un nom Yäsüntä'ä ou Yäsüntö'ä dans sa traduction, *Die geheime Geschichte*, §§ 225, 230, 234, 278.

vent des noms doubles aussi caractérisés que ceux qui se terminent en *tämür* et dont ce second élément s'écrit d'un seul tenant avec le premier; mais inversement la coupure n'est pas non plus une preuve que le nom est bien en deux éléments; on a trouvé plus haut, sous le n° 7, une orthographe Bärkä-čär chez Rašidu-'d-Dīn, et j'ai conclu néanmoins que nous avions là un nom Bärkäčär, c'est-à-dire Bärkä + suffixe *-čar* (*-čär*). En réalité, l'obstacle principal vient de ce qu'on ne connaît pas aujourd'hui en mongol, ni qu'on n'a signalé jusqu'ici en mongol ancien, un suffixe *-ta'a* (*-tä'ä*), ou *-to'a* (*-tö'ä*). Mais les noms propres de l'époque mongole nous ont souvent conservé des formes de dérivation que les textes de la même époque ne connaissent pas ou ne connaissent plus; il peut s'agir soit de formes dialectales, soit de la survivance dans des noms propres traditionnels de formes autrement périmées. Ce n'est que par un participe inconnu de la langue qui nous est attestée par les textes qu'on a pu expliquer le nom de Qubilai, et aucun texte non plus n'a livré ce suffixe *-tani*, *-täni*, dont j'ai cité quelques exemples dans des noms de femmes à l'époque mongole (cf. *T'oung Pao*, 1932, 49-51); les suffixes *-čar*, *-dar*, *-lun*, si fréquents dans l'onomastique ancienne, ont eux-mêmes disparu de la langue depuis longtemps. Puisqu'aussi bien, à chercher dans *-tä'ä*, *-tö'ä*, un second élément indépendant, on n'aboutit qu'à une étymologie presque désespérée, je me prononce, au moins provisoirement, en faveur d'un suffixe ancien *-ta'a* (*-tä'ä*) ~ *-to'a* (*-tö'ä*), dont nous aurons seulement à rechercher des exemples autres que celui de *Yäsüntö'ä > Yäsüntö[1]. Peut-être en peut-on signaler un dès maintenant. Il y a dans le *Yuan che* trois 鐵木兒脫 Tie-mou-eul-t'o (cf. *San che t'ong-ming lou*, 31, 7 *a*), dont le nom débute naturellement par *tämür*. Jusqu'ici on aurait songé à rétablir le nom en *Tämürtü, adjectif attesté en mongol et signifiant « en fer »; mais alors on attendrait une transcription avec *t'ou* comme dernier caractère, et non *t'o* qu'on a dans tous les cas; je pense donc que la vraie forme est *Tämürtö < Tämürtö'a[2].

1. Ce nom-ci du moins était fréquent. En dehors des exemples que j'ai cités plus haut d'après l'*Histoire secrète* et Rašīdu-'d-Dīn, il y a dans le *Yuan che* trois 也孫脫 Ye-souen-t'o (cf. *San che t'ong-ming lou*, 22, 7 *b*), qui sont certainement des Yäsüntö.

2. Il pourrait bien y avoir un autre exemple à joindre à ceux de Yäsüntä'a ~ Yäsüntö'ä et de *Tämürtö < *Tämürtö'ä. Juwainī, III, 16, et Rašīdu'd-Dīn, II, 274, mentionnent un personnage dont Mīrzā Muḥammad Qazwīnī a lu le

Le nom de Yäsüntö'ä a joué de malheur. En même temps que les savants russes le lisaient mal « Suntai » et l'éditeur de Juwainī « Yäsun Buqa », quelque auteur occidental que je ne retrouve pas prenait pour un *t-* le *y-* initial du nom et aboutissait à « Tesanduwa », ce qui nous vaut de rencontrer maintenant un T'ie-san-tou-wa dans le tableau de la descendance de Čaγātai dressé par T'ou Ki, 148, 37 *a*, 39 *a*. D'autre part, le nom de Sübätäi, ou Sübötäi écrit سبتای Sübätäi par Juwainī, a été parfois mal lu سنتای Suntai (la faute est déjà dans Abū-'l-

nom قنقوربقای et Blochet قونقوربتای, Blochet ajoutant que c'est là l'ethnique tiré du nom des Qonγrat ou Qonqgirat; mais l'ensemble de leçons ramène en réalité à قنقورتغای ou قنقورتقای dans le premier cas, à قونقورتقای dans le second, c'est-à-dire à *Qonqurtaqai ou *Qonqurtaγai, et c'est bien Qonqurtaqai qu'Abū-'l-Faraj a lu dans son ms. de Juwainī (cf. éd. Pococke, texte, 498; trad. 326). Or l'*Histoire secrète*, qui écrit toujours Onggirat le nom des Qonggirat, mais *qongqor* le mot qui signifie « cheval bai », mentionne aux §§ 277 et 278 un personnage qu'elle appelle deux fois Qongqortai et une fois Qongqortaqai (il semble bien s'agir les trois fois du même individu; en tout cas, c'est le même qui est appelé Qongqortai au § 277, et Qongqortaqai au § 278, même si le Qongqortai du § 278 est différent). Les *-q-* sont ici en valeur de *-γ-* comme dans les sources persanes. Il y a un nom mongol Taqai ~ Taγai (c'est celui qu'on lit souvent à tort « Tuγai ») et théoriquement on pourrait songer à un nom double *Qongγor-Taγai; mais, avec l'alternance de Qongqortai, je pense plutôt que nous avons ici un nouvel exemple de survivance du suffixe *-ta'a*, *-ta'ai*, très voisin du suffixe *-tai*, comme d'ailleurs l'est la forme féminine *-tani* (*-täni*) qui alterne aussi avec *-tai*, *-täi*. Autrement dit, *Qongqortaqai ~ Qonqγortaγai ne serait qu'une forme archaïque de ce nom Qongγurtai qu'on a vu plus haut (p. 29 n. 1) avoir été porté par un fils de Hülägü. On peut songer à une solution analogue pour le « Eldegai » de Plan Carpin, « Eldega » des chroniques russes, qui serait le masculin archaïque *Äldägäi ~ *Ältägäi tiré de *äl* < *el* > *il*, « paix » et « peuple soumis » (cf. *supra*, p. 72), à laquelle correspondait peut-être une forme féminine *Ältäni (cf. *T'oung Pao*, 1932, 50), toutes deux aboutissant théoriquement en mongol classique à *Ältäi, non attesté à ma connaissance, mais qui est supposé par le kalmouk *eltε*, « mit frieden, « beliebt » (Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 120). Au cas où ma théorie se vérifierait, je ne sais si elle permettrait de rendre compte de la double forme *-tu* (*-tü*) et *-tai* (*-täi*) du suffixe adjectif en mongol classique. Aujourd'hui, il n'y a pas de distinction de genre en mongol, sauf dans quelques cas exceptionnels, comme les noms de couleurs pour la robe des animaux, qui se sont maintenus en *-qčin* pour les femelles; mais le mongol médiéval disait *qoyar* pour « deux » en parlant des hommes, *ǰirin* en parlant des femmes. J'ai signalé depuis longtemps (*T'oung Pao*, 1932, 51) que le mongol du Moyen Age employait surtout *-tu* pour les hommes, *-tai* pour les femmes; la distinction, fossilisée, ne subsiste plus que pour *sutu*, épithète de l'Empereur, et *sutai*, épithète de l'Impératrice, et pour *hutuhtu*, « saint » et *hutuhtai*, « sainte ». Si *-tai* est en principe féminin et issu de *-tani*, on peut se demander si *-tu* n'est pas à son tour issu de la variante *-to'a* de *-ta'a*, encore qu'en pareil cas on eût attendu plutôt *-to* (< *-tö*) que *-tu*.

Faraj, *Hist. Dynastiarum*, II, 306); l'erreur se trouve également dans certains mss. de Waṣṣāf, et presque tous — sinon tous — les « Suntai » de Hammer, *Goldene Horde*, 675, et *Ilchane*, II, 539-540, sont fautifs pour Sübätäi, Asutai, Sünitäi, etc. Une malchance nouvelle nous vaut une forme incomplète Souen-t'o pour Ye-souen-t'o dans un passage des « annales principales » de Mongka (cf. T'ou Ki, 6, 5 *b*; 148, 48 *a*).

Peut-être le nom Yesüntö ∼ Yesüntä est-il à retrouver dans le clan « Yesentaï » d'Aristov, *Zamétki*, 354.

24° **Özbäg**. — Nous sommes d'accord pour admettre que le nom de ce successeur de Toqtäi est à lire Özbäg; c'est un nom turc, formé de *öz*, « soi-même », et de *bäg*, « prince », « maître »; je l'interprète par « maître de [sa] personne »; on verra que cette interprétation est assez bien confirmée par les noms de ses fils[1]. Toutefois, il y a assez peu de cas où les transcriptions étrangères du nom, fort nombreuses, commencent par *o-* (= *ö-*). Je ne vois guère à citer pour l'instant que le « Ozbyak » des chroniques russes; le « Osbach » de Hammer, *Goldene Horde*, 298; le « Osbet » (lire « Osbec ») de Jourdain de Sévérac (cf. Cordier, *Les Merveilles de l'Asie*, 96); le « Osbeth » (lire « Osbech ») de Golubovich, II, 565; et le « Osbosecho » (lire « Osbecho »), *ibid.*, II, 144. Toutes les autres transcriptions supposent « Usbek », c'est-à-dire *Üsbek, à l'exception des chroniqueurs égyptiens qui donnent « Yuzbak » (= Yüzbäk); cette dernière transcription a passé dans la lexicographie persane (cf. Vullers, II, 1531). Dans ce « Yuzbak », Spuler, 86-87 et 244, voit un effet de la notation graphique du *ö-* par *ui-* en écriture ouigoure. Je n'en crois rien. Il ne s'agit pas d'une question graphique, mais phonétique, dont les exemples abondent dans le monde turc, c'est-à-dire de doublets avec et sans *y-*. Kāšγarī enregistre déjà des doublets comme *ïr* et *yïr*, « chant »; Uïγur a été souvent entendu « Yuγur » et « Yoγur » au Moyen Age; on a des doublets *yïγač* et *ïγač* (et aussi *yaγač* et *aγač*), « bois », *yörüng* et *örüng*, « blanc », etc.; l'égyptien Mufaẓẓal écrit même يولاق *yulaq* pour *ulaγ*, « cheval de poste » (cf. Tiesenhausen, 192; Blochet, *Hist. des sultans mamlouks*, 115). En ce qui concerne Özbäg, la transcription

1. Mais ceci ne veut pas dire que le nom Özbäg ne fasse son apparition qu'avec le khan Özbäg de la Horde d'Or. Il avait été porté un siècle plus tôt par un *atabäg* bien connu de l'Azerbeidjan (1210-1225); cf. par exemple l'article « Uzbek (Özbek) » de Minorsky dans *Encycl. de l'Islam*.

chinoise 月即別 Yue-tsi-pie pourrait représenter Yüzbä[k] ou Yüzbä[g], mais rend tout aussi bien Üzbä[k] ou Üzbä[g]. Au contraire, c'est avec *ö-* initial qu'Özbäg ou Özbäk reparaîtra comme nom de peuple dans les transcriptions des Ming.

Les orthographes en écriture arabe sont ambiguës pour une finale *-k* ou *-g*, mais, comme je l'ai dit, toutes les transcriptions en lettres latines supposent un *-k* final, non un *-g*. Le اوزبك d'Ibn-Baṭṭūṭa est bien probablement à transcrire également Üzbäk ou Özbäk, et il en est de même pour les quatre noms de successeurs d'Özbäg dont le nom se termine en *-bäg*. Ce durcissement pose un problème assez singulier, car c'est surtout le coman qu'on parlait alors à la Horde d'Or, et en coman *bäg* avait donné régulièrement *bäi*, *bei*, de même qu'on a *bī* aujourd'hui en dialecte de Kazan et en karaïm. Aussi, par les témoins des conventions de Caffa en 1347 et 1358, trouve-t-on « Mogalbey », « Asambei », « Tolobei »[1]; mais en même temps la convention de 1358 est au nom de « Berdibech » = Berdi-bäg > Berdi-bäk. C'est qu'en coman le mot s'était dédoublé: *bäi*, *bei* > *bii*, y désignait un « noble » (*baronus*), et *bäg* (*beg*) signifiait le « prince » (*princeps*). Grønbech (*Kom. Wörterbuch*, 54) me paraît bien avoir raison en disant que ce *beg* ne résulte pas de l'évolution normale de *bäg* en coman, mais a été réemprunté par les Comans au persan. En tout cas, le *Codex Cumanicus*, aux transcriptions si minutieuses, nous garantit qu'on prononçait *bäg* ou (*beg*) en coman, et ceci vaut aussi pour la Horde d'Or; le durcissement en *bäk* (*bek*), qui va de soi pour les Égyptiens, doit être un phénomène secondaire à la Horde elle-même, peut-être dû à l'influence mongole. Özbäg[2] était le fils de Toγrïlča ou Toγrulča, lui-même fils

1. A la p. 36, Spuler parle d'un *basqaq* « Qutluġ Boġa » contre qui une émeute des Russes se produisit en 1262 et que les sources russes appellent « Kutlubéi ». Mais je ne vois pas que « Qutluġ Boġa » (= Qutluγ-Boγa) soit fourni par aucune source, et « Kutlubéi » représente exactement le stade coman de Qutluγ-Bäg. En outre, à la p. 333, il est parlé du souverain tartare (*cezar' tatarskiï*) « Kutlubui » qui envoie les *basqaq* en Russie en 1257; Spuler se demande si le nom ne représente pas Qubilai. C'est bien impossible. Non seulement, comme il le dit lui-même, Mongka régnait encore en 1257, mais tous les intérêts de Qubilai et ce qu'il pouvait avoir d'influence avant 1260 s'exerçaient du côté de la Chine. Quelque confusion a dû se produire dans les textes, et le soi-disant souverain tartare « Kutlubui » qui envoie les *basqaq* en 1257 me paraît difficilement séparable du *basqaq* « Kutlubéi » de 1262.

2. C'est par fidélité à l'usage que j'écris le nom d'un seul tenant, et non Öz-Bäg.

aîné de Möngkä-Temür, dont Toqtäi était un frère puîné[1]; il était donc le neveu de son prédécesseur. Son long règne, 1313-1341, et la grandeur que connut alors la Horde d'Or expliquent dans une certaine mesure qu'il ait donné par la suite son nom aux Özbäg, de ceux que nous appelons souvent les « Uzbek ». Mais cela était facilité par les habitudes du temps. De même qu'on a continué à parler d'un empire et d'une langue jaγatai (< Čaγätai) et que les noms de Dua et de Qaidu ont été parfois appliqués à leurs territoires bien après la mort de ces souverains, les textes chinois de l'époque mongole désignent assez souvent une maison princière non par son titulaire du moment, mais par une sorte de « chef d'armes » défunt déjà depuis plus ou moins longtemps. L'absence d'un vrai nom national y contribuait. C'est ainsi que Marignolli, qui vit Özbäg sur la fin de son règne, quand il veut marquer l'étendue des domaines de Sem après le déluge, dit qu'ils couvraient ..... *totum illud imperium Usbec, Katay, Yndias, Ethiopiam, usque ad finem mundi* (Van Den Wyngaert, I, 542); on ne savait alors comment désigner ce qu'on appela ensuite la Horde d'Or autrement que par le nom de son souverain[2].

1. C'est bien aussi ce que dit Spuler, 85; mais l'ordre des frères est renversé par inadvertance dans le tableau qui suit la p. 452. Pour le nom du père d'Özbäg, on trouve parfois Toγrïl seulement, et on lit généralement l'autre forme Toγrïlja ou Toγrulja. Je ne veux pas discuter le nom, faute d'éléments suffisants. Toutefois, le parallélisme des transcriptions chinoises pour des noms à finale identique me fait penser que cette finale est *-ča* et non *-ja*, au moins primitivement, et pourrait bien s'apparenter au suffixe *-čar, -čär*, que nous avons vu sous le n° 7 à propos de Bärkäčär. On a *qarača*, « noirâtre » (de *qara*) et *qïzïlja*, « rougeâtre » (de *qïzïl*), dans Zajączkowski, *Manuel*, 38 et 43, ce qui est conforme au turc osmanli et à celui de Crimée; mais rien ne me paraît impliquer, dans le ms. original en écriture arabe, qu'on ne puisse pas lire *qarača* et *qïzïlča* pour le qïpčaq.

2. Le nom a repris une valeur officielle quand en 1924 le Khwārezm a été divisé en Uzbekistan et Turkmenistan. Dans ses *12 Vorlesungen*, 177, Barthold s'élève contre l'opinion de ceux qui, comme Radlov, expliquent le nom des « Uzbek » par « Özbek » (lire Özbäg) au sens de « maître de soi-même », et dit que, selon toute vraisemblance, le nom ethnique est simplement tiré de celui du khan « Uzbek ». Le point de vue de Barthold ne m'apparaît pas clairement. Dans son livre, on a toujours le nom sous la forme « Uzbek » seule, excepté p. 169 où on lit « Uzbek's [Özbeg's] », et à l'index, p. 271, où le nom du khan est indiqué comme « Uzbek (Özbek) », et le nom ethnique comme « Uzbek, Uzbeken (Özbegen) »; mais ses additions entre crochets ou entre parenthèses sont peut-être le fait de ceux qui ont traduit du turc les *12 Vorlesungen*, publication posthume comme on sait. Si Barthold a voulu dire que le nom des Özbäg (> Üzbäk) n'a pas été créé, au sens de « Maîtres d'eux-mêmes », de façon indépendante, sans rapport avec le nom du khan Özbäg (> Üzbäk), j'en suis d'accord avec lui. Mais si, comme il semble, Barthold a pensé que le vrai nom du khan était Üzbäk, et par suite celui du

25° Könčäk. — Özbäg accorda au prince russe Yuriï Danilovič la main d'une sœur que les chroniques russes appellent « Končaka », une fois « Konča » (Spuler, 286), et qui fut baptisée sous le nom d'Agathe; Spuler a conservé partout « Končaka », en le mettant entre guillemets. Il me paraît clair que « Končaka » est une forme russe féminisée de Könčäk, nom très usuel aux XIIIe-XIVe siècles. Il y a quatre 寬徹 K'ouan-tch'ö, Könčä[k], dans le *Yuan che* (*San che t'ong-ming lou*, 16, 10*a*). Le nom doit être d'origine turque, car on trouve déjà chez les Comans un chef Yuriï Končakovič tué par les Mongols en 1223, et qui est certainement un « Georges, fils de Könčäk », de même que le Daniel Kobyakovič nommé en même temps que lui est un « Daniel fils de *Köbäk (ou Köpäk); cf. *JA*, 1920, I, 149[1]. Les deux chefs comans Könčäk et *Köbäk sont d'ailleurs mentionnés eux-mêmes à plusieurs reprises dans les chroniques russes (cf. Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 154-155). En outre, Rašīdu-'d-Dīn mentionne qu'au temps de Gengis-khan un chef qïpčaq appelé كونجك Könčäk avait l'office de porte-parasol (*sügürči*) du souverain mongol (cf. Berezin, V, 132, et auparavant *Pervoe našestvie Mongolov na Rossiyu*, *ŽMRP*, sept. 1853, 236; surtout Marquart, *Ueber aas Volkstum der Komanen*, 153-155).

Könčäk n'est pas dans la liste des noms comans dont Berezin a fourni l'explication, pas toujours juste, dans *Pervoe našestvie*, 238-239. Blochet, II, 270, et App., 9, a proposé deux étymologies, l'une par le turc *könäk* ∼ *künäk*, « seau » (et non « aiguière »), qui est sûrement à écarter, l'autre par un mot turc « kountchek » (donc *künčäk*) qui signifierait « femme esclave ». Cette dernière solution serait tentante si le mot existait, mais je n'en trouve pas trace; peut-être Blochet a-t-il mal lu *künčäk* le mot turc bien connu *küng*, « femme esclave ». Il ne semble pas non plus qu'on puisse rapprocher Könčäk du nom de la tribu Känčäk ou Gänčäk de la région de Kāšγar (sur laquelle cf. Brockelmann, *Kāšγarī*, 245; Minorsky, *Ḥudūd al-'Ālam*, 280; Clauson, dans

peuple également Üzbäk, et que l'explication du nom du khan comme Özbäg n'était pas juste, je ne doute pas qu'il se trompe.

1. Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 293, dit de même que le prince « Kotyan » ou « Kotyag » des Comans, *Kütän ou *Kötäk, s'appelait de son nom complet Kotyak Končakovič, mais je n'en trouve pas actuellement confirmation dans les textes. La forme correcte du nom est probablement *Kütän, confirmé par « Gutan » et « Kuthen » des sources non russes. L'explication du nom par celui des Qïtan, mise en avant par Marquart, *Ueber das Volkstum der Komanen*, 57, mais à moitié abandonnée p. 203, n'est pas défendable.

JRAS, 1937, 178; Haneda, dans *Mem. of the Toyo Bunko*, VI, 3). A mon avis, Könčäk représente probablement le coman *könčäk*, « pantalon », qui a survécu dans le dialecte apparenté des Karaïm (cf. Grønbech, *Koman. Wört.*, 151).

26° **Tïnï-Bäg.** — Tïnï-Bäg était en 1341 l'aîné des fils survivants d'Özbäg, et il lui succèda ; mais il fut bientôt mis à mort par son frère cadet J̌änï-Bäg, qui le remplaça (1342) ; bien que je doive revenir sur le nom de J̌änï-Bäg sous le n° 27, je ne pourrais pas rendre compte du nom de Tïnï-Bäg sans mentionner aussi dès maintenant l'origine du nom de son cadet.

D'après Spuler, 99, le nom de l'aîné apparaît dans les chroniques russes sous la forme « Tinbek » (? ou « Tinibeg »)[1]. Sur la foi de chroniqueurs turcs tardifs, Hammer, 304, appelait ce prince « Insanbeg », dont le « Tinibeg » des chroniques russes était, selon lui, une déformation. Comme l'a dit Howorth, II, 173, Hammer s'est sûrement trompé ; on ne comprend d'ailleurs pas son erreur, puisque lui-même renvoyait en note à une lettre pontificale où le nom est bien écrit « Tynybech »[2] ; or cette lettre n'a rien à voir avec les chroniques russes. Spuler, 99, 238, 239, 244, a adopté « Tïnï-Beg[3] ».

Il y a en réalité une lettre pontificale du 31 octobre 1338, confiée à Marignolli, et qui le recommandait au frère Élie de Hongrie, familier du prince « Tynybech », et deux lettres du 17 août 1340, l'une adressée à Özbäg, mais où « Tynybech » est nommé, et l'autre au prince « Tynybech » lui-même ; les deux dernières sont bien connues depuis Wadding, de chez qui Mosheim les a extraites ; elles ont été republiées par Eubel, et enfin par Golubovich, IV, 226-228, 260[4]. Le nom est confirmé

1. Je n'ai pas actuellement le moyen de vérifier, et je suppose que Spuler a raison ; il ne renvoie cependant qu'à Howorth, II, 173, lequel, se référant à Karamzin, écrit « Tinibeg », et c'est aussi la forme que Hammer, *Goldene Horde*, 304, prêtait aux chroniques russes.

2. Hammer la citait d'après Mosheim, 185, où on a « Tynybech » ; le « Tynubech » de Hammer est une négligence ou une faute d'impression.

3. Le « Insan » de Hammer doit être l'arabe إنسان *insān*, « être humain ». Mais, tout en citant Hammer, Desmaisons, dans une note de sa traduction d'Abū-'l-Ghāzi, 184, écrit « Issanbey ». S'il ne s'agit pas d'une double faute d'impression pour « Insanbeg », nous aurions là la transcription, en turc de type osmanli, de Esān [إيسن]-Bäi < Äsän-Bäg, forme peut-être plus vraisemblable que « Insān-Bäg ». Tïnï-Bäg aurait-il porté un second nom Äsän-Bäg?

4. Malheureusement une même erreur se répète à travers les t. II, III et IV de Golubovich, où Tïnï-Bäg et J̌änï-Bäg sont considérés comme un seul et même personnage.

entre autres par une œuvre qui fut écrite pour le prince avant son avènement ; il y est appelé « Tinï-Bäg » (ou « Tinï-Bäk » ; cf. Barthold, *12 Vorlesungen*, 146).

Mais ici intervient un texte d'Ibn-Baṭṭūṭa. Le voyageur a connu le prince et son frère à la Horde d'Or en 1334, et il écrit à propos de ces deux fils d'une même mère (II, 397) : « L'aîné s'appelle تينَ بك Tïna-Bäk, qui s'écrit avec *ti* et *na* : *bäk* a le sens d' « émir », et *tïn* est le « corps » ; c'est donc comme s'il s'appelait l' « émir du corps ». Le nom de son frère est جان بك J̌ān(i)-Bäk, qui s'écrit avec *ǰa* et *ni* ; *ǰān* signifie l' « âme » ; c'est comme s'il s'appelait l' « émir de l'âme »[1]. » Je reviendrai plus loin sur J̌änï-Bäg ; dès à présent, je puis dire que J̌äni- est bien formé avec le persan *ǰān*, qui signifie « âme », et qui avait passé d'ailleurs en coman. Reste « Tïna-Bäk », qu'Ibn-Baṭṭūṭa a évidemment tiré du persan *tän*, « corps », comme le dit Spuler, 244. Mais je crois bien qu'Ibn-Baṭṭūṭa s'est trompé. Ses connaissances en turc étaient faibles ; c'est ainsi qu'à Sarāi, la capitale d'Özbäg, Ibn-Baṭṭūṭa (II, 448) parle du palais impérial appelé « Altūn-Ṭāš », forme garantie par une épellation minutieuse, et il l'interprète par « Tête d'Or », alors que c'est *baš*, et non *taš*, qui signifie « tête » en turc. Une confusion du même ordre a dû se produire ici. Le persan *tän* a passé dans bien des dialectes turcs, y compris le coman ; seulement il ne pouvait guère donner un dérivé « *tini* » ; si l'étymologie était conforme à celle indiquée par Ibn-Baṭṭūṭa, nous devrions transcrire *Täni-Bäg. Mais son تينَ Tïna, malgré sa finale bizarre, confirme la voyelle *-ï-* ou *-ï-* de la première syllabe. Or, à côté de l'emprunt persan *ǰān*, « âme », il y a, pour désigner l' « âme », un mot indigène turc très répandu, attesté entre autres en coman, qui est *tïn*[2] ; Tïnï-

1. Pour les épellations, toujours supprimées dans la traduction française, cf. Tiesenhausen, 296. Elles offrent ici certaines anomalies ; la voyelle *-a* de « Tïna-Bäk », indiquée par l'épellation et que les éditeurs ont adoptée dans le texte, est sûrement incorrecte ; Tiesenhausen fait suivre cette épellation d'un point d'interrogation. D'autre part, l'épellation indique bien *ǰa* et *ni* pour J̌änï-Bäk, mais l'édition du texte ne porte pas de voyelle *-i*. 'Umari († 1348/1349), qui est un contemporain du règne de Tïnï-Bäg, écrit تنی بك Tïnï-Bäk (cf. Tiesenhausen, 228, 251).

2. Cf. le dictionnaire de Radlov, s. v. *tïn* et *tin* ; Grønbech, *Kom. Wört.*, 262 (où le pluriel en *-lar* indique bien que *tïn* n'était pas palatalisé en coman). Abū-'l-Ghāzī, trad. Desmaisons, 196, dit de même que le mongol *amin* (mot à mot « vie », mais aussi « âme », « personne », le « soi ») a le même sens que *ǰān* en arabe (lire « en persan »), *hūš* en tājik (= en persan, au propre « esprit ») et *tïn* en özbäg (= en turc).

est à *tïn* exactement ce que J̌ānï- est à *ǰān*, et je suis convaincu que les noms des deux frères sont strictement synonymes. Le nom de leur père Özbäg, formé avec *öz*, la « personne », le « soi », n'en est pas lui-même bien éloigné.

27° **J̌ānï-Bäg.** — Spuler, qui garde dans le présent ouvrage « Tïnï-Beg » (mon Tïnï-Bäg), donnait de même « Ġānī-Beg » (mon J̌ānï-Bäg) pour le nom de son frère cadet dans *Die Mongolen in Iran*, 137, mais ajoutait entre parenthèses « Ġambek » (= J̌ambeg), avec un renvoi à Barthold, *12 Vorlesungen*, 173. Dans le présent ouvrage, il adopte toujours « Ġambek », qui est pour lui la forme « mongole » (pp. 286-287), au lieu que » Ġānï-Beg » est la forme « turque » (p. 99).

Je me représente les choses un peu différemment. On a vu qu'Ibn-Baṭṭūṭa, tout en écrivant le nom seulement جان بك *J̌ān-Bäg, disait qu'il fallait le prononcer J̌ānï-Bäg, et l'orthographe apparente *J̌ān-Bäg se retrouve chez des chroniqueurs turcs (Hammer, 305). L'interprétation par « Seigneur de l'âme » avait déjà été donnée par Hammer[1]. Justi (*Iran. Namenbuch*, 109), qui ne dit rien du pseudo-Tīna-Bäg expliqué par *Tän-Bäg dans Ibn-Baṭṭūṭa, a déjà recueilli J̌ān-Bäg comme le vrai nom du khan J̌ānï-Bäg de la Horde d'Or, et il mentionne quatre autres personnes qui se sont appelées J̌ān, « Ame » ; il y en a eu bien d'autres ; le seul index de Elias et Ross, *The Tarikh-i-Rashidi*, 510, permet d'en ajouter quatre à la liste ; et ils ne se confondent pas avec ceux de l'index de Howorth, IV, 294. Mais il y a aussi un nom persan dérivé de *ǰān*, J̌ānï, « Ami », « Aimé », dont Justi cite deux exemples ; c'est, à mon avis, lui qui, turcisé en J̌ānï, figure dans J̌ānï-Bäg. Ce nom de J̌ānï-Bäg n'a pas été créé à la Horde d'Or pour le fils d'Özbäg : dès 1265, un J̌ānï-Bäg avait été envoyé par la Horde d'Or chez les Russes (Hammer, 541). Il fut également porté par la suite, en 1366-1367 par un khan dont les monnaies portent en toutes lettres J̌ānï-Bäg (Spuler, 121), par Abū-Sa'īd J̌ānï-Bäg au milieu du XIe siècle (Hammer, 540), par un J̌ānï-Bäg que les Russes ont connu en 1476 (Spuler, 179); il y en a eu chez les Qazaq, il y en a eu en Crimée (cf. les index de Howorth et d'Elias et Ross). L'existence du nom J̌ānï-Bäg, attestée par les textes comme par les monnaies (cf. Spuler, 121) ne prête à aucun doute. J'ai dit que je l'expliquais par l'adjectif

1. « Der Seelenfürst » ; mais non pas « the prince of spirits », comme l'a cru Howorth, II, 179.

persan *ǰānī*, tiré de *ǰān* ; mais ceci ne rend pas compte du nom de son frère aîné Tïnï-Bäg, tiré de *tïn*, qui est turc et ne devrait pas avoir un suffixe persan en -ī (> -ï) ; en turc, -ï (-i) n'est que le suffixe possessif de la troisième personne. Je suppose que nous avons là affaire à une formation analogique. Comme je tenterai de le montrer à la fin du présent article, le persan était encore très répandu à la Horde d'Or dans la première moitié du XIVe siècle. De même qu'on avait un adjectif persan *ǰānī*, tiré de *ǰān*, « âme », je pense qu'on a créé à la Horde d'Or, par analogie, un pseudo-adjectif persan *tïnï*, formé avec le mot *tïn*, lequel signifiait « âme » en turc comme *ǰān* en persan.

Mais, si ce nom de J̌ānï-Bäg est si bien attesté, pourquoi Spuler lui a-t-il substitué J̌ambek ? La raison en est simple : c'est que ses monnaies en écriture ouigoure portent ce que Barthold, *12 Vorlesungen*, 173, écrit « Čambek » ; Spuler pense que c'est là la vraie forme mongole dont J̌ānï-Bäg serait la forme turque. Mais ce « Čambek » demande à être interprété. Le *-e-* de Barthold est en valeur de *-ä-* ; l'écriture ouigouro-mongole ne distingue pas entre *g* et *k* ; mais, surtout à l'initiale, *č-* et *ǰ-* ne s'y confondent pas. Si les indications données sont correctes, c'est donc *Čambäg ou *Čambäk que l'écriture ouigouro-mongole indiquerait. Nous devons toutefois nous rappeler que, dans l'écriture ouigoure proprement dite, il n'y a pas de *ǰ*, mais seulement *č*, qui peut prendre secondairement les deux valeurs ; pour noter le *ǰ-* initial, les Mongols ont employé de leur côté le *y-* du ouigour. Les choses se passent donc comme si nous avions affaire à une transcription non pas ouigouro-mongole mais ouigoure tardive, avec *č-* en valeur de *ǰ-*, et en même temps à une prononciation populaire où, dans un nom trisyllabique « J̌ānïbäg », la seconde syllabe, non accentuée, perdait sa voyelle, ce qui amenait une assimilation du *n-* au *b-* suivant ; d'où l'apparent *Čambäg ou *Čambäk en valeur de *J̌ambäg ou *J̌ambäk[1]. Mais nous avons déjà vu à propos de Toqtai ~ Toqtō (*supra*, n° 16), que l'orthographe ouigoure des monnaies ne représentait pas la graphie originale du nom. *J̌ambäg est une forme populaire altérée, qu'il n'y a aucun intérêt à faire prévaloir. Le nom de l'*ilkhan* Abū-Sa'īd apparaît sur certaines monnaies sous la forme Buṣaida[2], et

1. C'est par une assimilation analogue que, parmi les témoins de la convention entre la Horde d'Or et Venise de 1358, nous voyons figurer un « Asambei » (Hammer, 521), c'est-à-dire Ḥasan-Bäg.
2. Cf. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, 117 ; cette forme est néanmoins

sous celle de Busaid dans un édit dont on possède l'original[1]; la forme aphérétique est confirmée par la transcription chinoise Pou-sai-yin, *Busain[2], et en Occident tant par le « Boussay » du *Livre de l'Estat du grānd khan* (Yule, *Cathay*², III, 89, 96) que par des formes altérées comme le « Benascaït » de Brătianu, *Recherches sur le commerce génois*, 260, et les « Mussayd », « Bunsai », « Bonsaet », etc., de Golubovich, III, 217; néanmoins, Spuler a gardé Abū-Sa'īd, et à mon avis il a eu raison. Il faudrait d'autant plus en agir de même pour J̌ānī-Bäg que le *J̌ambäg ou *J̌ambäk des monnaies n'est, lui, confirmé par aucune source. Spuler dit lui-même, 99, que la forme russe, pour le fils d'Özbäg, ont « Čanibek » (sans références); je trouve de mon côté « Zanebék » dans Veselovskiï, *Khan iz temnikov*, 23, et « Šeni-beg » dans une source de Hammer, 306; un homonyme est appelé plus tard par les Russes « Zenebek » (Spuler, 179). La carte catalane de 1375, selon Yule, écrit « Janibech » (cf. Yule, *Cathay*², I, 301)[3]; on a « Zanibech » dans la convention de 1347 entre la Horde d'Or et les Vénitiens (Hammer, 517). Voudra-t-on soutenir que toutes ces informations passaient par des intermédiaires turcs, au lieu que *J̌ambäg ou *J̌ambäk était la forme véritable en mongol? Mais, s'il y a un pays avec lequel les Mongols de la Horde d'Or ont bien dû être en relations par de vrais Mongols, c'est l'empire mongol de Chine. Or, dans le *Yuan che*, J̌ānī-Bäg apparait sous la transcription 札尼別 Tcha-ni-pie, J̌āni-Bä[g]. « J̌ambek » est décidément à abandonner, et il n'y a qu'à revenir à J̌ānī-Bäg[4].

surprenante, et je me demande si ce n'est pas une mauvaise lecture pour *Busaid.

1. *Ibid.*, 197; le document est celui que j'ai publié en 1936 dans *Athār-é-Irān*, I, 31-44. Ici Spuler dit que des monnaies ont également Busaid.

2. Un homonyme, avec la même transcription aphérétique Pou-sai-yin, est nommé plus tard dans le *Ming che* (cf. *San che t'ong-ming lou*, 39, 1*a*).

3. La reproduction gravée de Buchon et Tastu (*Not. et Extr.*, XIV, II, après la p. 118) porte en réalité « Jambeth », et le déchiffrement de la p. 129 (par faute d'impression?) « Jambech ». Même si la carte a vraiment « Jambeth », il ne faut vraisemblablement y voir que les confusions si usuelles entre *m* et *ni*, *t* et *c*, dans les mss. médiévaux. J'explique de même le « iambec » de la Table de Velletri (dans Hamy, *Le Livre de la Connaissance des Pays*, 247). A en juger par Bruun, *Notices sur les colonies italiennes*, 42, la lettre du doge André Dandolo à J̌ānī-Bäg, écrite en 1349, doit bien avoir une forme correspondant à J̌ānī-Bäg et non à *J̌ambeg, car les orthographes du texte original sont reproduites quand elles sont aberrantes, et Bruun écrit simplement ici « Djani-Bek ».

4. On trouverait sans peine d'autres exemples analogues à celui de J̌ānī-Bäg > J̌ambäg. C'est ainsi qu'il y a eu au milieu du XVIe siècle, parmi les

Non seulement le nom J̌ānī-Bäg a continué de garder cette forme en milieu turc, mais il a survécu longtemps, presque identique, sous la forme J̌anabäk chez les Mongols Oïrat, où on le rencontre à plusieurs reprises. Enfin, de même que le nom d'Özbäg, ceux de ses deux fils sont devenus des ethniques. Parmi les tribus turques de Transcaucasie et d'Iran, il y a celle des « J̌ambeglu », dont le nom est évidemment l'adjectif en *-lu* dérivé de *J̌anbäg (< J̌ānī-Bäg); cf. Aristov, *Zamětki*, dans *Živaya Starina*, VI, 413. Et parmi les tribus turques de Sibérie, on trouve celle des « Tïnibek » et celle des « J̌anïbek » (*ibid.*, 354, 358).

28. *Tai-Tūla ou *Ṭai-Dūla. — Spuler parle à diverses reprises de la princesse « Ṭaid Oġly » (104, 111, 115, 238, 245); trois fois seulement il écrit « Ṭaidoġly »; je ne crois pas que « Ṭaid Oġly » soit justifié, bien que cette coupure semble avoir pour elle la forme « Taid Ughlu Begum » qu'on lit dans Howorth, II, 194. Il s'agit de la princesse qui fut la femme d'Özbäg, que Sp., 104 et 111, suppose avoir pu être ensuite celle de J̌ānī-Bäg, et que Hammer appelle toujours « Taidula »[1]. Voici comment la question se pose.

Ibn-Baṭṭūṭa (II, 383, 384, 389, 392, 397; III, 9) est assez prolixe sur la « grande *ḫatun* », l'épouse favorite d'Özbäg, et l'appelle طيطغلى Ṭaiṭuγlï; la forme est garantie par l'épellation minutieuse de III, 390[2]. Il n'est pas à ma connaissance que la princesse soit nommée dans aucune autre source orientale du temps. Mais les sources russes parlent alors d'elle sous le nom de « Taïdula » ou

Nogai, un prince « Tinbaï »-mīrzā, dont on trouve aussi le nom transcrit « Timbaï »-mīrzā (cf. *Živaya Starina*, XVIII [1909], 266). Le premier élément est sûrement le même que dans Tīnī-Bäg, et le nom est soit Tīn-Bäg ou Tīnī-Bäg > Timbaï (mais on attendrait alors « Timbeï » en transcription russe), soit Tīn-Bai ou Tīnī-Bai > Tīmbaï. Pour ce qui est de l'alternance J̌ānī-Bäg ~ J̌ān-Bäk, les deux formes se rencontrent, sans influence mongole, dans l'onomastique des Tartares de Russie et des Turcs de Crimée; cf. par exemple جانى بيك J̌ānī-Bek pour le « Zenebek » des Russes vers 1475 dans Velyaminov-Zernov, *Izslědovanie o Kasimovskikh caryakh* (*Trudy VOIRAO*, IX), 123, et en Crimée جانى بك J̌ānī-Bäk dans Velyaminov-Zernov, *Materialy dlya istorii Krymskago khanstva*, 45-49, mais aussi en Crimée جان بك J̌ān-Bäk, *ibid.*, 27-29. Enfin l'initiale s'est assourdie dans le dérivé tartare Čāniš et le patronymique Čānišev (cf. Velyaminov-Zernov, *Izslědovanie*, IX, 60).

1. Hammer, 311, 676, veut distinguer deux « Taidula »; je reviendrai sur ce point plus loin.

2. Ces épellations sont toujours supprimées dans la traduction française; Tiesenhausen, *Sbornik mater.*, I, 293, etc., a raison de les donner.

« Taïdulla » ; d'autre part, une lettre pontificale du 17 août 1340 est adressée à l'impératrice des Tartares septentrionaux « Taydola »[1] ; une lettre du doge André Dandolo à Jānï-Bäk fait mention de la « Thaythalu-Katon » (? lire « Thaithula-Katon »)[2]. La coupure adoptée par Spuler suppose un second élément formé avec *oγlï*, c'est-à-dire *oγul* + le suffixe possessif *-ï* de la 3e personne, mot à mot « son fils ». Le mot *oγul*, « fils », s'est employé également au sens de « prince » et a parfois aussi, dans des noms de femmes, celui de « princesse », mais alors il ne prend pas le suffixe possessif *-ï* ; *oγlï*, prononcé en osmanli *oγlu*, ne peut être en principe qu'un nom marquant une filiation ; la princesse s'appellerait donc « Fils de Ṭaid », le nom « Ṭaid » restant d'ailleurs inexpliqué. Il semble bien que telle soit la forme donnée par le chroniqueur turc tardif 'Abd el-Ghaffār, source du texte de Langlès que Howorth a copié[3], et c'est également de 'Abd el-Ghaffār que Spuler a dû s'inspirer[4]. Mais, comme le dit Spuler, 474, n° 177, 'Abd el-Ghaffār ne fait que reprendre pour la Horde d'Or l'essentiel de la chronique tartare, en grande partie légendaire, écrite au XVIIe siècle par Ötämiš Ḥājjī ; cette chronique est inédite ; quelques passages en ont été cependant publiés par Barthold dans *ZVOIRAO*, XV, 226-232, et là nous trouvons, p. 231, le nom de la princesse écrit تاى دوالى بيكم Tai-Dualï-Begim, « la princesse Tai-Dualï »[5]. On ne voit donc pas bien d'où le « Taid-Oγlu-Begim » de 'Abd el-Ghaffār est sorti. Peut-être après tout ce Turc a-t-il connu le Ṭaiṭūγlī d'Ibn-Baṭṭūṭa et l'a-t-il coupé, à l'osmanlie, en « Ṭaid-Oγlu ».

Mais cette analyse du nom me paraît inadmissible, non seulement parce qu'Ibn-Baṭṭūṭa l'aurait alors vraisemblablement écrit

1. Cf. Golubovich, *Bibl. bio-bibliografica*, III, 180 ; IV, 228. Cette lettre, publiée déjà par Wadding, a été reproduite d'après lui dans Mosheim, *Historia Tartarorum Ecclesiastica*, 191-192. Howorth, II, 172, 178, 196, dit que « Taidula » était chrétienne, et veut en tirer des conséquences pour le règne obscur de Ḫiżir-ḫan (Ḫiżr-ḫan) ; c'est aller contre les termes mêmes de la lettre pontificale de 1340, qui exprime l'espoir que « Taidula », favorable aux chrétiens, se convertira ; rien n'indique qu'elle l'ait fait par la suite, pas même les faits narrés par Karamzin et racontés d'après lui par Howorth, II, 178.

2. Cf. Ph. Bruun, *Notices sur les colonies italiennes de Gazarie* (*Mém. Ac. Imp. Sc. de St-Pét.*, 7e série, X, n° 9, 42) ; la copie a plusieurs noms estropiés.

3. Dans sa traduction de G. Forster, *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, III, 374.

4. Spuler l'a connu d'après une publication turque de 1925 et 1926 à laquelle je n'ai pas accès ; cf. p. 474, n° 177.

5. Le nom joue de malheur ; Barthold parle en note de « Taïdum », probablement faute d'impression pour le locatif russe Taïdulé de Taïdula.

autrement (le *-ṭ* en fin d'un élément du nom est difficilement acceptable) et que « Ṭaid-Oγlï » est inexplicable, mais parce qu'en gardant telles quelles les formes qui nous sont vraiment attestées à époque ancienne, nous y retrouvons un nom connu dans l'onomastique mongole. Tant dans l'histoire des tribus (Berezin, V, 88) que dans la vie de Gengis-khan (XV, 32), Rašīdu-'d-Dīn mentionne le chef des Tumat appelé تايتولا سوقار Tāitūla-Sōqār ; dans le passage parallèle du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, le nom est écrit 帶 都 剌 沙 合 兒 Tai-tou-la-so-ha-eul[1], *Daidula-Soqar. Enfin le même personnage est nommé Daiduqul-Soqor au § 240 de l'*Histoire secrète*[2]. Le second élément du nom n'est pas douteux, c'est le mongol *soqar* > *soqor*, « aveugle », parfois « borgne »[3]. Les flottements dans la transcription de la dentale du premier élément s'expliquent par l'ambiguïté de l'écriture mongole qui n'a qu'un signe pour *t* et *d*. Enfin le Daiduqul de l'*Histoire secrète*, avec l'ambiguïté de la gutturale mongole qui note tantôt *-q-* ou *-γ-* et tantôt l'hiatus *-'-*, indique que le *-u-* de Taitūla ou Daidūla est long et contracté de *-u'u-*. Par là même, la

1. Dans les transcriptions de l'époque mongole, 合 *ho* est toujours en valeur de 哈 *ha* ou 帢 *ha*.

2. Le texte a en réalité Daiduqul-Soqor-i avec une indication par les transcripteurs que *-i* est une marque de cas, et ce *-i* était bien dans le texte mongol, car on le retrouve dans la forme altérée Daidaγul-Saγuri du passage correspondant dans l'*Altan tobči*[3] d'Ulān-Bātor (f° 123 *b* de ma copie). Le nom est sujet du verbe, si bien que Haenisch, *Manghol un niuca tobca'an*, 119, a dit que cette désinence casuelle était ici inexplicable. Mais il s'agit d'une proposition subordonnée, « comme... Daiduqul-Soqor était mort (*ükü'äsü*) », et la langue populaire autorisait en ce cas l'emploi de la désinence *-i* après le sujet ; c'est le cas par exemple sur la « pierre de Gengis-khan ». La traduction continue indépendante supprime l'épithète *soqor*, et donne le nom sous la forme altérée « Taidutul » (non « Taidutulba » comme une mauvaise leçon l'a fait dire à Haenisch ; 巴 *pa* est une faute de l'édition de Ye Tö-houei pour 已 *yi* ; « Taidutul était déjà [*yi*] mort »).

3. Au § 3 de l'*Histoire secrète*, un personnage est appelé Duwa-Soqor, mot-à-mot « Duwa l'Aveugle » ; il est si peu aveugle qu'il a un seul œil au milieu du front, mais qui voit à trois étapes de route ; au § 245, un personnage appelé Soqor n'est sûrement pas aveugle. Le vocabulaire mongol ajouté au *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mongol-slovar'*, 324) écrit *sōqār*, et donne comme équivalent čaγatai *kör*, « aveugle » ; mais le sens secondaire de « œil défectueux », « borgne », est bien attesté en mongol et en kalmouk, et les deux sens ont passé dans l'emprunt turc *soqur* (en coman, *soqur* est rendu par « bigle » ; cf. Grønbech, *Koman. Wörterbuch*, 222). A raison des formes *soqar* de Rašīdu-'d-Dīn, du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* et du *Muqaddimatu-'l-Adab*, je ne pense pas que Ramstedt, *Kalm. Wörterb.*, 329, ait raison de poser *soqur*, comme forme du mongol classique ; il me semble qu'on doit poser en mongol *soqar* > *soqor* ; mais *soqor* (< *soqar*) devait naturellement être emprunté en turc sous la forme *soqar*.

forme d'Ibn-Baṭṭūṭa s'explique : son Ṭaiṭuγlï est pour *Ṭaïtuγᵘlï (ou *Ṭaïtuγᵃlï), avec le -γ- (~-'-) intervocalique non réduit. De même le « Tai-Duali » d'Ötämiš Ḥājjī remonterait à Taï-Du'alï. Il me paraît probable que le nom est formé de deux mots, dont le premier est Taï, fréquent dans l'onomastique (cf. Taï-Tämür, etc.). Le second élément est moins clair. Les formes russe et latine, ainsi que celle d'Ötämiš Ḥājjī, sont en faveur d'un *d-* initial ; la transcription d'Ibn-Baṭṭūṭa et la tradition qui rattacherait à cette princesse le nom de la ville russe de Tula[1] indiqueraient plutôt un *t-*. Je ne vois donc pas pour l'instant le moyen de décider certainement entre *Taï-Tūla et *Taï-Dūla ; mais je crois sûr qu'il faut abandonner « Ṭaid-Oγlï ».

J'ai dit que Spuler, 104 et 111, supposait que la même princesse avait pu être successivement la femme d'Özbäg et de son second fils et second successeur Jānï-Bäg ; Hammer, 311, veut au contraire les séparer ; Howorth ne paraît pas avoir remarqué la note de Hammer. La question est complexe. Le vieil usage mongol, dont nous avons de nombreux exemples, permettait aux fils d'épouser les femmes survivantes de leur père, mais il y avait une exception : ils ne pouvaient pas épouser leur propre mère. Or le cas présent semble offrir à la solution envisagée par Spuler une difficulté dont il ne dit rien et qui serait insurmontable : d'après Ibn-Baṭṭūṭa, qui a été reçu dans la tente de Ṭaiṭuγlï et dont Spuler, 368, accepte les données, Ṭaïṭuγlï était la mère des deux fils d'Özbäg, à savoir Tïni-Bäg et Jānï-Bäg ; seule la fille était née d'une reine précédente, déjà défunte (II, 389). Il est vrai que Hammer, 309, 311, suivi par Howorth, II, 172, 195, dit que « Taidula » (= Ṭaiṭuγlï) n'était pas la mère de Jānï-Bäg, mais ni l'un ni l'autre ne fait allusion au texte formel d'Ibn-Baṭṭūṭa. Il me paraît néanmoins très peu probable qu'il y ait eu successivement deux épouses homonymes, toutes deux penchant vers le christianisme, à avoir joué un rôle l'une sous Özbäg, l'autre sous Jānï-Bäg. Aussi incliné-je à accorder créance aux textes russes selon lesquels la mère de Jānï-Bäg n'était pas « Taïdula », mais une autre épouse d'Özbäg que Hammer appelle « Scheritamghu » aux pp. 309 et 673, « Scheritumgha » à la p. 311. Nous devons toutefois admettre en ce cas qu'Ibn-Baṭṭūṭa, malgré la précision apparente de ses renseignements, s'est trompé, au moins partiel-

1. Même sans valeur, cette tradition suppose bien en tout cas une coupure « Taï-Tūla » pour qu'on ait pu isoler le second élément du nom. Sur cette tradition, cf. Hammer, 411.

lement. Je dis « partiellement », car il est possible, contrairement aux hypothèses de Howorth, II, 172, que Ṭaïṭuγlï ait bien été du moins la mère de Tïnï-Bäg ; on pourrait invoquer en ce sens l'attitude si favorable aux chrétiens de Tïnï-Bäg et de « Taidola » en 1340, au lieu qu'il n'est pas question de Jānï-Bäg en cette occasion[1]. Mais cela même reste douteux, et le bruit dont Ibn-Baṭṭūṭa lui-même se fait l'écho, selon lequel Özbäg aimait Ṭaïṭuγlï parce que chaque nuit il la trouvait comme vierge, n'est pas favorable à l'idée que Ṭaiṭuγlï aurait eu une ou des maternités.

Ṭaiṭuγlï semble avoir eu une fin tragique. Spuler, 365, dit qu'on ne connaît son exécution que d'après le récit, assez suspect, de 'Abd el-Ghaffār. S'il s'agit du mode de l'exécution, attachée à un cheval qu'on lançait sur une montagne pierreuse, c'est possible ; mais le fait même de la mise à mort est enregistré dans les chroniques russes d'après Hammer, 317. D'autre part, ce que Langlès a traduit du texte de 'Abd el-Ghaffār et que Howorth a reproduit II, 195-196, cadre mal avec le récit d'exécution dont parle Spuler ; je regrette de ne pouvoir me reporter au texte même du chroniqueur turc, et surtout à celui d'Ötämiš-Ḥājjī.

29° **Edigü.** — Le cas du fameux chef de la Horde d'Or que Spuler appelle « Edigü » est assez embarrassant. En faveur de la finale en *-ü*, on peut invoquer le ادكو *Ädigü du *yarlïγ* de Temür-Qutluγ de 1398, le ادوكو Ädügü du *yarlïγ* de Toḫtamïš de 1393[2], le ادكو بيك des monnaies, vraisemblablement à transcrire Edigü-Bek (Ädigü-Bek) ou Edigü-Beg (Ädigü-Beg)[3], la forme ايدكو Edigü de Tiesenhausen, *Sbornik materialov*, 537[1,3] (que Tiesenhausen a transcrit « Ediku »), le pseudo- « Aidegou Bahadur » de Quatremère, dans *Not. et Extr.*, XIV, I, 166-7, vraisemblablement à transcrire Edigü-Bahādur, et un homonyme appelé « Idegu » (probablement ايدكو, à transcrire Edigü) dans Elias et Ross, *The Tarikh-i-Rashidi*, 19. Mais, en même temps, la forme des chroniques russes est « Yedigeï » ou « Êdigeï » ; l'archevêque Jean de Sultanieh, « Edigny » (lire « Ediguy »)[4] ; Schiltberger écrit

1. Comme on l'a vu plus haut, p. 96, n. 4, Golubovich, *Bibl. bio-bibl.*, III, 180, 181, et IV, 226, 229, croit naturellement que Tïnï-Bäg et Jānï-Bäg ne font qu'un seul et même personnage ; mais c'est du Tïnï-Bäg seul (« Tynybech ») qu'il s'agit dans les lettres pontificales de 1338 et de 1340.

2. Cf. Radlov, dans *ZVOIRAO*, III, 4, 6, 10, 18, 20, 22, et la correction de Samoïlovič dans *Izv. Ross. Ak. Nauk*, 1918, 1112 (et dans *Mél. asiat.*, 1918, 1112).

3. Cf. Veselovskiï, *Khan iz temnikov*, 54.

4. Cf. H. Moranvillé, *Mémoires sur Tamerlan et sa Cour*, tir. à part, 25, 26, 29.

« Edigi »; Clavijo, « Edeguy » et « Ediguy » (avec *gu-* en simple valeur de *g-*); Abū-'l-Ghāzī, ایدکی, à transcrire Edigi (à la rigueur *Edigäi).

Le dictionnaire de Budagov, I, 183, identifie le nom de notre personnage avec un mot de čaγātai qu'il écrit آیدگو, soit *aidigü* dans son système de transcription, et qui signifierait « intelligent », « compréhensif ». Un tel mot, phonétiquement inadmissible d'ailleurs, n'a pas été recueilli dans le dictionnaire de Radlov. Le ch. 107 du *Yuan che* mentionne, dans la lignée d'Ayači, fils lui-même de Qubilai, un prince 也的古不花 Ye-ti-kou Pou-houa, qui doit être *Adigü-Buqa ou *Adgü-Buqa; dans les « annales principales », sous le 2e mois de 1326, il est appelé Ye-t'ö [特] -kou Pou-houa, *Ätgü-Buqa. A propos d'un personnage appelé ادگو تیمور (« Edgü Tīmūr » de Spuler, 39; « Edgü Temür, 383), Blochet, II, 57, et App., 28, a dit que le premier élément du nom était le mot mongol *idégu*, « intelligent », qui se trouve dans le Sengilakh sous la forme ایدکو. Il n'y a pas de mot mongol « *idégu* » signifiant « intelligent », et le *Säṅgilāḫ* est un dictionnaire turco-persan, non mongol. Il me paraît évident qu'il s'agit d'un mot turc, le même que le pseudo- *aidigü* de Budagov; celui-ci l'empruntait au dictionnaire čaγātai-persan paru à Calcutta en 1820 et qui a dû copier le *Säṅgilāḫ*. Le plus simple est, à mon avis, de reconnaître dans le mot du *Säṅgilāḫ* le ouigour *ädgü*, « bon », qui entre dans des noms propres; c'est ainsi qu'un certain Adgü-Toγrïl est mentionné dans deux documents provenant de Turfan (cf. Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, nos 114, 116). Mais *ädgü* (*äẓgü* dans Kāšγarī) n'est attesté qu'en ouigour; en čaγātai, il a donné *ezgü*, en coman *eigi* et *egi*, en kirghiz *izgi*, etc.; « Edigü » ne peut le représenter directement dans le dialecte turc parlé à la Horde d'Or. Mon impression est que le mot avait dû passer du ouigour dans l'onomastique mongole, où on le prononçait Edgü ~ Edigü, (> Edügü); c'est pourquoi nous le trouvons porté par un petit-fils de Qubilai; et ce sont les Mongols qui l'auront amené à la Horde d'Or et au Turkestan. Peut-être aussi est-il dû aux Mongols que le *Säṅgilāḫ* explique le mot non par « bon » (au moral), mais par « intelligent », car un peu de cette nuance se reconnaît aussi dans les emplois du mongol *sain*, « bon »; le nom de Sain-ḫan donné à Batu n'est pas à proprement parler une allusion à sa « bonté ». Je suis donc d'accord avec la transcription « Edigü » de Spuler. Il resterait cependant à expliquer la forme Edigeï des chroniques russes, et

les finales en *-i* chez Schiltberger, Clavijo et Abū-'l-Ghāzī. Mais on a vu que le ouigour *ädgü* est représenté en coman par *eigi* et *egi*, en kirghiz par *izgi*; les exemples abondent où le ouigour a en dernière syllabe un *u* ou *ü* en face de *ï* ou *i* de dialectes occidentaux. Je pense, sans vouloir l'affirmer, que les finales en *-i* reflètent ici l'influence d'une prononciation turque occidentale.

D'après Radlov (*ZVOIRAO*, III, 10), le souvenir du personnage survit dans des légendes des Tartares de Sibérie, des Ḳirghiz et en Crimée, mais il ne nous dit pas sous quelle forme le nom s'y est conservé. Je n'ai pas eu accès aux récits populaires concernant « Edigei » qui ont été publiés par Bélyaev en 1907 (Spuler, p. 480, n° 226). D'autre part, c'est probablement à raison du Edigü plus tardif de la Horde d'Or que Hammer, *Goldene Horde*, 138, a proposé de ramener à « Edigu » le nom du *stol'nik* (= *baurči*, « échanson », etc.) « Eldeju » (lire « Eldega », et non un accusatif d'ailleurs altéré) nommé dans les chroniques russes à propos de la mort de Michel de Černigov; mais l'*-l-* du nom est ici garanti par la forme « Eldegai » de Plan Carpin (Van Den Wyngaert, 109), et c'est peut-être là le *Yäldägäi (au nom d'ailleurs un peu douteux) de Berezin, V, 167, et XV, 144; le nom ne peut rien avoir à faire avec celui d'Adigü ou Edigü, et je crois que le premier élément en est *el-*, « paix » et « peuple soumis ».

30° ***Qulpa.** — Un khan qui régna quelques mois vers 1360 est appelé « Qūlpā » ou « Qūlnā » ou « Qūḷnah » sur ses monnaies, et dans les chroniques russes « Kulpa », rarement « Askulpa » ou « Alkulpa »; il offre cette particularité que ses deux fils portaient les noms chrétiens d'Ivan (ou Jean) et de Michel (Spuler, 110; cf. Hammer, 315-316; Howorth, II, 181). La forme des chroniques russes doit faire pencher en faveur de « Qūlpā » ou « Qūlpah », bien qu'on comprenne mal la répétition de l'erreur de point qui fait du *-p-* un *-n-* dans des monnaies frappées en des lieux différents. Howorth a dit que Qūlpā « ne ressemblait pas par sa forme à un nom turc »; on peut cependant en proposer des explications, même sans s'arrêter au fait que *qulpa* est le nom d'un certain tissu de soie en kirghiz. L'une ne serait pas à proprement parler turque, mais mongole; ce serait de voir dans ce nom le mongol *qolba'a* > *qolbā*, « paire », « mise en paire »; le verbe *qolba-* > *qolbo-* a passé dans mandchou *ḫolbo-* (on y a aussi *ḫolbon*, « paire ») et dans les dialectes turcs de l'Altai *qolba-*, *qolbo-*

(c'est à tort que Radlov tire ces formes « turques » du turc *qol*; il s'agit d'emprunts faits au mongol, où **qol* de *qolba-* est le correspondant phonétique régulier de turc *qoš*, « paire » < **qol'*). Mais il faudrait alors lire *Qōlbā au lieu de « Qūlbā »; bien que les passages dialectaux de *-o-* à *-u-* soient fréquents dans le domaine de la Horde d'Or et dans les emprunts russes, je n'y incline pas beaucoup dans le cas présent. Il me paraît plus vraisemblable que « Qūlpā » représente le turc *quluba* ou *qulïba*, « hutte », qui s'écrit précisément قولبه en caractères arabes, la seconde voyelle non accentuée n'étant pas notée et pouvant s'amuïr. Cette seconde voyelle n'est d'ailleurs pas étymologique, car il s'agit d'un emprunt ancien à ce qui est aujourd'hui en persan كلبه *kulbā* ou *kurbā*, « boutique » et « hutte » < pehlvi **kurpak*, emprunté en arabe sous les formes *kurbaj*, *kurbaq* et *kulbat* (cf. Vullers, s. v. *kulbā*; Horn, *Grundriss der neu-pers. Etym.*, nº 864; Hübschmann, *Pers. Studien*, p. 88; le rapprochement avec grec καλύβη, indiqué par le dictionnaire de Radlov et par Horn, est écarté par Hübschmann); il me paraît y avoir de grandes chances pour que « Qūlpā » soit en réalité *Qūlba > *Quluba. Peut-être peut-on aller plus loin. Kāšγarī (Brockelmann, 248) mentionne un nom d'homme Qulbaq. Si c'était un nom vraiment turc, on n'attendrait pas qu'il dût passer de Qulbaq à *Qulba. Mais, s'il s'agit d'un nom venu de l'iranien, nous n'aurons là qu'un des exemples assez nombreux de doubles formes turques, les unes en *-aq* par suite d'un emprunt au pehlvi, les autres plus tardives en *-a*, ou même avec chute de cet *-a* quand la forme s'y prêtait. Il suffit d'admettre que le passage de *-r-* à *-l-*, attesté dans la double forme persane *kulbā* et *kurbā* et dans l'emprunt arabe *kulbat*, a existé dialectalement dès la fin du moyen iranien. Quant à l'alternance *-b-* ~ *-p-*, elle est prouvée en iranien même avec *kulbā* < **kurpak*; et elle se produit d'ailleurs aussi parfois dans le domaine turc. Enfin les exemples abondent de *k* iranien > *q* turc dans les emprunts anciens.

L'étymologie que je propose se heurte toutefois à une objection, si on devait reconnaître ce même nom de *Qulpa dans celui du chef des Märkit Hou-lou-pa mentionné dans le *Leao che* sous les années 1096 et 1097 (cf. *JA*, 1920, I, 146). Les Märkit étaient une peuplade mongole, et nous devrions alors admettre qu'un nom que je suppose d'origine iranienne aurait déjà été employé en mongol à la fin du xiᵉ siècle. Bien qu'assez surprenant, le fait ne serait pas impossible; mais surtout Hou-lou-pa, tout en pouvant être *Qulba, peut aussi être autre chose, par ex. *Qurba, *Qurbaq, *Qulbaq, *Hurba, *Hurbaq, *Hulbaq.

31º **Urus-ḥan.** — P. 120 et *passim*, il est question chez Spuler de « Urus Ḫān »; c'est là son nom, qu'il n'y avait pas lieu d'abréger deux fois en « Urus » p. 123 et dans le tableau généalogique (le « khan Ourous » de Grousset, *L'Empire des steppes*, 484, est également incorrect). Mais surtout je ne suis pas sûr qu'à cette époque il ne faille pas transcrire le nom à la mongole, Oros Ḫān ou Orus Ḫān. C'est sous la forme Oros-qan qu'un homonyme apparaît au ch. 107 du *Yuan che* dans la descendance de Tämügä-otčigin. Le nom semble signifier « Khan des Russes », de même que le Ma-tcha-han des Öngüt serait un *Maja[r]-qan, un « Khan des Hongrois »; or, même de nos jours, le nom des Russes est Orᵘs en kalmouk, et les transcriptions de l'époque mongole supposent Oros et Orus; dans l'*Histoire secrète*, les Russes sont toujours désignés sous la forme du pluriel Orusut. Schiltberger, 97, transcrit encore « Orrus ». Toutefois, mais pour une époque bien plus tardive, la prononciation Urus a pénétré chez les Mongols comme elle s'est développée chez les Slaves eux-mêmes, et on trouve la mention d'un Wou-lou-sseu-han, *Urus-ḫān, dans les généalogies du *Teng-t'an pi-kieou*, 23, 104 *a*. J'ai admis que le nom signifie « Khan des Russes »; outre le parallélisme de *Maja[r]-qan, on peut invoquer le cas analogue d'individus qui se sont appelés par exemple Ḫwärezm-šāh, « Šāh du Ḫwärezm », ou des noms tribaux comme « Urusbi » (cf. Aristov, *Zamětki*, 404, 405), qui doit remonter à un ancêtre éponyme *Urusbei < Urus-bäg, « Beg des Russes ». Il serait cependant à la rigueur possible — mais je crois peu probable — que Oros Ḫān ou Urus Ḫān fût de formation secondaire, et qu'à l'origine on eût eu des diminutifs en *-qan*, *Orosqan, « Petit Russe », et *Majarqan > *Majaqan, « Petit Hongrois ». Le seul argument qu'on pourrait invoquer pour cette hypothèse est que, si le nom toujours transcrit Ma-tcha-han est bien formé avec Majar, on n'attendrait pas que l'*-r* fût omis dans *Majar-ḫān, au lieu qu'il pouvait tomber devant le suffixe *-qan*, comme il tombe par exemple devant *-lün* dans Tämülün, devant *-čin* dans Tämüčin, etc.

32º **Mau-Baliq et le pseudo-Go-Baliq.** — Il ne s'agit plus désormais de noms d'homme, mais de noms de lieux, pour lesquels nos opinions s'écartent fortement de celles exprimées par Spuler.

A la p. 18, il nous dit que la ville de Kozel'sk (au Sud-Ouest de Kaluga), qui a résisté sept semaines aux Mongols, reçut d'eux le nom de « Go Balïγ », en russe Zloï Gorod, « Mauvaise ville », et, p. 383, que les Mongols changeaient le nom des villes qui leur avaient résisté longtemps et leur avaient causé des pertes en celui de « Mauvaise Ville » (Go Balïγ), « ainsi en 1238 pour Kozel'sk en Russie (Zloï Gorod) ». Comme on va le voir, ce nom de « Go Balïγ » donné à Kozel'sk aurait un intérêt particulier, mais je crains fort qu'il n'ait jamais existé. Voici comment la question se pose.

Le petit-fils préféré de Gengis-khan ayant été tué au siège de Bāmiyān (en Afghanistan), celui-ci fit massacrer toute la population et changer le nom de la ville en un nom que Barthold, *Turkestan*^{2}, 443, a transcrit « Mobāliq », mais qui est en réalité, dans Juwainī, I, 105, ماوو باليق Māwū-Bālïq, ou ماوو بالغ Māwū-Bālïγ, ou ماو باليق Māū-Bālïq, ce que Juwainī explique en persan par « mauvais bourg » (بد شهر)[1]. C'est là un nom hybride, car *māwū* ou *māū* transcrit le mongol *ma'u* (> *mū*), « mauvais », et *balïq* (> *balïγ*) est le mot turc pour « ville », son correspondant mongol étant *balaqasun*, *balaγasun* > *balγasun* (plur. *balaγat* > *balγat*). Dans le passage parallèle, Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, XV, trad. 77, 171 ; texte, 116) semble bien donner ماو قرقان Māū-Qorqān, sans l'expliquer (cette forme, altérée dans les autres mss., est celle de B ; aucune des formes ne peut être ramenée à Māū-Bālïq ; elle est confirmée d'ailleurs par un autre passage, Blochet, II, 161-162). Māū-Qorqān ne peut signifier que « Mauvaise Forteresse » ; le vocabulaire du *Muqaddimatu-'l-Adab* (Poppe, *Mong. slovar'*, 302) écrit قرغان *qorγān* le mot mongol pour « forteresse », et قورقان *qōrqān* (ou *qūrqān*) le mot turc correspondant. Abū-'l-Ghāzī (Desmaisons, éd., 114 ; trad., 122) a ماو بالغ Māū-Bālïγ ; autrement dit, ce Turc a gardé l'hybride mongolo-turc de Juwainī, mais il l'explique en même temps par *yamān qal'a*, « Mauvaise forteresse », qui ne convient bien qu'au Māū-Qorqān = Māū-Qorγan de Rašīdu-'d-Dīn. En réalité, je pense que le vrai nom donné pas Gengis-khan est Ma'u-Qorγan, et que Mau-Balïq est un hybride qui s'est employé en milieu turc ; il y a d'autres exemples de ces formes turques d'appellations mongoles chez Juwainī[2].

1. De Juwainī, le nom de « Mau-Balïγ » a passé dans Abū-'l-Faraj, *Historia Dynastiarum*, éd. Pococke, texte, 447 ; trad., 293.

2. Juwainī, I, 40 et 192, emploie également l'hybride Mawu-Balïq comme

D'autre part, Barthold (*Turkestan*^{2}, 402) a estimé que la capitale des Qara-Ḫitai, Balāsāγūn, avait dû être occupée par les Mongols sans opposition, puisqu'ils lui avaient donné le nom de « Gobālïγ », « Belle Ville ». On avait déjà « Gou-Balic » dans d'Ohsson, I, 433, 442, traduisant deux passages de Juwainī, mais sans l'explication de ce nom par « Belle Ville » (Barthold, dans *ZVOIRAO*, X, 225, prête cette interprétation à d'Ohsson, chez qui je ne la retrouve pas). On trouve en fait cette glose pour la première fois dans Mīrḫōnd, qui écrit غوبالق γō-Bālïq et la glose par شهر خوب *šahr-i ḫūb*, « Belle Ville » (cf. Barthold, *ibid.*, 226) ; il n'y a pas à douter que ceci représente un hybride mongolo-turc γoa-Balïq > γō-Balïq, du même type que Ma'u-Balïq.

Barthold ajoute que Mīrḫōnd n'a pas dû l'inventer ; c'est cependant à une invention de Mīrḫōnd que l'examen des faits nous amènera à conclure. Elias et Ross (*Tarikh-i Rashidi*, 362-363), remarquant que leur auteur, en copiant Juwainī, écrivait deux fois غربالغ qu'ils transcrivent γar-Bālïγ, s'étaient reportés au ms. de Juwainī du British Museum et y avaient trouvé la même leçon, qui est également celle adoptée par Zaleman dans l'Introduction du *Kudatku-Bilik* de Radlov, XLV. Dans les deux passages de Juwainī, un seul de tous les mss. utilisés dans l'édition de Mírzá Muḥammad Qazwíní, II, 87, donne une fois un و *wāw* dans le premier élément du nom, écrit là غوبالغ ; tous les autres ont غز, غر, عر ou عز. Bien que Barthold n'en ait jamais convenu expressément (cf. *ZVOIRAO*, VIII, 30 ; *Izv. Ak. Nauk*, 1931, 396), il semble évident qu'on ne doive lire ni γō-Balïq avec d'Ohsson et Barthold, ni γar-Balïq avec Elias et Ross, ni γïr-Balïq avec Zaleman, mais غزباليق γuz-Bālïq, identique au قوز بالق Qūz-Bālïq des *Mulḥaqāt* (cf. Barthold, *Turkestan*^{1}, 140[23] ; *12 Vorlesungen*, 194). En effet, Kāšγarī, en 1073, dit déjà que Quz-ordu est un autre nom de Balasaγun (Brockelmann, 248) ; dans des textes chinois portant sur 1125-1225 environ, le même nom apparaît à quatre reprises, avec des transcriptions qui ramènent à *Qus-ordo, *γus-ordo et *γuz-ordo (cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 226-227) ; les passages *-z* > *-s* et *ordu* > *ordo* sont réguliers en mongols, mais peuvent remonter aux Qara-Ḫitai eux-mêmes, qui parlaient une langue mongole. Tout ceci a été

nom « mongol » d'Ordu-Balïq, l'ancienne capitale ouigoure du bassin de l'Orkhon, aujourd'hui Qara-Balγasun.

déjà bien vu par Markwart (*Ungar. Jahrbücher*, IX, 98). Toutefois Markwart voulait expliquer Quz-ordu par « Ville (ou Campement royal) des γuzz », c'est-à-dire des Oγuz, alors que Kāšγarī parle séparément des γuzz, des Oγuz et de Quz-ordu. Dans sa nécrologie de Markwart (*Izv. Ak. Nauk*, 1931, 396), Barthold le lui a reproché, sans saisir cette occasion pour reconnaître que lui-même s'était trompé sur le pseudo « γō-Balïq ». L'argument de Barthold n'a d'ailleurs pas été décisif, car, si on admet qu'il y a un lien entre le nom des γuzz et celui des Oγuz, bien que Kāšγarī les mentionne séparément, il pourrait en principe en être de même pour le Quz de Quz-ordu.

Mais il résulte de tout ceci que γuz-Balïq n'est pas un nom que les Mongols ont donné à Balasaγun au moment où ils conquirent la ville, et à plus forte raison qu'il n'y a là aucune allusion à sa reddition sans combat. Et, en fait, Juwainī ne dit rien de tel ; il parle seulement de Balasaγun « que les Mongols appellent γuz-Balïq ». Cet hybride doit être dans le même cas que Mau-Balïq ; c'est probablement une forme qui s'est substituée en milieu turc à γuz-ordo, la forme que les Mongols, à la suite des Qara-Ḫitai, employaient réellement. Cette forme de γuz-ordo < Quz-ordu était en outre prémongole, puisque Kāšγarī la connaît déjà. Quant au « γō-Balïq » que Mīrḫōnd explique par « Belle Ville », il ne peut être né que de la mauvaise leçon que certains mss. de Juwainī donnent au lieu de γuz-Balïq ; et Mīrḫōnd l'aura glosé par « Belle Ville » parce qu'il savait, peut-être à raison de la légende d'Alan-γoa, peut-être autrement, que *γoa* > *γō* signifiait « beau » en mongol.

Quand je dis que les Mongols n'ont pas dû employer eux-mêmes un hybride comme Ma'u-Balïq, ou une forme turque comme γuz-Balïq, quand ils avaient déjà γuz-ordo, on ne peut invoquer le cas en apparence parallèle d'une ville Qutluγ-Balïγ, « Ville Fortunée », fondée par les Mongols sur le Kur en 1294 (cf. Hammer, 269) ; en effet, il s'agit là d'un nom turc dans ses deux éléments, créé de toutes pièces pour une ville nouvelle aux confins des domaines des ilkhans et de ceux de la Horde d'Or. De même Ḫan-Balïq, Aq-Balïq, connus pour la Chine du Nord à l'époque mongole aussi bien par Rašīdu-'d-Dīn que par Marco Polo, sont des noms purement turcs. Au contraire, si le nom est bien lu, comme je le crois, le تزغو باليق *Tuzγu-Balïq de Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 50, et App., 27) doit être un nouvel exemple d'hybride turco-mongol. Le nom de cette résidence créée par

Mongka semble représenter ce qui est appelé la « ville (*tch'eng*) de 圖蘇湖 T'ou-sou-hou » dans le *Yuan Che*, ch. 2, *s. a.* 1238, et la « ville de T'ou-sou-hou [胡] », *ibid.*, 58, 18 *a*, soit en principe la « ville de *Tusuqu ; *Tuzγu-Balïq ne peut en être qu'une forme turcisée, et le nom mongol devait être *Tusuqu-Balaqasun (> *Tusuγu-Balγasun).

Qu'advient-il alors du nom de « Go-Balïq », signifiant soi-disant « Mauvaise Ville », que les Mongols auraient donné aux villes qui leur avaient résisté et en particulier à Kozel'sk ? Mais aucune source orientale ne fait mention de ce changement de nom. Seuls les textes russes nous disent que la ville, à raison de sa résistance, fut appelée par les Mongols « Mauvaise Ville » (Zloï Gorod). Or, « Gō-Balïq » signifierait au contraire « Belle Ville ». Le nom que traduit Zloï Gorod doit être soit *Ma'u-Balγasun, soit *Ma'u-Qorγan, soit enfin, en milieu plus ou moins turcisé, l'hybride Ma'u-Balïq[1]. Si M. Spuler parle de « Go-Balïq »,

1. Hammer, *Goldene Horde*, 104, parlant du changement du nom de Kozel'sk, ajoute en note : « *Mogu bolgun*, Tatischtschew, Bd. III, S. 477. Tscharstwen Letopiss S. 142 ». De même Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 146, dit que Batu appela la ville de Kozel'sk « Mogu bolgun », en turc « Mau baligh », comme on avait fait antérieurement pour Bāmiyān. A la suite de Wolff, le nom de « Mobalig », « Town of woe », de Kozel'sk a passé dans Howorth, I, 140, et de chez Howorth dans J. Curtin, *The Mongols in Russia*, 238. De son côté Berezin, *Naśestvie Batyya*, 100, toujours rappelant le précédent de Bāmiyān, a dit que Zloï Gorod était « en turc Yaman-šahr, en mongol Magu-Balgun (balyq) » ; en même temps, il ajoutait le nom en caractères mongols ; mais ce qu'il a imprimé est en réalité *Ma'u-Balγat, *balγat* étant le pluriel de *balγasun* ; il semble que Berezin, prenant le mot dans un dictionnaire, ait confondu le *-un* et le *-t* finaux du mongol, qui sont d'apparence identique, et pensé retrouver dans ce pseudo- **balγun* le correspondant d'un nom mongol que des sources russes fournissaient. En fait, il n'y a pas de forme orientale de Zloï Gorod dans les sources russes. Berezin a pris son « Magu-Balgun » dans Hammer, dont il a cru seulement ramener le « Mogu bolgun » à la norme de la phonétique mongole. Quant à la forme de Hammer, celui-ci l'a mal copiée de Tatičšev, *Istoriya Rossiĭskaya*, III, 477, où, après avoir mentionné le changement de nom en Zlyi Grad (= Zloï Gorod), Tatiščev ajoute entre parenthèses « (en kalmouk Moga bolgusun) ». La chronique citée en outre par Hammer est le *Carstvennoï Lětopisec*, lequel ne figure pas dans le recueil de chroniques ; A. Mazon a eu l'obligeance de rechercher le texte, édition de Saint-Pétersbourg, 1772, in-4°, où, comme dans d'autres chroniques plus autorisées, il est question du changement de nom de Kozel'sk en Grad Zlyï, mais aucun nom oriental n'est indiqué. Le « Kalmouk Mogu bolgusun » est en réalité dû au seul Tatiščev. Son invention n'en a pas moins fait une certaine fortune ; Mazon me signale que, dans les œuvres de Catherine II (*Sočineniya*, éd. 1901, X, 209), il est question de Kozel'sk, qui fut nommé Zlyï Grad, « en Kalmouk Mogubolgu sun ». Enfin le « Mawui-Balïq » de T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 35, 4 *a*, est repris certainement de Wolff, de Howorth ou de Curtin, mais en rétablissant par *ma'u*

je n'y puis voir, de sa part, qu'une confusion entre Ma'u-Balïq, « Mauvaise Ville », et un « γō-Balïq », « Belle Ville », lequel d'ailleurs n'a jamais existé[1].

une transcription empruntée à l'*Histoire secrète*. La chaîne des erreurs est à maillons serrés.

1. La longue résistance de Kozel'sk est restée célèbre dans les annales russes, et on en trouve trace aussi chez Rašīdu-'d-Dīn, quand celui-ci parle d'une ville qui a résisté aux Mongols pendant deux mois. Dans d'Ohsson, II, 626, le nom de cette ville apparaît comme « كيل اقسكه (Kil Acaska?) ». Blochet, II, 46, a établi en principe cette partie de son texte d'après son ms. B, qui donne كيل افسكه, en place de quoi il n'a pas hésité à imprimer كيف ماتشكه, et dans App. 26, explique que c'est là « Kiev matuška », parce que Kiev est la « Mère des villes russes » ; il ne s'est demandé ni si un tel nom a existé et a pu se propager, ni si Kiev a soutenu un siège de deux mois contre Batu ; en outre, Kiev était alors connu des Turcs et des Mongols sous le nom turc de Män-Kärmän ; ce sont là les pseudo-مكرقان et كرمان de Blochet, II, 54 et 276, à lire منكرمان Män-Kärmän ; la ville avait résisté neuf jours d'après Rašīd (cf. d'ailleurs Bretschneider, *Med. Researches*, I, 308). Dès 1855 cependant, dans *Našestvie Batyya*, 100, Berezin, dont les deux seuls mss. portaieut كل افسكه et كسل avait estimé qu'il ne pouvait s'agir que de Kozel'sk, mais Blochet, qui avait le mépris de l'imprimé, n'a dû lire ni l'article de Berezin, ni Bretschneider, I, 315. Or Blochet donne, dans sa note de II, 46-47, les leçons de trois mss. de Londres : كسل ايسكه, كسل ايكه et كسل الكه. Ceci ramène à une lecture *Kosel-iskä ou *Kösël-ēskä, et je ne doute pas que, comme l'avait supposé Berezin, nous ayons là le nom même de Kozel'sk. Seulement, de même que nous trouvons chez Rašīdu-'d-Dīn le nom de Vladimir altaïsé en Ulai-Temür (Blochet, II, 46, mais « Uladĕmür » dans II, 54), celui de Kozel'sk a dû être décomposé par les Turcs et les Mongols en deux éléments, dont le second est peut-être une forme dialactale du turc *äski, eski*, « vieux » (une forme *iskä* de *äski*, avec la graphie même de Rašīd, n'est attestée qu'en dialecte de Tobolsk). Le ms. de Vienne de Rašīdu-'d-Dīn doit d'ailleurs avoir aussi كسل, au moins comme premier élément, car Hammer (*Goldene Horde*, 104) dit que Kozel'sk est appelé « Kosel » par Rašīdu-'d-Dīn, et que d'Ohsson n'a pas reconnu le nom dans le « Kila Kika » (d'Ohsson, au moins dans sa deuxième édition, a adopté, on l'a vu, « Kil Acaska ? ») du ms. de Paris. Mais, si on admet, comme Hammer, Berezin et Bretschneider l'ont fait avant moi, que que le pseudo-« Kil-Acaska », que je lis *Kosel-iskä, est Kozel'sk, il devient impossible d'identifier aussi à Kozel'sk la ville de 秃里思哥 T'ou-li-sseu-ko de la biographie de Sübütäi dans *Yuan che*, 121, 2 *a*, comme l'a cru Wolff, 147, comme y a songé Bretschneider, *Med. Researches*, I, 320, et comme l'ont admis sans réserves Naka Michiyo, *Chingisu-kan jitsuroku*, 627, et T'ou Ki, *Mong-wou-eul che-ki*, 29, 13 *a*, et 35, 3 *b*-4 *a* ; Naka dit expressément que T'ou-li-sseu-ko est « altéré » de Kozel'sk. Il est exact que, dans le texte chinois, un prince russe 也烈班 Ye-lie-pan joue un rôle assez analogue à celui qui est joué chez Rašīdu-'d-Dīn, vers le moment du siège de *Kosel-iskä, par Yurgi-i Buzurg ou Yakä-Yurgi, les deux noms signifiant « le grand Georges », en persan et en mongol respectivement (cf. d'Ohsson, II, 626 ; Berezin, *Našestvie Batyya*, 99-100 ; Blochet, II, 46) ; et Naka aussi bien que

33° Käräl ∼ Kälär (= Hongrie), et non *Krak (= Cracovie); Bolar ∼ Bular (= les Bulgares), et non Polo ou Polar (= la

T'ou Ki ont vu dans Ye-lie-pan le grand-duc que T'ou Ki, à la suite de Wolff, appelle Georges II. Mais Ye-lie-pan est irréductible à Yurgi ou Georges (Gaubil, *Hist. de Gentchiscan*, 104, avait parlé du « pays de Yeliepan » ; Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 262, a cru que c'était un nom de pays quand c'est un nom d'homme, et, le copiant inexactement « Heliepan », y a vu la Galicie). Or Rašīdu-'d-Dīn parle d'une autre ville, dont d'Ohsson a lu le nom قر نقلا (*sic*), en le rendant par « ville de Saint-Nicolas ; Blochet, II, 46, dans son unique ms. B (il ne donne pas les variantes d'autres mss., en particulier de ceux de Londres), a lu comme d'Ohsson, et a imprimé dans le texte de son édition قير نقلا, Qïrnïqōla, évidemment en accord avec l'interprétation de d'Ohsson. La ville était la capitale d'un prince que le ms. B appelle وزيرلاو, ce que d'Ohsson a interprété comme Wenceslav ; Blochet a adopté وزيرلاو dans son texte, sans dire comment il l'interprétait. Dans les deux mss. de Petrograd, Berezin avait trouvé, pour le nom de la ville, قرنقلاكه et قربقلاكى, qu'il proposait de lire پرسلاو *Pereslav = Pereslavl', une ville de « Saint-Nicolas » étant hors de question ; quant au récit lui-même, bien que le texte indiquât *Pereslav, il concernerait Toržok (l'opinion de Berezin est très inexactement rapportée dans Bretschneider, *Med. Res.*, I, 315). Comme on le voit, Berezin ne tient pas compte dans sa restitution du كه ou كى qu'il indique d'abord comme faisant partie du nom ; et en effet كه *ki*(*h*) est le pronom signifiant « qui », nécessaire dans la phrase, et *kī* en est simplement la forme archaïque (sur cette forme dans les anciens mss. de Juwainī, cf. l'Introduction de Browne à Juwainī, I, pp. LXVIII et LXXII ; à raison de cette particularité, on aimerait à avoir la collation des noms propres dans les mss. de Rašīd où elle se rencontre encore). Quant au nom du prince, les mss. donnaient à Berezin وزيرلاو, qu'il corrigeait en وزيزلاو *Vezislav, et disait représenter « évidemment » Vyačeslav (forme russe de Wenceslav), mais proposait néanmoins de corriger à son tour en يرسلاو « Yeroslav » (= Yaroslavl'). J'estime que Berezin avait probablement raison quand il pensait que le récit s'appliquait à Toržok, mais je ne crois pas à sa correction *Pereslav. C'est à mon avis le nom même de Toržok qui a chance d'être représenté par le T'ou-li-sseu-ko, *Turiskä, du texte chinois ; peut-être le nom de Toržok avait-il été « turcisé » en *Turiskä ou *Tur-iskä, comme celui de Kozels'k en *Kosel-iskä. Je pense que c'est également en تريسكا *Turiska, et non en *Pereslav, qu'il faut corriger le قرنقلا, etc., de Rašīdu-'d-Dīn, si bien que non seulement le récit s'appliquerait à Toržok comme le pensait Berezin, mais c'est le nom même de cette ville qui serait donné. Pour ce qui est du nom de Ye-lie-pan, qui ne peut représenter Yurgi, Georges, je me demande si ce n'est pas là soit une transcription anormale de Roman (« Urman » chez Rašīdu-'d-Dīn), mais ce nom serait hors de place ici, soit plutôt avec une forme fautive dans le troisième caractère, une transcription du Yeroslav = Yaroslavl' que Berezin proposait de lire au lieu de *Vezislav = Wenceslas. Il reste que Rašīdu-'d-Dīn dit que la ville dont je corrige le nom en *Turiska n'aurait résisté que cinq jours, au lieu que, d'après les annales russes, Toržok tint deux semaines et que la résistance de T'ou-li-sseu-ko, d'après le texte chinois, dut être plus longue encore. Mais les détails ne sont pas toujours exacts chez Rašīd. D'autre part, le texte chinois, pour

Pologne). — Dans les années de troubles qui suivirent la mort de Noγai en 1299 ou 1300 (?), les descendants de ce dernier furent en lutte avec Toqtai. Certains se fixèrent sur le bas Danube. Un petit-fils, Qara-Käsäk[1], s'enfuit avec certains parents et 3000 hommes, et selon Spuler, 79, s'établit « en Podolie ». L'indication de la « Podolie » tient à ce qu'on nous parle à ce propos de بذول Budūl (ou Bodōl), « manifestement la Podolie » (p. 207). Phonétiquement, l'identification est tentante ; cependant je ne vois pas qu'aucun savant russe l'ait proposée, pas même Veselovskiï, *Khan iz tëmnikov*, 58, ni Barthold dans les quelques notes qu'il a jointes à cette publication posthume. Peut-être n'y ont-ils pas songé, peut-être aussi l'ont-il jugée peu vraisemblable. En effet, les textes qui nous renseignent à ce sujet sont la chronique de Ruknu-'d-Dīn Baïbars († au Caire en 1325) et l'encyclopédie de Nuwairī († au Caire en 1333). Les deux textes sont si voisins que l'un est sûrement copié de l'autre (l'hypothèse que tous deux copieraient une même source me paraît peu probable), et je crois que c'est Nuwairī qui est redevable à Baïbars. Baïbars dit (Tiesenhausen, *Rec. de matériaux*, 94, 119) que Qara-Käsäk se réfugia dans le pays de ششمان Šäšimän (? lire ششمن *Šišman), en un lieu (*makān*) appelé بذول Budūl, dans le voisinage de كرل Kiräl ; la même indication se retrouve chez Nuwairī (*ibid.*, 140, 162), sans indication de voyelles toutefois et avec كرك Kük au lieu de Kiräl (cf. le « Badoul « et le « Gueuk » de d'Ohsson, IV, 757). Tiesenhausen a admis que les deux formes Kiräl et

intéressant qu'il soit, ne fait pas partie d'un récit officiel continu de la campagne, mais se trouve dans une biographie de Sübötäi où T'ou Ki, 35, 4*a*, a déjà relevé certaines inexactitudes auxquelles on pourrait en ajouter d'autres (la « traduction » de Bretschneider est abrégée et pas toujours correcte). En définitive, deux solutions seules me paraissent possibles : ou admettre avec Naka que le *t'ou* de T'ou-li-sseu-ko est fautif (et qu'il manque ensuite un autre caractère), si bien qu'il pourrait s'agir de Kozel'sk, ou bien considérer T'ou-li-sseu-ko et le nom donné par Rašīdu-'d-Dīn comme représentant une forme « turcisée » de Toržok, solution appuyée dans une certaine mesure par le nom du prince qui serait Yaroslavl', mais peut-être en outre avec une certaine confusion dans le texte chinois entre les événements de Toržok et ceux de Kozel'sk. C'est à cette seconde solution que je donne la préférence actuellement.

1. Peut-être faut-il lire Qara-Kesäk ; c'est évidemment ce même nom qu'il faut retrouver dans les ethniques « Kara-kisyak », « Kara-kusek », « Kara-kesek » et probablement « Kara-kisya » d'Aristov, *Zamětki* ; cf. l'index V dressé par Brabin et Bělyaev dans *Zap. I. R. Geogr. Obšč, Etnogr.*, XXVIII, 2, tir. à part, 13 et 14. Le second élément en est probablement le *käzik* (dans Kāšγari, 107) ~ *käšik* (> *käšik*) ~ *käsäk* qui a été à l'époque mongole le nom des quatre sections alternantes de la garde impériale.

Kük étaient fautives pour كرك Käräk, qu'il a interprété par « Cracovie », et c'est de Cracovie que parle ici également Veselovskiï, *Khan iz tëmnikov*, 58. Spuler, 297, estime que Käräk est « manifestement Cracovie » ; à la p. 79, il écarte, comme exclue, toute explication par « le mot mongol pour forteresse, *karak* » ; ceci ne valait pas d'être dit, car il n'y a pas de mot mongol *karak*, « forteresse », mais seulement un document fragmentaire en mongol daté de 1262, qui émane du gouverneur de Kérak à l'Est de la Mer Morte, et où ce nom de lieu sémitique fameux est transcrit naturellement. Si Tiesenhausen, et Veselovskiï à sa suite, ont pensé qu'il fallait lire Käräk dans les chroniques et y voir Cracovie, c'est que, dans un passage antérieur, Baïbars et Nuwairī racontent des campagnes du Khan de la Horde d'Or et de Noγai contre des pays dont on sait par les chroniques russes que l'un du moins fut la Pologne (Lyah) et au cours desquelles Noγai poussa vers Cracovie ; or les deux textes parallèles arabes, et chacun deux fois, mentionnent ici que cette campagne fut dirigée contre le pays de كرك Käräk (cf. Veselovskiï, 31 ; Tiesenhausen, 84, 106, 135, 156). Toutefois, les deux fois que le nom se rencontrait dans le texte arabe de Baïbars, Tiesenhausen avait indiqué entre parenthèses qu'il fallait peut-être lire كرل Karäl (ou Kiräl), et, dans le premier passage de la traduction, après « dans le pays de Cracovie », il avait ajouté entre parenthèses « (du Krul ?) », comme version alternative. Les difficultés sont en effet sérieuses, si on parle de Cracovie, en particulier dans le cas du petit-fils de Noγai. Celui-ci se réfugie auprès de Šäšimän (ou *Šišmän), à Budūl, et le texte continue en disant que c'est là qu'il se fixa. Or Šäšimän ou Šišmän est considéré comme étant le prince bulgare Stratimir (cf. Veselovskiï, 58). Même à supposer que son pouvoir s'étendit jusqu'en Podolie, — et c'est peut-être parce que cela ne va pas de soi que les savants russes n'ont pas vu la Podolie dans le « lieu » appelé « Budūl », — nous sommes très loin de Cracovie.

Spuler se tire d'affaire en supposant qu'en Égypte on était alors peu au fait des conditions géographiques de la Galicie (il faudrait ajouter « et de la Pologne »). Mais rien n'indique que Käräk, même en le lisant Krak ou Karak, ait été alors employé comme nom turco-mongol de Cracovie. Les circonstances ne me permettent pas de faire venir les documents d'archives publiés en Turquie ou en Russie depuis une quinzaine d'années, mais,

avec les moyens dont je dispose, voici ce que je trouve comme noms arabes ou turcs anciens de Cracovie. La mention la plus ancienne semble être le كراكوا Krākovā du récit de voyage d'Ibrāhīm ibn-Ya'qūb en 965 (cf. Westberg, *Ibrâhîm-Ibn-Ja'kûb's Reisebericht*, 12 ; Marquart, *Osteurop. and ostasiat. Streifzüge*, 131, 471-472). Ensuite vient le قراقل Qrāqal (ou Qarāqal, Qarāqul) d'Idrīsī (forme inattendue, d'apparence turcisée, si elle n'est pas fautive dans nos mss. pour قراقو *Qrāqaū ou quelque chose d'approchant). Enfin je trouve كيراكو Kīrākaū dans un document turc émanant des khans de Crimée et daté de 1520 (cf. Velyaminov-Zernov, *Materialy dlya istorii Krymskago khanstva*, 2), et قراقو Qrāqaū dans un autre de même origine, mais un peu postérieur (*ibid*,, 13). Ainsi, du x[e] siècle jusqu'aux temps modernes, le nom de Cracovie ne se rencontre pas réduit seulement à Käräk. Quoi qu'il en soit, Spuler a eu lui-même un doute, et, en même temps qu'il considère Käräk comme « manifestement Cracovie », il admet dans la note de la p. 79 qu'une lecture « Krl », qui serait celle de Baïbars et représenterait Król, « roi » en polonais, n'est pas « absolument exclue » ; c'est à quoi avait déjà songé Tiesenhausen quand, à propos du passage antérieur de Baïbars, il proposait comme version alternative « pays du Krul ? ». Dans un texte d'Ibn-Ḫaldūn qui n'est peut-être pas indépendant des précédents (Tiesenhausen, 371, 384), il n'est pas question de Budūl ou de « Käräk », mais il nous est dit que Qara-Käsäk se réfugia « dans les pays du Nord » et demanda l'appui d'un des souverains de ces régions. D'après ce texte, dont le résumé est peut-être trompeur, le petit-fils de Noγai ne semblerait donc pas être resté dans les régions dépendant du Bulgare Stratimir, et le souverain du « pays du Nord » auprès de qui Qara-Käsäk chercha refuge pourrait être le roi de Pologne. A propos de l'équivalence « Krl » = Król, « roi », Spuler ajoute : « Une telle confusion du titre du souverain avec un pays (ou aussi avec un lieu) se laisse observer de façons diverses. » Je ne suis pas sûr de ce qu'il entend par là ; mais un fait est certain, c'est que la leçon du texte de Baïbars n'est pas « Krl », mais Kirl, en valeur de Kiral ; or Kiral ne répond pas normalement au polonais *król*, mais au hongrois *kiraly*, de même origine d'ailleurs et de même sens. Et ce que Spuler ne nous dit pas, c'est qu'il y a des exemples nombreux du mot à l'époque mongole, tant sous la forme *käräl* que surtout sous la forme métathétique *kälär*, et que son application ancienne à

la Pologne est loin d'aller de soi. Tant sur ce terme *käräl* ~ *kälär* que sur le nom même qu'on prétend être alors vraiment celui de la Pologne en le lisant souvent بولو Polo ou بولا Pola, il règne encore d'étranges confusions. Je n'ai pas la prétention d'épuiser le sujet dans les remarques suivantes, mais je voudrais néanmoins attirer l'attention sur quelques points qui me semblent importants[1].

Le premier à avoir parlé du mot *kälär* est, je crois, d'Ohsson qui, le rencontrant dans un texte de Juwainī, ajoute cette note (II, 621) : « Kélar est ici pour *Kéral*, *Crâl*, qui signifie roi, en langue slave. Les Mongols auront, sans doute, emprunté cette dénomination des Russes qui appelaient le roi de Hongrie *Korol Vengerski*. » Peu après, en 1836, Quatremère faisait paraître son *Histoire des Mongols de la Perse* et rencontrait dans l'Introduction une liste de pays conquis par les Mongols (pp. 70-71) ; elle se terminait par « les Ās (= Ossètes), les Orus (Russes), les Čärkäs, les Qïpčaq, les كلار Kälär, les Bāšγïrd ». Dans une note de la p. 73, Quatremère ajoute qu'il a bien songé à une correction du nom de Kälär, mais que la même forme est employée par Juwainī, Mīrḫōnd, Ḫōndāmīr, et qu'il n'y a donc qu'à la garder. Les Hongrois lui paraissent exclus, car Rašīd les connaît sous leur vrai nom de Majār, et Quatremère ne voit donc pas à quel peuple chrétien du Nord de l'Europe le nom peut convenir. Toutefois, il s'élève contre l'étymologie proposée par d'Ohsson. Rašīd, dit-il, parlant des Bāšγïrd et des Kälär, dit que leur roi se nommait كلر *kälär* ; mais ceci ne se trouve pas dans Juwainī[2], et ce peut être une méprise de Rašīd, car le mot slave *kral* apparaît en réalité dans les textes orientaux sous la forme قرال *qrāl* (ou *qärāl*). A supposer même que Rašīd ait eu pour cette addition une source indépendante de Juwainī, peut-être ses mss. sont-ils fautifs et doit-on lire كنز *knaz = russe *knyaz'*, « prince ». Quant à Kälär, peut-être est-ce la « partie de la Pologne » dont la capitale était la ville de « Galitz » (Halicz), qui a donné son nom à

1. Il est possible, je dirais presque probable, que la question ait été traitée en Russie ou en Allemagne au cours des dernières années, dans des publications que les circonstances actuelles ne me permettent pas de consulter ; du moins ne trouvé-je aucune indication à ce sujet chez Spuler.

2. Berezin, en réfutant Quatremère, reproche à tort à celui-ci d'avoir dit que « Kelar » ne se trouvait pas dans Juwainī ; Quatremère l'y cite au contraire expressément, mais comme nom de peuple, et non pas comme titre du roi.

la Galicie[1]. Dans le *JA* de févr.-mars 1851, 110, Defrémery, traduisant un texte de Hondāmīr où il est question de Kälär et de Bāšqïrd, estimait très vraisemblable l'hypothèse de Quatremère selon laquelle Kälär désignerait la Galicie, mais faisait plus justement de cette dernière, à cette époque, une « principauté russe ». C'est cependant avec Quatremère que le nom ou titre de Kälär est mis pour la première fois en relation avec la Pologne, fût-ce par une interprétation inexacte de ce qui était au XIIIe siècle la situation politique de la Galicie. L'opinion de Quatremère fut contredite par Berezin en 1855 dans son article *Našestvie Batyya*, 83 et 88-89, où il soutient que « *kelar* » (*kälär*) ne peut représenter que le slave *korol'*, *kral'*, « roi », quoique Rašīdu-'d-Dīn, ajoute-t-il, ait pu parfois le confondre avec le nom personnel Karl (Charles). Juwainī, selon Rašīdu-'d-Dīn, n'a dû connaître que *korol'* quand il parle de « Kelar », et, citant Juwainī, Berezin traduit « Kälär et Bašγïrd » par « la Pologne et la Hongrie ». Au dire de Quatremère, selon lequel le mot *kral'* serait seulement قرال *qarāl* (transcrit « kural » par Berezin) dans les auteurs orientaux, Berezin oppose la traduction tartare abrégée de Rašīdu-'d-Din où il est question du نمچ كورال Nämäč köräl, « roi d'Allemagne[2] ». La même argumentation est reprise dans sa traduction de Rašīdu-'d-Dīn, V, 217-218. Abū-l-Ghāzī écrit كورال, et Desmaisons, tout en hésitant sur la transcription « Kourel », et en ajoutant (trad., 371) « Kral ? ou Korol ? », n'a pas d'hésitation à dire « = la Pologne ». De son côté, Bretschneider, *Med. Res.*, I, 329, tire « *kelar* » du hongrois *kiraly*, « roi », et parle, I, 306, des textes où ce titre du roi de Hongrie est devenu par erreur un nom de pays, mais il ne dit pas quel est ce pays et ne nomme pas la Pologne à son propos.

Sur le fond des choses, il n'y a pas de doute à garder pour l'origine de *kälär* ou *kälär* ; qu'on le tire du hongrois *kiraly* ou du slave *kral'*, *krol'*, *korol'*, c'est bien là une forme métathétique de *käräl*, le *kiräl* de Baïbars ; c'est exactement dans les mêmes conditions que Juwainī, I, 145, et Rašīdu-'d-Dīn écrivent

1. Cette dernière hypothèse ne se rapporte plus au titre royal, mais au nom de pays que Quatremère avait renoncé à identifier ; c'est évidemment une addition de dernière heure qui n'a pas été mise à sa vraie place. L'interprétation par « Galitz » paraît supposer que Quatremère voulait corriger Kälär en *Kaläz, mais il ne le dit pas.

2. C'est moi qui transcris le nom, donné seulement par Berezin en caractères arabes ; mais Berezin avait peut-être écrit « *kural* ».

toujours Kälürän le nom du fleuve Kärülän (le « Kerulen » de nos cartes en Mongolie). Dans ce dernier nom, Berezin (trad. de Rašīdu-'d-Dīn, V, 218) a supposé que la métathèse avait dû se produire « par égard à l'oreille turque » ; mais c'est un fait mongol, car on a toujours alors Kälürän dans le texte mongol de l'*Histoire secrète*[1]. En ce qui concerne Käräl ~ Kälär, aussi bien en tant que titre du roi de Hongrie que comme nom de pays, c'est la forme non métathétique Käräl qui se rencontre aux §§ 262 et 270 de l'*Histoire secrète*[2], et c'est aussi Käräl, non Kälär, que représente la transcription 怯憐 K'ie-lien employée à trois reprises dans le *Yuan che*, 121, 2 *a-b*[3]. Il n'est pas dou-

1. L'étymologie de Kälürän ~ Kärülän n'est pas connue ; devant l'accord de Rašīd et de l'*Histoire secrète*, on peut penser que Kälürän est la forme primitive, et que c'est Kärülän qui est la forme métathétique. Cette forme métathétique, bien que secondaire, existait d'ailleurs, elle aussi, dès le XIIIe siècle, car on trouve « Onankerule », c'est-à-dire l'Onan (> Onon) et le Kärülän, dans Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 208). La même métathèse est attestée en mongol pour *küräl* ~ *külär*, nom d'une sorte de « bronze », d'étymologie inconnue (cf. Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 247 ; Kalm *kürl̥*); la forme correspondante *kūlär* existe dans les dialectes turcs de l'Altai au sens de « fonte fine » (cf. Budagov, II, 160, ; Radlov, II, 1469). Un autre doublet du même genre est *bularγu* (d'où le « *bularguci* » de Marco Polo) ~ *buralqï* (= *buralγï*), « objet perdu » (d'où le nom d'agent « bularguci » de Marco Polo, « celui qui est en charge des objets perdus ») ; les deux formes sont surtout usuelles comme noms propres. Le dictionnaire de Radlov, qui ne connaît ni *bularγu*, ni *buralγï*, enregistre seulement le nom d'agent *bōlarguči* en čaγātai, avec une vocalisation fausse qui dérive d'une mauvaise étymologie. Le mot est peut-être un dérivé du turc *bul-*, « trouver ».

2. Pour le § 270, Haenisch, tant dans son édition que dans son *Wörterbuch* et dans sa traduction, a imprimé « Keret », mais aussi bien l'édition de Ye Tö-houei que celle du *Sseu-pou ts'ong-k'an* donnent correctement *Käräl*. Dans le § 262, les transcripteurs du début des Ming ont lu « Baral » ; c'est qu'ils ont travaillé sur un ms. où le *k-* initial était mal formé ou altéré, et ils n'ont plus su comment prononcer le nom ; mais il faut certainement lire Kälär, et c'est bien Kälär qu'on a dans le passage correspondant de l'*Altan tobči*[3] d'Ulān-Bātor (f° 165 *b* de ma copie). Tout en ne disposant que de transcriptions incomplètes La-la et K'ie-lie, Bretschneider, *Med. Res.*, I, 305-306, avait bien reconnu le nom, mais le rétablissait en Kälär, au lieu de Käräl, sur la foi du Kälär de Rašīdu-'d-Dīn. L'explication correcte des noms des §§ 262 et 270 de l'*Histoire secrète* se trouve également dans Naka, *Chingisu-kan jitsuroku*, 527-528.

3. Cf. Bretschneider, *Med. Res.*, I, 331-332. Dans les transcriptions chinoises moins strictes que celles de l'*Histoire secrète*, *l-* peut représenter *-l* ou *-r* ; mais, sous les Yuan et au début des Ming, *-n* final du chinois (quand ce n'est pas un ancien *-m*, qui rend alors *-m* des noms étrangers) ne peut rendre que *-n* ou *-l*, jamais *-r* (ce dernier est alors rendu par *eul*) ; K'ie-lien représente donc Käräl, non Kälär. C'est K'ie-lien qui, transcrit « Kiolien » par Gaubil, *Histoire de Gentchiscan*, 104, a été repris par Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 262, avec une restitution hypothétique en « Koloman » qu'on doit abandonner.

teux qu'on doive poser l'évolution Käräl > Kälär. Quant à Kiral (Kiräl), on ne le connaît que par le ms. de Baïbars, mais un passage de Kiräl à Keräl ~ Käräl n'a rien d'impossible ; le nom serait emprunté directement au hongrois *király*, et non aux formes slaves du même mot[1]. Pour en décider, il serait important de pouvoir préciser à qui le nom ou titre s'est appliqué d'abord ; c'est ce que je vais essayer de faire maintenant.

Un premier texte doit être mentionné à part ; c'est la lettre persane, traduite du mongol, que Güyük adressa en 1246 à Innocent IV, et qui fut rapportée par Plan Carpin (cf. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, 17, 18, 21) ; le mot *käräl* y apparaît trois fois (une fois au singulier كرل *käräl*, deux fois au pluriel sous la forme كرلان *kärällān*, la même gémination du *-l-* se retrouvant dans le pluriel *rasūllān* de *rasūl*, « envoyé »). Ici le sens de « roi » est certain, et la traduction latine exécutée sur place par Plan Carpin porte bien une fois « reges et potentes », l'autre « potentes », comme équivalent de *kärällān*. On connaissait donc le vrai sens de *käräl* dans l'entourage du grand Khan en 1246. Mais il n'en va plus de même quand *käräl* ou *kälär* apparaissent dans les textes historiques.

Le plus ancien auteur à employer le nom est Juwainī. Dans le chapitre du « Deuxième *qurïltai* » (I, 157), il est dit « Comme les Qïfčāq (= Qïpčaq) et les كلار Kälär n'avaient pas encore été complètement écrasés... » etc. Un chapitre (I, 225) est intitulé « Récit du peuple (خيل *ḫail*, mot à mot « multitude ») des Kälār[2] et Bāšγïrd » ; il commence ainsi : « Lorsque les Orus (= Russes), les Qïfčāq (= Qïpčaq) et les Alān (= Alains) eurent été détruits, Batu mena à bien les préparatifs pour l'anéantissement des Kälār et Bāšγïrd[1], peuple nombreux de religion chrétienne, et qu'on dit voisin des Francs... » Le texte raconte ensuite (I, 226) comment Siban s'étant joint à Batu, les Mongols « pénétrèrent dans le سراپرده *särāpärdä*[2] de ces [gens]-là et mirent en pièces les cordes de la tente (خيمه *ḫaima*) avec leurs sabres ; lorsque les *särāpärdä* (au pluriel) eurent été renversés, l'armée des Kälār perdit courage et s'enfuit. » Malgré les quelques variantes des mss., il ne paraît pas douteux que, pour Juwainī, Kälār est employé comme un nom de peuple, faisant une espèce de couple « Kälār et Bašγïrd » ; d'autre part, aussi bien la religion que la situation proche des Francs et enfin le fait que la campagne racontée est celle de Hongrie montrent de façon certaine que ce que Juwainī appelle ici « Kälār et Bašγïrd », ce sont les Hongrois. Le nom de Bašγïrd leur était encore resté, ou bien il leur avait été transféré de celui de leurs cousins demeurés dans le bassin de l'Oural et de la Volga, les Bašγïrd de ce que Plan Carpin appelle Magna Hungaria, les ancêtres des Bašqïr (« Bachkires ») modernes. Le vrai nom des Hongrois, Magyar (en turc et en mongol Majar), ne se rencontre jamais dans l'œuvre de Juwainī.

Le texte de Juwainī a été repris partiellement par Rašīdu-'d-Dīn au cours d'un chapitre dont il vaut d'abord d'étudier l'intitulé (Blochet, II, 43) : « Récit des guerres que les princes et l'armée des Mongols firent contre le Däšt-i Qïpčaq, les بلغار Bolγār, les Orus, مكس *Mäkäs[3], les Alān (Alains), les ماجار * Mā-

1. Il n'y a pas à s'arrêter à l'opinion de T'ou Ki, 35, 6 *b*, qui voit bien que K'ie-lien est identique à Käräl, mais suppose d'autre part retrouver aussi ce nom dans celui de Ko-lan ou Ko-lien, transcriptions chinoises modernes du nom de la ville de Gran. Je dis qu'on ne connaît Kiral que par le ms. de Baïbars, mais on ne peut affirmer qu'on ne doive pas lire Kilar chez Juwainī et chez Rašīd, car chez eux la première voyelle n'est pas indiquée ; la vocalisation avec *-ä-* dans la première syllabe n'est assurée en réalité que pour la forme non métathétique Käräl du mongol et du chinois, et celle-ci peut rendre en réalité *Keräl < Kiral ~ Kiräl.

2. Le ms. E a « Kalärd », soit par attraction du *-d* final de Bāšγïrd, soit par duplication altérée du و *wāw* qui suit. Au lieu du *ḫail* des mss., d'Ohsson, II, 619, a lu جنك *jäng*, ce qui signifierait « Récit de la guerre... ». En outre, il a lu « Kelari Baschguird », l'interprétant évidemment par « le *kälär* des Bašγïrd » ; en fait, c'est ce qu'on lit en effet, sans *wāw*, dans les mss. A, B et C.

1. Les mots « Kälār et » sont omis dans la traduction de d'Ohsson, II, 620, mais à tort, car ils sont donnés dans tous les mss., sauf que E écrit cette fois encore « Kälārd » et que C n'a pas le *wāw* signifiant « et ».

2. *Särāpärdä* désigne tantôt une enceinte de toile tendue autour de la tente royale, tantôt la tente royale elle-même ; on a l'impression que les deux sens chevauchent dans le texte de Juwainī.

3. Berezin, qui a traduit cet intitulé (*Našestvie Batyya*, 80), a transcrit « Mokša » (bien que l'un de ses mss. donnât مكس ; le nom est omis dans l'autre), évidemment parce qu'il identifiait le nom à celui des بوقشى Boqši mentionnés au cours de ce chapitre (Blochet, II, 46[4] ; Berezin, 96) et où il voyait à bon droit l'équivalent du nom tartare Mōqšī des Mordves (« Mokša » n'est au propre qu'une de leurs tribus). Mais le nom de مكس, suivant celui des Russes, est évidemment emprunté à Juwainī, I, 225 (cf. aussi I, 222), où il paraît bien désigner Moscou (cf. d'Ohsson, II, 619 ; Berezin, *Našestvie*, 109 ; je ne crois pas, contrairement à Minorsky, *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 446, que ce مكس de Juwainī puisse désigner les Mokša ou Mordves). D'Ohsson a transcrit « Moscoss » ; Berezin, « Moks », avec une forme alternative « Mekes » p. 110. Je transcrirais sans hésitation *Mäkäs si je croyais avec Berezin,

jār,[1], les بولار *Bolar et les Bāšγïrd, et de l'annexion (*istiḫlāš*) de ce pays. » Au lieu de la forme que j'ai transcrite *Bolar, Blochet a imprimé پولار Pōlār, en renvoyant en note à une leçon بلاد de Juwainī ; Berezin, dont un ms. donnait پولاد et l'autre پولا, a traduit par « Pologne », et c'est évidemment là aussi ce que Blochet a eu en vue avec son « Pōlār » ; nous touchons ici à ce que je crois être une grave erreur, comme on le verra par la suite. Retenons seulement pour l'instant que, à part les trois points du *p* que Blochet distribue arbitrairement comme les points du *č* et sans même dire quand il les trouve vraiment dans ses mss., lui-même conserve bien ici sa leçon بولار que je transcris *Bolar.

Le chapitre de Rašīd commence par énumérer les princes qui furent désignés pour procéder, avec Sübütäi-bahādur, à la conquête du Däšt-i Qïpčaq et régions avoisinantes. Ils se mirent en route au printemps de l'année du singe (1236), voyagèrent en

p. 110, que ce fût là la ville de Mie-k'ie-sseu des textes chinois ; mais celle-ci a dû se trouver au pays des Alains, dans la région du Caucase ; il paraît bien s'agir de deux villes différentes, toutes deux nommées d'ailleurs dans ce chapitre de Rašīd, mais c'est pour celle du Caucase que Rašīd semble y employer (II, 47[9]) l'orthographe منكس de son intitulé (le ms. B de Blochet, de même que ceux de Berezin, ramènent à « Mänkäs », mais les transcriptions chinoises suggèrent میکس Mēkäs) ; quant à ce qui était le مکس de Juwainī, peut-être *Mökös, c'est-à-dire Moscou, Rašīd l'écrit sous une forme altérée dans les mss (cf. Blochet, II, 46[11], et Berezin, 98), mais qui paraît remonter à مسكاو *Moskav ; je dois faire remarquer toutefois que le Mäkät ou Mägät de l'*Histoire secrète* qui, vu la date de l'ouvrage, ne peut guère être que le Mäkäs de Juwainī = Moscou, est en faveur de Mäkäs, non de Mökös. Sur ces questions, qui demanderaient un examen minutieux, cf. Berezin, 98, 109-120, ma note du *JA*, 1920, I, 167-169 (en y ajoutant pour le Mäkäs du Caucase, la transcription 麥各思 Mai-ko-sseu, *Mägäs, de *Yuan che*, 132, 4 *a*), et Minorsky, *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 440. C'est à mon avis le *Mäkäs de Juwainī, donc Moscou, qui est mentionné dans le *Nuzhatu-'l-Qulūb* ; Le Strange, 225, a songé aux Magyars qui sont exclus et je ne crois pas non plus qu'il s'agisse des Mokša (Mordves).

1. Blochet imprime « Mājār » dans le texte, mais ne donne en note que la leçon داجار de B, le seul ms. sur lequel cette partie de son édition est fondée ; il n'est pas douteux cependant que d'autres mss. donnent la leçon correcte, et Berezin a traduit sans autre remarque par « Hongrois » (l'un de ses mss. a باجرد, pour ماجارو ; l'autre a باجار). Il n'est pas sans intérêt de s'assurer que le nom des Majar figure bien dans l'intitulé, car il ne paraît nulle part dans le cours du chapitre. On ne le trouve en réalité dans le texte de Rašīdu-'d-Dīn que dans un chapitre précédent (Blochet, II, 41[19]) et dans un chapitre suivant (II, 55[16]), dont aucun élément n'est emprunté à Juwainī. Dans le présent intitulé, le nom des « Majar » a des chances d'être une addition d'un lecteur intelligent qui a reconnu qu'en fait une partie du chapitre concernait les Hongrois, mais sans que le nom sous lequel il les connaissait fût employé.

été et à l'automne se trouvaient réunis sur la Volga ; ce début s'apparente étroitement au début du texte où Juwainī (I, 224 ; d'Ohsson, II, 619) raconte la campagne contre les Russes. Mais ensuite le parallélisme s'interrompt ; Rašīd ne parle plus pour le moment de la campagne contre les Russes, et continue, selon le texte de Blochet : « De là Batu, avec Siban et Boroldai et avec l'armée, s'avança contre les پولو Pōlō et Bāšγïrd et en peu de temps, sans grande difficulté, il s'empara d'eux et se livra au massacre et au pillage. La situation était celle-ci que les Pōlō étaient une nation nombreuse, de religion chrétienne, dont les frontières étaient contigues aux Francs... » Suit le récit de la campagne de Hongrie, avec la bataille finale : [Les Mongols] pénétrèrent dans le *säräpärdä* des (ou du) کلار Kälär, et [en] coupèrent les cordes avec leurs sabres ; l'armée de ces [gens]-là perdit courage et s'enfuit... Pōlō et Bāšqïrd est un grand pays, avec des lieux fortifiés, et néanmoins [les Mongols] le conquirent. Puis [ces gens] se soulevèrent à nouveau, et encore maintenant ils ne sont pas tout à fait soumis. Leur souverain est appelé کلار *Kälär*. Les traductions de d'Ohsson (II, 621-622) et de Berezin (*Našestvie*, 82-89) sont conformes à ce texte ; en particulier toutes deux parlent de پولو que d'Ohsson lit « Polo » et Berezin « Pulu », les deux traducteurs voyant là les Polonais.

La comparaison des textes ne laisse aucun doute que, sauf dans la partie finale après les points de suspension, Rašīd copie Juwainī, et que ses « Polo et Bašγïrd » prennent simplement la place des « Kälär et Bašγïrd » de Juwainī[1]. Si les « Polo » sont les Polonais, on sera donc fondé à supposer que Kälär, pris à tort par Juwainī comme nom de peuple alors que c'est le titre royal, désigne en réalité le roi de Pologne ; Rašīd aurait corrigé son modèle en connaissance de cause. Mais c'est là une illusion. D'abord il est certain que le récit de Juwainī s'applique à la

1. Le nom des « Kälār et Bāšγïrd » se retrouve dans un autre passage de Rašīdu-d'-Dīn (d'Ohsson, IV, 761 ; Blochet, II, 151) : lorsque Noγai fut battu et périt en 1299, ses fils, avec mille cavaliers, prirent la direction des کلارد و باشغرد « Kälārd et Bāšγïrd » ; telle est du moins la forme qu'a lue d'Ohsson et que Blochet a adoptée dans son édition d'après le ms. B. Mais le ms. B a کلارد تاشغرد ; il semble évident que nous avons ici la même faute dont deux exemples ont été signalés plus haut, et qu'on doit lire کلار و باشغرد « Kälār et Bāšγïrd ». A la date de 1299, Juwainī est naturellement hors de question, et on voit ainsi que le couple « Kälār et Bašγïrd » a pu être employé par Rašīd de son propre chef, ou encore d'après une source indéterminée postérieure à Juwainī.

campagne de Hongrie, et que la tente royale dont il parle, et dont Rašīd parle à sa suite, est bien la tente du roi de Hongrie et non du roi de Pologne. De plus, « Polo » est, à mon avis, une mauvaise lecture. Dans ce chapitre, le mss. B, dont Blochet se sert, a toujours بولر sans point; des deux ms. utilisés par Berezin (p. 83), l'un donne بولر, mais l'autre a toujours پولر, c'est-à-dire بولر Bōlar; et on a vu que Blochet a conservé dans l'intitulé du chapitre le پولر Bōlār de son ms. B, en le lisant seulement « Pōlār » et en renvoyant au بلاد d'un passage de Juwainī, mais sans réfléchir que ce prétendu « Pōlār » (à lire Bōlār) était évidemment le même nom qu'il lisait toujours ensuite « Pōlō » dans le corps du chapitre[1].

Or la lecture Bōlār est confirmée par d'autres passages. Dans le chapitre sur l'« Histoire des princes du Däšt-i Qïpčaq » (Blochet, II, 54-56), Rašīd raconte les campagnes de Russie et de Hongrie d'après une source qui, cette fois, n'est pas Juwainī. Il est d'abord question d'événements de 1240, et le texte continue en disant: « Dans l'année du bœuf (1241), il atteignit la mort[2]. Au milieu du printemps (de 1241), les princes franchirent les monts...[3] dans la direction des Bōlār et Bāšγïrd... » Ici personne n'a parlé de « Polo »; le ms. B a بولار, que d'Ohsson, II, 627, a bien lu « Boulares », seul Blochet a ajouté ses trois points favoris et imprimé « Pōlār ». Il est bien clair que les « Bolar et Bašγïrd » de ce chapitre, où il s'agit de la campagne

1. Quant au بلاد de Juwainī, je ne sais à quel ms. Blochet se réfère; je ne trouve rien de correspondant dans les index des trois volumes de Juwainī édités par Mírzá Muḥammad Qazwíní. Dans le chapitre précédent, on trouve chez Rašīd (II. 41[19]) une liste de peuples que Blochet a imprimée sous la forme suivante: « ...les pays des Qïpčaq, Ōrūs, Pōlō, Mājār, Bāšγïrd, Ās, Sūdāq »; cette fois encore, B a بولو, et là aussi il faut lire بولر Bōlar.

2. D'Ohsson, II, 627, et Berezin, *Našestvie*, 107, ont dit qu'on ne savait de qui il s'agissait. Dans son édition, et bien qu'aucune lacune ne soit marquée dans son ms. B., Blochet, II, 55[2], a ajouté *qaān*, c'est-à-dire Ögädäi. La solution est certaine, en ce sens que les copistes laissaient d'abord en blanc les noms des grands khans pour les ajouter ensuite à l'encre rouge, et souvent cette addition n'a pas été faite; mais alors il reste en général un blanc; dans le cas présent, il faut admettre que le copiste de l'archétype de tous nos mss. l'avait déjà supprimé. La traduction de d'Ohsson semblerait soulever une difficulté, car elle indique 1239 pour l'année du rat et 1240 pour l'année du bœuf; or Ögädäi est mort le 11 décembre 1241. Mais d'Ohsson s'est trompé; l'année du rat correspond en gros à 1240, et l'année du bœuf va du 13 février 1241 au 1er février 1242 (avec un battement d'un ou deux jours quand les dates sont calculées suivant le calendrier ouigour).

3. Je discuterai plus loin ce nom, qui me paraît être à rétablir en *Qazaq-taq = *Qazaq-Taγ.

de Hongrie, sont les mêmes que les pseudo-« Polo et Bašγïrd » du chapitre antérieur où la même campagne de Hongrie est racontée. Toujours dans le même chapitre, nous lisons plus loin: « Les princes, avançant par les cinq routes susdites, s'emparèrent de tout le pays des Bašγïrd, Majar[1] et Sāsān[2], et mirent en fuite leur roi, le *kälär*... Qadān poursuivit jusqu'au bord de la mer le *kälär*, souverain de ces royaumes... » Il s'agit du roi Bela qui, pour échapper aux Mongols, alla se réfugier sur une île de l'Adriatique.

Toujours chez Rašīdu-'d-Dīn, mais cette fois au début de l'histoire des tribus, il est dit[3] que les tribus qui dès l'antiquité s'appelaient « Turcs » habitaient « dans les steppes, les montagnes et les bois des pays de Qïpčaq, Rus (? lire Orus), Čärkäs, Kälär[4], Bašγïrd, Talās, Sairam, Ibïr, Sibïr, پولاد Pūlād[3] et du fleuve Anqara (= l'Angara) ».

Plus loin, dans la notice des Tatar (Berezin, V, 51), Rašīd clôt son intéressant paragraphe sur l'extension indue prise par le nom de cette tribu en disant: « C'est pourquoi, jusqu'à maintenant encore, dans le territoire de la Chine du Nord (Ḫitai), dans l'Inde, le Čīn et Māčīn, dans le territoire des Kirghiz, des Kälär et Bašqïrd, dans le Däšt-i Qïpčaq, dans la Contrée du Nord,

1. Le ms. B a ماحار; Blochet, qui avait sagement imprimé ماجار Mājār p. 43, n'a pas résisté cette fois à la tentation de donner « Māčār ».

2. Probablement des Saxons de la Hongrie orientale, comme le suppose d'Ohsson, II, 628, suivi par Bretschneider, I, 330.

3. Berezin, *Trudy*, V, 2; VII, 2.

4. Var. de D: Kälārd; c'est le même *-d* adventice dont il a été question *supra*, p. 122, n. 2.

3. Ceci est une correction. Dans sa traduction, parue la première et pour laquelle il ne disposait que des mss. A, B et C qui ont ici des leçons fort altérées, Berezin avait imprimé پولا Pūlā; dans son commentaire, pp. 217-218, il renvoyait pour ce nom à des notes antérieures où il n'est question que de « Pulu », entendu comme étant une désignation de la Pologne; toutefois il voyait bien qu'il devait s'agir ici d'une région plus orientale, et envisageait aussi une transcription « Polo ». Dans son édition du texte, parue plus tard, il a gardé Pūlā, mais cite en note la leçon پولار du ms. D. Dans ce nom, les trois points du *p* paraissent bien être marqués; Bretschneider a déjà songé à corriger en پولاد Pūlād, mongol Bolod, mot-à-mot « Acier », nom d'une ville d'Asie Centrale souvent mentionnée au Moyen-Age, en particulier par Rašīd dans Blochet, II, 406, et sur laquelle cf. provisoirement Bretschneider, *Med. Res.*, I, 17, 125, 162, 169; II, 41; il y aurait pas mal à y ajouter; je crois que c'est la bonne solution. On pourrait aussi lire simplement بولار Bōlār, en admettant que le nom est hors de sa place dans l'énumération, mais je le crois moins probable.

parmi les tribus arabes, en Syrie, en Égypte, et au Maγrib, on appelle toutes les tribus turques des Tatar. » On notera la place occupée dans cette énumération par « Kälär et Bašγïrd », entre les Kirghiz et le Däšt-i Qïpčaq.

Enfin, dans la vie de Gengis-khan, Rašīdu-'d-Dīn parle[1] des conquêtes que fit par la suite Ögädäi, s'emparant de toute la Chine du Nord, et en outre des « pays de كرل Käräl[2], Bašγïrd, Bolar[3], Däšt-i Qïpčaq, Orus[4], Čärkäs et Ās, jusqu'aux limites du septentrion ». Ici encore, nous avons l'association des trois noms Käräl, Bašγïrd et Bolar ; preuve nouvelle que les soi-disant « Polo » sont une mauvaise leçon.

Waṣṣāf (cité par Berezin, *Našestvie Batyya*, 89) parle de la soumission par les Mongols « des Ās et des Orus et jusqu'aux Kälär et Bäšγïrd », ce que Berezin, conformément à sa règle, traduit par « jusqu'à la Pologne et la Hongrie ». Mais déjà Waṣṣāf copie là Juwainī.

Si nous passons maintenant aux textes mongols, nous avons aussi des énumérations de peuples dans l'*Histoire secrète* aux §§ 262, 270 et 274. Le § 262 est ainsi conçu : « En outre, il [= Gengis-khan][5] fit partir en campagne Sübä'ätäi-Ba'atur qui, dans la direction du Nord, atteignit jusqu'aux peuples (*irgän*) des royaumes (*qarin*) de onze tribus (*ayimaq*) qui sont les Qanglin (= les Qanglï), les Kibča'ut (plur. de Qïpčaq), les Bajigit (plur. de *Bajigir = Bačγïrd ∼ Bašγïrd)[6], les Orusut

1. Cf. Berezin, *Trudy*, XIII, texte 122 ; trad. 74.

2. Berezin a imprimé كلار et transcrit « Kelar », mais c'est sous l'influence de sa traduction antérieure du chapitre sur l'invasion de Batu en Hongrie et du passage du début de l'histoire des tribus. Ici. A, B et F ont كرك ou كرك Käräk ; C, D, E et G, كرل Käräl ; il est évident qu'on doit adopter Käräl. Autrement dit, Rašīd a employé ici la forme non métathétique du nom tiré de *kiraly*. Entre parenthèses, cette répartition des leçons entre Kälär et Käräk est instructive pour la situation ultérieure du pseudo-« Karak » = Cracovie des chroniqueurs égyptiens.

3. Ici encore, Berezin a imprimé پولا et transcrit « Pula », comme il l'avait fait dans V, 2. Mais tous les mss. ont un -*r* final, sauf E qui donne پولاد Pūlād, par contamination du persan *pūlād*, « acier ».

4. Ici tous les mss. ont bien Orus, et Berezin l'a adopté dans le texte, tout en donnant « Rus » dans la traduction.

5. Le texte est partiellement anachronique, en tant qu'il rapporte au temps de Gengis-khan, c'est-à-dire au raid qui mena à la Kalka en 1223, un ensemble de conquêtes qui ne furent achevées que sous le règne d'Ögödäi.

6. Quand Palladius ne disposait que de la version chinoise abrégée de l'*Histoire secrète*, il avait mal coupé les transcriptions de Kibča'ut et de

(plur. de Orus), les Majarat (plur. de Majar), les Asut (plur. de As), les Sasut (plur. de *Sas ou de *Sasun)[1], les Särkäsüt (plur. de Särkäs = Čärkäs), les Käšmir[2], les Bolar et les *Käräl[3], et qui, passant les fleuves aux eaux abondantes Idil (= Volga) et Jayaq (= Oural), arriva à la ville de Kiwa-Mänkärmän[4] ». Dans le § 270, qui porte sur le règne d'Ögödäi, il est rappelé qu' « antérieurement » Sübä'ätäi-Ba'atur avait mené campagne « jusqu'aux peuples des Kanglin, Kibča'ut, Bajigit, Orusut, Asut, Säsüt, Majar, Käšmir, Särgäsüt, *Bolar[5] et Käräl, et, franchissant les fleuves aux eaux abondantes Adil et Jayaq, atteint les villes de Mäkät[6], Mänkärmän-Käyibä et autres ». Voici maintenant la partie du § 274 qui nous intéresse ici : « Les nombreux princes, Batu, Büri, Güyük, Mönggä (= Mongka) et autres, envoyés en renfort (*gäčigä*) à Sübä'ätäi-Ba'atur soumirent les Qanglin, les Kibča'ut, les Bajigit ; [franchissant les fleuves] Äjil (= Volga) et

Bajigit en « Kibča » et « Ubajigi » (*Trudy dukhovnoï Missii*, IV, 247) et, cette mauvaise coupure a passé dans Bretschneider, I, 300, 304-305. Il ne vaudrait pas de le rappeler si elle n'avait été encore reprise par Bendefy qui a cru pouvoir démontrer (cf. *Arch. Eur. Centro Orient.*, III, 13) que les « Ubajigi » étaient les Oγuz, dont il interprète en outre le nom par *Aq-Uz, « les Uz blancs ». Tout ceci est insoutenable. Le nom des Uγuz a toujours commencé avec une voyelle labiale, et les « Ubajigi » n'existent pas ; il s'agit des Bajigit, c'est-à-dire des Bašγïrd.

1. Il ne doit pas s'agir des Sāsān ou Saxons dont il a été question à propos de la campagne de Hongrie (*supra*, p. 127), mais probablement de Saqsïn dans la région de la basse Volga. On a Säsüt au § 270, par incertitude de prononciation ; les deux sont identiques en écriture mongole. Il faut cependant, jusqu'à identification définitive des Sāsān et des Sasut, ne pas perdre de vue que Sāsān pourrait à la rigueur être conçu comme un pluriel persan de *Sas, tout comme Sasut en serait le pluriel mongol.

2. La mention du Käšmir, en principe le Cachemire, qu'on a également au § 270, pose un problème dont Naka, *Chingisu-kan jitsuroku*, 526, n'a rien dit, mais qui a été signalé par Bretschneider, *Med. Res.*, 305. Il demanderait une longue discussion, et je ne veux pas l'aborder ici.

3. Le texte a « Raral » ; sur la correction, qui est sûre, et confirmée par le passage correspondant d'*Altan tobči*[3], cf. *supra*, p. 121, n. 2.

4. C'est-à-dire le vrai nom de Kiev suivi de son nom turc ; cf. *supra*, p. 114, n. 1, et Bretschneider, I, 307-308. On a Mänkärmän-Käyibä au § 270. Comme, dans le présent passage, l'*Altan-tobči*[3], 165 *b*, a Kiiwa, il est probable que le texte primitif avait bien *Kiyäwä = *Kiäwä dans les deux cas.

5. Le texte a en réalité « Buqar », que Haenisch a gardé sans observation dans son édition et dans sa traduction. Buqar est dans l'*Histoire secrète* le nom de Bukhārā, et est ici hors de saison. Naka, 589, se basant sur les réalités géographiques et sur le parallélisme de la liste du § 262, a déjà corrigé « Buqar » en Bolar ; je n'ai pas hésité à faire comme lui.

6. Le nom reparaît, transcrit Mägät, aux §§ 274 et 275 ; ce doit être là l'une des villes de Mäkäs ou Mökös dont il a été question plus haut ; je ne veux pas en discuter ici, mais le contexte suggère qu'il s'agisse de Moscou.

Jayaq[1], ils détruisirent la ville de Mägät et, massacrant les Orus, ils les pillèrent jusqu'au dernier ; ils ravagèrent et obligèrent à la paix (*älsä'ül-*) les gens des villes Asut, Säsüt, Bolar, Mankärmän-Kiva et autres[2]... »

Deux textes chinois doivent ausi entrer en ligne de compte. L'un est la biographie de Sübǖtäi au ch. 121, 2 *a-b*, du *Yuan che* ; la traduction qu'en a donnée Bretschneider, I, 330-332, n'est qu'approximative ; je reprends donc toute la partie qui intéresse la présente recherche et qui est ainsi conçue : « [L'armée mongole] franchit les monts 哈咂里 Ha-tsa-li[3] et attaqua 怯憐

1. Le texte dit : « ils détruisirent la ville de Äjil J̌ayaq Mägät» ; Haenisch, *Die Geheime Geschichte*, 145, a traduit : « Die Städte Ejil, Jayah und Meget ». Mais il est évident que le ms. utilisé par les transcripteurs des Ming avait ici une lacune de quelques mots qui a entraîné une erreur de traduction ; Naka, 623, a déjà rétabli le texte comme moi.

2. Bien que Naka, 623, ait gardé le texte, il n'est pas très satisfaisant, car Asut, Säsüt et Bolar ne sont pas des noms de villes dans les autres paragraphes, encore que cela puisse se soutenir, comme on le verra bientôt, pour Bolar, et que Säsüt = Sasut soit en fait une ville, si le pluriel de *Sas ou *Sasun correspond bien à Saqsin ; il n'y aurait alors que Asut, pluriel de As (Ossètes), qui soit vraiment un ethnique et par suite hors de propos dans une liste de villes. Le texte est ou mal rédigé ou altéré.

3. Gaubil, 104, avait transcrit inexactement « Atsaly », qui a passé dans Wolff, 262, où il est dit justement qu'il s'agit des Carpathes. Bretschneider a transcrit inexactement « Ha-ts'a-li » ; *tsa* n'est pas aspiré. Il a supposé en outre que le nom signifiait « montagnes de Galicie » ; l'hypothèse a été reproduite par Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen*, Innsbrück, 1893, in-8°, 69, sous la forme de « montagnes de Halicz », et T'ou Ki, 35, 8 *b*, l'a développée à son tour en disant que Ha-tsa-li était une interversion fautive de *Ha-li-tsa. Je ne crois pas que cette identification soit juste. Comme l'a dit Bretschneider, le nom doit être le même qu'on trouve chez Rašīdu-'d-Dīn et que d'Ohsson, II, 627, 628, sans le transcrire, a lu successivement براق دان et باباق برق ; Blochet, II, 55, donne les mêmes leçons que d'Ohsson, d'après le seul ms. B, et imprime dans le texte ياپراق تاق *Yāprāq-Tāq, que lui-même reconnait douteux et qui est invraisemblable. La transcription chinoise implique que le nom commence par Qaza- ; quant au 里 *li* final, il peut représenter, *-li*, *-li*[*q*], *-ri*, *-ri*[*q*], ou, comme il arrive assez souvent, être fautif pour 黑 *hei*, en valeur de *-q* final ; on aurait en ce dernier cas *Qazaq, et *Qazaq-Taq = *Qazaq-Taγ, « les monts *Qazaq », est très conciliable avec les formes de B. Or Abū-'l-Fidā, confondant les Balkans et les Carpathes, les appelle d'un même nom قشقا طاغ Qašqā-Tāγ, signifiant, selon lui, « montagne difficile » (الجبل الصعب ; cf. Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, texte, 64 ; trad. II, 80, 316). L'explication ne semble pas juste ; en turc *qašqa* (dans Kāšγarī *qašγa* ; dialectalement *qačqa* et *qasqa*, ~ mong. *qaljan*, *qaltar*, *qalčaγai*, *qalčarγai*) signifie « chauve », « dénudé » ; tout comme Ibn-Baṭṭuṭa, Abū-'l-Fidā se trompe parfois dans ses explications de noms turcs ; on en a vu un exemple, *supra*, p. 78, n., pour Qïrq-yār ou Qïrq-yāri. Malgré la différence entre *Qazaq-Taγ et Qašqa-Taγ, je crois bien que nous avons

K'ie-lien (Käräl), chef de la tribu des 馬札兒 Ma-tcha-eul (Majar)[1]. Sübǖtäi était en avant-garde. [Lui] et les princes Batu, Hiu-li-wou (*Hürdü ; cf. *supra*, p. 31), Siban et Qadān avancèrent séparément par cinq routes. Les gens dirent : ' La puissance de l'armée de Käräl est grande ; on ne doit pas avancer à la légère '. Sübǖtäi eut recours à un stratagème merveilleux. On attira l'armée de [Käräl] jusqu'au fleuve 漷寧 K'ouo-ning[2]. L'armée des princes[3] était au cours supérieur de la rivière, où l'eau était peu profonde et où les chevaux pouvaient passer à gué ; au milieu, il y avait en outre un pont. Sur le cours inférieur, l'eau était profonde ; Sübǖtäi désira construire des radeaux[4] pour la traverser secrètement et par un mouvement tournant sortir dans le dos de l'ennemi. Avant qu'il n'eût traversé, les princes passèrent à gué en avance et engagèrent la bataille. L'armée de Batu lutta pour le pont[5], mais c'est elle qui fut repoussée ;

affaire au même nom. Une autre hypothèse serait de corriger en Ha-li-tsa et de voir là la transcription du mongol *qalǰa*(*n*), qui signifie « chauve », comme *qašqa* en turc ; mais *tsa* rend généralement *za* et non *ǰa* ; d'autre part, les leçons de Rašīd ne peuvent guère se ramener à *qalǰan* ; j'écarte donc cette solution.

1. Il semble bien que le texte entende le nom comme un nom d'homme ; la traduction de Bretschneider, « the *k'ie-lien* or King of the *Ma-dja-rh* », n'est pas conforme à la lettre du texte.

2. Il s'agit de la rivière Sajó, mais l'origine du nom chinois est inconnue. Gaubil, 104, avait transcrit « Konning » (faute d'impression pour « Kouo-ning » ?), qui est devenu « Kaming » dans Wolff, 262 ; Bretschneider a lu « Huo-ning », altéré en « Tiuming » dans Howorth, II, 52. Le caractère 漷 se lit *k'ouo* et *houo* ; K'ouo-ning supposerait *Köning, et Houo-ning *Qoning ; dans ce texte assez incorrect, on peut aussi songer à une double faute pour 潡 *touen*, mais Touen-ning, *Duning, ne rappelle rien non plus.

3. Le texte a seulement 諸王軍 *tchou-wang kiun* ; Bretschneider a traduit « the corps of Prince Ba-du », mais le nom de Batu n'est pas ici dans le texte. Une certaine amphibologie est créée par le terme de *tchou wang*, qui signifie à la fois « les princes » et « un prince du sang ». Dans le premier passage, où il s'agit de quatre princes dûment énumérés, *tchou-wang* est certainement à rendre par « les princes » ; par la suite, le texte semble bien distinguer entre « les princes » en général et « Batu ». Mais quand Sübǖtäi s'adresse à Batu en discours direct, il l'appelle de son titre officiel de *tchou-wang*.

4. 結栰 *kie-fa* ; Bretschneider a traduit « constructed a bridge by fastening beams together », mais il s'agit seulement de radeaux ; Sübǖtäi fait construire des radeaux pour passer secrètement la rivière en un endroit où les Hongrois la tenaient pour infranchissable. Il y a bien aussi un pont, mais plus haut, quand la rivière est encore moins large et profonde.

5. Je comprend que les autres princes sont sur le cours supérieur qu'on peut passer à gué, Batu sur le cours moyen où il y a un pont, et Sübǖtäi sur le cours inférieur en train de construire ses radeaux ; cf. aussi T'ou Ki, 35, 9 *b*.

[Batu] perdit 30 guerriers cuirassés[1] et là périt en outre un de ses généraux, 八哈禿 Pa-ha-t'ou[2]. Quand on eut traversé, les princes, considérant que l'ennemi était encore nombreux voulurent décider Sübütäi à [ordonner] le retour, et le lui exposèrent en détail. Sübütäi dit: ' Si les princes désirent s'en retourner, qu'eux s'en retournent; quant à moi, je ne m'en retournerai pas avant d'être arrêté à la ville de 馬茶 Ma-tch'a[3] du fleuve 禿納 T'ou-na (Danube)? Et il s'élança vers la ville de Ma-tch'a; les princes y allèrent aussi; finalement on attaqua et prit la ville et on s'en retourna. Quand les princes se réunirent[4], Batu dit: ' Lors du combat du fleuve K'ouo-ning, l'aide de Sübütäi a été tardive, et il a [laissé] tuer mon Pa-ha-t'ou '. Sübütäi dit: ' Le prince[5] a su seulement que sur le cours supérieur l'eau était peu profonde et qu'en outre il y avait un pont; ainsi il a traversé et engagé le combat. Il ne savait pas que sur le cours inférieur la

1. 甲士 *kia-che*; c'est une vieille expression chinoise, mais elle doit s'appliquer ici à des soldats de choix, car la mort de trente hommes ordinaires n'était pas de nature à émouvoir les Mongols.

2. Grousset, *L'Empire mongol*, 299, a restitué ce nom en Ba'atur, ce qui est tentant; il y a des cas où l'-r final de *ba'atur* a été omis dans les transcriptions. Mais, si on excepte les *ba'atur* de l'*Histoire secrète*, on ne rencontre guère à l'époque mongole que la transcription *pa-tou-eul, bātur* ~ *bādur*, c'est-à-dire la forme contracte; en principe, Pa-ha-t'ou supposerait seulement *Baqatu. Le personnage devait être assez marquant pour que Batu ait attaché tant d'importance à sa disparition. Malgré la double anomalie de la transcription, je ne suis pas loin de penser que le nom est bien *Baqatu[r], en valeur de *Baγatu[r] = Ba'atur. Or la plus importante des sources hongroises sur le sujet, le *Carmen miserabile* de Roger, alors chanoine de Grosswardein, mentionne parmi les chefs mongols qui ont envahi la Hongrie, un « Bochetor » qu'on a souvent confondu avec Sübütäi-Ba'atur; Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen*, 2, 36, 94, 96, a eu raison de les distinguer. On songerait naturellement à voir en « Bochetor » le Pa-ha-t'ou de la biographie de Sübütäi, n'était que « Bochetor » semble s'être alors trouvé dans le Sud-Est de la Hongrie et n'avoir pas participé à la bataille de la rivière Sajó; Strakosch-Grassmann n'identifie par « Bochetor » et Pa-ha-t'ou. Je garde cependant quelque doute, et le rôle de « Bochetor » mérite peut-être un nouvel examen. Peut-être est-ce aussi Pa-ha-t'ou qu'il faut reconnaître dans le général « Batu ou Bastur », distinct du prince Batu, de Wolff, 124; mais, faute de source précise, on ne peut accorder grand crédit à des informations où par exemple le nom du fils du Sübütäi est donné sous la forme « Beaugutai », alors qu'il s'appelait Uryangqatai.

3. On ne peut guère comprendre que « la ville des Majar », c'est-à-dire ici Buda-Pest; mais alors que le nom des Hongrois est correctement transcrit plus haut Ma-tcha-eul, Majar, la présente transcription, qui ne donne que *Mača, est doublement anormale.

4. Il doit s'agir d'un banquet ou d'une fête, mais ce n'est pas encore le grand banquet de fin de campagne.

5. *Tchou-wang*, titre officiel par lequel Sübütäi s'adresse à Batu.

fabrication des radeaux n'était pas achevée; maintenant il se borne à dire que j'ai été en retard, mais il convient de penser à la cause [de mon retard] '. Sur quoi Batu comprit lui aussi. Par la suite, à la grande réunion[1], [Batu] donna à boire [à Sübütäi] du lait de jument et du vin de raisin[2], et parlant des affaires du temps de la campagne contre Käräl, il dit: ' Ce qu'on a obtenu alors est entièrement dû à Sübütäi[3] '.

L'autre texte chinois est celui de la biographie d'Uryangqatai, le fils de Sübütäi; le passage suivant nous y intéresse (*Yuan che*, 121, 2*b*; cf. Bretschneiner, I, 322): « ... Par la suite[4], il accompagna le prince Batu pour réduire les tribus des 欽察 K'in-tch'a (Qïpčaq), des 兀魯思 Wou-lou-sseu (Urus, Russes) et des 阿孛烈兒 A-po-lie-eul. Dans l'année *ping-wou*(1246), il accompagna à nouveau Batu pour réduire la tribu 乃捏迷思 Nai-nie-mi-sseu des 孛烈兒 Po-lie-eul, qu'on soumit. » Chacune des deux phrases soulève une difficulté. Il ne paraît guère douteux que, dans les deux cas, il s'agit d'un même peuple des Po lie eul (*Bölär), lesquels doivent être identiques aux Bolar de l'*Histoire secrète* et des sources musulmanes[5]; mais alors que vient faire le 阿 *a* qui précède le nom dans le premier cas? A mon avis, ou

1. 大會 *ta-houei*; il s'agit du grand banquet de fin de campagne que Batu dut donner à son retour à la Horde d'Or; ces banquets, où on buvait et où on était chatouilleux sur les questions de préséance, ne se passaient pas toujours sans incidents sérieux; le fait s'était produit avec Büri et Güyük lorsque Batu avait donné le banquet final de la campagne de Russie (cf. *Histoire secrète*, §§ 275-276).

2. 飲以 *yin yi*...; il n'est pas question de ce que Batu a pu boire lui-même comme l'a cru Bretschneider; mais Batu fait honneur à Sübütäi en lui offrant koumis et vin de raisin.

3. Ce texte si intéressant n'est pas toujours à prendre au pied de la lettre, car c'est une biographie familiale, de source indéterminée; plus heureux que Jäbä, Sübütäi a eu les honneurs d'une biographie (et même de deux) dans le *Yuan che*; c'est que son fils et son petit-fils ont occupé de grandes fonctions, et ont soigné la réputation de leur aïeul. Mais ils ont commis des erreurs, que les compilateurs du *Yuan che* ont gardées; la phrase qui suit celle où j'ai arrêté ma traduction dit qu'Ögödäi mourut an *jen-yin* (1242), erreur certaine pour *sin-tch'eou* (1241).

4. Ce qui précède concerne le rôle joué par Uryangqatai soi-disant en *yi-sseu* (1245); on verra plus loin que cette date est fausse.

5. Po-lie-eul suppose en apparence *Bölär, mais il y a des cas où, dans le *Yuan che* et même dans l'*Histoire secrète*, 列 *lie* ou 烈 *lie* sont fautifs pour 剌 *la* ou inversement; et Po-la-eul donne Bolar. En tout cas, pour les Bolar de l'*Histoire secrète*, la forme non palatalisée est confirmée par l'*Altan tobči*[3], 165 *b*, qui, dans le passage correspondant au § 262 de l'*Histoire secrète*, écrit Bolor (fautif pour Bolar), sans palatalisation. On verra cependant que *Bölär a pu exister également.

bien c'est une interpolation fautive, ou bien c'est le reste d'un nom incomplet, peut-être celui des 阿速 A-sou, Asut, les As ou Ossètes[1]. Dans le second cas, le texte a seulement 部 *pou*, « tribu », et non 諸部 *tchou-pou*, « les tribus »; c'est pourquoi j'ai traduit par « la tribu Nai-nie-mi-sseu des Po-lie-eul » et non « les tribus des Po-lie-eul et des Nai nie-mi-sseu » ; la seule autre alternative me semblerait « la tribu Nie-mi-sseu des Po-lie-eul-nai », et tous nos exemples de Bolar et ici même le A-po-lie-eul qui précède condamnent une telle coupure[2]. Bretschneider a dit n'avoir aucun doute que, dans les Po-lie-eul de la biographie d'Uryangqatai il fallait voir les Polonais, et dans les Nie-mi-sseu, les Némtsy des Russes, c'est-à-dire les Allemands. Ce nom slave des Allemands a effectivement passé en persan, en arabe et en turc[3]; et bien qu'il ne se soit jamais rencontré ailleurs dans les textes chinois, l'équivalence est séduisante[4]. Mais elle se heurte d'abord au Nai-nie-mi-sseu, et non Nie-mi-sseu, qui est donné par le texte; devrons-nous admettre ici encore une interpolation ou le reste incomplet d'un nom indéterminé? En outre, si nous nous en tenons aux dates de la biographie, on ne voit pas que Batu ait entrepris aucune campagne en 1245 ou 1246 soit contre la Pologne, soit contre l'Allemagne; tout au plus aurait-il pu,

1. Les essais d'explication du *a-* de A-po-lie-eul par Hong Kiun et par T'ou Ki, 35, 6 *a*, sont sans valeur; T'ou Ki voulait que le nom fût à corriger en Po-lie-a-eul.

2. T'ou Ki, 35, 6 *a* (et aussi 4, 15 *a*; 29, 13 *a*, 14 *b*) a coupé en Po-lie-eul-nai et Nie-mi-sseu; selon lui, Po-lie-eul-nai, à distinguer de A-po-lie-eul, est nettement la Pologne, la nasale de *-nai* se retrouvant dans la finale de Po-lan (transcription chinoise moderne de Polen ou Poland). T'ou Ki, qui connaissait très bien ses textes, était un pauvre phonéticien.

3. Cf. par exemple Bretschneider, I, 322-323 (mais vers la fin de la n. 763, « eastward » est inintelligible, et doit être corrigé en « westwards »). Le nom apparaît dans les sources byzantines dès la fin du IXe siècle. Dans les textes arabes, les plus anciennes mentions sont peut-être le نامجين Nāmjīn (= Nāmčīn) du récit de voyage de Ibrāhīm ibn-Ya'qūb, daté de 965 (cf. Westberg, *Ibrâhîm's-Ibn-Ja'kûb's Reisebericht*, 47-48, 131), et la forme identique chez Mas'ūdī (cf. à ce sujet Marquart, *Osteur... Streifzüge*, 105, 107). La carte de Kāšγarī porte le nom des Nāmäč (cf. *ZDMG*, 1936, 51 : *T'oung Pao*, 1936, 363). Outre le Nāmāj = Nāmäč de 'Umarī traduit par S. de Sacy (cf. aussi Tiesenhausen, *Sbornik Materialov*, 240), on a Nāmäč dans la traduction tartare abrégée de Rašīdu-'d-Dīn (cf. Berezin, *Našestvie*, 89), نامش Nāmäš dans le *Tuḥfatu-'l-Albāb* (cf. *JA*, 1925, II, 196), نمش Nāmäš dans Abu-'l-Ghāzī (trad. Desmaisons, 180, 189). Nāmča, comme nom des Autrichiens et des Allemands, a duré jusqu'à nos jours en osmanli, comme Németh en hongrois.

4. Elle a tenté T'ou Ki; mais il croit, 29, 14 *b*, que Nāmäč est phonétiquement le même mot que « Germain »!

ces années-là, se livrer à des opérations punitives contre des tribus beaucoup plus voisines de la Volga. Mais ces dates sont fausses[1]. Ce n'est pas en *yi-sseu* (1245), comme le dit la biographie, qu'Uryangqatai a pu accompagner Güyük en Mandchourie, mais en *kouei-sseu* (1233), quand celui-ci était prince héritier. Quant aux secondes opérations qu'il mena sous le commandement de Batu, elles ne sont pas de *ping-wou* (1246), mais de *ping-chen* (1236), les premières se plaçant entre 1233 et 1236, vraisemblablement en 1235. Mais si, en 1235-1236, Batu a attaqué les Russes, il n'a pas poussé jusqu'aux Polonais et aux Allemands. Je ne crois donc pas que nous ayons des raisons valables de reconnaître les Allemands dans les Nai-nie-mi-sseu de la biographie, et c'est cependant le seul qui, à mon avis, aurait eu quelque poids pour faire voir des Polonais dans les Bolar ou Bölär.

Et en effet, Bretschneider lui-même, qui a parlé ici de Polonais pour les *Bölär à raison du voisinage apparent des Nie-mi-sseu, et qui, sur la foi de d'Ohsson et de Berezin, accepte que les « Polo » soient des Polonais parce qu'il ne soupçonne pas que c'est là une mauvaise leçon pour Bolar, n'a pas hésité, (I, 305; II, 81-84), quand il a vraiment rencontré le nom des Bolar, par exemple dans l'*Histoire secrète*, à dire que c'était là une forme du nom des Bulgares[2]. Il a sûrement raison.

La véritable forme orientale du nom est Bulγār[3], ou du moins on le lit ainsi; mais Marco Polo écrit « Bolgara », et on retrouve « Borgar », avec *-o-*, sur la carte catalane de 1375; les ruines de la ville de Bolγar dans la province de Kazan portent encore le nom de Bolgarskoe. La carte chinoise de 1332 et le passage correspondant du *Yuan che*, 63, 16 *a*, donnent 不里阿耳 Pou-li-a-eul, *Bul'ar. Mais la forme sans gutturale, Bolar < *qazan*, « marmite », < *qazγan*, Bulγar ~ Bolγar, du type du turc *qazan*, « marmite », < *qazγan*, a également de bons répondants, en dehors même des Bolar de Rašīdu-'d-Dīn et de l'*Histoire secrète*. Plan Carpin parle des

1. T'ou Ki s'en est bien aperçu, 29, 14 *b*. et 35, 6 *a*.

2. Les arguments de T'ou Ki, 35, 6 *a*, pour distinguer un A-po-lie-eul, à corriger en *Po-lie-a-eul, qui serait le nom des Bulgares, et un Bolar ou Bular ou *Bularnai qui serait la Pologne sont inconsistants.

3. Cf. Quatremère, *Mongols*, 404-406; *Enc. de l'Islam*, l'art. « Bulghār » par Barthold; y joindre Bretschneider, II, 81-84; Brockelmann, *Kāšγarī*, 242; J. Németh, *Magna Hungaria*; Minorsky, *Ḥudūd al-'Ālam*, 319, 438-439, 488; Ferrand, dans *JA*, 1925, II, 117, 269-270; Yule-Cordier, *Marco Polo*, I, 6-8.

« Bileri », forme de pluriel (Van Den Wyngaert, I, 73, 138)[1]; on a Bolar (ou Bular) chez Abū-'l-Fidā (Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, II, 81, 284, 323-325); c'est aussi là, selon moi, le « Boler » de Fra Mauro, mal interprété par « Bolor » dans Hallberg, *L'Extrême-Orient*, 74; enfin il est question de « Bolar » chez Schiltberger[2].

Mais il y a eu deux « Bolγar » ou « Bolar », deux Bulgaries; l'une est celle des Bulgares de la région de Kazan, l'autre celle du Danube. T'ou Ki n'a pas douté que les Bolar (ou une fois Bular) de l'*Histoire secrète* fussent ceux du bassin de la Volga, mais a cru que, dans la biographie d'Uryangqatai, la première mention seule, celle où on a la forme fautive A-po-lie-eul, concernait ces Bulgares-là, au lieu que les Po-lie-eul mentionnés à la phrase suivante (ceux qu'il appelle Po-lie-eul-nai) seraient les Polonais. Bretschneider voit les Bulgares de la Volga dans tous les Bolar ou Bular médiévaux, à l'exception des *Bölär de la biographie d'Uryangqatai qui seraient les Polonais, des Bolar dans le nom des Bolar et Bašγïrd que Rašīd substitue au « Kälär et Bašγïrd » de Juwainī en copiant son récit de la campagne de Hongrie, et naturellement des pseudo-« Polo » (en réalité Bolar) qu'il a trouvés dans Berezin et d'Ohsson et où il voit les Polonais. Mais T'ou Ki lui-même, 160, 20 *a*, note qu'il y eut deux campagnes contre les Bulgares de la Volga, en 1236 et en 1237; il est donc naturel, si Uryangqatai a participé aux deux, que le nom des *Bölär apparaisse deux fois; je suis convaincu qu'il s'agit les deux fois des Bulgares de la Volga et non des Polonais. Quant au nom mystérieux des Nai-nie-mi-sseu (*Näinämis), ou bien il ne cache pas le nom des *Nämäs ou Allemands, ou, si nous avons

1. Le nom, qui revient une demi-douzaine de fois chez Plan Carpin, y est toujours le pluriel Bileri de *Bilerus formé de *Biler, ou un cas de Bileri; jamais on n'y a « Bileres », indiqué par Quatremère, 404, et qui n'est que la forme francisée de Bileri dans le texte dont il disposait. J'ignore l'histoire du village de « Biliersk » mentionné par Hammer, 9, qui semblerait se rattacher à *Bilär.

2. Schiltberger parle en son nom de la Bulgarie, « Pulgrei », et des Bulgares, « Pulgren », et indique « Wullgar » comme la forme du nom chez les « païens », c'est-à-dire Bulγar. Mais quand il parle de la Bulgarie de la Volga, il l'appelle « Waler » (p. 41) et « Bolar » (p. 62); les variantes « stat » de DH et « die » de H suggèrent que, dans le second cas, il faille lire « stat » et non « landt », et que Schiltberger vise la ville même de Bolγar ou Bulγar. Je soupçonne que le « Balat » emprunté par Hammer, 8, au commentaire de Waṣṣāf par « Neili » est une mauvaise leçon pour « Bolar ». La forme « Belar » du nom des Bulgares de la Volga a passé dans une tradition légendaire hongroise chez Simon de Keza (cf. Marquart, *Osteurop... Streifzüge*, 154, et. *Ung. Jahrbücher*, IX, 86).

affaire au nom altéré des Allemands, il a été indroduit indûment dans le récit. Enfin, pour ce qui est de la palatalisation dans l'apparent *Bölär, le « Bileri » de Plan Carpin suggère qu'il ait pu y avoir une forme palatalisée du nom; mais, tout compte fait, je crois plus volontiers à une erreur de caractère qui a transformé Bolar en *Bölär[1].

Des textes que Bretschneider connaissait, et sous la forme où il les connaissait, le seul où les Bulgares du Danube paraissent vraiment pouvoir être visés est celui où Rašīd, racontant la campagne de Hongrie au printemps de 1241, dit que les princes franchirent les monts *Qazaq-Taγ dans la direction des Bolar et des Bašγïrd; Bretschneider, I, 329, n'a pas manqué à dire qu'évidemment il ne s'agissait pas là des Bulgares de la Volga. Mais le cas est le même en réalité pour les pseudo-« Polo » de d'Ohsson, Bretschneider et Blochet, qui sont aussi des Bolar. Juwainī avait raconté la campagne de Hongrie comme étant dirigée contre les « Kälär et Bāšγïrd »; Rašīd y a substitué les « Bōlar et Bāšγïrd » (mal lus « Pōlō et Bāšγïrd » par les traducteurs et l'éditeur). Bretschneider, I, 329, pense que c'est là « a clerical error » chez Rašīd; en aucune façon, et le changement est certainement intentionnel. Mais est-ce à dire que les Bulgares du Danube soient spécifiquement visés? Je ne le pense pas davantage. Pour m'en expliquer, il me faut dire un mot sur l'emploi du nom des Bašγïrd.

Il n'est pas douteux que les Bašγïrd de la Grande Hongrie,

1. Toutefois la forme palatalisée *Bölär suggérée par les « Bileri » de Plan Carpin, le « Boler » de Fra Mauro et l'apparent *Bölär de la biographie d'Uryangqatai trouve peut-être un appui dans un autre document médiéval. Dans une liste de couvents fransciscains de la Horde d'Or qui remonte à 1334 et qui a été publiée par Eubel, l'un des couvents était situé à « Veler »; Golubovich, II, 266, 268, 571, n'a su que faire de ce nom et, sur sa carte, a placé hypothétiquement « Veler » dans la plaine, à l'Est de l'Aktuba. Mais cette liste avait déjà été publiée autrefois par Wadding, qui donnait la forme « Beler », et Yule (*Cathay*², III, 84) avait déjà dit que ce devait être là « Bolar ou Bolgar sur la Volga ». Même avec la leçon « Veler », l'équivalence me paraît probable. Les équivalences $b \sim v$ abondent dans les textes du Moyen-Age, (cf. d'ailleurs « Wulgares » corrigé ensuite en « Bulgaros » dans *Arch. Franc. Histor.*, XV, 106); en outre un *v*- initial n'existe guère en turc médiéval. Évidemment, Bolγar est plus au Nord que les autres couvents franciscains mentionnés par les textes d'Eubel et Golubovich, mais pas beaucoup plus qu'« Ugek » (= Ükäk) où il y avait un couvent. Cependant, tout en pensant que « Veler » est Bolar, cad. Bolγar, on doit compter avec les confusions de voyelles dans les copies médiévales; de même que le « Boler » de Fra Mauro, « Veler » (ou « Beler ») peut être fautif pour « Volar » ou « Bolar »; c'est pourquoi je ne considère pas encore « Veler » comme décisif en faveur de *Bölär.

c'est-à-dire ceux de la Volga, sont des cousins des Magyar
(« Majar ») ou Hongrois proprement dits. Les noms mêmes se
sont mêlés, soit qu'on considère avec Németh que celui des
Bašγïrd est originairement *Beš-γur, « Cinq tribus » (??) et s'est
combiné avec celui des anciens Hongrois de la Mer Noire, Mod'eri
(les Magyar), pour former le nom ethnique et nom de ville
Majγar ~ Mojγer [1], soit qu'on garde l'arrière-pensée que, le nom
Bašqïr apparaissant également sous la forme *Bajγïr (au moins
par le pluriel mongol Bajigit, d'un singulier *Bajigir < *Baji-γïr,
*Bajγïr), ce Bajγïr et Majγar sont foncièrement identiques au nom
même des Magyar. Quoi qu'il en soit, Juwainī ne connaît pas
encore le nom de Majar, et emploie Bašγïrd comme nom des
Hongrois de Hongrie; de là son couple « Kälär et Bašγïrd » pour
désigner les Hongrois. En copiant le texte de Juwainī, Rašīd lui
substitue le couple « Bōlar et Bāšγïrd » [2]. Mais, dans l'intitulé du
chapitre, Rašīd dit qu'il fait le récit des guerres que les Mongols
menèrent contre « le Dāšt-i Qïpčaq, les Bolγar, les Orus, Mäkäs, les
Alān, les Mājār, les Bōlār et les Bašγïrd ». Ainsi les Bulgares figurent
deux fois dans le titre, sous les noms de Bolγar et Bolar, comme
les Hongrois y figurent deux fois, sous ceux de Majar et de
Bašγïrd. J'ai déjà dit plus haut qu'il n'était pas question des
« Mājār » dans le corps même du chapitre, et ai émis l'idée que
sa mention dans l'intitulé pouvait être une addition ancienne,
existant déjà dans le prototype de tous nos mss. Mais cette expli-
cation ne vaut pas pour les deux formes du nom des Bulgares.
Rašīd connaissait bien le nom des « Bolγār », et l'emploie préci-
sément dans le présent chapitre (Blochet, II, 43[13], 44[14].) pour
désigner la région de Bolγār de la Volga, où Batu avait alors fixé
son campement. Mais nous avons vu qu'il parlait encore plus
souvent des Bolar. Devons-nous en conclure qu'il employait
« Bolγār » pour les Bulgares de la Volga, et « Bōlar » ou « Būlar » pour
ceux du Danube? Je ne le crois pas non plus, et je pense plutôt qu'il
a simplement confondu les deux Bulgaries. Il faut remarquer
d'abord que la campagne de Hongrie, menée de la région de Kiev
à travers les Carpathes par la Transylvanie, ne touchait pas le
territoire des Bulgares au Sud du Danube; il n'y avait donc pas

1. Cf. un bon exposé des vues de Németh avec des précisions sur les formes
des textes arabes dans Minorsky, 348-349.
2. Bretschneider dit en réalité que, chez Rašīd, « the name of the
Bashghirds is replaced by that of the Polo (Poles) » ; il faut lire « the name
of the *Kälär* is replaced by that of the Bolar ».

de raison de parler à ce propos de « Bōlar et Bāšγïrd ». Une autre
considération me paraît mériter de retenir l'attention. On a depuis
longtemps remarqué (d'Ohsson, II, 622; Berezin, *Našestvie*, 90)
que Rašīdu-'d-Dīn commence son récit des campagnes dans le
Sud de la Russie et en Hongrie par celui de la campagne de
Hongrie, qui est de 1241, pour ne revenir qu'ensuite aux événe-
ments du Sud de la Russie antérieurs de plusieurs années. C'est
dans Juwainī que Rašīd a trouvé le récit qu'il fait de la campagne
de Hongrie dans ce chapitre; le reste vient d'une autre source.
Mais Rašīd savait bien que les conquêtes des Mongols s'étaient
faites d'Est en Ouest. Les choses se passent comme s'il avait mis
en tête la campagne de Hongrie, cependant plus tardive, parce
que le couple des « Bōlar et Bāšγïrd » éveillait en lui le sentiment
des Bašγïrd de l'Oural et de la Volga. Je dis le « couple », car il
me semble bien que les expressions « Kälär et Bāšγïrd » chez
Juwainī, et le cas échéant chez Rašīd, et celui de « Bōlar et
Bāšγïrd » chez Rašīd sont traités comme un seul nom de pays,
où l'individualité des deux composants disparaît plus ou moins.
Dans une certaine mesure, il en est de ces composés comme de
« Gog et Magog », de « Čīn et Māčīn », et c'est ainsi que par exem-
ple « Tunocain » (= « Tun-o-Cain », « Tun et Cain ») est traité
comme un seul nom de lieu chez Marco Polo; c'est un peu
comme lorsque nous parlons de « Tour et Taxis ». C'est pourquoi
Juwainī peut dire que « Kälär et Bāšγïrd » *est* une nation nom-
breuse et chrétienne, et que Rašīd, le copiant, dit la même chose
de « Bōlar et Bāšγïrd ». En fait, les deux couples désignent ici la
Hongrie, mais à l'origine les deux composants du groupe « Bōlar
et Bāšγïrd » de Rašīd étaient, à mon avis, les Bulgares et les
Bāšγïrd de la Volga. Je suis seulement amené à supposer, pour
expliquer que Rašīd ait pu appliquer ce terme de « Bōlar et
Bāšγïrd » à la Hongrie, alors qu'il emploie Bolγār pour la région
de la ville de Bolγār dans le bassin de la Volga, que ce couple
était dans l'usage avant lui, bien que nous n'en ayons peut-être pas
la preuve dans les documents très incomplets dont nous disposons.
Et, après tout, si « Bolar et Bašγïrd » faisait un couple désignant
primitivement les Bulgares de la Volga et les Bašγïrd véritables
avant d'être appliqué aux Hongrois, je ne suis pas sûr que le
couple « Kälär et Bašγïrd » ou « Käräl et Bašγïrd » n'ait pas été
à l'origine dans le même cas. Plan Carpin cite, parmi les peuples
vaincus par les Mongols, un peuple dont les meilleurs mss. écri-
vent le nom « Catora », « Karola », « Korola », « Corota »,

« Colona » (Van Den Wyngaert, I, 89); il faut ajouter à ces collations « » du ms. de Wolfenbüttel (Van Den Wyngaert, II,)[1], et « Corola » du ms. de Lwów (j'en ai une photographie); Van Den Wyngaert a adopté « Catora » dans son texte et, avec un renvoi à d'Avezac, 575, indique en note, avec un point d'interrogation, que c'était là une tribu voisine de la Grande Hongrie, c'est-à-dire des Bašγïrd. Au contraire, Bretschneider, *Med. Res.*, II, 40, lisant « Corola » disait n'avoir aucun doute qu'il s'agissait des Qarluq, et cette opinion a été adoptée par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 193, 388. En fait, la leçon « Corola » ou « Carola » est le mieux assurée, et, malgré le « Catora » adopté dans le texte, c'est à « Corola » ou « Korola » que se rapporte l'explication de d'Avezac à laquelle Van Den Wyngaert se réfère en note. Mais il est très peu vraisemblable que Plan Carpin, dont les transcriptions sont assez bonnes quand les copistes ne les ont pas défigurées, ait employé « Carola » ou « Corola » pour rendre le nom des Qarluq, c'est-à-dire qu'il l'ait rendu trisyllabique et ait omis la gutturale finale. Le nom semble être soit « Carola », soit « Corola », soit être altéré de *Caroli, *Coroli, le *-i* étant alors une finale latine comme dans Byleri. Or d'Avezac, 575, avait déjà attiré l'attention sur un passage de la *Lettre* d'Albert Campense à Clément VII (1523-1534) sur les choses de Moscovie, publiée au t. II de Ramusio; à deux reprises, il y est question, 128*a*, des peuples idolâtres qui habitent les régions montagneuses au Nord de la Moscovie proprement dite et jusqu'à l'Océan septentrional, à savoir « li Iuhri, li Coreli, li Baschirdi, et li Czeremissi ». Trois des noms sont clairs : il s'agit des Yugri (ou Ugri), des Bachkires et des Tchérémisses. Mais qui sont les « Coreli », dont nous retrouvons ici le nom mis côte à côte de celui des Bachkires, comme nos textes de l'époque mongole nous parlent des « Käräl et Bašγïrd » ? D'Avezac a ajouté deux renvois, l'un à Herberstein, dans Ramusio, II, 166*b*, l'autre à Guagnino dans Ramusio, II, Suppl[t], 63 *b*; mais là « Corela » et « Corella » représentent simplement la province de Carélie. En principe, « Careli » doit désigner aussi les Caréliens, dont le nom est bien en réalité à voyelle *a* dans la première syllabe, mais dont les Russes écrivent le plus souvent le nom Korely. Seulement les Caréliens sont avant tout un peuple finnois de la Finlande méridionale, et on admet que leur berceau est dans le gouvernement

(1) [Il ne nous a pas été possible de retrouver la référence précise et la leçon dont P. Pelliot voulait faire mention.]

d'Olonetz, dans la région du Lac Onega. Il est hors de question que les Mongols du temps d'Ögödäi aient poussé leurs conquêtes jusque-là, et par suite il semble impossible que les Caréliens, tels que l'histoire les connaît, puissent être les « Corola » de Plan Carpin comme d'Avezac y a songé et comme Van Den Wyngaert l'a supposé après lui. Il est vrai que des Caréliens se trouvent aujourd'hui dans des régions plus à l'Est et au Sud, et il y a une ville Karelina, dont j'ignore l'histoire, sur un affluent de la Vyatka,, au Nord-Est de Kazan et à l'Est du territoire occupé par les Tchérémisses. On admet généralement que les déplacements orientaux des Caréliens ne remontent pas au delà du temps d'Ivan le Terrible. A tort ou à raison, le texte d'Albert Campense, antérieur d'au moins un quart de siècle à Ivan le Terrible, ne semble cependant pas restreindre les « Coreli » à la région du Sud de la Finlande et à celle du Lac Onega quand il les nomme entre les Yugri et les Bachkires. D'autre part, je ne vois pas quel autre nom que celui des Caréliens on pourrait rechercher dans le « Corola » de Plan Carpin. Il y a là un problème dont la solution m'échappe, et je me garderais bien d'aucun dogmatisme. Mais la mention des « Corola » parmi les peuples soumis par les Mongols me semble rendre possible qu'un peuple ait été désigné par les Mongols sous le nom de Käräl, et c'est de ce peuple qu'il pourrait s'agir originairement dans le couple « Käräl (~ Kälär) et Bašγïrd », appliqué ensuite aux Hongrois parce qu'on considérait que ceux-ci étaient identiques aux Bašγïrd et qu'en Hongrie il y avait un *käräl*, le *kiraly* ou roi.

Je voudrais cependant attirer l'attention sur un dernier point, à savoir l'extension assez septentrionale des premières conquêtes de la Horde d'Or. Il est bien entendu que, lors du premier raid qui aboutit à la bataille de la Kalka non loin de la mer d'Azov en 1223, les Mongols arrivaient par le Caucase, puis disparurent pour plusieurs années après s'être frayé un passage, non sans peine, à travers le territoire des Bulgares de la Moyenne Volga. Mais, auparavant, Jöči, ayant vaincu les tribus mongoles du Nord-Ouest, avait atteint les Kirghiz de l'Yénisséi et, au delà des Kirghiz soumis, les « peuples des bois » à partir des Šibir (= Sibir)[1], Käsdiyim (= Käštimi)[2], Bayit, Tuqas, *Tä-

1. Sibir est un nom de peuple comme les autres; Haenisch se trompe (*Die geheime Geschichte der Mongolen*, 117) en construisant leur nom à part (... *die Waldvölker diesseits der* Sibir, *die Kesdiyin, Bayit* ...).

2. Le « Kesdiyin » de Haenisch n'est pas juste; au XIVe siècle, 音 *yin* se prononçait encore *yim*; le ms. d'Ulān-Bātor[3], 122 *b*, écrit Kästäm; la transcrip-

Tas et Bajigid (= Bašγïrd) (*Histoire secrète*, § 239).
läng[1], Töäläs[2], Tas et Bajigid (= Bašγïrd) (*Histoire secrète*, § 239).
Ainsi, dès avant la campagne contre les Musulmans de 1221-
1225, les Mongols étaient venus au contact de populations comme
les Bašγïrd (et évidemment il s'agit ici de Bašγïrd établis assez
haut sur l'Oural) et même comme celles des Sibir, encore plus
septentrionaux que les Bašγïrd. Quand, après la campagne contre
les Musulmans, Jöči resta dans ses apanages pour y mourir au
début de 1227, c'est encore dans la Sibérie du Nord-Ouest que
son action dut s'exercer, c'est ensuite par la région de la Kama
que les Mongols reparurent en 1229, et ce n'est sans doute pas
un hasard si la première capitale de la Horde d'Or fut la ville de
Bolγar dans la région de Kazan, avant que Batu n'eût après 1240,
fixé sa résidence principale dans la région d'Ükäk, puis fondé en
1254 Sarāi sur la basse Volga. Les Mongols ont même envoyé
une mission, entre 1233 et 1252, par le pays des Alaqčin ou
« Chevaux Pies », jusqu'à l'Océan Glacial, aux bouches de
l'Yénisséi[3].

Nous pouvons maintenant revenir à la question du nom Kälär
~ Käräl, en tant que titre du « roi », mais employé aussi comme
une sorte de nom de pays, et parfois de nom de personne[4]. Nous

tion du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* ramène à *Käšdimi (en valeur de *Käštimi).
Rašīdu-'d-Dīn écrit كستمى Kästämi (ou Kästimi), var. كشتمى Käštämi (ou
Käštimi). Ce sont là les Kïštïm que les textes russes connaissent au xviie siècle
comme des vassaux des Kirghiz (cf. Aristov, *Zamétki*, 323, 340). Je puis suivre
le nom des Käštäm dans les textes chinois jusqu'à une relation qui doit être
de 652. Ils étaient alors parmi les plus septentrionales des tribus de la
Sibérie occidentale.

1. Le texte de l'*Histoire secrète* donne en réalité « Tänläk »; mais il est
certain, par simple comparaison avec le *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, que les
transcripteurs ont eu un mss. où un crochet était déplacé, et qu'il faut lire
Täläng, comme on a d'ailleurs dans l'*Altan tobči*[3], 122 *b*. C'est le singulier
du nom des Tälängüt, les Teleoutes actuels.

2. Tö'äläs > Töläs est le nom des Töläš (pseudo-« Tölös ») des inscriptions
de l'Orkhon, à lire par conséquent Töläš.

3. Barthold n'a connu cette mission que par Abū-'l-Ghāzī (cf. *12 Vorlesun-
gen*, 186); dans son article sur la tribu des « Chevaux Pies » (*Korosi Csoma
Archivum* fasc. 4 du 1er sup. [1938], 345-352), Németh dit avoir appris de
Validi Togan que le texte original sur cette mission se trouvait dans Rašīdu-
'd-Dīn. Il s'agit en effet d'un paragraphe que Berezin a omis dans son édition
de Rašīdu-'d-Dīn, et qui est beaucoup plus détaillé que le résumé d'Abū-'l-
Ghāzī ne le laisserait supposer. Il a échappé à Barthold et à Németh que ce
texte original a déjà été traduit par Hammer et Klaproth dans *J. A.*, juin 1832,
523-524. Cette traduction est d'ailleurs médiocre et il y aura lieu de republier
ce document d'un grand intérêt. Malheureusement aucun bon ms. de
Rašīdu-'d-Dīn n'est actuellement accessible à Paris.

4. Je ne pense pas que le nom du roi Bela soit pour quelque chose dans

avons pu constater que, jusqu'au début du xive siècle, dans tous les textes historiques où il a une application précise, il ne concerne jamais la Pologne, mais toujours la Hongrie et le roi de Hongrie. D'autre part, les leçons correspondant à la traduction de Berezin, XIII, 74, sont instructives pour montrer combien les mss. peuvent facilement flotter entre كرك *Käräk et كرل Käräl[1]. Avec la leçon Kiräl de Baïbars, prototype des autres chroniqueurs égyptiens, il ne me paraît pas douteux que *Käräk n'existe pas, et qu'il faille lire Kiräl ou Keräl ~ Käräl partout[2]. En outre, les conditions mêmes du récit me paraissent beaucoup mieux justifier une identification de ce Kiräl au roi de Hongrie qu'au roi de Pologne. De toute manière, « Cracovie » est hors de cause.

Une difficulté subsiste cependant. Puisque Kälär ~ Käräl désigne au xiiie siècle le roi de Hongrie ou son pays, que les prétendus « Polo » ont disparu et que les Bolar ne sont pas les Polonais, mais les Bulgares, quel était au xiiie siècle le nom turco-mongol de la Pologne? Il semblerait qu'il n'y en eût pas, ou qu'alors il ne nous fût pas parvenu, ou n'eût pas été encore reconnu. Idrīsī parle bien de بلونيه Bolōnīa, la « Pologne » (Jaubert, II, 375), mais la nomenclature très européanisée de cet Arabe des Deux-Siciles a encore moins d'existence réelle pour l'Orient médiéval que le هنقر Honqar de Yāqūt et d'Ibn Sa'īd comme désignation des Hongrois[3]. Le بلند *Baland, *Boland, du

l'emploi par Rašīdu-'d-Dīn du couple « Bolar et Bašγïrd » comme désignation
des Hongrois, mais cela n'est pas absolument exclu si ce « couple » remonte
bien au milieu du xiiie siècle. En tout cas, la proximité de Bolγar de la
Volga et des vrais Bašγïrd explique qu'on puisse trouver leurs noms juxta-
posés de bonne heure. C'est par exemple le cas au milieu du xiie siècle dans
le *Tuḥfatu-'l-Albāb* (*J. A*, 1925, II, 131, 272). Ferrand veut que, dans ce texte,
Bašγïrd désigne notre Hongrie; mais l'histoire même qu'il résume p. 272 me
paraît impliquer que le pays de Bašγïrd soit voisin du Bolγar de la Volga.

1. Dans *Arch. Eur. Centro-Orient.*, 1935, 244, Rásonyi dit que « dans les
Balkans, on applique parfois le nom d'un souverain à son peuple aussi »; il
s'agit de textes où on rencontre « les Tatares et Basarabi (au plur.) », alors
que Basaraba (= Basar-aba) est un nom de chef (celui dont le nom a passé
ensuite à la « Bessarabie »; cf. *supra*, p. 72). Le cas est parallèle à celui des
« Kälär et Bäšγïrd », surtout dans la mesure où Kälär a été entendu comme
le nom personnel du roi de Hongrie.

2. En même temps que « Kärk » ou « Käräk » s'évanouit le rapprochement
que Blochet avait cru pouvoir proposer entre ce nom et le mystérieux كهرت
de Rašīdu-d'-Dīn (II, 143).

3. Ici encore il convient de signaler une méprise. Le passage d'Ibn Sa'īd a
été conservé par Abū-'l-Fidā, dont le texte, édité par Reinaud, a bien Honqar
(p. 206), correctement rendu par « Hongrois » dans la traduction (*Géographie
d'Aboulféda*, II, i, 295); Reinaud traduit aussi en note celui de Yāqūt, repris

Nuzhatu-'l-Qulūb (Le Strange, éd., II, 238, 256 ; trad., II, 230, 249) peut séduire des orientalistes anglais, mais ce n'est qu'en anglais que la Pologne s'appelle Poland, et la finale *-nd* n'existe pour le nom ni en latin, ni en slave, ni en allemand. Si le nom de la Pologne se retrouve dans cette liste du *Nuzhatu-'l-Qulūb*, je penserais plus volontiers qu'il se dissimule dans le nom de بدريه. *Badriya qui serait à lire alors بلونيه *Bolōniya ou *Bolōnīa, et rejoindrait le nom donné par Idrīsī. « Pōlōnia » apparaît de même chez des géographes turcs tardifs comme un nom savant. Mais la désignation populaire de la Pologne en turc tardif est له Lä, la seule forme que les dictionnaires de Zenker et de Radlov aient enregistrée. Dans les *yarlïγ* émanant des khans de Crimée, à partir du XVIIe siècle, ce nom est écrit, tantôt له Läh, tantôt ليه *Liäh ; j'ai rencontré une fois, dans un des textes du XVIIe siècle, ليهيه *Lähyä[1]. Mais dans les textes les plus anciens, ceux du XVIe siècle, on trouve plusieurs fois ايلاخ Ïlāḫ, forme non palatalisée[2]. Tous ces noms se relient au nom médiéval russe de la Pologne et des Polonais, Lyaḫ et Lyaḫi. Mais puisque Ïlāḫ est la forme la plus ancienne dans les textes turcs de Crimée, c'est cette forme non palatalisée, ou une forme très voisine, que nous devrions attendre de retrouver comme nom turco-mongol de la Pologne dans les textes médiévaux. Le silence apparent des textes tient peut-être à ce que la Pologne du XIIIe siècle, morcelée et affaiblie, faisait à peine figure de nation.

Mais ce silence n'est peut-être pas complet. En racontant la campagne de Hongrie en 1241, Rašīd dit (Blochet, II, 55) que l'aile droite des Mongols, avec *Ördü, franchit le pays des ايلاوت Ïlāūt, où بزرنباه (ms. B) vint à leur rencontre avec une armée, mais fut battu ; Blochet a imprimé بزرنبام, de même que d'Ohsson, II, 628, avait indiqué « Bezerenbam ? ». Dans Ïlāūt, qu'il transcrit « Ila-ut », Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen*, 43, a proposé de voir la Lithuanie, et dans « Bezerembam », dont

depuis par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 309-310. Mais d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, II, 135, parlant du nom des « Hongrois » qui est employé par Yāqūt, a laissé passer une faute d'impression « Hongross ». Bretschneider, I, 326, tout en renvoyant à la traduction d'Abū-'l-Fidā, « II, [1], 293-295 », a recueilli la faute d'impression de d'Ohsson qui lui avait une apparence plus orientale, et a introduit le pseudo-« Hongross » dans son texte.

1. Läh est fréquent dans les *Materialy* de Velyaminov-Zernov ; Liäh se rencontre par exemple pp. 18, 19, 31 ; Läyä est à la p. 24.

2. *Materialy*, 2-3, 10, 13, 16 ; dans *Aziatskiĭ Sbornik*, 1918, 1120, Samoïlovič, citant une phrase d'un de ces documents, a naturellement rendu Ïlāḫ par Lyaḫskoe, l'adjectif tiré de Lyaḫ.

il copie inconsciemment la transcription de d'Ohsson sous la forme « Bezeramban », le nom de quelque prince lithuanien. Depuis lors, ce passage a souvent occupé les historiographes roumains. Ils ont cherché le Ïlāūt en Valachie, et considéré les uns que « Bazaranbam » était un « *ban* de Bessarabie », d'autres qu'il fallait entendre *Zeberen-ban ou plutôt *Zevren-ban, d'autres enfin, les plus récents, qu'il s'agissait du banat de Szöreny du royaume de Hongrie, s'étendant à l'Ouest de la Valachie, et pour le nom duquel on a des formes Szeürin, Szeüren-ban, Zevren, Zewrin (cf. L. Rásonyi, dans *Arch. Europae Centro-Orientalis*, I [1935], 243). Mais ces solutions ingénieuses se heurtent à une difficulté insurmontable. Rašīdu-'d-Dīn est très précis sur la division des forces mongoles et la direction prise par chacun de leurs groupes ; les forces conduites par *Ördü sont celles de l'aile droite, qui, par la Pologne, ira à Liegnitz ; la Valachie doit donc être hors de cause. Si on a songé à elle, c'est à cause de la similitude phonétique entre Ïlāūt et le nom même de la Valachie dans les textes médiévaux. Ici à nouveau, nous nous heurtons à un problème très complexe, dont je ne puis me dispenser d'indiquer les données essentielles.

Le dictionnaire de Radlov, I, 939, ne donne, en osmanli, qu'Aflaq comme nom de la Valachie, et Qara-Äflaq, mot à mot « Valachie Noire », comme nom de la Moldavie. La vocalisation est assez surprenante à l'initiale, et je crois que افلاق est à interpréter comme إفلاق Ïflaq ; Zenker, I, 74, transcrit, correctement à mon sens, Ïflaq et Qara-Ïflaq ; dans les *Materialy* de Velyaminov-Zernov, on trouve de même p. 785, افلاق comme nom géographique. En tout cas, une prononciation Ïflaq est garantie vers 1400 par Schiltberger qui dit (pp. 97, 140) que le nom « païen » des « Walachen » est « Yflach ». Mais ici intervient un texte fort embarrassant de Rubrouck (Van Den Wyngaert, I, 219). Le Franciscain vient de parler des « Pascatur », c'est-à-dire des Basγïrd de la Volga et de l'Oural[1], qu'il distingue soigneusement

1. Variante « Pascatir ». J'incline à considérer « Pascatur » et « Pascatir » comme de mauvaises leçons. Plan Carpin emploie « Bascart », « Bascartos » (acc. plur.) et « Bascardos » (acc. plur.). Chez Rubrouck, on ne peut songer à corriger un *Pascarti, car il ne décline jamais ce nom ; d'autre part, une forme métathétique *Basγïrt de Basγïrt est invraisemblable. Peut-être faut-il lire *Pascacur ou *Pascakir, avec *-sc-* (Paxakir) (*-x-?*) en valeur de *-š-* ou de *-č-* comme nous en avons vu un exemple dans « Scacatai », Čaγātai (cf. *supra*, p. 47, n. 2) ; ou serait-ce *sc-* = *x-* en valeur de *-z-* comme dans le *Codex Comanicus*, avec prononciations sonorisées *Zacatai et *Bazakir ?

des Hongrois tout en notant la communauté de leur langue, et il ajoute : *Et iuxta Pascatur sunt Illac* [mss. DSL *Ilac*; de même plus loin], *quod idem est quod Blac, sed B* [ms. C omet B] *nesciunt Tartari sonare, a quibus venerunt illi qui sunt in terra Assani. Utrosque enim vocant Illac, et hos et illos.* Le texte[1] est confirmé par celui de l'*Opus majus* de Roger Bacon (on sait que Bacon connut Rubrouck), où on lit : *Nam populus ille dicitur nunc a Tartaris Ilac; quod idem est quod Blac. Sed Tartari nesciunt sonare B literam.* Par les « Blac » qui sont dans la « terre d'Assan », Rubrouck entend naturellement les Valaques balkaniques, ceux du pays qu'il appelle ailleurs « Blakia » (p. 267 : *Blakia que est terra Assani*), ses *Blaki (gén. plur. *Blacorum*) de la p. 209, qu'il distingue correctement des Bulgares de la Grande et de la Petite Bulgarie. Le « Illac » ou « Ilac » de Rubrouck, nom de la Valachie, est ainsi pratiquement identique à celui de Ïlāh que nous avons vu être employé au XVIe siècle comme nom turc de la Pologne. Mais nous rencontrons ici une première difficulté : Rubrouck parle des « Illac », ou Valaques de Valachie, à propos d'autres qui seraient restés dans leur pays d'origine, dans la région de l'Oural ; or, dans la région de l'Oural, il n'y a jamais eu de Valaques, c'est-à-dire de Roumains. D'autre part, l'indication phonétique de Rubrouck, prise à la lettre, s'explique mal, puisque bien au contraire le turc et le mongol connaissent le *b*.

Les commentateurs se sont exercés sur ces deux points. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 305-306 et 393, a corrigé le « Illac » ou « Ilac » de Rubrouck en « Iflac », renvoyant au « Yfflach » de Schiltberger et au Ïflaq de Zenker. Quatre ans plus tard, en 1934, il introduisait cet « Iflac » dans son *Wilhelm von Rubruk*, p. 132, et ajoutait une assez longue note pour montrer que les Mongols, et même les Tibétains, avaient bien le *b*, mais pas de *f*, si bien que sa correction « Iflac » atteignait une « zweifellose Gewissheit ». Ainsi les Mongols n'avaient pas de *f* et ceci prouve selon Risch, qu'il faut leur attribuer une prononciation « Iflac » du nom des « Blac » ou Valaques : je ne comprends pas. Le point de départ, l'absence de *f* en mongol, est juste, mais il en résulte au contraire que la correction « Iflac » est incontestablement fausse ; nous garderons, au moins provisoirement, le

1. Risch prête toujours à Rubrouck une forme « Pascatūr » qui a le double inconvénient de n'être donnée par aucun ms., et d'être fausse en soi puisque Bašγïrd se prononçait avec voyelles vélaires, et non palatales.

« Illac » ou « Ilac » des mss. de Rubrouck, appuyé par la citation ancienne de Bacon. Le *b* et le *v* (ou *w*) alternent assez souvent non seulement dans les mss. du Moyen Age en général, mais même dans ceux de Rubrouck. Que Rubrouck ait vraiment employé ici *b* et non *v*, de même qu'il écrit Blac ce que nous savons correspondre en fait à *Vlac, ce n'est pas certain, mais c'est possible. Nous devons seulement admettre que ce qu'il a eu vraiment en vue, c'est le *v-* de *Vlac, que les Mongols en effet « ne pouvaient pas prononcer » ; d'où leur prononciation « Illac » de « Blac » (= *Vlac).

On n'a pas manqué de souligner que Rubrouck s'était trompé en faisant venir de la région de l'Oural les « Blac », c'est-à-dire les Roumains de Valachie[1]. Mais Rubrouk ne parle pas par observation personnelle ; il n'a visité ni les « Blac » de « la terre d'Assan », c'est-à-dire les Roumains de Valachie, ni les « Illac » de l'Oural. Ce qu'il sait de ces derniers, comme il le dit lui-même pour les Bašγïrd, il l'a appris de Dominicains qui étaient allés dans ce pays « avant l'arrivée des Tartares ». Rockhill et Risch se sont contentés de renvoyer sur ce dernier point à un passage assez vague d'Albéric des Trois-Fontaines, sous l'année 1237. Il paraît clair cependant, encore que je ne le voie indiqué nulle part, qu'il doive s'agir du voyage de frère Julien de Hongrie, antérieur en effet à la conquête des Bašγïrd par les Mongols. Mais je ne vois pas jusqu'ici où et comment, quinze ans au moins plus tard, Rubrouck aurait pu connaître le frère Julien ou quelqu'un de ses compagnons. Le dominicain hongrois, lui, était passé par la Valachie en se rendant chez les Bašγïrd, et, s'il a identifié des « Illac » qui étaient les Valaques et d'autres qui vivaient au voisinage des Bašγïrd, c'est que ces deux peuples étaient connus dans le monde turc et mongol sous des noms qui étaient ou identiques, ou tout au moins très voisins.

Ces « Illacs » voisins des Bašγïrd, je crois que nous les retrouvons ailleurs. Vers la fin de son récit, Marco Polo, après avoir parlé de la Perse, fait à son ordinaire une digression pour s'occuper des pays plus au Nord qui se trouvent plus ou moins à l'aplomb de son itinéraire. C'est ainsi qu'il parle d'abord du pays de « Conci », c'est-à-dire de Qoniči, fils de Sartaqtai, qui régnait sur l'ancien apanage d'*Ördü, sous la suzeraineté et à l'Est de la

1. Yule-Cordier, *Marco Polo*, II, 489 ; Van Den Wyngaert, I, 219, Risch, *Johann von Plano Carpini*, 306 ; *Wilhelm von Rubruck*, 275.

Horde d'Or proprement dite ; et il décrit ensuite la Terre de l'Obscurité. Puis il arrive à la Russie, dit quelques mots de « Toctai », le souverain de la Horde d'Or, et consacre à la Russie un long chapitre qui n'a été conservé que par Z. Ceci l'amène à la Mer Noire, et il songe à commencer par Constantinople. Mais il se rappelle alors un pays qui est entre Nord et Nord-Ouest, et qui confine à la Russie, où il y a des chrétiens et des musulmans, et qu'il appelle « Lac ». Quand il en a parlé, il veut revenir à Constantinople, mais y renonce à la pensée que beaucoup de gens connaissent déjà cette ville, et préfère passer de nouveau aux Tartares du Ponant, c'est-à-dire à la Horde d'Or, dont il n'a jusque-là traité qu'incidemment. Polo commence cette série de chapitres sur la Horde d'Or en disant que le roi Sain, c'est-à-dire Sain-khan, autrement dit Batu, a conquis partie de la Rosie (Russie), et Comanie, Alanie, Lac, Mengiar, Çic, Gutia et Gaçarie. Yule (*Marco Polo*², II, 489) a estimé que « Lac » paraissait représenter le nom de la Valachie ; cette identification a été conservée en 1932 par Benedetto, *Il Libro di Messer Marco Polo*, 444. Dès 1925 cependant, dans un article d'une revue roumaine, puis en 1929 dans ses *Recherches sur le commerce de la Mer Noire*, 295-300, G. Brătianu avait montré que, tant à raison des indications de direction, qui sont à prendre en fonction non de la Russie mais de « la ligne Tébriz-Erzeroum », que par suite de la liste de peuples au milieu desquels celui de « Lac » est nommé, le « Lac » de Marco Polo ne pouvait être la Valachie. En même temps, Brătianu apportait une solution nouvelle : par « Lac », il faudrait entendre les Lezghiens du Caucase ; les Qazi-Qumuq du Daghestan central s'appellent eux-mêmes « Laki » et leur langue est le *lak'* ; les Géorgiens donnent le nom de « Laki » au Lezghiens. Dans les actes des notaires de Caffa, en 1289 et 1290, Brătianu a relevé plusieurs mentions de ventes d'esclaves *de proienie lachi* ou *lacha* ; leurs noms n'ont rien de roumain, et on doit voir en eux des Lezghiens comme dans les « Lac » de Marco Polo. Dans le *T'oung Pao* de 1930, 211, j'ai donné mon assentiment aux vues de Brătianu, et D. Ross a fait de même dans l'index des *Travels of Marco Polo* publié en 1931 dans les « The Broadway Travellers », 425. Je serais moins formel aujourd'hui ; c'est-à-dire que, tout en tenant toujours pour valable la partie négative de l'argumentation, celle qui écarte la Valachie, et en pensant que les esclaves *de proienie lachi* ou *lacha* des actes de Caffa viennent bien du peuple « Lac » de

Marco Polo, l'identification des « Lac » aux Lezghiens, pour tentante qu'elle puisse paraître, ne me paraît plus aller de soi, et ne sera acceptable qu'en la complétant.

Les noms des esclaves *lachi* ou *lacha* dans les actes génois, « Ialavichi » et « Bomille » pour des hommes, Marie et « Kizikia » pour des femmes, ne nous sont pas d'un grand secours. Celui de Marie indique une chrétienne, et si c'est bien son nom primitif, il vient à l'appui du dire de Marco Polo qu'une partie des « Lac » étaient des chrétiens. Les autres noms, même en tenant compte des déformations orthographiques du notaire italien, ne sont pas roumains, mais restent sans identification. « Ialavachi » rappelle le turc *yalavačï*, *yalavač*, « envoyé », « prophète », connu comme nom d'homme, et « Kizikia » a aussi une apparence turque, comme un dérivé ou diminutif de *kičik*, dialectalement *kijik*, « petit ». Si ces explications étaient correctes, elles écarteraient tout au moins les vrais Lezghiens, mais il peut s'agir d'analogies trompeuses. Plus sérieux est le fait que les « Lac » étaient en partie musulmans et en partie chrétiens ; or les Lezghiens du Moyen Age, au dire de Rubrouck qui a passé par leur pays, étaient musulmans, et ce témoignage est conforme à ce qu'on connaît par les sources orientales[1]. Enfin, le nom des Lezghiens est Läkz en persan, Läkzī comme ethnique, pluriel Läkziān ; c'est soit cette forme persane normale qu'on attendrait de trouver chez Marco Polo, comme on la trouvera, transcrite « Lagzi », dans le *Libellus de notitia orbis* de 1404, soit la forme métathétique Läzgī qui est représentée par le « Lesgi » de Rubrouck et qui a abouti à notre nom des « Lezghiens » ; et on a seulement « Lac » chez Polo, « Lacha » et « Lachi » dans les actes génois[2].

Mais si « Lac », « Lachi », « Lacha » ne représente pas, au moins directement, les noms des Lezghiens, quel en peut être l'original ? D'après la place occupée par les « Lac » dans l'énu-

1. Le *Libellus de notitia orbis* de 1404, sur lequel j'aurai à revenir plus loin, dit que les « Lagzi » (= Lezghiens) ne sont « autant dire d'aucune religion ; certains cependant suivent [celle des] Sarrasins, et certains [celle des] « Joriani » (= Géorgiens) et autres chrétiens » ; mais l'auteur semble diminuer indûment le rôle de l'islam chez les Lezghiens.

2. Il n'y a pas grand'chose à tirer du fait qu'une des esclaves d'origine « Lacha » était une rousse de douze ans ; il y a des blonds au Caucase, et il y en avait aussi dans les plaines de la Russie méridionale ; les Bašγird musulmans émigrés en Hongrie ont frappé Yāqūt par leurs cheveux et leurs visages « rouges » (cf. Risch, *Johann von Plano Carpini*, 309).

mération de Marco Polo, il peut s'agir non seulement d'un peuple
du Caucase, mais aussi bien d'une nation habitant les régions de
la Russie méridionale ou du Sud-Ouest de la Sibérie, du côté de
la Volga et de l'Oural. Dans ces régions, moins près des popula-
tions purement musulmanes, on a chance d'ailleurs de trouver
un peuple en partie musulman et en partie chrétien, entendez
alors chrétien nestorien, et ce peuple a de grandes chances d'être
celui qui est appelé « Illac » dans le texte de Rubrouck. Ce nom
d'« Illac » est peut-être moins isolé qu'on ne l'a pensé. Mari-
gnolli (Van Den Wyngaert, I, 542) parle de l'« Asie Majeure »
que est a mari Albo ultra Ungariam, ubi nunc sunt Olachi.
Yule (*Cathay*[2], III, 246-247) a déjà eu le sentiment qu'il ne
s'agissait pas là de notre Hongrie et de notre Valachie ; il a
renvoyé à l'*Opus majus* de Bacon pour l'existence d'une Grande
Hongrie et d'une Grande Valachie du côté de l'Oural, et s'est
appuyé sur la carte de Fra Mauro pour voir dans la « Mer
Blanche » une exagération du Béloe Ozero ou « Lac Blanc » des
Russes, d'où sort un des affluents de la Volga. Le texte de Bacon
provient en réalité des informations de Rubrouck, et cette partie
de la carte de Fra Mauro pourrait bien n'être qu'une interpréta-
tion graphique du texte même de Marignolli ; mais je n'en crois
pas moins fondée l'explication de Yule : les « Olachi » de Mari-
gnolli sont à chercher du côté de l'Oural, et doivent être iden-
tiques aux « Illachi » de Rubrouck[1]. Enfin, comme Yule l'avait
déjà signalé à propos de « Lac », le nom se retrouve dans la légende
d'Oγuz-ḫan telle qu'elle est racontée par Abū-'l-Ghāzī (trad.
Desmaisons, 19). D'après celui-ci, quand le jeune Qïpčaq (l'ancêtre
éponyme des Qïpčaq) eut grandi auprès d'Oγuz-ḫan, « les peuples
des Orus (Russe), des اولاق Ūlāq[2], des Mājār[3] et des Bāšγïrd

1. Golubovich, IV, 275, a dit que les « Olachi » de Marignolli étaient les
mêmes que celui-ci appelle ailleurs « Evilach », non identifié dans Yules,
Cathay[2], III, 224, et ceci semblerait redonner quelque appui à une pronon-
ciation *Evlaq de Ulaq. Il est exact que Yule ne paraît pas avoir vu ce
qu'était « Evilach », et il en est de même dans Hallberg, *L'Extrême-Orient*
dans la littérature..., 202. Mais Van Den Wyngaert, I, 532, a déjà donné la
solution évidente ; « Evilach » n'a rien à voir avec « Olachi », et la phrase
de Marignolli est une citation littérale de la Genèse, II, 11 ; il faut seulement
lire *Evilath = Hevilath. La même solution vaut pour le passage parallèle de
Mandeville, où « Emlak » est à corriger en *Evilak < *Evilac < *Evilat ;
cf. Hallberg, 197.

2. La transcription « Aulâq » de Desmaisons ne repose sur rien.

3. Le texte turc, dans l'édition de Desmaisons, imprime ici Mačar, mais
emploie Mäjär dans d'autres passages ; Mačar est une mauvaise leçon.

étaient des ennemis [d'Oγuz-ḫan] ; [Oγuz-ḫan], ayant donné à
Qïpčaq beaucoup de peuple (*ēl*) et de compagnons (*nökär*),
l'envoya de ce côté, aux rives des fleuves Tēn (Don) et Atil
(Volga)... [Qïpčaq) exerça la souveraineté dans ces pays-là pen-
dant trois cents ans ». Bien qu'Abū-'l-Ghāzī projette dans un
passé légendaire des noms de peuples d'un âge plus récent, il
paraît bien que ses Ūlāq, tout comme ses Mājār, situés au Qïpčaq,
ne doivent pas être les Hongrois de notre Hongrie et les Valaques,
mais que les Mājār doublent ici les Bāšγïrd[1] et désignent les
Hongrois de la « Grande Hongrie » de la Volga et que les Ūlaq
sont les « Illaq » de l'Oural mentionnés par Rubrouck. Une
forme aphérétique *Laq de Ulaq, supposée par le « Lac » de
Marco Polo et les « Lacha » et « Lachi » des actes génois, n'est
pas pour nous surprendre ; précisément le turc *ulaγ*, *ulau*,
« cheval de poste », « bête de somme », et le turc *ulaγ* (< *uγlaq*),
« chevreau », sont devenus *lau* et *laq* en kirghiz[2]. Il est possible
que le nom tribal Ulaq signifie simplement « le Chevreau », ou
ait été interprété comme tel.

Mais une dernière conclusion me paraît à tirer de ces équiva-
lences. Si la vraie forme du nom de ce peuple est Ulaq, comment
se fait-il qu'on ait « Illac » ou « Ilac » dans Rubrouck ? Je crois
bien que ces formes, malgré l'appui que le texte de Bacon paraît
leur prêter, sont altérées. A mon avis « Illac » est une mauvaise
leçon pour *« Ulac ». Rubrouck avait envoyé de Palestine au roi
saint Louis son rapport sur son voyage ; l'erreur a dû se produire
dès la première transcription qui en fut faite en France, et se
trouvait ainsi dans le texte qui vint aux mains de Roger Bacon,
même si celui-ci l'a tenu de Rubrouck directement après que
celui-ci fut revenu d'Orient. C'est de même que le ms. de Marco
Polo que celui-ci remit à Thiébaut de Cepoy contenait manifes-
tement des erreurs qui étaient le fait de Rustichello de Pise et que
le Vénitien ne s'était pas soucié de corriger. Que la vraie leçon
de Rubrouck ait bien été *Ulac, et non « Illac », c'est ce que
l'examen des formes connues au Moyen Age pour le nom de la
Valachie me paraît amplement confirmer.

1. Cette duplication se trouve dans d'autres passages, par exemple p. 140 ;
on a vu qu'on la constatait déjà chez Rašīdu-'d-Dīn, mais appliquée, au moins
secondairement, aux Hongrois de Hongrie.

2. C'est par une apocope un peu analogue, semble-t-il, que le nom de
ville Vladimir est devenu « Laudameria » dans l'itinéraire de Julien de
Hongrie (cf. *Arch. Eur. Centro-Orient.*, III, 25).

Je n'ai pas à parler de l'origine du nom des Valaques, qu'on explique par le slave, et qui est attesté au moins dès le début du xi[e] siècle sous la forme Βλάχ (prononcez Vlaḫ)[1] ; c'est bien une forme Vlaḫ qui est représentée par le « Blakia » latin = Vlakia ; nous n'avons à nous occuper ici que de la manière dont les Orientaux ont rendu le groupe initial *vl-*, que nos langues modernes ont résolu en *vala-* (allemand Walachei, français Valachie). On a vu que la forme turque moderne est Ïflaq, c'est-à-dire qu'au groupe consonantique initial *vl-*, contraire à la phonétique turque, on a préfixé une voyelle comme le mongol et le turc l'ont fait pour les mots ou noms étrangers commençant par *r-*, et le *-v-* de *Ïvlaq s'est durci en *-f-* ; mais ce ne pouvait être là le traitement du xiii[e] siècle, car le mongol n'a jamais eu de *-f-*, et les dialectes turcs ne le connaissent que tardivement et sporadiquement. On pourrait tout au plus, par analogie avec la forme moderne, supposer *Ïvlaq ; lui-même d'ailleurs, bien qu'à la rigueur possible, est peu probable, car le turc et le mongol médiévaux n'avaient autant dire pas de *-v-*[2].

Abū-'l-Fidā mentionne cinq fois les Valaques, et Risch a prétendu (*Johann von Plano Carpini*, 306) que sa leçon devait se prononcer en turc « Evlak » (= Ävlaq ou Evlaq). En réalité, la première fois que le nom apparaît dans Abū-'l-Fidā (texte arabe, 2), il est écrit الأَوْلَق, et cette vocalisation exclut le « Evlak » de Risch ; on ne peut lire que soit Aūlaq comme l'a fait Reinaud (trad., II, ɪɪ, 2, « Aulac »), soit Ūlaq, beaucoup plus naturel pour un nom arrivé par les Turcs et qui est à mon avis la seule vocalisation à adopter[3]. Le nom se retrouve également

1. Roumain Wallach, « Berger » < vieux-hongrois Volah > hongrois Oláh ; cf. Rásonyi, dans *Arch. Eur. Centro-Orient.*, I, 217.

2. Le *-v-* ou *-w-* s'est prononcé dans le mongol et le turc médiéval dans des emprunts savants, ou comme phonème d'apparition secondaire en place de *-γ* (*-γ-*) ou *-g* (*-g-*), mais il n'y a pas de signe pour *v* dans l'alphabet ouigouro-mongol (il y en a un de formation secondaire, par modification du *y-*).

3. On ne pourrait lire « Ïvlaq » qu'en corrigeant en إِلْوَلَق. Les autres passages d'Abū-'l-Fidā sont, dans le texte arabe, aux pp. 62, 212, 214, où le nom est الأولاق, avec l'article comme à la p. 2, mais sans addition de signes vocaliques, et p. 215, où on a أولاق Ūlāq sans l'article ; Reinaud a transcrit « Aulac » (II, ɪ, 2) ; « Valaques » (II, ɪ, 80) ; « Valaques (Aloualâc) » (II, ɪ, 316) ; « Valaques » (II, ɪ, 318) ; le maintien de l'article arabe dans la traduction de l'un des passages est naturellement une erreur, et le « -oualâc » restant est une mauvaise transcription. L'emploi de أو initial en simple valeur de *u-* (*o-*) est exceptionnel chez Abū-'l-Fidā, mais non pas sans

chez Rašīdu-'d-Dīn (d'Ohsson, II, 628 ; Blochet, II, 55). Après avoir dit qu'*Ordü, avec les troupes de l'aile droite, se dirigea vers le pays d'Ïlaūt, l'historien persan ajoute : « Qadān et Büri se dirigèrent contre le peuple des Sāsān et défirent ce peuple après trois batailles. Būjäk, prenant la route des قرا اولاغ Qara-Ūlāγ, passa par les montagnes de ces pays-là et défit les peuples اولاغ Ūlāγ[1]... » D'Ohsson, suivi par Bretschneider, I, 330, a pensé que Qara-Ulaγ désignait probablement « la Transylvanie et la Valachie », mais il est plus vraisemblable que, conformément à l'usage ultérieur, Qara-Ulaγ est la Moldavie, et Ulaγ la Valachie[2]. Ce traitement turco-mongol *ula-* de *vla-* n'est pas exceptionnel ; c'est de la même manière qu'ayant à rendre le nom russe de Vladimir, les Mongols en ont fait le اولادمور Uladāmür ou اولای تمور Ulai-Temür que nous trouvons chez Rašīdu-'d-Dīn (Blochet, II, 46[11], 54[19], 55[1])[3]. Ainsi le nom des Valaques chez les Mongols du Moyen Age a été Ulaγ ou Ulaq, et non « Illac » ; ceci appuie la correction *Ulac que j'ai proposée à leur sujet dans le texte de Rubrouck, et qui entraîne la même correction pour ceux de l'Oural, puisque les deux noms doivent être identiques. Autrement dit, l'usage mongol confondait en une même forme deux noms de peuples étymologiquement différents, celui des Ulaq de l'Oural, qu'ils soient ou non de langue turque, et les Ulaq < Vlaḫ, c'est-à-dire les Valaques ou Roumains. L'informateur dominicain de Rubrouck a cru que les Ulaq de l'Oural

exemple quand il s'agit de mots étrangers; c'est ainsi qu'on trouve chez lui اقيانوس Ūqīānūs, « Oceanus » (II, 14), et أوج Ūj, pour la « tribu » des Uj (< Uč, mot à mot « extrémité », turc oriental *uč* ; II, ɪɪ, 134 ; sur cette « tribu », dont la valeur en tant que nom tribal est douteuse, cf. *T'oung Pao*, ,) [Il n'a pas été possible de trouver la référence]. Il en est de même dans l'*Historia dynastiarum* d'Abū-'l-Faraj, où on lit par exemple (texte, 473) أونك خان Ong-ḫan pour le nom du souverain des Kerait.

1. Cette fois encore, Risch, *Wilhelm von Rubruck*, 275, dit sans aucune raison qu'il faut prononcer « Evlak » ; ceci irait contre toutes les habitudes des transcriptions de formes altaïques ou altaïsées chez Rašīdu-'d-Dīn. Au lieu de Qara-Ulaγ, Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 156, a imprimé malencontreusement « Kara Ulugh », et c'est cette forme erronée qui a passé dans Howorth, II, 50, et dans Strakosch-Grossmann, 97.

2. En hongrois, le nom des Valaques est Oláh < Volah ; cf. Rásonyi, dans *Arch. Eur. Centro. Orient.*, I, 217.

3. Si on voulait lire *Ïvlaγ ou *Avlaγ, au lieu de Ulaγ, chez Rašīdu-'d-Dīn, on serait amené à lire de même *Avladāmür et *Avlai-Temür, ce que personne n'a proposé et qui, quoique possible en théorie, est très peu vraisemblable. Ni le nom des Valaques ni celui de Vladimir ne sont attestés dans des transcriptions mongoles ou chinoises.

étaient des cousins qui n'avaient pas suivi les Ulaq d'Europe dans une migration vers l'Ouest ; son erreur s'explique par la confusion des deux noms en une même forme, et par le fait qu'il savait bien que les Bulgares du Danube et les Hongrois de Hongrie étaient venus, eux, de la Grande Bulgarie et de la Grande Hongrie du bassin de la Volga.

C'est ici qu'il convient de faire intervenir le *Libellus de notitia orbis* rédigé en 1404 par Jean, archevêque de Sultanieh. Ce Jean, Italien ou peut-être Français, vint à la Cour de France avec une lettre de Tamerlan, et il est l'auteur du *Mémoire sur Tamerlan et sa Cour* qui a été publié en 1894 par Moranvillé. Le *Libellus de notitia orbis* était resté inconnu ; il n'est pas encore édité dans son entier, mais A. Kern en a publié un sommaire, avec de longs extraits, dans *Arch. Fratr. Praedicat.*, VIII [1938], 92-123, d'après deux mss. d'ailleurs assez fautifs ; c'est à cet article de A. Kern que j'emprunte les informations qui suivent.

Il y a dans le *Libellus* plusieurs listes de peuples : 1° (p. 16) : Liste des peuples musulmans : *Et principaliores hii sunt, scilicet Persi, Medi, Parte, Elamite, Caldei, Arabes pro maiori parte, Korasmi, Tartari pro maiori parte, Curdi, Turci, Turcmanni, Irrani*[1], *Tati*[2], *Catai*

1. Kern n'a su que faire des « Irrani », qui semblent apparaître dans une liste suivante comme « Verri » ou « Barri » ; dans ce second nom, Kern a supposé qu'il pouvait s'agir des Iberi, c'est-à-dire des Géorgiens. Mais un chapitre spécial est consacré à la « Ioriania » ou Géorgie (pp. 112-113), divisée en une partie « extérieure », orientale, appelée spécifiquement « Ioriania », et une partie intérieure, Apcasia (Abkhazie). Il n'est pas question là d'Iberi, et je ne pense pas qu'il s'agisse d'eux ici. On sait que les Ossètes, pris au sens étroit, ceux du Caucase et non leurs parents qui existaient dispersés au Qipčaq sous les noms d'As ou d'Alains (Alan, Alani), se donnent à eux-mêmes le nom d'Ir, plur. Irōn (le même mot que Iran), mais je ne crois pas que ce nom puisse être invoqué ici. Faudrait-il lire *Arrani, et s'agirait-il des habitants de l'Arrān, c'est-à-dire de l'Albanie du Caucase, en arménien Alban > Aghvan ?

2. *Var.* Caci ; mais à nouveau « Thati » dans la liste parallèle de la p. 100. Kern songe à bon droit aux habitants du Caucase oriental, en particulier dans la vallée de Lāhīj, à l'Ouest de la Caspienne, connus sous le nom turc de Tāt (cf. Minorsky, *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 408), mais, à la p. 100, signale que le *Libellus* connaît aussi, pp. 106 et 108, des Thati chrétiens. A la p. 100, Kern appuie son hypothèse des Iberi pour les Irrani, Verri ou Barri sur le fait que les Irrani sont nommés à côté des Thati ou Cati de même que chez Plan Carpin la mention des « Cathos » (acc. plur.) ou « Tacos » (acc. plur.) suit celle de la « terram Yberorum » (Van Den Wyngaert, I, 111 ; Risch, *Johann von Plano Carpini*, 231). En outre, pour les « Thati » chrétiens, Kern se demande (p. 106) s'il n'y a pas là une duplication accidentelle de copiste pour le nom

aliqui, Zocatai[1] *et multe alie gentes minute*... 2° (p. 100), seconde énumération des peuples musulmans : *Persi, Medii, Parthi, Chaldei, Corassani, Gillani, Curdi, Turci, Turc-*

des « Gothi » (les Goths de Crimée). Tout ceci est assez contradictoire. Si on croit que les Thati ou Tati musulmans sont des Tāt, on ne peut faire état des « Cathos » ou « Tacos » de Plan Carpin quand on admet, comme le fait Kern, que chez Plan Carpin il ne peut s'agir que du pays géorgien des Kaḫ ou habitants de la Kaḫetia (la note de Risch est tout à fait inexacte à leur sujet en croyant que, dans la forme allemande du nom des Kachen, *-ch-* est en valeur de *-ć-*) ; car alors il faut adopter chez Plan Carpin *Cacos, acc. plur. de Cachi, et le nom n'a rien à voir avec Tati ou Thati (il n'est pas exclu toutefois que les « Cacos » de Plan Carpin, p. 111, soient les mêmes que les « Cassi » de la p. 89 ; mais l'identification des « Cassi » est incertaine ; la leçon « Sāssi » dont parle Risch, 193, n'est donnée que par deux mauvais mss., et Van Den Wyngaert, ne la relève même pas ; c'est de cette leçon que Pullé est parti, *Historia Mongolorum*, 197, pour parler « des tribus Sasin [*le tribù Sassine*], qui sont devenues une « tribus Cassinae » par une double inadvertance chez Van Den Wyngaert, 89). D'autre part, les « Thati » chrétiens ne sont pas une duplication graphique du nom des « Gothi » ; mais l'auteur du *Libellus* a peut-être tort de les séparer comme désignant deux tribus voisines ; d'après Schiltberger, « That », *i.e.* Tāt, est simplement le nom que les « païens » donnaient aux Goths de Crimée (dans l'édition de Langmantel, le « Sutti » de la p. 63 et le « Churin » de la p. 97 sont de mauvaises leçons pour *Gutti et « [die] *Ghutin [sprach] », et l'identification à l'index des prétendus « Churin » avec les Kürin du Daghestan et des « That » avec les Tāt du Caucase oriental sont à abandonner ; cf. d'ailleurs Bruun, *Not. sur les colonies ital.*, 54, et Minorsky, art. Tāt de l'*Enc. Islam*). La vérité est que le nom turc *Tat* se rencontre déjà dans Kāšγarī (Brockelmann, 198, 249) comme désignation de populations sédentaires, le plus souvent iraniennes (cf. Radlov, *s. v. tat* ; Minorsky, excellent art. Tāt dans *Enc. Islam*, et *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 408). Kāšγarī enregistre l'expression Tat Tavγač au sens de « Persans et Turcs » ; elle a survécu dans le protocole des Khans de Crimée qui se disaient entre autres « grand khan des Tat et des طاوغاج Tavgač » (l'expression, avec une explication insuffisante, est citée par Radlov sous *tat* d'après Budagov, I, 329, mais le mot Tavgač, sous cette forme, n'est pas donné ailleurs dans le dictionnaire ; on en a cependant bien des exemples dans les *Materialy* de Velyaminov-Zernov ; le rapprochement avec Kāšγarī a échappé à Minorsky. De même que Tavγač, qui remonte à Tabgač (le vieux nom des T'o-pa altaïques, appliqué ensuite par les Turcs aux Chinois), celui de Tāt a varié dans ses explications, et il y a en réalité dans le *Libellus* deux Tati ou Thati différents ; les Tati ou Thati musulmans sont les Tāt du Caucase oriental ; les Thati chrétiens sont ceux de Crimée et se confondent probablement avec les Goths. Ce sont les Tāt du Caucase oriental qu'il faut reconnaître dans les « Tati » de Plan Carpin, 90 ; Van Den Wyngaert a malheureusement adopté dans le texte la mauvaise leçon « Tarsi », et a vu là le royaume de Tarse de Hethum l'historien, c'est-à-dire les Ouigours ; non moins malencontreusement, Risch, 196, a voulu corriger Tati en *Taci et y voir soit Tazi, nom persan des Arabes, soit Tajik (< Tazi), désignation de la population iranienne du Turkestan russe.

1. Kern a imprimé « Zacatai » p. 96 et « Zathacay » p. 100, mais les mss. montrent qu'il faut lire Zocotai et Zocotay ; il s'agit d'une prononciation à *-å-* de Jaγatai < Čaγātai.

manni, *Tarthari*, *Barri* (*ou Verri*), *Thati*, *Zocotay*. 3° (p. 106): Près de la Mer Noire sont les Thati et les Gothi, chrétiens de rite grec; la Grande Tartarie ou Comanie a au Nord la Russie ou Yhabu[1] ou des déserts; au Sud est le Coquas (Caucase); dans cette Grande Tartarie, il y a beaucoup de peuples et de provinces, à savoir *Comania*, *Gazania*, *Yhabu*, *Yhugur*, *Kepchacii*, *Gumat*[2], *Iulach*,

1. Le texte donné par Kern est *Ex parte aquilonari* [*habet*] *Russiam sive Yhabri vel deserta*; ce n'est pas très satisfaisant, car l'usage constant du texte est que *sive* marque bien l'emploi d'un synonyme, et le nom suivant, de quelque manière qu'on le lise, n'est pas synonyme de celui de la Russie; de même qu'à la ligne suivante Kern a dû suppléer une équivalence débutant par *sive* et qui a dû être sauvée par haplographie, je pense qu'il y avait ici *Russiam* [*sive ... et ....*]*sive...*, le second *sive* s'appliquant à un nom malheureusement tombé dont celui que je lis Yhabu serait le synonyme. La lacune est d'autant plus regrettable que le nom est obscur. La première fois, les mss. ont *hyaku* et *ihabu*; la seconde, l'un a *Yhabu*. Kern a rétabli « Yhabri » dans les deux cas, et dit que c'était là le khanat de « Sibir » ou « Sibur ». Le nom de Sibir (c'est la seule forme médiévale) est bien attesté, souvent sous la forme jumelée d'Ibir-Sibir, mais je ne crois pas que ce soit là le nom visé par le texte. De même que les deux mss. ont ensuite Yhugur (Kern a adopté « Ihugur ») pour ce qui est la forme médiévale usuelle Yugur du nom des Ouigours (Uïγur), les mss. amènent à lire Yhabu en valeur de *Yabu. Je crois bien qu'il s'agit là d'une des trois tribus (*Geschlecht*) que Schiltberger, p. 64, énumère parmi les « Tartares rouges », à savoir les « Caiat (= Qayat < Qiyat), les « Jabu » (Yabu) et les « Mogal « (Mongol); cf. à leur sujet *supra*, p. 74, n. 3. Le nom des Yabu n'est pas expliqué; je ne pense pas qu'on doive y chercher un dernier aboutissement du vieux titre de *yabγu* ~ *yavγu*; il me paraît plus problable que Yabu soit la forme prise, au moins dès la fin du XIVe siècle, par le nom tribal des Yabaqu de Kāšγarī (Brockelmann, 244).

2. La note de Kern dit « Kepchacii, Gumat : Kechi *L* »; il semble que *G* soit tombé après « Gumat », « Kepchacii Gumat » étant la leçon de G; dans L, « Kechi » serait un reste de « Kepchacci » (= *Kepchachi, le Qïpčaq) et « Gumat » serait tombé. Ce nom de « Gumat » est très incertain. Kern dit qu'il se rencontre dans Plan Carpin, renvoie à ce sujet à d'Avezac, 707-708, et suppose que l'archevêque Jean a pu emprunter le nom au résumé de Plan Carpin inséré dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais; mais en réalité cette liste de peuples n'a pas passé dans le *Speculum historiale*; on n'y a que la liste correspondant à Van Den Wyngaert, 111-112, où il n'y a pas de nom correspondant à celui-ci. D'autre part, l'archevêque Jean n'a sûrement pas connu l'œuvre même de Plan Carpin; le nom n'est donc pas repris chez lui d'une source occidentale. D'autre part, bien que Van Den Wyngaert, 88, ait adopté « Cumae » dans le texte de Plan Carpin, la bonne leçon est « Tumat », comme Van Den Wyngaert en tombe d'accord par sa note qui renvoie à d'Avezac, 571; mais les Tumat de Plan Carpin étaient dans la région du lac Baikal, et ce n'est pas d'eux qu'il peut s'agir avec les « Gumat » du *Libellus*, même si cette dernière forme est altérée. Les indications sont trop incertaines pour que l'identification soit assurée; j'incline cependant à lire *Ouirat; le nom des Oïrat est altéré de façon presque iden-

Kumuch[1], *Avari*[2]. 4° (108): Dans ce pays, il y a beaucoup de chrétiens, *ut Latini sive catholici*, *Greci*, *multi Armeni*, *Ziqui*[3], *Gothi*, *Thati*, **Volachi*[4], *Russi*, **Charcasi*[5], **Iulaci*, *Assi*[6], *Alani*, *Avari*, *Kuminqui*, qui presque tous parlent la langue tartare (= turque).

Un seul nom reste à étudier dans ces listes, celui que j'ai lu *Iulach et *Iulaci, et pour lequel Kern a adopté « Iolach » et « Ivlati ». En même temps, Kern a considéré comme certain que

tique en « Cunat » dans certains mss. de Hethum (cf. *Hist. des Croisades, Arm.*, II, 283), et c'est même cette forme fautive qui a été seule enregistrée dans Hallberg, *L'Extrême-Orient au Moyen Age*, 170. Une correction *Gumac = Qumïq, est moins probable, surtout à raison de la note suivante.

1. « Kumuch » est dégagé par Kern d'après le « Inla*chumuch*anam » de *G* et le « Iulach *Kuran* Kani » de *L*, le premier *ch* jouant pour deux noms (finale du premier et début du second) dans le cas de *G*. La restitution serait très aléatoire si, dans la liste de la p. 108. on n'avait « Kuminqui » dans L, « Kiminqui » dans G, leçon que je propose de corriger en « Kumuqui »; dans le premier passage, les formes sont alors à lire respectivement Chumuch et *Kumuk. Il doit s'agir des Qumïq du Daghestan, et c'est une des raisons qui me font écarter une correction *Gumac pour le « Gumat » déjà rencontré dans la présente liste. Plan Carpin nomme un peuple dont Van Den Wyngaert, 89, a écrit le nom « Tomiti », avec les meilleurs mss., dont l'un a « Comiti »; mais il faut probablement adopter *Comici ou *Comuci, et il doit s'agir des Qumuq; tel a été l'avis de d'Avezac, 575, et de Risch, 193, et la note de Van Den Wyngaert montre que c'est aussi le sien, malgré la leçon adoptée dans le texte.

2. Ce sont les Avar du Caucase, sur lesquels cf. Minorsky, *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 447.

3. Les Ziqui sont les Circassiens occidentaux, les Ζυγοί ou Ζίκχοι des Grecs, les « Çic » de Marco Polo. Le *Libellus*, 110-112, a tout un chapitre sur *Ziquia sive Tharquesia » (lire « Charquesia », et sur leurs deux divisions en **Tarcasi* (lire **Carcasi*) *nigri et albi; nigri nomine non pelle. Qui habitant in montibus vocantur nigri, qui autem in vallibus sive maritimis Tharcasi albi dicuntur*. La division en « blanc » et « noir » se retrouve sur la Carte catalane de 1375, mais là « Alba Zechia » et « Maura Zechia » sont très voisines l'une de l'autre sur la côte Sud-Ouest du Kuban, la « Maura Zechia » étant au Nord-Ouest de l'autre (cf. Testu et Buchon, dans *Not. et Extr.*, XIV, II, 81; K. Kretschmer, *Die italienische Portolane des Mittelalters*, 1901, in-8, 646).

4. Kern imprime « Valaci », mais *G* a « Volathi », à lire *Volachi. La Valachie est nommée plusieurs fois dans le *Libellus* (pp. 103, 105), toujours sous la forme « Volaquia »; ceci semble indiquer une prononciation en -*å*- dans la première syllabe, comme dans « Zocotai ».

5. « Tarcazi » dans le texte de Kern, mais *G* a « Thartasi », à lire *Charkasi; ce sont les Circassiens orientaux.

6. Les Ās sont souvent nommés dans les textes des XIIIe-XIVe siècles à côté des Alains; les deux étaient très proches cousins, mais ils ne semblent pas s'être entièrement confondus, non plus qu'ils ne se limitent alors aux territoires occupés aujourd'hui par leurs descendants les Ossètes du Caucase.

c'étaient là les « Lac » de Marco Polo et que Brătianu avait démontré leur identité avec les Lezghiens. En outre, selon Kern, c'est peut-être le nom de ce peuple des « Lac » ou « Lachi » qui se retrouve dans le nom de l'évêché « Lacucensis » d'Eubel, *Hierarchia*, I, 290, 316.

Dans le premier cas, *G* a « Inlach », *L* a « Iulach » ; dans le second, les deux mss. semblent avoir « Ivlati » (évidemment fautif pour *Ivlaci ou *Ivlachi), puisque Kern n'indique pas de variante. Une lecture « Ivlach » est théoriquement possible, et nous rapprocherait de « Yfflach » que nous avons vu indiqué par Schiltberger comme nom « païen » de la Valachie. Mais Schiltberger avait été en captivité chez les Turcs d'Anatolie, ancêtres des Ottomans, et il est normal qu'il emploie la prononciation osmanli Ïflaq du nom de la Valachie. Nous avons vu au contraire que, pour le peuple des confins européo-asiatiques, tout comme pour la Valachie, Rubrouck doit avoir en réalité une prononciation plus orientale Ulaq, la seule qui réponde au Ulaγ de Rašīdu-'d-Dīn et au Ulaq d'Abū-'l-Ghāzī. Je crois qu'ici aussi nous devons partir de Ulaq. Mais il y a des cas nombreux où la prononciation populaire a préfixé un *y-* aux voyelles initiales des mots ou des noms en turc. Nous en avons vu plus haut des exemples (pp. 92, 93) avec Yüzbäk pour Özbäg, *yulaγ* chez Mufazzal pour *ulaγ*, etc. ; de même on connaît bien les doubles formes Ugri et Yugri ; le noms des Alains ou Ās est toujours Yasy dans les textes russes, et Schiltberger les appelle « Yassen » (une fois « Yessen ») en ajoutant que leur nom « païen » est « Ass » (pp. 97, 98, 99). Je crois que nous avons le même phénomène ici et qu'il faut lire « Iulach » et *Iulaci ou *Iulachi ; Yulaq est développé secondairement de Ulaq ; j'ai à peine besoin d'ajouter que les leçons des mss. autorisent pleinement cette lecture.

Tout comme Kern, je considère bien d'autre part que les Ulaq > Yulaq sont les mêmes, au moins comme nom, que les « Lac » de Marco Polo et les « Lachi », « Lacha » des actes génois. Mais il est moins certain que ceux-ci soient identiques aux Laki ou Lezghiens. Le nom des Lezghiens a toujours commencé par *l-*, et il faudrait admettre qu'en turc oriental on avait préfixé un *u-* à cet *l-* ; or nous connaissons des cas où *u-* initial est tombé devant *l*, comme dans le kirghiz *lau* < *ulaγ* et *laq* < *ulaq*, mais je ne trouve pas d'exemple d'un *u-* prothétique devant *l-* initial. Le cas n'est cependant pas impossible ; et le nom même Ïlah de la Pologne semble montrer un exemple avec *ï-* prothétique devant *l-*

quand on compare cet Ïlah au russe Lyah[1]. C'est pourquoi je n'écarte pas entièrement l'ingénieuse explication de Brătianu. Il faudrait toutefois admettre en pareil cas que le nom Lak > Ulaq des Lezghiens a eu une application beaucoup plus étendue que l'aire occupée aujourd'hui par les Lezghiens ne semblerait l'indiquer ; mais le cas a été le même au Moyen Age pour les ancêtres des Ossètes.

Nous sommes maintenant en mesure de revenir au point de départ de cette discussion. Malgré l'apparent « Illac » de Rubrouck, que je considère comme une mauvaise leçon pour *Ulac, il n'y a pas eu au Moyen Age de prononciation *Ïlaq pour le nom de la Valachie ; dans le monde mongol, turc oriental et persan, on l'appelait seulement Ulaq, et ainsi le nom ne se confond pas avec celui de Ïlah que les plus anciens des *yarlïγ* de Crimée nous ont conservé pour le nom de la Pologne. Cet Ïlah ne paraît pas pouvoir être séparé de Lyah, Leh, nom ancien des Polonais en russe (> turc tardif Liäh, Läh), malgré la palatalisation de ces formes russes[2]. Mais il suffit du Ïlah non palatalisé pour permettre d'analyser le Ïlāūt de Rašīdu-'d-Dīn. Les exemples abondent chez Rašīd, en particulier dans son histoire des tribus, où il a gardé les pluriels mongols. Or Ïlāūt représente régulièrement Ïla'ut, c'est-à-dire le pluriel mongol normal d'un singulier *Ïlaq, de même que Kibča'ut (< Qïbča'ut) est le pluriel mongol normal de Qïpčaq. Avec cet *Ïlaq, nous rejoignons le Ïlah des *yarlïγ* de Crimée, et je ne doute pas que Rašīd, utilisant une source d'origine mongole, nous a conservé le nom sous lequel la Pologne a été désignée dans le monde turc et mongol au XIII[e] et au XIV[e] siècle[3].

1. Bien que les langues altaïques, qui n'admettent pas d'*-r-* initial, aient des *l-* initiaux, les exemples sont rares, surtout dans le groupe turco-mongol, et il s'agit toujours de mots d'emprunts. Cette répugnance pouvait aider à l'apparition secondaire d'une voyelle prothétique devant *l-* ; dans d'autres cas, elle a résulté en *l-* > *n-*, comme dans persan *la'al*, « rubis », > mongol *nal* ; turc *lačïn*, « faucon », > mongol *način* (l'étymologie de *lačïn* est inconnue), etc.

2. André Mazon, que j'ai consulté, me fait savoir qu'on rattache souvent Lyah, Leh à **leda*, « lande », « terre inculte » (tchèque *lada*, russe *lyada*) ; aucune forme ne comporte de voyelle prothétique.

3. Il ne serait pas sans intérêt de pouvoir ajouter une confirmation additionnelle en identifiant le بزرنبام qui résista aux Mongols dans le pays d'Ïlāūt. On a vu plus haut que les érudits roumains, voyant dans Ïlāūt la Valachie, inclinaient à reconnaître dans le nom celui du *ban* de Szörény (« Zevren-ban ») ; pour cela ils supprimaient la première lettre du nom qui,

Je n'ai parlé de Käräl ~ Kälär que d'après des textes du XIIIe siècle, ou, comme ceux de Rašīd, des toutes premières années du XIVe siècle. Le terme dura cependant, et il semble bien qu'en en apprenant la valeur réelle et en lui rendant son sens de « roi », on en ait adopté dans le monde tartare et özbäg la vocalisation slave en orthographiant کورال *köräl*. La traduction tartare abrégée de Rašīdu-'d-Dīn parle du نمچ کورال Nämäč Köräl, « roi d'Allemagne » (cf. Berezin, *Našestvie*, 89)[1]. De même, dans les plus anciens documents émanant des khans de Crimée, ceux qui vont de 1520 à la fin du XVIe siècle, c'est le titre de کورال *köräl* qui est employé pour rendre le titre *król* du roi de Pologne (Velyaminov-Zernov, *Materialy*, 3, 5-7)[2]. Le même terme, avec la même orthographe, reparaît plusieurs fois chez Abū-'l-Ghāzī, dans les passages suivants : 1° (trad., 180) « Nous parlerons plus loin de la conquête des pays des Mājār, Bāšqïrd, Rūs, Köräl et Nämäš par Batu-han, ainsi que de la mort de ce prince. » 2° (trad., 188) « Jöči-han avait résolu d'aller soumettre les Mājār, les Bāšqïrd, les Urūs, les Köräl et les Nämäš » ; 3° (trad., 190) « [Sain-han (= Batu)] pénétra sur les territoires des Ūrūs jusqu'à ماسکو Māsku (Moscou), où les souverains des

disent-ils, n'est pas donnée dans le ms. utilisé par Blochet. Ceci n'est pas exact ; la première lettre n'est pas pointée, mais elle existe, et il y a forcément au début du nom *b-*, *n-*, *t-* ou *y-*, *b-* étant le plus vraisemblable. « Zevren-ban » est naturellement à écarter puisque Īlāūt est la Pologne et non la Valachie. Malheureusement, je ne vois pas de restitution qui atteigne un haut degré de probabilité. Les deux seuls noms auxquels je puisse songer sont ceux du palatin de Sandomir Pakoslaw (« Pacoslaw » de Strakosch-Grassmann, 37-39, le pseudo-« Jacoslaus » de Wolff, *Gesch. der Mongolen*, 164-165) et du duc Boleslaw. Pakoslaw, comme me l'indiquent A. Mazon et Graffin, se rencontre au Moyen Age sous les transcriptions « Pakozlaus », « Pacozlaus », « Pachizlaus », « Pakoslav » ; il faudrait alors corriger en بقوزلاو *Baqūzlāū ; et s'il s'agit de Boleslas, en بولزلاو Bōläzlāū. Les deux solutions sont trop aléatoires pour que je veuille en faire état.

1. On aimerait cependant être sûr qu'il ne faut pas entendre « les Nämäč et les Köräl ». D'autre part, il ne faut pas oublier que les *-ä-* de première syllabe ont parfois donné des *-ö-* dans ces mêmes textes. C'est ainsi que le nom de Bärkä est souvent écrit Börkä dans les mss. d'Abū-'l-Ghāzī (cf. trad. Desmaisons, 181); la vocalisation en *-ö-* de Köräl pourrait par suite être un phénomène dialectal indépendant du *korol'* russe et de *król* polonais, mais je ne le pense pas.

2. On peut s'étonner que *köräl*, « roi », manque au dictionnaire de Radlov ; mais les *Materialy* de Velyaminov-Zernov, restés sans traduction et autant dire non indexés, n'ont pas été dépouillés pour ce dictionnaire. Les *yarlïγ* qui emploient *köräl* sont aussi ceux qui désignent la Pologne sous la forme ancienne de Īlāh.

Köräl, des Nämäš et des Ūrūs avaient réuni leurs forces et s'étaient retranchés »[1] ; 4° (trad., 191) [Sain-han, au retour de cette campagne,] dit à son frère cadet Šïban-han « Ta récompense », et il lui donna un peuple (*ēl*) de 15.000 tentes. Il donna en outre à Šïban-han, sur le butin et les territoires conquis dans cette campagne, le pays des Köräl, et lui donna, [pris] sur les peuples depuis longtemps à son service (*bairï ēl*), les quatre clans (*uruq*) des Quščï, des Naiman, des Qarlïq et des *Böirük[2].... Šïban-han envoya un de ses fils avec des *bäg* excellents et [des gens de] son peuple qu'il fit émigrer au pays des Köräl, si bien que, de fils en fils, ce pays est resté aux mains des descendants de Šïban-han. On dit même que, dans le temps présent, les souverains des Köräl seraient [encore] de la lignée de Šïban ; [mais] c'est un pays lointain ; Dieu [seul] en sait bien le vrai ou le faux. »

A l'index de sa traduction, Desmaisons, comme je l'ai dit plus haut, a indiqué pour le Köräl d'Abū-'l-Ghāzī une équivalence « Kral ? ou Korol ? », et ajouté que c'était là la Pologne. Cette fois encore je n'en tombe pas d'accord, même en admettant à la rigueur qu'Abū-'l-Ghāzī, au XVIIe siècle, se soit mépris à ce sujet. Les premiers passages d'Abū-'l Ghāzī ne sont en réalité qu'une reprise des énumérations déjà pléthoriques que nous avons trouvées chez Rašīdu-'d-Dīn, avec l'addition toutefois des Nämäš, de même qu'il est question de Nämäč dans la traduction tartare abrégée de l'historien persan. Le reste est une affabulation légendaire. Pas plus les Polonais que les Hongrois ou même les Alle-

1. La suite du récit chez Abū-'l-Gāzī est comme un écho légendaire de la version du campement royal aux tentes renversées qu'on avait lue chez Juwainī. Mais ici le *särāpärdä* est remplacé par les chariots disposés en cercle à l'intérieur d'un fossé et solidement attachés les uns aux autres par des chaînes de fer.

2. Quščï, mot à mot « les Oiseleurs », « les Fauconniers », nom de fonction devenu, comme tant d'autres, un nom tribal ; je pense que le nom qui survit dans le clan « Kušču » (= Qušču < Quščï) des Özbäg (Aristov, *Zamétki*, 424 ; aussi les « Kušču », d'orthographe russe un peu différente, de la p. 421) et les « Kušču » ou « Kušči » des Qara-Kirghiz (*ibid*-, 322). Les Naiman et les Qarlïq (= Qarluq) sont bien connus. Je ne retrouve pas ailleurs le nom des *Böirük ; il serait assez vain de vouloir y reconnaître le nom des mystérieux بايلوك Bāïlūk de la région du Baikal mentionnés dans Berezin, V, 130-131, en supposant une évolution Bäilük > *Böilük ~ *Böirük (Berezin, V, 130, a imprimé بايلوق Bāïlūq contre la leçon de tous ses mss., et a voulu justifier cette forme dans les notes des pp. 220 et 270 ; mais lui-même a dû renoncer à cette correction dépourvue de toute base, car il a ensuite adopté بايلوك Bāïlūk dans VII, 168). Aucun de ces clans n'est connu comme ayant émigré en Hongrie, pas plus qu'en Pologne d'ailleurs.

mands n'ont participé à la résistance de Moscou contre les Mongols, et s'il y a dans ce récit une trace de souvenir historique, c'est celle de la capture du camp royal des Kälär racontée par Juwaini, chez qui les Kälär sont les Hongrois. C'est si bien autour des Kälär que la légende a dû se nouer qu'il n'est plus question que d'eux par la suite. Que les Köräl (< Käräl ~ Kälär) soient les Hongrois ou les Polonais, ni les uns ni les autres n'ont eu pour souverains des descendants de Šïban ; mais déjà on comprend mieux qu'une telle légende ait pu naître pour des Hongrois, des « Bašγïrd », dont on pouvait se représenter la migration depuis la région de la Volga comme relativement récente, que pour des Polonais, Indo-Européens établis en Europe de tout temps. En outre, il me paraît très possible que la légende qui fait des rois des Köräl des descendants de Šïban soit due à un rapprochement phonétique, puisque la dynastie hongroise est si souvent désignée comme portant la couronne de saint Etienne, István en hongrois. Par une coïncidence amusante, si l'étymologie que j'ai proposée plus haut pour Šïban est juste, le lien factice établi par la légende turque aurait du moins une part de vérité onomastique, puisqu'aussi bien les souverains hongrois que les descendants de Šïban seraient des « Stéphanides ».

Ni Kälär, ni Käräl, ni Kölär n'ont survécu aujourd'hui, soit comme nom de peuple, soit comme titre. Je crois cependant que le mot se retrouve dans le nom de la « dinde » en turc de Crimée, *köräl*. La « dinde » y serait étymologiquement soit « la Hongroise », soit plutôt « la royale », de même qu'en russe la « pintade » est *cesarka*, mot à mot « l'impériale ».

Bien que Käräl ~ Kälär > Köräl ait repris au XVIe siècle sa valeur étymologique de « roi », ce n'est pas sous cette forme que le mot slave pour « roi » a duré plus tard en turc. A partir du début du XVIIe siècle, c'est uniquement la forme قرال *qïral ?* ou *qral* qui se rencontre, à maintes reprises, dans les *yarlïγ* turcs de Crimée, et ce sont uniquement *qïral* et *qral* qui sont enregistrés dans le dictionnaire de Radlov ; c'est également sous forme non palatalisée qu'on a aussi employé alors en osmanli *qaralïča* au sens de « reine ».

34° ***Sumerkent.** — A la p. 284, Spuler mentionne incidemment la ville non murée de la basse Volga « Sumerkent », qu'on ne connait que par Rubrouck (les mss. donnent « Summerkent », variante peu probable « Summerkeur » ; sur la carte, à la suite

d'autres, il l'identifie hypothétiquement à Astrakhan. On a beaucoup discuté sur le nom et sur le site. Risch, *Johann de Plano Carpini*, 312-324, lui consacre un long *excursus*, où il propose (p. 318) d'interpréter le nom par le persan سمرکند Sūmär-känd, « Ville des Roseaux ». *Sūmär* est peu usité en persan, et on ne se fût pas attendu à trouver un nom persan aussi spécial sur la Basse Volga au milieu du XIIIe siècle ; mais on peut invoquer alors le cas de Sarāi, nom persan lui aussi. Avec un transcripteur aussi correct que Rubrouck, il n'y a guère à songer à un transfèrement du nom de Samarqand ~ Samarkand (d'ailleurs appelé alors Sämizkänt par les Turcs et les Mongols ; on ne pourrait en outre invoquer l'exemple parallèle d'un autre « Samarqand » qui se serait trouvé au Turkestan chinois ; j'ai montré dans *Les Mongols et la Papauté*, 196-197, que le prétendu « Samarqand » est une altération de Qum-Säŋgir). Je ne veux pas non plus discuter ici l'identification de « Summerkent » soit avec Astrakhan (le « Jittarchan » de Pegolotti, « Agitarcan » des documents franciscains), soit avec Saqsïn (cf. à ce sujet Barthold, *12 Vorlesungen*, 168-169) [1]. Mais il reste que, d'après Rubrouck lui-même, « Summerkent » s'élevait bien au milieu de roselières, et l'étymologie proposée par Risch, phonétiquement très satisfaisante, se présente mieux que les autres hypothèses formulées jusqu'ici. Pour le cas où l'explication serait juste, je voudrais à tout hasard faire un rapprochement. L'édit d'Özbäg aux Franciscains publié par Bihl et Moule a été promulgué (p. 65) *apud Croceam Arundinem*. Interrogé par Moule, je lui avais suggéré comme original possible (p. 58) le nom de lieu turc assez fréquent Sarïγ-Qamïš, « Roseaux Jaunes », mais sans pouvoir l'attester dans la région. Au cas où « Summerkent » serait bien *Sumär-känd, « Ville des Roseaux », peut-être avons-nous là en réalité le véritable original de Crocea Arundo, ou tout au moins son nom persan.

En disant (p. 237) que le *Codex Cumanicus* contient « les textes des Évangiles et quelques hymnes occidentales », Spuler permet de douter qu'il ait beaucoup manié cet ouvrage de la fin du XIIIe siècle, où les textes des Évangiles ne figurent pas, mais qui contient d'autre part un riche vocabulaire triglotte en latin,

1. Aux diverses hypothèses qu'on cite généralement, il faut ajouter celle du « Dschemer » de Hammer, *Goldene Horde*, 9, qui avait paru convaincante à Howorth, II, 101.

(parfois en allemand), turc (coman) et persan. Et ceci m'amène à la dernière question dont je voudrais dire un mot ici. Aux pp. 291-293, Spuler exprime l'opinion que le persan était peu connu sur les territoires de la Horde d'Or, que c'est en turc que les envoyés de saint Louis (mais non en même temps « du pape », comme le dit encore ici Spuler) firent traduire à Acre la lettre royale adressée à Sartaq, et que la langue « sarrazine » dans laquelle Plan Carpin avait fait traduire celle d'Innocent IV n'était probablement pas le persan, ni même le turc, mais l'arabe. Tout ceci ne répond pas bien à la réalité des faits. Les envoyés de saint Louis, c'est-à-dire Guillaume de Rubrouck, n'ont pas fait traduire à Acre la lettre du roi en turc, mais, comme Rubrouck le dit lui-même expressément en arabe et en syriaque (*in arabico et siriano...*; *in utraque lingua et littera*; Van Den Wyngaert, 203). C'est qu'à Acre on était en pays de langue arabe; d'autre part, Rubrouck allait auprès de Sartaq, qu'on l'assurait être chrétien, c'est-à-dire chrétien nestorien ; or la langue religieuse des nestoriens était le syriaque; de là la version syriaque qui semble inutile à Spuler; mais c'est précisément que Rubrouck pensait que ce chrétien nestorien pouvait ne pas entendre l'arabe, au lieu qu'on connaîtrait le syriaque autour de lui; en fait, Rubrouck trouve auprès de Sartaq un ancien compagnon du David qui était venu vers saint Louis à Chypre, et ce compagnon « savait le syriaque, le turc et l'arabe ». Mais ceci n'entraîne rien pour les traductions que Plan Carpin fit faire à la Horde d'Or de la lettre d'Innocent IV et qu'il dit avoir été **in littera ruthenica, sarracenica et in littera Tartarorum* (Van Den Wyngaert, 109). C'est moi qui ai dit que, par *sarracenica*, il fallait ici entendre le persan; la raison en est simple; c'est que Plan Carpin dit de même que la réponse de Güyük au Pape fut traduite du mongol et récrite *in ṣarracenico* (Van Den Wyngaert, 124); or nous avons cette réponse de Güyük dans les archives du Vatican, et elle est en persan.

C'est le persan, et non l'arabe, qu'on connaissait alors à côté du turc et du mongol en Asie Centrale. Je viens de dire que la réponse du grand khan Güyük à Innocent IV, rapportée par Plan Carpin, est en persan. Il y a dans les ruines de Qara-Qorum une inscription en persan. Le persan est la seule langue orientale que Marco Polo ait vraiment connue et pratiquée à la Cour mongole. Sous le nom de langue *houei-houei*, c'est-à-dire musulmane, c'est le persan qui a été étudié en Chine sous les

Ming après la chute de la dynastie mongole. A la Horde d'Or elle-même, dès le milieu du XIII[e] siècle, le nom de la première capitale, Sarāi, est purement persan ; il en est peut-être de même du « Summerkent » de Rubrouck, et c'est sûrement le cas, un siècle plus tard, pour le Gulistān et le Nouveau-Gulistān, où des monnaies ont été frappées (cf. Spuler, 544), et où un document concernant les Vénitiens a été signé en 1346 (Hammer, 308). Bien plus, c'est sur le domaine de la Horde d'Or que pour les besoins pratiques de l'évangélisation, des missionnaires franciscains ont compilé, à la fin du XIII[e] siècle, le précieux recueil qui nous est parvenu et qu'on appelle le *Codex Cumanicus*. Or ce vocabulaire triglotte est en latin, en turc et en persan. Pourquoi les missionnaires se seraient-ils donné la peine d'étudier le persan, si cette langue avait été autant dire inconnue là où ils exerçaient leur apostolat ? Voilà plus de trente ans, j'ai soutenu qu'à la fin du XIII[e] siècle, peut-être à raison de l'installation des Mongols de Hülägü en Perse, le persan avait été une sorte de *lingua franca* usitée dans tout le monde mongol. Mon opinion n'a pas changé. Je crois en particulier que, de même que la réponse de Güyük à Innocent IV et la lettre d'Äljigïdäi à saint Louis étaient rédigées en persan, c'est en persan que Plan Carpin fit traduire à la Horde d'Or la lettre d'Innocent IV. En dehors du persan, la Horde d'Or employait surtout le turc; le mongol fut vite oublié. Quand en 1429 des envoyés de la Horde d'Or se rendent en Égypte, un texte dit que leurs lettres étaient en arabe et en « ouigour ». Spuler, p. 158, veut qu'il s'agisse ici de mongol, qualifié « ouigour » à raison de l'écriture au moyen de laquelle il était noté. Mais il est beaucoup plus vraisemblable que la lettre ait été du turc écrit en écriture ouigoure, comme c'était déjà le cas à la fin du siècle précédent pour les *yarlïγ* de Toḫtamïš et de Qutluγ-Temür qui nous sont parvenus.

Les notes ci-dessus portent presque exclusivement sur des questions d'onomastique; elles sont donc bien loin d'épuiser ce qu'on pourrait dire au sujet de la Horde d'Or; l'histoire politique, sociale, économique, n'y est pas abordée. Là aussi beaucoup reste à faire. Le livre de Spuler a montré où nous en sommes, c'est-à-dire trop souvent à peine à mi-route.

35° Saqsīn. — Spuler mentionne à diverses reprises Saqsīn, nom de ville et de pays, et renvoie à ceux qui en ont discuté

(Büchner, Ferrand, Yakubovskiï), mais ne se prononce sur l'emplacement que par l'hypothétique et vague « sur la Volga (?) » de la p. 399. D'autres, comme Dorn (*Caspia*, 116), localisaient Saqsīn sur le fleuve Oural. Ibn-Sa'īd (Reinaud, *Aboulféda*, II, I, 291) parlait du Dniéper, Risch (*Johann von Plano Carpini*, 312-324) a affirmé, après F. M. Schmidt l'identité de Saqsīn et du « Summerkent » de Rubrouck et l'a cherché au Nord-Ouest d'Astrakhan et un peu au Sud-Ouest de Sarāi (le « Vieux-Sarai » identifié à Selitrennoye sur le cours inférieur de l'Akhtuba). Büchner (*Enc. Islam*, *s. v.* « Saḳsīn ») a indiqué 67° long. E. et 53 lat. N., mais ce sont là simplement les coordonnées empruntées par Abū-'l-Fidā à Ibn-Sa'īd (Reinaud, II, I, 286); or le même Ibn-Sa'īd (Reinaud, II, I, 324) met la ville de Bolγar par 82°30' long. E. et 53°30' de lat. N.; la position de Bolγar (Bolgary) est bien connue, un peu au S.-O. de Spassk et droit au Sud de Kazan, à quelques kilomètres à l'Est de la Volga[1]; Saqsīn se serait ainsi trouvé à une latitude à peine plus méridionale que Bolγar, mais bien plus à l'Ouest et, apparemment, pas sur la Volga. Les contradictions des érudits européens ont encore embrouillé le problème. C'est ainsi que Markwart (*Ungar. Jahrbücher*, IV [1924], 275), citant Abū-Ḥāmid al-Gharnāṭī, disait que Saqsīn se trouvait « sur le cours inférieur du fleuve Itil (= la Volga), 40 jours en aval de Bulγār »; l'année suivante, s'inspirant du même texte, mais sans connaître encore l'article de Markwart, Ferrand (*JA*. juillet-déc. 1925, 21, 24, 87-89, 269) déclarait que Saqsīn était « sur la haute Volga », « à 40 jours de voyage au Nord de la ville de Bulγār »; soit une divergence de 80 jours de route entre les localisations que les indications de ces deux auteurs pourraient suggérer! Je ne prétends nullement apporter ici la solution d'un problème aussi complexe que celui de l'identification soit de Saqsīn, soit de deux ou trois Saqsīn différents, mais voudrais du moins formuler un certain nombre de remarques qui permettront de serrer le problème de plus près.

Abū-Ḥāmid écrit le nom سخسين Saḫsīn, une seule fois (Ferrand, 117) سقسين Saqsīn[2]. Ses renseignements sont importants, car lui-même avait séjourné à Saqsīn en 1131 et 1134 (et peut-être de 1131 à 1134; cf. Ferrand, 21, 269, 271), et à Bolγar en 1135/1136 (Ferrand, 21, 269, 272). La divergence entre Markwart et Ferrand tient au sens qu'il faut adopter pour les termes arabes « au-dessus » et « au-dessous », « supérieur » et « inférieur », employés dans des descriptions géographiques. Markwart a admis comme allant de soi qu' « au-dessus » et « au-dessous » signifiaient « au Nord » et « au Sud », ou « en amont » et « en aval ». Dans une longue note, pp. 87-89, Ferrand a tenté de montrer que l'emploi de ces expressions était d'origine cartographique, et qu' « au-dessus » signifiait en réalité « au Sud », parce que les anciennes cartes arabes, à l'inverse de nos cartes modernes, mettaient le Sud au haut de la carte. Certains des exemples qu'il a invoqués semblent décisifs en faveur de cette interprétation; on peut cependant se demander si elle vaut dans tous les cas. Le « Ṣīn inférieur » de Kāšγarī est, d'après Barthold et d'après moi, la Kachgarie, et non la Birmanie comme l'a pensé Herrmann (cf. *T'oung Pao*, 1936, 362); et on pourrait bien dire que Kāšγarī a cru que la Kachgarie était plus au Nord que la Chine proprement dite, mais il est plus naturel d'interpréter ici « inférieur » par « proche »; c'est ce qu'a fait Minorsky (*Hudūd al-'Ālam*, 292) pour « Barsḫān supérieur » et « Barsḫān inférieur » qui sont sensiblement à la même latitude. L'un des exemples que Ferrand a invoqués à l'appui de sa thèse est celui du Waqwāq, qui serait selon lui « au Sud » de la Chine, alors que de Goeje avait traduit فوق *favq* par « au delà »; mais de Goeje avait peut-être raison. En outre, quand Abū-'l-Fidā dit que « Sīlā (la Corée) est située au plus haut de la Chine, à l'Est » (Reinaud, II, II, 124), Ferrand trouve tout naturel d'ajouter que cela signifie « au Sud-Est »; mais, si Abū-'l-Fidā savait de quoi il parlait, on nous fera difficilement admettre que la Corée est au Sud-Est de la Chine. Dans le cas qui nous occupe ici, il ne faut pas oublier que Abū-Ḥāmid parle de pays qu'il a visités et que sa description n'est pas d'origine cartographique. Or il s'agit de deux villes (ou régions) situées en principe sur un même fleuve. Quelles qu'aient été les habitudes des cartographes, il me paraît très naturel qu'Abū-Ḥāmid emploie « au-dessus » au sens de « en amont » et « au-dessous » au sens de « en aval », et c'est cette dernière

1. C'est par erreur que la carte de Spuler situe Bolgari sur la rive occidentale de la Volga.

2. Ferrand, 87, prête aussi à Abū-Ḥāmid une orthographe سجسين Sajsīn, avec *j* en « fonction de gutturale sonore », soit * Sagsīn (d'où la leçon fautive سجستان Sajistān, par contamination avec le nom connu du Seistan); mais je ne doute pas que le prétendu Sajsīn soit une simple faute de copiste pour Saḫsīn.

interprétation que le contexte me paraît appuyer. Ce n'est pas à Saqsīn, mais à Bolγar que Abū-Ḥāmid note l'extrême brièveté des nuits pendant l'été et le froid intense pendant l'hiver ; et c'est de Bolγar qu'il fait partir les marchands qui vont chercher au Nord les peaux de castor chez les Wīsū infidèles (Ferrand, 269-270). J'estime donc que Bolγar est le point le plus septentrional que le voyageur ait atteint, et je conclus que Markwart a eu raison de dire que, d'après Abū-Ḥāmid, Saqsīn était à quarante jours en aval de Bolγar, et par suite sur la basse Volga.

Mais Abū-Ḥāmid n'est pas le premier à parler de Saqsīn. Dans le même passage où Ibn-Saʿīd dit que Saqsīn est par 67° long. E. et 53° lat. N., il ajoute que le *Kitābu-'l-Aṭwāl* nomme une ville de سقسن Saqsin qui se serait trouvée par 162°30′ long. E. et 40°50′ lat. N., mais que « c'est probablement une ville différente de la première » (Reinaud, *Aboulféda*, II, I, 286)[1]. Reinaud ajoute en note que cet autre pays de Saqsīn serait à « rejeter vers les frontières de la Chine ». Le *Kitābu-'l-Aṭwāl* a été rédigé entre 916 et 1036 (Reinaud, LXXXIX). Toutefois, vers 1036, le grand savant al-Bīrūnī disait déjà que le *Kitābu-'l-Aṭwāl* manquait souvent d'exactitude; il est donc possible que son Saqsin soit, comme le supposait Ibn-Saʿīd, une autre ville que le Saqsīn d'Abū-Ḥāmid, mais il n'est pas exclu non plus que nous nous trouvions en face de coordonnées erronées.

En 1076, Kāšγarī (Brockelmann, 248, 249) mentionne « Saḫsin » comme un pays voisin des Bolγar de la Volga, et comme synonyme de Suwar; d'autre part, le nom des « Suwarīn » se rencontre huit fois chez lui comme celui d'une « tribu turque », et on est tenté de l'interpréter comme celui des habitants de Suwar[2]. Suwar est une des deux villes anciennes des Bulgares de la Volga mentionnées en 982 par le *Ḥudūd al-ʿĀlam* (Minorsky, 163); on en possède des monnaies frappées en 949/950 et 976/977; al-Bīrūnī, vers 1030, mentionne côte à côte Bolγar et Suwar, et c'est de son œuvre que dérivent les mentions ultérieures chez d'autres écrivains musulmans. Or, les ruines de Suwar ont été identifiées sur l'Utka, près du village actuel de Kuznečikha, à

1. Büchner (*EI.*, art. « Saḳsin ») a relevé que le « Saqsin » du *Kitābu-'l-Aṭwāl* est écrit sans *yā*, mais cette divergence d'orthographe a d'autant moins d'importance dans un mss. arabe que Saqsīn, avec *yā*, n'apparaît pas dans le *Kitābu-'l-Aṭwāl*.

2. Je reviendrai plus loin sur la finale *-īn* de Suwarīn.

une trentaine de verstes au Sud-Est de Bolghary (= Bolγar)[1]. Barthold (*12 Vorles.*, 169) a déjà fait remarquer que Saqsīn a été généralement situé vers l'embouchure soit de l'Oural, soit de la Volga, et que par suite il ne pourrait rien avoir à faire avec le Saḫsin que Kāšγarī donne comme identique à Suwar. De son côté, Markwart a supposé (*Ung. Jahrb.*, IV, 276-277) que Suwar avait dû être détruit entre 976/977 et le temps de Kāšγarī[1], qu'il ne restait plus, après un siècle, de tradition vivante sur le site de Suwar, et que son identification à Saqsīn était une combinaison malheureuse due à Kāšγarī lui-même[2].

Ibn-Isfandiyār, qui a écrit vers 1210 son *Histoire du Ṭabaristān*, y a incorporé de longs extraits, en traduction persane, de l'*Histoire du Ṭabaristān* écrite en arabe par al-Yazdādī en 976-1012 (cf. Browne, *A literary history of Persia*, II, 114, 480). D'après Ibn-Isfandiyār, al-Yazdādī dit qu'Āmul était l'endroit où on venait de l'Irāq, de la Syrie (Šām), du Ḫorāsān et des régions de l'Inde pour commercer avec Saqsīn et Bolγar, et qu'on mettait trois mois pour se rendre d'Āmul à Saqsīn, mais seulement une semaine pour en revenir parce qu'on descendait le courant au lieu de le remonter[3]. Āmul, l'actuel Āmol un peu au Sud de la Caspienne, était la capitale du Ṭabaristān et il n'y a aucun doute que ce soit bien cette ville qui est visée par les auteurs des deux *Histoires du Ṭabaristān*. Büchner a résumé, sans formuler aucune remarque, ce texte qui soulève cependant une sérieuse difficulté : si Saqsīn est à chercher vers l'embouchure de la

1. Cf. Barthold, *12 Vorlesungen*, 69; Markwart, dans *Ungar. Jahrbücher*, *IV*, 266-277; Minorsky, *Ḥudūd al-ʿĀlam*, 435 (carte XII) et 461. Il y a quelque divergence entre le site indiqué par Markwart de seconde main et celui indiqué par Minorsky; j'ai suivi Minorsky, sans pouvoir me reporter aux sources indiquées par l'un et l'autre auteurs; mais de toute façon on reste dans le voisinage de Bolghary.

2. Ibn Saʿīd (Reinaud, *Aboulféda*, II, I, 286) dit qu'à l'Est de Saqsīn se trouve la ville de سوه *Suwah (var. موه *Muwah), « qui est également bien connue et qui en dépend ». Si on se rappelle que Suwar n'est pas mentionné par Abū-'l-Fidā, et que d'autre part cette ville « bien connue » de *Suwah ne se rencontre dans aucun autre texte, on pourra se demander si *Suwah n'est pas en réalité une mauvaise leçon pour *Suwar, et si par suite, bien que de façon un peu différente de Kāšγarī, Abū-'l-Fidā n'établit pas un lien entre *Saqsīn et Suwar. En ce cas, l'hypothèse de Markwart devrait être abandonnée.

3. Cf. E. G. Browne, *An abridged translation of the History of Tabaristān* (*Gibb Memorial Series*, II, 33-34; Büchner, dans *EI*, s. v. « Saḳsīn »); le passage est cité par Browne en persan, sans traduction; il semble qu'il ait échappé à Markwart.

Volga, on s'y rend d'Āmul en traversant simplement la Caspienne; il n'y a pas de fleuve à remonter ou à descendre, et par suite pas de raison pour que le trajet par bateau soit plus long dans un sens que dans l'autre. Le texte ne paraît pouvoir s'expliquer que si Saqsïn est situé sur le cours supérieur de la Volga. D'autre part, on ne voit pas bien pourquoi des gens de Syrie iraient d'abord à Āmul pour gagner la Volga. On sait que plusieurs textes confondent آمل Āmul au Sud de la Caspienne et اتل Itil, la ville khazare de la basse Volga[1]. Je n'affirme certes pas que nous en ayons un exemple ici, mais les choses se passent comme si al-Yazdādī (puis Ibn-Isfandiyār à sa suite) avait disposé d'une source où Itil était altéré en Āmul et attribué par suite à Āmul du Ṭabaristān ce qui concernait Itil de la basse Volga. Ce serait alors entre Itil et Saqsïn que le voyage prendrait trois mois dans un sens et seulement une semaine dans l'autre. Mais en ce cas Saqsïn, sur la haute Volga, ne semblerait pas se confondre avec le Saqsïn d'Abū-Ḥāmid, si j'ai bien interprété les indications de ce dernier au sujet de la position respective de Saqsïn et de Bolγar.

Ibn-al-Aṯīr (†1232) a laissé dans sa chronique un récit assez détaillé des premières campagnes mongoles en Occident. Il y raconte comment, après la défaite des Russes à la Kalka, les Mongols, vers la fin de 1223 ou le début de 1224, se tournèrent contre Bolγar, mais tombèrent dans des embuscades où ils périrent en grand nombre[2]. Ceux qui purent échapper se dirigèrent vers Saqsïn (ou vers les Saqsïn), d'où ils retournèrent auprès de Gengis-khan. Le Qïpčaq fut délivré d'eux, et les habitants qui s'étaient enfuis y revinrent. Rien dans le texte ne montre clairement où était Saqsïn, s'il s'agit d'une ville ou d'un peuple, et s'il faut chercher une localisation plutôt à l'Est de Bolγar ou plutôt au Sud.

Yāqūt (†1229) n'est pas plus précis quand il raconte que les Mongols, dans le cours d'environ une année, s'emparèrent du

1. Cf. Mas'ūdī, *Les Prairies d'Or*, trad. Barbier de Meynard, II, 7, 8, 20, 23; Markwart, dans *Ung. Jahrbücher*, IX, 96; même faute dans des mss. de Jaihānī (cf. Dorn, dans *Mél. asiat.*, VII, 58).

2. D'Ohsson, I, ; 346, 446, s'est complètement mépris sur ce texte, où il transforme en victoire la défaite essuyée par les Mongols; son erreur a été répétée par Bretschneider, I, et par Grousset, *L'Empire mongol*, 260. La traduction correcte a été donnée par Tiesenhausen, 27-28, et par Marquart, *Über das Volkstum der Komanen*, 144-145. Il n'est rien dit du passage d'Ibn-al-Aṯīr dans l'*excursus* de Risch sur Saqsin.

pays des Khazars, des Alains, des Russes (Rōs) et de Saqsïn, et tuèrent les Qïpčaq dans leurs steppes, jusqu'à ce qu'ils poussassent jusqu'à Bolγar (cf. Marquart, *Komanen*, 146-147). De ce résumé, on peut encore moins déduire que du texte d'Ibn-al-Aṯīr au sujet de Saqsïn.

Saqsïn reparaît une autre fois chez Yāqūt, IV, 670, quand il dit que منقشلاغ Manqašlāγ est « une forteresse naturelle située à l'extrémité des frontières du Ḫwārezm, entre le Ḫwārezm, Saqsïn et les contrées des Russes, près de la mer dans laquelle se jette l'Oxus, et cette mer est la mer du Ṭabaristān ». Il s'agit de la presqu'île de Mangïšlak[1] de la mer Caspienne. Cette fois encore, Saqsïn pourrait être soit une ville, soit plutôt un pays, et être situé soit dans la région de la basse Volga, soit dans le bassin de l'Oural[2].

Arabe d'Espagne comme Abū-Ḥāmid, Ibn-Sa'īd est mort en 1274. On a vu qu'il mettait Saqsïn par 67° long. E. et 53° lat. N., et proposait de voir une autre ville homonyme dans le Saqsin du *Kitābu-'l-Aṭwāl* qui se serait trouvé par 162°30' long. E. et 40°50' lat. N. (Reinaud, II, I, 286); mais en même temps Ibn-Sa'īd (*Ibid.*, II, I, 291) parlait du Ṭanābars (Dniéper), sur les bords duquel se trouvait la dite ville de Saqsïn (celle de 67° long. E. et 53° lat. N.); il ajoutait : « Là résident, en ce moment, les fils de Bärkä, prince des Tartares qui ont embrassé l'islamisme; on y remarque des collèges et des mosquées. La source du Dniéper... se trouve à un peu plus de dix degrés à l'Orient de cette ville... » Ce passage montre que le présent texte d'Ibn-Sa'īd a été écrit entre 1266, date de la mort de Bärkä, et 1274, date de la mort d'Ibn-Sa'īd. Mais Ibn-Sa'īd fait une erreur évidente, car les « fils de Bärkä » étaient certainement établis sur la basse Volga. En réalité son texte est un amalgame de données sur le Dniéper empruntées à Idrīsī (et mal comprises par un auteur qui n'a pas voyagé dans ces régions) avec un fait bien connu de son propre temps; je vois dans ce passage un indice important qu'entre 1266 et 1274 on fixait à Saqsïn ou dans la région de Saqsïn la résidence de la Horde d'Or.

1. Cf. Dorn, dans *Mél. Asiat.*, VI, 711; VII, 37; Ferrand, dans *JA*, 1925, II, 282-283.

2. G. Jacob (*Welche Handelsartikel...*[2], 21) suppose que c'est aussi Saqsin ou Saḫsin qui est visé, sous une forme altérée, dans le passage où Yāqūt, III, 76, parle de سرسن *Sārsān comme d'un pays situé dans le territoire le plus lointain (*aqṣā*) des Turcs, où il y a un grand commerce de fourrures. Je reviendrai sur ce passage plus loin.

Qarwīnī († 1283) est contemporain d'Ibn-Sa'īd. Il a sur Saqsīn, dans sa *Cosmographie*, une notice assez longue qu'on dit généralement copiée d'Abū-Ḥāmid[1] ; elle est traduite en particulier par Risch, *Johann von Plano Carpini*, 317[2]. Dans cette notice où il est question du froid extrême de l'hiver, du fleuve plus important que le Tigre, des poissons aussi lourds qu'une charge de chameau (?), des habitants qui sont musulmans, le détail qui a surtout retenu l'attention de Markwart et Barthold est que cette « grande et populeuse ville des Khazars » était habitée, outre d'innombrables étrangers et marchands, par « quarante tribus de Ghuzz », c'est-à-dire d'Oγuz ou de Turcs occidentaux. Mais le texte offre des difficultés et des incertitudes. En premier lieu, Qazwīnī ne le donne pas comme emprunté à Abū-Ḥāmid, malgré Jacob (avec quelque réserve), Markwart et Barthold. C'est seulement en fin de paragraphe que Qazwīnī ajoute qu'al-Gharnāṭī (= Abū-Ḥāmid) dit : « Le fleuve gèle en hiver, et j'ai passé sur lui moi-même ; sa largeur est de plus de 1 840 pas. » Cette phrase elle-même ne se trouve pas d'ailleurs dans la *Tuḥfatu 'l-Albāb* d'Abū-Ḥāmid, et Ferrand (*JA*, 1925, II, 236) l'a donnée en *addendum* d'après le seul Qazwīnī. Il est à la rigueur possible que tout le paragraphe, comme l'a pensé Jacob, soit en réalité dû à Abū-Ḥamid, mais il faut alors admettre que, d'une part, ce paragraphe manque accidentellement à tous nos mss. de la *Tuḥfat*, et d'autre part que Qazwīnī n'a indiqué à tort Abū-Ḥāmid que pour la dernière phrase du texte qu'il lui empruntait ; ce n'est pas très vraisemblable. Une autre difficulté vient de l'indication que cette « grande et populeuse ville des Khazars » aurait été habitée par « quarante tribus de Ghuzz » ; il y a là une sorte de contradiction chronologique et ethnique. L'impression que laisse le texte est que Qazwīnī a confondu en une seule « ville » deux Saqsīn, l'un qui était le nom d'une ancienne ville des Khazars, l'autre qui désignait un peuple divisé en quarante tribus, lesquelles étaient peut-être des Oγuz ou ont été pris pour des Oγuz.

Le *Nuzhatu-'l-Qulūb* est de 1340. En indiquant les distances par rapport à La Mecque, Mustawfī dit (trad. Le Strange, 10) que « Saqsīn et Bolγār sont à 32 degrés, soit 750 lieues » de la ville

1. Cf. Marquart, *Über das Volkstum der Komanen*, 56, 102, 111 ; Barthold, *12 Vorlesungen*, 168 ; plus anciennement, G. Jacob, *Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nordisch-baltischen Ländern*[2], Berlin, 1891, in-8, 22.

2. Mais « Chuss » y est une faute d'impression pour « Ghuss » = Ghuzz.

sainte. Mais ces indications de distance, que Le Strange n'a pas commentées, sont souvent incohérentes ; c'est ainsi par exemple que Ḫinsāy, c'est-à-dire Hang-tcheou, est mis à 1 300 lieues de La Mecque, mais Zaitūn, c'est-à-dire Ts'iuan-tcheou, seulement à 850, c'est-à-dire à la même distance que Kandahar et le Cachemire. Tout ce qu'on peut en conclure est que, pour Mustawfī, Saqsīn et Bolγar n'étaient pas à une bien grande distance l'un de l'autre. Ailleurs (p. 231), Mustawfī dit qu'à l'Est de la Caspienne se trouvent le « Ḫwārezm, Saqsīn et Bolγar », ce qui n'est certainement vrai que pour le Ḫwārezm. Enfin (p. 232), un bref paragraphe est consacré à « Saqsīn et Bolγar » ; il dit simplement : « [Ce sont] deux petites villes du sixième climat, auxquelles appartiennent beaucoup de districts et de plaines. La plupart des fourrures dont on fait commerce viennent de là. » Au temps de Mustawfī, Bolγar, supplanté par Sarāi, était bien déchu, et Saqsīn n'était vraisemblablement plus guère qu'un nom. Il est frappant que ce nom n'est même pas prononcé par Ibn-Baṭṭūta qui voyagea à la Horde d'Or quelques années plus tard, vraisemblablement en 1333-1334.

La description de Saqsīn chez Dimašqī est reprise d'auteurs différents et contradictoires (cf. Risch, *Johann von Plano Carpini*, 316). Quand il dit que le grand fleuve des Slaves et des Russes vient des montagnes des Saqsīn, il suit la tradition d'une des sources d'Ibn-Sa'īd (cf. Reinaud, II, I, 286-291). Mais plus loin il parle de ce qui est clairement la mer d'Azov, puisqu'il y place les villes de Sudaq, de Caffa et de Krīm ; et il nomme cette mer « la mer de Sudaq, Saqsīn et Qïpčaq ». Tout au plus peut-on penser que, dans ce second cas, il mettait Saqsīn vers l'endroit où le Don se rapproche le plus de la Volga et était parfois supposé communiquer avec ce dernier fleuve. Il ne s'ensuit pas nécessairement, comme Risch l'a pensé, qu'il mette Saqsīn sur la péninsule de Crimée, encore que son texte paraisse presque le suggérer.

Le dernier géographe à avoir parlé de Saqsīn est Bākuwī, qui vivait au début du xv[e] siècle. Il copie l'article de Qazwīnī sur Saqsīn, avec quelques omissions[1], puis il ajoute de son crû : « À présent, [la ville] a été recouverte par les eaux et il n'en subsiste aucune trace. Mais dans le voisinage il y a une autre ville,

1. Cf. d'Ohsson, I, 346 ; Dorn, dans *Mél. Asiatiques*, VI, 710-711 ; Risch, *Johann von Plano Carpini*, 317. Bākuwī parle des « quarante tribus » qui peuplent Saqsīn, mais ne nomme pas les Ghuzz ; il supprime également l'indication que la dernière phrase est empruntée à Abū-Ḥāmid.

appelée Sarāi Bärkä, qui est la résidence du souverain du pays. » Ainsi, d'après Bākuwī, Saqsïn se trouvait près de la ville « Sarāi de Bärkä », c'est-à-dire près soit de Carev, soit de Selitrennoye, suivant l'identification qu'on adoptera pour le Sarāi en question[1].

Nous en aurons fini avec les sources musulmanes, quand nous aurons rappelé que le nom de Saqsïn se rencontre au moins chez deux poètes persans. Büchner (*EI*, art. « Saḳsïn ») a déjà. . . .

. . . .

1. Risch, 317, qui lit à tort « Baraka » le nom du frère et troisième successeur de Batu, voit dans Sarāi Baraka un jeu de mots, parce que l'hybride arabo-persan Sarāi Baraka signifierait « Palais de la Bénédiction ». Il n'est pas impossible que, sur la forme écrite du nom, une telle interprétation soit venue à l'esprit de certains musulmans. Mais le nom de Sarāi Bärkä existait bien avant Bākuwī ; on le trouve déjà chez Rašīdu-'d-Dīn. . . . .

QUELQUES NOMS TURCS D'HOMMES ET DE PEUPLES

en *-ar* (*-är*), *-ur* (*-ür*), *-ïr* (*-ir*)

Il y a en turc et en mongol beaucoup de noms d'hommes ou d'ethniques en *-ar* (*-är*), *-ur* (*-ür*), *-ïr* (*-ir*), et il est trop clair qu'ils ne peuvent pas être tous ramenés à un type unique de formation ou de dérivation ; par exemple le nom des « Dzoungars » est étymologiquement J̌ä'ün-γar, mot-à-mot « main gauche », donc « orientale » pour qui s'oriente au Sud, et provient de la situation géographique du groupe parmi les Mongols occidentaux ; ce n'est pas un dérivé en *-ar* d'une racine verbale. De même les Čaḥar de Mongolie doivent probablement leur nom aux anciens *čākar* de la garde sogdienne[1]. Mais d'autres noms sont au contraire des dérivés d'un seul et même type ; l'explication est tantôt certaine, tantôt probable, parfois seulement possible.

1. Je pense consacrer un jour une note spéciale aux *čakar*, sur lesquels il y a des textes chinois intéressants. Mais je profite de l'occasion pour signaler qu'on doit probablement les reconnaître à la fin du mystérieux groupe *brčkr* de l'inscription de Kül-tegin (cf. Thomsen, *Inscr. de l'Orkhon*, 114, 165 ; Marquart, *Die Chronologie der alttürk. Inschriften*, 32-37). Marquart a voulu retrouver dans *brčkr* « Bärčik är », où « Bärčik » rendrait Pärsik, « Persan ». Barthold, *Die alttürk. Inschriften und die arabische Quellen* (dans Radloff, *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, Zweite Folge), p. 21-26, s'est élevé contre cette interprétation, tant au point de vue phonétique, en quoi il avait raison, que parce qu'il n'admettait pas que la Sogdiane pût être en cause, et là il se trompait. Quoi qu'il soit, on trouve encore « Perser (? *bärčäkär*) » dans la dernière traduction de Thomsen (cf. *ZDMG*, 1924, 156). Barthold a de nouveau critiqué cette version, mais seulement du point de vue phonétique, dans *12 Vorlesungen*, 38-39. Je ne sais encore que faire de *bär (ou *äbär), mais les *čäkär* < *čakar* sont parfaitement à leur place ici, et j'estime probable que ce soit d'eux qu'il s'agisse. J'ajoute enfin qu'en disant que Čaḥar remonte à *čakar*, je ne préjuge pas l'étymologie de *čakar*, qui reste obscure (cf. *Mélanges asiatiques* de Leningrad, nouv. série, 1918, 311-312).